Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.

TOME HUITIEME.

ŒUVRES
D'HISTOIRE NATURELLE
ET DE
PHILOSOPHIE
DE CHARLES BONNET;

De l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Gottingue, de Stockolm, de Copenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même ville ; des Académies de l'Inſtitut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Caſſel, des Curieux de la Nature de Berlin ; Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

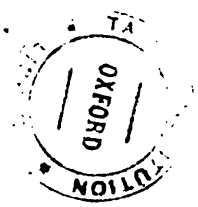
TOME HUITIEME.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE ET ÉCRITS DIVERS.

A NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DE SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils, LIBRAIRES DU ROI.

M. DCC. LXXXIII.

82.a.10


OXFORD

ESSAI

DE

PSYCHOLOGIE.

AVERTISSEMENT.

ME voici enfin arrivé au moment où je ſuis, en quelque ſorte, forcé de faire l'aveu public de cet Ouvrage de ma jeuneſſe, que j'ai cité aſſez fréquemment dans mes E'crits, critiqué plus d'une fois, plus ſouvent encore commenté & éclairci, & pour lequel j'ai preſque toujours laiſſé tranſpirer un penchant ſecret qui déceloit trop aux yeux d'un Lecteur pénétrant cet amour paternel que je paroiſſois pourtant vouloir lui cacher, & que je n'étois peut-être pas fâché qu'il ſoupçonnât. L'*Eſſai de Pſychologie* parut à Leyde en Hollande, dans l'E'té de 1754, quoiqu'il portât au Titre 1755. Il faiſoit partie de ces Méditations ſur la Nature, dont j'ai fait l'hiſtoire abrégée dans la Préface des *Conſidérations ſur les Corps organiſés.* Des Amis éclairés & vertueux avec leſquels j'avois lu ces Méditations m'ayant paru les goûter bien plus que je n'avois oſé l'eſpérer; il me vint dans l'Eſprit d'en détacher les Morceaux relatifs à la Connoiſſance de notre Etre, & d'en haſarder la publication. Mais, j'y touchois à des matieres très-délicates & très-contentieuſes, & je ne le faiſois point avec cette ſage circonſpection, cette modeſte réſerve qu'elles devoient naturellement inſpirer à un

jeune Homme qui avoit tant de raiſons de ſe défier de ſes lumieres & de ſon jugement. Trop plein de mes petites idées, trop perſuadé que les ſentimens que j'adoptois ſur les queſtions les plus difficiles ou les plus importantes de l'Economie de l'Homme repoſoient ſur des fondemens ſolides, j'expoſois mes opinions ſans aucun ménagement, avec une liberté, je dirai mieux, avec une hardieſſe & quelquefois avec une ſorte de dureté, plus propres à repouſſer un Lecteur ſage, qu'à lui faire goûter ce que je croyois être le vrai. Il y a plus; j'étois ordinairement ſi concis, qu'il n'étoit pas toujours facile de ſaiſir bien ma penſée, & qu'il l'étoit toujours trop de lui donner une interprétation dangereuſe. A force de vouloir exercer la pénétration de l'Eſprit, je riſquois çà & là d'occaſioner des mépriſes d'autant plus à craindre, que dans ces matieres ſi abſtraites le vrai n'eſt quelquefois ſéparé du faux que par une toile d'Araignée, ſi je puis m'exprimer ainſi.

Ce furent ſur-tout ces réflexions, dont j'avoue que je ne fus bien frappé qu'après l'impreſſion de mon Livre, qui me déterminerent à garder l'Anonyme & à attendre en ſilence le jugement que le Public éclairé porteroit de ce petit E'crit. Je ne tardai pas à en être inſtruit : les critiques & les louanges ſe ſuccéderent alternativement, & tout me ſembla aſſez compenſé. Je cherchai dans celles-là ce qu'elles pouvoient avoir de bon, pour en profiter avec reconnoiſſance, & je ne re-

gardai celles-ci que comme des encouragemens à perfectionner un travail dont je ne me diſſimulois ni les imperfections ni les défauts.

Il faut pourtant que je diſe comment j'avois été porté à employer çà & là dans cet Ouvrage des expreſſions qui choquoient plus ou moins l'Opinion commune, & qui étoient ſuſceptibles d'une interprétation auſſi contraire à mes principes qu'à l'eſprit de mon travail & à la pureté de mes intentions. On connoît l'art avec lequel certains Fataliſtes modernes ont tourné contre la Religion ce qu'on nomme la *néceſſité morale* des actions humaines & tout ce qu'ils ſe ſont plus à en déduire relativement au mérite & au démérite, à la vertu & au vice, à l'ordre & au déſordre. Le ton élevé & très-métaphyſique de quelques uns de ces E'crivains & la ſorte de mépris qu'ils témoignent pour les ſentimens adoptés par des Philoſophes Chrétiens très-reſpectables, ſont bien propres aſſurément à en impoſer au Peuple des Philoſophes & à jeter dans le plus grand embarras un Lecteur ami du vrai, mais incapable par lui-même de ſaiſir le nœud des difficultés & de démêler la vérité au travers des ſubtilités métaphyſiques dont ces adroits E'crivains ſavent l'envelopper. Je ſentois fortement tout cela, & plus je le ſentois, plus je me perſuadois que ce ſeroit ſervir utilement la Religion que de combattre le Fataliſte avec ſes propres armes, & de montrer que lors-même qu'on admettroit cette *néceſſité* des actions humaines dont il abuſe, les Vérités ſalu-

taires ne ſeroient point en péril, & que la Vertu n'en ſeroit pas moins tôt ou tard ſource de Bonheur & le vice ſource de Malheur.

Dans cette vue louable, j'imaginai de revêtir moi-même le Perſonnage du Fataliſte, au riſque de paſſer auprès d'un Lecteur peu attentif ou peu inſtruit, pour un vrai Fataliſte : j'adoptai, en quelque ſorte, ſon langage; je pris un ton auſſi élevé & auſſi métaphyſique que le ſien : je parus admettre le Syſtême de la néceſſité dans toute ſa rigueur; mais je m'attachai en même tems à faire ſentir de la maniere la plus claire, qu'il eſt un ſens dans lequel ce Syſtême, qui allarme trop les Théologiens, n'eſt point du tout incompatible avec l'eſprit & le but de la Révélation Et afin de prévenir autant qu'il étoit poſſible les mépriſes ou les équivoques que j'avois le plus à craindre, je déterminai avec préciſion comment je penſois qu'on devoit enviſager ce Syſtême philoſophique; je l'expoſai ſous ſon vrai point de vue; j'en eſquiſſai la nature, les fondemens, les principes généraux; j'en peignis l'harmonie, la grandeur, les beautés; je répondis aux principales objections qu'il fait naître, & je montrai comment il peut ſe concilier avec les Dogmes les plus fondamentaux de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Je préſentai par-tout le Grand Etre comme la premiere & l'unique Cause de toutes les Exiſtences, ſa Sageſſe Éternelle comme l'Arbitre ſuprême des deſtinées de l'Homme, l'Évangile comme le Tableau le plus fini de la

Perfection humaine, & ſon ADORABLE AUTEUR comme le Reſtaurateur de la Raiſon & le Philoſophe par excellence. Je fis enviſager les Devoirs comme les conſéquences néceſſaires de la nature de l'Homme & des rapports qu'il ſoutient avec lui-même, avec les Etres qui l'environnent, avec ſon CRÉATEUR. Je plaçai dans l'Amour propre bien entendu ou dans l'Amour du Bonheur le principe général des actions morales, & je ne produiſis les Loix qui les régiſſent que comme des moyens naturels de fléchir la Volonté de l'Homme & de le diriger vers ſa véritable fin. Je tâchai de donner les notions les plus claires & les plus exactes des admirables Facultés dont il eſt enrichi, & de faire ſentir fortement qu'il n'y a qu'un certain emploi de ces Facultés qui puiſſe le conduire au Bonheur ou au degré de Perfection dont il eſt ſuſceptible ici-bas. Je montrai comment l'Education fait par un régime approprié cultiver & développer toutes les Facultés de l'Homme, corriger les vices du Tempérament, mettre en valeur tous les Talens, ennoblir les diſpoſitions naturelles de l'Eſprit & du Cœur, & comment l'Habitude, toujours agiſſante, fortifie & enracine toutes les déterminations acquiſes. Enfin; je ne me bornai pas à établir ſur des preuves ſolides la ſimplicité & l'immortalité de l'Ame; je déduiſis encore & de la nature mixte de notre Etre & des déclarations du Texte ſacré, que c'eſt principalement l'immortalité de l'Homme tout entier que le BIENFAITEUR de l'Homme *a miſe en évidence* par l'EVANGILE. Mais, cette Doctrine de Vie étant annoncée à un Habitant de la Terre, il étoit dans l'ordre

de la Souveraine Sagesse qu'Elle ſe ſervît dans ſes Inſtructions d'un Langage approprié à un Habitant de la Terre, & qu'Elle proportionnât ſes hautes Révélations à la foibleſſe actuelle des conceptions de cet Etre. C'eſt ce que j'eſſayai de faire entendre dans un Diſcours particulier ſur l'utilité de la Métaphyſique & ſur ſon accord avec les Vérités les plus eſſentielles de la Révélation. J'en inférai légitimement, que ce ſeroit s'abuſer beaucoup, que de préſumer que des idées très-philoſophiques & puiſées dans la nature même des Choſes ſoient inconciliables avec les Vérités de la Foi, comme ſi la Raiſon & la Révélation n'émanoient pas eſſentiellement de la même Source.

Je viens de faire l'apologie du Pſychologue : peut-être néanmoins qu'elle n'étoit pas bien néceſſaire & que j'aurois pu m'en tenir à l'aveu ingénu de ſes torts ; car il ſemble qu'il ſuffiſe de lire ſon Ouvrage avec un peu de réflexion pour ne ſe méprendre point ſur ſes principes, ſur ſa croyance & ſur ſes intentions. Je ſais pourtant que des Lecteurs éclairés s'y ſont mépris ; & c'en étoit aſſez pour m'engager à entrer ici dans quelque détail ſur ſes opinions & ſur ſes vues ſecretes & à reproduire ſous une autre forme ce qu'il avoit dit lui-même dans la Préface & dans quelques autres endroits du Livre. Invité aujourd'hui, & je pourrois dire, autoriſé par des Suffrages reſpectables, à faire entrer cette Production dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'aurois pu ne me borner point à corriger les fautes aſſez nombreuſes d'impreſſion qui s'y étoient gliſſées & à ſupprimer la

plus grande partie des caracteres *italiques* que j'y avois prodigués ; & étendre mes corrections à des choſes plus eſſentielles ou plus importantes, à ces choſes ſur-tout qu'un Lecteur ſagé voudroit qui euſſent été traitées avec la circonſpection qu'elles exigent, & à beaucoup d'autres encore, ou erronées ou peu exactes. Mais de telles corrections m'auroient mené bien plus loin qu'on ne penſe & m'auroient entraîné peu à peu vers une refonte preſque générale du Livre, qui l'auroit dénaturé plus ou moins : & comment me ſerois-je déterminé à en uſer ainſi à l'égard d'un Ouvrage qui eſt depuis près de trente ans entre les mains du Public, & dont le ſort eſt décidé depuis ſi long-tems ! Dailleurs, on trouve dans mes E'crits poſtérieurs la plupart des corrections que j'aurois le plus ſouhaité de faire à l'*Eſſai de l'Pſychologie* lorſque je l'ai revu en dernier lieu. Je renvoie en particulier au Chapitre IX de la Partie XXI de la *Palingénéſie*, (1) où j'ai expoſé bien clairement ma penſée ſur la *néceſſité morale* & ſur la Liberté humaine. (2) Je renvoie encore ſur le *Fataliſme* & ſur le *Matérialiſme* aux Articles XIII, XVIII, XIX de l'*Analyſe abrégée*. Je ne préſume pas, qu'après m'être expliqué ſur ces matieres auſſi nettement que je l'ai fait dans les E'crits que je viens de citer, il puiſſe reſter aucun doute raiſonnable ſur ma maniere de penſer à cet égard ; & pourroit-on oublier que l'Auteur de

(1) *Oeuvres*, Tom. VII de l'E'dit : in 4to, & Tom. XVI de l'E'dit : in 8°.

(2) Le Chapitre de la *Palingénéſie* auquel je renvoie ici, eſt le Chapitre XI. des *Recherches ſur les preuves du Chriſtianiſme*, de l'E'dition ſéparée, publiée à Geneve en 1771.

la *Pſychologie* eſt auſſi celui des *Recherches ſur les Preuves du Chriſtianiſme !*

Au reſte; ceux de mes Lecteurs qui auront comparé la *Pſychologie* avec les autres E'crits que j'ai publiés depuis en divers tems, auront facilement reconnu qu'elle contient les germes, à la vérité aſſez informes, de preſque toutes les idées ſur Dieu, ſur l'Univers & ſur l'Homme, que j'ai développées, rectifiées ou perfectionnées dans ces Écrits. Ils y auront encore apperçu à peu près la même conformité dans le ſtyle que dans les idées; & ç'a été cette ſorte de conformité qui a le plus contribué à déceler la Main dont partoit l'Ouvrage anonyme.

Je n'ajoute plus qu'un mot ſur la *Pſychologie* : je l'ai placée dans la Collection de mes Oeuvres philoſophiqnes à la ſuite de l'*Eſſai analytique* & de la *Palingénéſie*, parce que j'ai cru qu'elle gagneroit à être relue après ces deux Écrits, qui contiennent d'ailleurs tous les éclairciſſemens & les correctifs dont elle avoit beſoin.

J'avois depuis pluſieurs années dans mon Porte-feuille divers petits Écrits de Philoſophie rationnelle que je n'avois jamais publiés, & que l'impreſſion générale de mes Oeuvres m'a appellé naturellement à revoir, à finir ou à perfectionner. Entre ces E'crits

E'crits, le plus eſſentiel eſt celui que j'ai intitulé *PHILALETHE*, & où je recherche en Sceptique raiſonnable s'il eſt en Philoſophie quelques Vérités qu'un Eſprit ſage ſoit dans l'obligation de reconnoître & qui puiſſent ſervir de fondement à une Morale philoſophique. Je n'ai donc admis ici que ce que j'ai pu déduire immédiatement du Sentiment intime ou de l'Expérience, & que je ne pouvois par conſéquent rejeter ſans choquer directement la Raiſon ou le Sens commun. Et comme la méthode dont je faiſois l'eſſai exigeoit que je n'allaſſe à la Vérité que par la route du doute philoſophique, il étoit bien dans l'eſprit de cette méthode de ne prononcer point ſur quelques Opinions célebres, dont la fauſſeté pouvoit ne paroître pas aſſez démontrée à un Sceptique un peu rigoureux. Je ne devois donc pas m'arrêter à combattre ces Opinions; mais je devois tâcher de rendre mes raiſonnemens auſſi indépendans de ces Opinions qu'il étoit poſſible, & n'enviſager chaque Sujet que dans le rapport aux principes dont je partois & au but particulier que je me propoſois.

M. Henri Meuron, Profeſſeur de Belles-Lettres à Neuchatel & proche Parent de M. D. Meuron dont j'ai parlé dans ma Préface générale, recevra ici un témoignage public de ma reconnoiſſance de l'attention ſoutenue, de l'exactitude & du zele qu'il n'a ceſſé d'apporter à la reviſion des épreuves des deux E'ditions de mes Oeuvres. Si la vigilance du Libraire & le travail des Im-

primeurs avoient mieux répondu à ſes ſoins, je n'aurois pas à me plaindre de l'ampleur des *Errata* de la petite E'dition ni de quelques autres négligences typographiques qui la déparent. Heureuſement que la grande E'dition ne donne pas lieu aux mêmes reproches & qu'elle a été à tous égards beaucoup plus ſoignée. J'ai fort à me féliciter d'avoir eu pour principal Reviſeur un Profeſſeur auſſi recommandable par les qualités de ſon cœur que par ſes lumieres, & qui n'ayant pas moins cultivé la Philoſophie que les Belles-Lettres, n'en a été que plus en état de ſaiſir bien ma penſée & de préſider avec autant d'intelligence que d'aſſiduité à l'impreſſion de mes E'crits. Il ne falloit pas moins aſſurément que ſes ſentimens pour l'Auteur, joints au deſir de ſervir utilement & les Souſcrivans & le Public, pour le ſoutenir dans une tâche de ſi longue haleine & lui en faire ſupporter les ennuis. L'Auteur a bien eu auſſi ſes ennuis & ſes peines; mais il s'en croira fort dédommagé, ſi le nouveau travail auquel il s'eſt livré pour le perfectionnement de ſes Oeuvres les rend plus dignes de l'approbation de ſes Juges.

A Genthod, le 1 *de Mai* 1783.

A MES AMIS.

RECEVEZ, mes chers Amis, cette légere marque de ma reconnoissance & de mon dévouement. Vous m'avez aidé à cultiver

ma Raison ; je vous en devois les Fruits. Puissé-je resserrer de plus en plus les nœuds d'une amitié qui contribue tant au bonheur de ma vie !

PRÉFACE.

CET Eſſai, compoſé depuis pluſieurs années, m'ayant paru du goût de ceux qui ſe plaiſent à réfléchir ſur la nature de notre Etre, je me ſuis déterminé à le rendre public. Les Matieres que j'y ai fait entrer ſont intéreſſantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fuſſent encore par la maniere dont elles ſont expoſées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit ſur ces Matieres! Il ſemble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choſes un tour nouveau; & ce ſera, ſi l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu; j'ai plus médité. En fait de Métaphyſique & de Morale la méditation eſt ſouvent plus utile que la lecture: elle met dans les idées plus de liaiſon, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'eſt au-dedans de ſoi-même qu'il faut lire; c'eſt là que ſont les précieux matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La méditation eſt l'Architecte qui ſe ſaiſit de ces matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'AI posé les principes qui m'ont paru les plus vrais : je ne me suis pas effrayé des conséquences. Ceux qui ne jugent des Choses que par les idées communément reçues, trouveront mon Livre dangereux & contraire aux VÉRITÉS RÉVÉLÉES. Ils me soupçonneront de rejeter intérieurement ces VÉRITÉS, & peut-être ne se borneront-ils pas au simple soupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le préjugé n'aille son train : un Enfant ne passe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je respecte le zele pour la RELIGION, que je fais profession d'être Chrétien, & que j'aspire, comme eux, à cette immortalité glorieuse que le SAUVEUR du Monde a mise en évidence. Je les prie de me pardonner si j'ose soutenir que mes idées peuvent facilement se concilier avec les principes de la RÉVÉLATION, & qu'elles n'ont avec ces principes qu'une opposition apparente.

JE le répete donc, & puis-je assez le répéter ? je suis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la RÉVE'LATION. Je les crois au dessus de toute atteinte. Depuis tant de Siecles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher, je ne vois pas qu'elle ait produit autre chose que de l'écume. Mon but est, au contraire, de rendre la RE'VE'LATION plus chere à ces Ames fortes, qui peuvent la contempler d'un œil philosophique & en embrasser le Plan.

ON rend un fort mauvais service à la RELIGION quand on

la tourne contre la Philoſophie. Elles ſont faites pour s'unir. C'eſt contre la Théologie que la RELIGION doit combattre, & alors chaque combat que livrera la RELIGION ſera une victoire.

LE Chriſtianiſme ne conſiſte pas dans les idées que nous nous formons de la Liberté, mais dans le bon uſage que nous faiſons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *contingens* ou que tout ſoit *néceſſaire*. Les rapports qui dérivent eſſentiellement de la Nature des Choſes n'en ſubſiſtent pas moins; les Loix qui ſont l'effet de ces rapports n'en ſont pas moins des Loix. La vertu n'en eſt pas moins ſource de bien, le vice ſource de mal.

CE ſont ces rapports auxquels l'ÉVANGILE a voulu nous rappeller. La raiſon les appercevoit: mais, expoſée aux aſſauts de la paſſion & aux atteintes de l'intérêt & du préjugé, il lui falloit pour la conduire ſûrement au bonheur des motifs plus puiſſans que ceux qui ſe tirent de la conſidération de ces rapports. L'ÉVANGILE les fournit ces motifs. Il annonce des récompenſes & des peines. Il parle au Sage par la voix de la Sageſſe, au Peuple par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuſes peuvent ſe conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'eſpoir de la récompenſe ou par la crainte de la peine.

IL eſt vrai que dans le Syſtême philoſophique ces récom-

penſes & ces peines ne ſont que des effets naturels de l'obſervation ou de l'inobſervation de l'Ordre. La Sanction de la Loi eſt naturelle & ne ſuppoſe rien d'arbitraire : mais quel tort cela fait-il à la RELIGION ? quel préjudice cela apporte-t-il à la pratique ? Le Syſtême philoſophique n'admet-il pas au ſens le plus étroit que *chacun recevra ſelon ſes œuvres ?*

MAIS, dira-t-on, dans ce Syſtême la vertu eſt ſans mérite : j'en conviens. Elle n'eſt qu'heureuſe & elle l'eſt néceſſairement. Un bonheur qui ne procede pas eſſentiellement de notre fait en eſt-il moins un bonheur ? ce bonheur en eſt-il moins ſenti ?

ALLONS plus loin : dans le Syſtême vulgaire la vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Cauſes extérieures ou des circonſtances dans leſquelles l'Homme ſe trouve placé ? Les Partiſans de ce Syſtême ne diſent-ils pas tous les jours ; *la vertu eſt un don de* DIEU, *un effet de la Grace ; nous ne pouvons rien par nous-mêmes ?* A quoi donc ſe réduit ici le fait de l'Homme ? je ſupplie qu'on y faſſe attention : ces expreſſions de *Don*, de *Grace*, de *Pouvoir reçu* n'acquierent de l'exactitude que dans le Syſtême philoſophique.

J'AVOUE de bonne foi qu'on a beaucoup de peine à ſe familiariſer avec ce Syſtême & à le bien ſaiſir dans toutes ſes parties. J'ai été autant que perſonne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point ſans un ſecret plaiſir les embarras &

les difficultés que j'éprouvois lorſque je commençois à bégayer cette Langue. Je ſuis enfin venu à la parler, & j'en admire l'énergie.

Si quelqu'un m'objectoit que cette Langue ſe rapproche beaucoup de celle des Stoïciens; ſi l'on me reprochoit d'admettre, comme eux, un *Deſtin inévitable*, voici quelle ſeroit ma réponſe: les Deſtinées des Hommes ont été réglées de toute éternité; mais c'eſt par l'ETRE qui d'éternité en éternité eſt le SAGE & le PUISSANT.

Vous vous trompez ſi vous penſez que le Chriſtianiſme conſiſte dans quelque idée de ſpéculation ou dans quelque notion particuliere ſur la Perſonne de JE'SUS-CHRIST, ſur la Grace, la Prédeſtination, le Libre arbitre: ne voyez-vous pas que ce ne ſont là que diſputes de mots, livrées de Partis, caracteres de Sectes. Vous êtes appellé à agir: agiſſez donc; agiſſez, vous dis-je: devenez vertueux: ſoyez religieux, juſte, tempérant: devenez Epoux, Pere, Ami, Citoyen, Homme. Vous ſerez tout cela ſi vous êtes Chrétien: vous ſerez Chrétien ſi vous pratiquez les maximes évangéliques.

RETENEZ ceci: tout Dogme qui n'eſt pas lié à la Pratique n'eſt point un Dogme. DIEU n'eſt point l'Objet direct de la RELIGION; c'eſt l'Homme. L'ETRE ESSENTIELLEMENT HEUREUX trouveroit-IL SA félicité hors de SOI? *L'Homme mortel apporteroit-il quelque profit au* DIEU FORT? La RELIGION a été donnée à l'Homme pour ſon bonheur: mais ce bonheur eſt étroi-

tement uni à la Pratique de ſes Devoirs envers DIEU, envers lui-même, envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent eſſentiellement de la nature de l'Homme : ils ſont des Loix, parce qu'ils ſont l'effet néceſſaire des rappports qu'il a avec différens Etres. La Raiſon connoît ces Loix & les approuve. Leur obſervation la perfectionne, l'éleve, l'ennoblit, Toutes les Facultés de l'Homme ont pour derniere fin la Société ; elle eſt l'E'tat le plus parfait de l'Homme. La RELIGION ſe rapporte donc en dernier reſſort à la Société, comme le moyen à ſa fin. Des Hommes, qui ſeroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raiſonnable, penſent que la Société eſt faite pour la RELIGION. Ils veulent, en conſéquence, que l'on ſacrifie à la RELIGION des biens que DIEU avoit deſtinés dans SA SAGESSE au bonheur de la Société. La Montre eſt-elle pour le reſſort ? le Vaiſſeau eſt-il pour les voiles ?

JE voudrois perſuader aux Hommes que le Chriſtianiſme eſt la meilleure Philoſophie, parce qu'il eſt la perfection de la Raiſon : mais la Raiſon ne ſe perfectionne que par des moyens qui lui ſont aſſortis. La douceur & la tolérance ſont eſſentielles à l'E'CONOMIE DE GRACE. Quand donc vous verrez des Gens qui ſe diſent Chrétiens & Miniſtres du DIEU des Miſéricordes agir préciſément comme des Miniſtres du Deſpote le plus cruel, croyez qu'il n'y a point là de Chriſtianiſme. Quelle abſurdité ! prétendre toucher le cœur en détruiſant les principes de la Vie ! quel opprobre pour l'Humanité ! ſubſtituer à l'attention la crainte, au recueillement la terreur, au raiſonnement l'appareil des ſupplices ! Mais admettez une fois

que

que le ſalut du Genre humain ne peut ſe trouver que dans une certaine Croyance; la Charité s'enflammera auſſi-tôt, & pour ne pas laiſſer périr le Genre humain elle l'exterminera par le fer & par le feu. Que ſeroit devenue la Nature humaine ſi les différentes Sectes de Philoſophes avoient été animées du même eſprit, & armées du même pouvoir qu'une E'gliſe qui s'eſtime Chrétienne?

Les Cerveaux s'éclairent: la Raiſon s'épure: la Vérité quitte le ſéjour du Cabinet pour ſe répandre dans le Monde. En vain s'oppoſeroit-on à ſes progrès; ils ſont une ſuite néceſſaire de l'état des Choſes.

Pourquoi donc tant d'écrits ſûr la queſtion ſi les Sciences ſont utiles? c'eſt diſputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles? La Science eſt une ſuite auſſi naturelle de nos Facultés que la chûte des Corps l'eſt de la Peſanteur. L'Eſprit humain, doué d'une activité ſi merveilleuſe, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi Dieu a fait l'Homme tel qu'il eſt? je demanderai moi ſi Dieu pouvoit ne pas faire l'Homme tel qu'il eſt?

Cherchons le Fait: voyons ce qui en réſulte: voilà notre Philoſophie.

S'épuiser en plaintes éternelles ſur l'Eſprit, ſur le Goût, ſur les Mœurs, c'eſt oublier que le Bœuf eſt un Animal qui

rumine & que l'Aigle n'eſt pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il? pourquoi la force de l'Aigle? Dieu *a vu que cela étoit bon.*

Si cet Ouvrage mérite l'approbation des Philoſophes j'en ferai très-flatté : je le ferai beaucoup plus s'il contribue aux progrès du vrai.

ESSAI

ESSAI
DE
PSYCHOLOGIE.

INTRODUCTION.

INTROD.

NOus ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés ; nous ne connoiſſons ces Facultés que par leurs effets. Ces effets ſe manifeſtent par l'intervention du Corps. Il eſt ou il paroît être l'Inſtrument univerſel des opérations de l'Ame. Ce n'eſt qu'avec le ſecours des Sens que l'Ame acquiert des idées, & celles qui ſemblent les plus ſpirituelles n'en ont pas moins une origine très-corporelle. Cela eſt ſenſible : l'Ame ne forme des idées ſpirituelles qu'à l'aide des mots qui en ſont les ſignes ; & ces mots prouvent la corporéité de ces idées. Nous ne

INTROD.

savons ce qu'est une idée considérée dans l'Ame, parce que nous ignorons absolument la nature de l'Ame. Mais nous savons

Cer-
Ces
idées
ces
Ce
ave
abs-
e'A-
Ame

NON SEULEMENT la première formation des idées est dûe à des mouvemens; leur reproduction paroît encore dépendre de la même cause. A la Faculté de connoître l'Ame joint celle de mouvoir. Elle agit sur les divers organes de son Corps, comme ces Organes agissent sur elle. Elle meut les fibres des Sens; elle y excite des ébranlemens semblables à ceux que les Objets y avoient excités; & en vertu de la Loi secrete de l'Union les images ou les signes des idées attachés à ces ébranlemens se reproduisent aussi-tôt. Le Sentiment intérieur nous convainc de la Force motrice de l'Ame; & cette preuve est d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affoiblir.

VOILA les principes généraux dont je suis parti & que j'ai tâché d'analyser dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de considérer que l'Homme est de sa nature un Etre mixte, un Etre composé nécessairement de deux Substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce principe est tellement celui de la RE-VE-LATION, que la Doctrine de la Résurrection des Corps en est la conséquence immédiate. Et loin que ce Dogme, si clairs

ment révélé, dût révolter le Déiſte Philoſophe, il devroit, au contraire, lui paroître une préſomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puiſqu'il eſt ſi parfaitement conforme avec ce que nous connoiſſons de plus certain ſur la nature de notre Etre.

L'ANALYSE des opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la Liberté, ſujet ſi épineux & pourtant ſi ſimple dès qu'on l'enviſage d'un œil philoſophique. Après avoir fixé la nature de cette Faculté de notre Ame & conſidéré ce qui en réſulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai paſſé à l'examen de l'origine & des effets de l'Habitude, ce puiſſant reſſort de l'E'ducation. J'ai enſuite conſidéré l'E'ducation elle-même, ſes principes les plus importans & ſon étonnant pouvoir.

J'AI contemplé ces différens Objets d'un point de vue aſſez élevé qui ne m'a laiſſé voir que leurs parties les plus frappantes & qui a dérobé à mes regards des détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'exercer agréablement. Dans l'expoſition de ce ſpectacle intéreſſant je n'ai pas obſervé un ordre didactique: j'ai ſuivi le fil de mes penſées. Je ne me flatte pas que ce fil m'ait toujours conduit au vrai: je l'ai cherché ſincérement; mais dans une Matiere auſſi ténébreuſe que l'eſt la Méchanique des idées, on eſt ſouvent forcé de ſe contenter de ce qui n'eſt qu'hypothétique.

CHAP. I.

CHAPITRE I.

De l'état de l'Ame après la conception.

LE principe fécondant en pénétrant le Germe y fait naître une circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le mouvement, une fois imprimé à la petite Machine, s'y conſerve par les forces de ſon admirable méchanique. C'eſt ainſi que le mouvement imprimé dès le commencement à la grande Machine du Monde continue ſuivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action travaillent la matiere alimentaire. Ils en extraiſent les différentes liqueurs dont la circulation & le jeu conſtituent les grands principes de la vie. Les eſprits filtrés par le Cerveau coulent dans les nerfs & les animent. L'Ame commence à éprouver des ſenſations, mais ce ne ſont encore que des ſenſations extrêmement foibles & confuſes; des ſenſations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'inſtruiſent de rien, qui ne ſont proprement ni agréables ni déſagréables, qui n'excitent en elle aucune velléité.

A meſure que le Germe ſe développe, l'action réciproque des Solides & des Fluides acquiert plus de force ou d'intenſité. Des filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus ſenſibles commencent à le devenir. La réaction de l'Ame ſur les fibres nerveuſes ou ſur les Eſprits animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement, augmente conſéquemment d'intenſité. Les ſenſations ſont moins foibles & moins rares. Les relations du Fœtus avec le Corps organiſé qui le nourrit devenant de jour en jour plus étroites, plus efficaces & plus nombreuſes multiplient les ſources du ſentiment & le rendent plus actif. Bientôt les ſenſations acquierent aſſez de vivacité

pour être accompagnées d'un certain degré de plaiſir ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque degré de velléité. Par ſa nature d'Etre ſentant elle deſire néceſſairement la continuation du plaiſir & la ceſſation de la douleur. Mais ce deſir eſt encore très-foible ou très-imparfait, parce qu'il eſt proportionné à la foibleſſe du ſentiment qui en eſt l'objet & à l'impuiſſance actuelle de l'Ame. Les Organes du Fœtus plus développés ſont par cela même plus acceſſibles aux impreſſions des Objets environnans. Les nerfs qui y ſont répandus étant ébranlés plus fréquemment & quelquefois aſſez fortement, font paſſer juſqu'à l'Ame des ſenſations qui l'émeuvent. Une ſuite naturelle de cette émotion eſt le cours irrégulier des eſprits dans différens muſcles. Les contractions qu'ils y excitent font ſentir à l'Ame qu'elle eſt douée de la Faculté de mouvoir : mais ce n'eſt encore qu'un ſentiment vague, confus, indéterminé. L'Ame ne connoît encore ni ſon Corps ni l'empire qu'elle a ſur lui. Elle meut accidentellement & ſans deſſein de mouvoir. Elle ne ſe détermine point ; les ſenſations la déterminent. Rien ne ſe lie encore dans le Cerveau ; nulle Réminiſcence ; nul rappel ; nulle Imagination. La Réminiſcence ſe forme dans l'Ame par le retour fréquent de la même ſenſation ou par ſa liaiſon avec d'autres. Le rappel & l'Imagination ſont des modifications de la Force motrice qui ne ſauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus paſſive qu'active, plus automate que libre, l'Ame obéit plus qu'elle ne commande, elle eſt mue plus qu'elle ne meut.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

De l'état de l'Ame à la naiſſance.

CE n'eſt proprement qu'à la naiſſance que la Force motrice de l'Ame commence à ſe déployer. Diverſes circonſtances concourent alors à mettre l'Ame dans une ſituation incommode & douloureuſe, qui s'annonce ſouvent par des cris & toujours par des mouvemens plus ou moins ſenſibles de tout le Corps. Les eſprits qu'une Puiſſance aveugle chaſſe indiſtinctement dans tous les muſcles, les fecouent & les contractent fortement. Les membres auxquels ces muſcles aboutiſſent, dégagés des liens qui les tenoient auparavant enchaînés, cedent avec docilité aux impreſſions qu'ils reçoivent & ſont agités en différens ſens. Cette agitation ſe communiquant par le moyen des nerfs à la partie du Cerveau qui répond à ces membres, l'Ame acquiert le ſentiment de leur exiſtence. Mais ce ſentiment eſt confus : l'Ame ne diſtingue point encore la main du pied, le côté droit du côté gauche. Ce n'eſt que par une ſuite d'expériences ou de tatonnemens, qui commencent peut-être avant la naiſſance, que l'Ame s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les ſenſations qu'elle éprouve & à ne mouvoir préciſément que les membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des mépriſes, mais ces mépriſes ceſſent peu à peu. Bientôt les eſprits ſont dirigés d'une maniere plus convenable : la main ne reçoit plus des ordres qui s'adreſſent au pied; le pied ne reçoit plus les ordres qui s'adreſſoient à la main : l'Ame apprend à régner.

CHAPITRE III.

De l'état de l'Ame après la naiſſance.

FOIBLE, chancelant & borné dans ſes commencemens l'empire de l'Ame ſe fortifie, s'affermit & s'étend par degrés. Chaque jour lui ſoumet de nouveaux ſujets : chaque heure, chaque moment ſont marqués par de nouveaux mouvemens ou par de nouvelles ſenſations. La ſcene, auparavant vuide, ſe remplit & ſe diverſifie de plus en plus. Déja les Sens ouverts aux impreſſions du dehors tranſmettent à l'Ame des ébranlemens d'où naît une multitude de perceptions & de ſenſations différentes. Déja le plaiſir & la douleur voltigent ſous cent formes autour du Trône de l'Ame. Amie du plaiſir l'Ame jete ſur lui des regards empreſſés ; elle lui tend les bras ; elle le ſaiſit avec tranſport ; elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la douleur l'Ame ſe trouble & s'aigrit à ſa préſence ; elle tâche de détourner la vue de deſſus le monſtre odieux qui l'obſede ; elle s'émeut, elle s'agite avec violence ; elle fait effort pour le repouſſer. Les perceptions plus nettes, plus diſtinctes, les ſenſations plus vives, plus agiſſantes, les Objets plus connus, plus déterminés rendent les volontés plus décidées & plus efficaces.

CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

Continuation du même ſujet.

De la liaiſon des idées & de leur rappel.

LE retour fréquent des mêmes ſituations, les rapports que différentes perceptions ou différentes ſenſations ont entr'elles, ſoit dans la maniere dont elles ſont excitées, ſoit dans les circonſtances qui les accompagnent, ſoit dans les effets qu'elles produiſent ſur l'Ame établiſſent entre les idées une liaiſon en vertu de laquelle elles ſe rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre ayant voulu que toutes nos idées dépendiſſent originairement des mouvemens ou des vibrations qui ſont excités dans certaines parties de notre Cerveau, le rappel de ces mêmes idées dépend vraiſemblablement d'une pareille cauſe. Il eſt une modification de la Force motrice de l'Ame, qui en agiſſant ſur les fibres ou ſur les eſprits y occaſione des mouvemens ſemblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'IMAGINATION, qui d'un Pinceau fidele & délicat retrace à l'Ame l'image des choſes, n'eſt de même qu'une modification de la Force motrice qui monte les fibres ou les eſprits ſur un certain ton approprié aux Objets qui doivent être repréſentés & ſemblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur préſence.

LE Siege de l'Ame eſt une petite Machine prodigieuſement compoſée & pourtant fort ſimple dans ſa compoſition. C'eſt un abrégé très-complet de tout le Genre nerveux, une *Neurologie* en miniature. On peut ſe repréſenter cet admirable Inſtrument

ment des opérations de notre Ame ſous l'image d'un Claveſſin, d'une Orgue, d'une Horloge ou ſous celle de quelque autre Machine beaucoup plus compoſée encore. Ici ſont les reſſorts deſtinés à mouvoir la Tête : là ſont ceux qui font mouvoir les Extrémités : plus haut ſont les mouvemens des Sens : au-deſſous ſont ceux de la reſpiration & de la voix, &c. Et quel nombre, quelle harmonie, quelle variété dans les pieces qui compoſent ces reſſorts & ces mouvemens ! L'Ame eſt le Muſicien qui exécute ſur cette Machine différens airs ou qui juge de ceux qui y ſont exécutés & qui les répete. Chaque fibre eſt une eſpece de touche ou de marteau deſtiné à rendre un certain ton. Soit que les touches ſoient mues par les Objets, ſoit que le mouvement leur ſoit imprimé par la Force motrice de l'Ame le jeu eſt le même ; il ne peut différer qu'en durée & en intenſité. Ordinairement l'impreſſion des Objets eſt plus durable & plus vive que celle de la Force motrice. Mais dans les ſonges & dans certaines maladies l'Imagination acquiert aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité.

CHAPITRE V.

De la Réminiſcence.

LA Réminiſcence par laquelle l'Ame diſtingue les perceptions qui l'ont déjà affectée des perceptions nouvelles, paroit d'abord n'être point comme le rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainſi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame ou à l'exercice de laquelle le Corps concoure directement. Il ſemble que ce ſoit une Faculté purement ſpirituelle ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On eſt porté à penſer que l'Ame conſervant le ſentiment de toutes ſes modifications, ce ſentiment eſt plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct ſuivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts ou plus ou moins répétés.

MAIS ſi l'on approfondit davantage ce ſujet, on reconnoitra que la Réminiſcence n'eſt pas d'une autre nature que le rappel & l'Imagination & que toutes ces opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également méchanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à ſuppoſer que l'impreſſion que font ſur l'Ame des fibres qui ſont mues pour la premiere fois n'eſt pas préciſément la même que celle qu'y produiſent ces fibres lorſqu'elles ſont mues de la même maniere pour la ſeconde, la troiſieme ou la quatrieme fois. Le ſentiment que produit cette diverſité d'impreſſion eſt la Réminiſcence.

ON imaginera, ſi l'on veut, que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des fibres *vierges*,

ſont par rapport à l'Ame dans un état analogue à celui d'un membre qui ſeroit paralytique dès avant la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles ſont miſes en action. Alors l'eſpece de paralyſie ceſſe & l'Ame eſt affectée d'une perception nouvelle. La ſoupleſſe ou la mobilité de ces fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mobilité conſtitue la Réminiſcence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus ſouples ou plus mobiles.

Des fibres, auparavant mues, mais dans leſquelles il s'opere de nouveaux mouvemens ou une nouvelle ſuite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes perceptions & y excite la Réminiſcence de ces perceptions.

L'Ame eſt preſque toujours affectée à la fois de pluſieurs idées. Lorſqu'une de ces idées reparoît, elle réveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'accompagnoient, & c'eſt là une autre ſource de la Reminiſcence.

CHAPITRE VI.

Continuation du même ſujet.

SOUVENT à l'occaſion d'une idée l'Ame a le ſentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche à rappeller. Pour cet effet, elle uſe de la Force motrice dont elle eſt douée : elle meut différentes touches ou elle meut différemment les mêmes touches, & elle ne ceſſe de mouvoir qu'elle n'ait diſpoſé ſon Cerveau de maniere à lui retracer cette idée. Plus les rapports de deux idées ſont prochains, plus le rappel eſt prompt & facile. Ces rapports conſiſtent principalement dans une telle diſpoſition des fibres ou des eſprits, que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer ſuivant un certain ſens que ſuivant tout autre.

JE m'explique : l'état actuel de l'Organe de la Penſée eſt un état déterminé. Le paſſage de cet état à tous ceux qui peuvent lui ſuccéder n'eſt pas également facile. Il eſt des tons, il eſt des mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils ſe ſont ſuccédés fréquemment. De cette ſucceſſion répétée nait dans la Machine une diſpoſition habituelle à exécuter plus facilement une certaine ſuite d'airs ou de mouvemens que toute autre ſuite. De là les différentes déterminations de la Force motrice dans le rappel des idées.

CHAPITRE VII.

De l'Attention.

TOUTES les idées qui affectent l'Ame en même tems ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diverſité d'impreſſion dérive principalement du plus ou du moins d'intenſité des mouvemens communiqués aux fibres du Cerveau. Mais, l'Ame peut par elle-même rendre très-vive une impreſſion très-foible. En réagiſſant ſur les fibres repréſentatives d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé à ces fibres par l'Objet, & cette Faculté ſe nomme l'*Attention.*

CHAPITRE VIII.

De l'état de l'Ame privée de l'uſage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la ſphere de ſes idées eſt reſſerrée dans des bornes fort étroites. Toutes ſes perceptions ſont purement ſenſibles & n'ont d'autre liaiſon que les circonſtances qui les ont vu naître ou que les divers rapports qui réſultent de la maniere dont elles ont été excitées. Les idées ne ſont revêtues que de ſignes *naturels*, & ces ſignes ſont les images que les Objets tracent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeller une certaine idée qu'autant qu'elle eſt actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée. L'Ame parcourt donc la ſuite de ſes idées comme une ſuite de ta-

CHAP. VIII.

bleaux. Elle rappelle ſes perceptions dans leur ordre naturel ou dans un ordre qui eſt à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. L'idée d'un Arbre réveille celle d'un bois : l'idée d'un bois réveille celle d'une Maiſon qui s'y trouve placée : l'idée de cette Maiſon réveille celle des Perſonnes qui y ont été vues : l'idée de ces Perſonnes réveille celle de leurs actions : l'idée de ces actions réveille celle du plaiſir ou de la douleur qu'elles ont cauſé, &c. La ſucceſſion de ces idées n'étant dans ſon origine que la ſucceſſion des mouvemens imprimés aux fibres, dès que la Machine eſt déterminée à exécuter un de ces Mouvemens, elle ſe trouve par cela même montée pour en exécuter toute la ſuite.

AINSI, la perception ou le ſentiment, le rappel, la Réminiſcence, l'Imagination & l'Attention paroiſſent être les ſeules opérations de l'Ame privée de l'uſage de la Parole ou des ſignes *arbitraires*. La Mémoire entant qu'elle eſt la Faculté qui rappelle ces ſignes, le jugement & le raiſonnement entant qu'ils ſont l'expreſſion articulée du rapport ou de l'oppoſition qu'on obſerve entre deux ou pluſieurs idées, la combinaiſon arbitraire & réfléchie des idées, les abſtractions *univerſelles* ou ces opérations par leſquelles on ſépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec pluſieurs autres Sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre ; toutes ces choſes ne ſauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame, parce qu'elles ſuppoſent néceſſairement l'uſage des termes ou des ſignes *d'inſtitution*. Les jugemens que l'ame porte alors ſur les Objets ne ſont point proprement des jugemens : ils ne ſont que le ſimple ſentiment de l'impreſſion de ces Objets. Toute ſenſation accompagnée de plaiſir incline l'Ame vers l'Objet qui eſt la ſource de ce plaiſir : toute ſenſation accompagnée de déplaiſir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impreſſion ne détruit point l'équilibre de l'Ame eſt ſimplement apperçu. L'enfant qui n'articule point encore ne compare pas

entr'eux différens Objets : il ne juge pas par cette comparaiſon de leur convenance ou de leur diſconvenance ; mais il reçoit les impreſſions de différens Objets, & il cede ſans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec ſon état actuel, ſes beſoins ou ſon bien-être.

Il en eſt à peu près de même des jugemens qu'il forme ſur les grandeurs & ſur les diſtances. L'Objet que ſa main ou ſon œil ſaiſiſſent en entier, ne l'affecte pas de la même maniere que celui ſur lequel ſa main ou ſon œil ſe promenent en tout ſens. Du ſentiment de l'étendue dérive celui des diſtances. Les Objets interpoſés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces perceptions de l'étendue & de la diſtance ſe liant continuellement à de nouvelles Perceptions & à de nouvelles ſenſations, les expériences ſe multiplient ſans ceſſe & l'Imagination retraçant vivement tout cela l'Ame ſe détermine en conſéquence.

Au moyen de l'Attention dont l'Ame eſt douée elle peut ſéparer la partie de ſon tout, le mode de ſon ſujet ; elle peut faire des abſtractions *partielles* & des abſtractions *modales*, comme parlent les Métaphyſiciens ; conſidérer la main indépendamment du bras, la couleur indépendamment de la figure : mais elle ne ſauroit faire des abſtractions *univerſelles*, parce que toutes ſes idées étant particulieres ou *concretes*, toutes n'étant que des images & des images d'*Individus*, chaque idée ne repréſente que l'Objet qui lui eſt propre & ne ſauroit ſervir par elle-même à repréſenter les Objets analogues, encore moins ſervir indifféremment à repréſenter toutes ſortes d'Objets. L'idée d'un Homme eſt néceſſairement l'idée d'un certain Homme, de certains traits, d'un certain vêtement, d'une certaine attitude, &c. tout eſt ici déterminé. Mais, une perception peut ſervir à rappeller la perception d'une choſe dont

CHAP. IX.

l'Ame a un beſoin actuel ; & alors cette perception fait en quelque ſorte l'office de *ſigne*.

ENFIN, la maniere dont l'Ame privée de la Parole exprime ſes ſentimens, répond tout-à-fait à la nature de ces ſentimens ou de ces perceptions. Ce ſont des ſons, des cris, des mouvemens, des geſtes, des attitudes, &c. qui paroiſſent auſſi liés avec les ſentimens qu'ils repréſentent, que ces ſentimens le ſont avec les Objets qui les excitent.

CHAPITRE IX.

Réflexion ſur l'Ame des Bêtes.

CE que je viens de dire ſur l'Ame humaine privée de la Parole peut s'appliquer à l'Ame des Bêtes, Principe immatériel, doué de perceptions, de ſentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination; mais qui ne réfléchit point ſur ſes opérations, qui ne généraliſe point ſes idées, qui n'eſt point ſuſceptible de *Moralité*.

CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ſes idées à des ſons articulés & à exprimer ces ſons.

EN entendant ſouvent prononcer un certain mot à la vue d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume inſenſiblement à lier l'idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaiſon une fois formée, les deux idées ſe rappellent réciproquement: le mot devient ſigne de l'Objet; l'Objet donne lieu de rappeller le mot.

MAIS l'Enfant ne ſe borne pas à ouïr des ſons articulés: bientôt il cherche à imiter ces ſons. Soit que le principe de cette imitation dérive de quelque communication ſecrete entre l'organe de l'ouie & celui de la voix, ſoit qu'il découle ſimplement du plaiſir que l'Ame trouve à exercer ſa Force motrice & à l'exercer d'une maniere nouvelle; ſoit enfin qu'il naiſſe de l'Amour-propre inhérent à la nature de l'Ame, & en vertu duquel elle ſe complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres; quelle que ſoit, dis-je, l'origine de ce principe, l'Enfant commence à bégayer: il rend des ſons; il répete ces ſons; il les diverſifie plus ou moins. Mais ce ne ſont point encore des ſons articulés: l'Enfant ſent que ces ſons different de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforce d'atteindre à une plus grande juſteſſe. Il ſe rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux ſur celui qui parle: il obſerve les mouvemens de ſes levres: il tâche d'imiter ces mouvemens. Il fait divers eſſais; il réitere ces eſſais. Déja il a fait entendre un ſon qui ſe rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il ſaiſit le mot. Le plaiſir qu'il en reſſent

CHAP. XI.

l'engage à le répéter pluſieurs fois. Il s'affermit ainſi dans la prononciation de ce mot. Ce premier pas dans le Langage eſt bientôt ſuivi d'un ſecond. La formation d'un mot facilite celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les échelons ſe multiplient de jour en jour: la chaîne s'étend continuellement: le Dictionnaire groſſit, & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ſes idées à des caracteres & à former ces caracteres.

CEs ſons que l'oreille de l'Enfant ſaiſit & que ſa voix exprime, l'Art fait les peindre à ſes yeux par le ſecours de quelques caracteres. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'idée d'un ſon à celle d'un Objet avec lequel cette idée n'a aucun rapport néceſſaire, le met en état de lier de même l'idée d'un caractere ou d'une figure à celle d'un ſon avec lequel cette idée n'a pas un rapport plus néceſſaire ou plus naturel.

L'ENFANT apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force motrice de l'Ame s'exerce ſur les fibres muſculaires de la main & des doigts comme elle s'exerce ſur celles de la voix. C'eſt par l'exercice réitéré de cette Force ſur ces organes que l'Ame ſe rend inſenſiblement maîtreſſe de tous les mouvemens & de toutes les inflexions dont ils ſont ſuſceptibles. Il ſe forme entre l'œil & la main une correſpondance analogue à celle qui paroît régner entre l'organe de l'ouie & celui de la voix.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à univerſaliſer ſes idées. De la formation des idées univerſelles d'Homme, d'Animal, de Corps organiſé, de Corps, d'Etre.

ENRICHI du don précieux de la Parole, inſtruit dans l'Art ingénieux de peindre la penſée, l'Homme eſt à portée de jouir de tous les avantages de la Raiſon. Le cercle étroit de ſes idées va s'étendre de plus en plus & il embraſſera enfin juſques aux idées les plus abſtraites. A l'état moins parfait d'Etre purement ſentant ſuccédera l'état plus parfait d'Etre penſant. La nature des Choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs ſucceſſions, leurs uſages, leur durée exprimés par des termes offriront au Raiſonnement un fond d'idées ſur lequel il s'exercera ſans jamais l'épuiſer. L'Ame n'opérant plus ſimplement ſur les Choſes mêmes ou ſur leurs images, mais encore ſur les termes qui les repréſentent, rendra chaque jour ſes idées plus générales ou plus univerſelles. Ainſi, en employant le terme d'*Homme* pour déſigner un certain Objet déterminé, tous les Objets ſemblables ſeront repréſentés par le même terme. Si l'Ame porte enſuite ſon attention ſur tout ce qui eſt renfermé dans l'idée particuliere de l'Homme qu'elle a ſous les yeux, ſi elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décompoſer cette idée en d'autres idées qui ſeront comme les élémens de celle-là, & qui éleveront l'Ame par degrés aux notions les plus univerſelles.

DÉTACHANT donc de l'idée particuliere d'un certain Homme ce qu'elle a de propre ou d'accidentel, & ne retenant que

CHAP. XIII.

ce qu'elle a de commun ou d'eſſentiel, l'Ame ſe formera l'idée de l'Homme en général. Si elle ne fixe ſon attention que ſur la nutrition, le mouvement, le ſentiment elle acquerra l'idée plus générale d'Animal. Si elle ne retient de l'idée d'Animal que l'Organiſation, elle acquerra l'idée plus générale encore de Corps organiſé. Laiſſant l'Organiſation pour ne conſidérer que l'E'tendue & la Solidité, l'Ame ſe formera l'idée du Corps en général. Faiſant encore abſtraction de l'E'tendue ſolide & ne s'arrêtant qu'à l'exiſtence, l'Ame acquerra l'idée la plus générale, celle de l'Etre, &c.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées de Penſée, de Volonté, de Liberté, de vrai, de faux, de juſte, &c. de bien, &c. de Regle, de Loi.

SI au lieu de conſidérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'enviſage ſur-tout dans ce qu'il a de ſpirituel, ſi elle déſigne de même par des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoître, elle acquerra des idées d'un genre fort différent, mais qu'elle univerſaliſera comme les premieres. D'une penſée, d'une volonté, d'une action particuliere elle s'élevera par l'abſtraction à la Penſée, à la Volonté, à la Liberté en général. De la conformité ou de l'oppoſition de la penſée avec l'état des Choſes l'Ame ſe formera l'idée du vrai & du faux, de la vérité & de l'erreur. Faiſant abſtraction de l'Agent & ne conſidérant l'action que

dans ſes rapports avec le bonheur de l'Homme ou avec celui des Etres qui lui reſſemblent, elle acquerra les idées de l'Utile, de bien & de mal, de la vertu & du vice, du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déshonnête, de la perfection & de l'imperfection, de l'ordre & du déſordre, du beau moral. Par la connoiſſance du bien ou du mal moral qui découle naturellement du bon ou du mauvais uſage que l'Homme fait de ſes Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la Regle des actions humaines. Conſidérant enſuite cette Regle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'idée de la Loi, &c.

CHAPITRE XIV.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems.

SI détournant les yeux de deſſus l'Homme l'Ame les porte ſur les autres Objets dont elle eſt environnée, & qu'elle continue d'exercer la Faculté qu'elle a d'abſtraire, ſes connoiſſances ſe multiplieront en ſe diverſifiant; la Mémoire, l'Imagination & le raiſonnement acquerront un nouveau degré de force & de perfection. La multiplicité, l'étendue, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne conſidérant dans chaque Objet que l'exiſtence, & faiſant abſtraction de toute compoſition & de tout attribut, elle acquerra l'idée d'unité. La collection des unités conduira l'Ame à la notion du nombre ou de la quantité numérique. Cette notion s'étendra & ſe diverſifiera à l'infini ſi ajoutant des

CHAP. XIV.

unités à d'autres unités ou combinant des unités avec d'autres unités, l'Ame ne repréſente pas ſeulement par des termes, mais encore par des figures ce qui réſultera de chaque addition ou de chaque combinaiſon. Si l'Ame conſidere chaque Objet comme un compoſé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'étendue. Si l'Ame regarde une certaine étendue, celle de ſon doigt ou de ſon pied, par exemple, comme une unité, & qu'appliquant cette étendue ſur une autre étendue elle recherche combien de fois celle-ci eſt contenue dans celle-là ou combien de fois celle-là eſt contenue dans celle-ci, elle parviendra à meſurer l'étendue, & comparant ſecrétement l'étendue des Objets à celle de ſon Corps elle nommera grands ceux dont l'étendue lui paroîtra ſurpaſſer beaucoup celle de cette portion de matiere à laquelle elle eſt unie : elle nommera, au contraire, petits les Objets dont l'étendue lui paroîtra contenue un grand nombre de fois dans celle de cette même portion de Matiere. Si l'Ame conſidérant une étendue comme immobile voit un Corps s'appliquer ſucceſſivement à différens points de cette étendue, elle ſe formera la notion du mouvement. Si l'Ame obſerve un Corps qui ſe meut d'un mouvement uniforme dans une étendue déterminée, & qu'elle conçoive cette étendue partagée en parties égales ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'Années, de Mois, de Jours, d'Heures, &c. elle acquerra l'idée du Tems. Comparant enſuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle à ce mouvement uniforme, comme à une meſure fixe ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de vîteſſe qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étendue, &c.

CHAPITRE XV.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées de Claſſes, de Genres, d'Eſpeces.

SI l'Ame contemple les variétés des Etres corporels, ſi elle recherche ce qui les diſtingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverſes particularités qui s'offriront à ſes regards, elle ſe formera bientôt des idées de Diſtributions. L'Ame ne deſcendant pas d'abord dans le détail, & ne faiſant attention qu'aux traits les plus ſaillans, rangera dans le même ordre tous les Etres dans leſquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre ſera une Claſſe. En conſidérant les Objets d'un point de vue moins éloigné & pouſſant plus loin l'examen, l'Ame découvrira des particularités qui lui apprendront que les Etres qu'elle a rangés dans le même ordre, parce qu'elle les a cru ſemblables, different à bien des égards, & ſaiſiſſant les caracteres particuliers qui les différencient le plus, elle en compoſera de nouveaux ordres ſubordonnés au premier, & ces ordres ſeront des Genres. En étendant encore davantage ſes recherches, en obſervant juſqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés: elle ſoudiviſera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres ſeront des Eſpeces. &c.

A l'aide de ſemblables Diſtributions & des noms que l'Ame impoſera à chaque Eſpece elle parviendra à ranger dans ſa Mémoire ſans confuſion les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroiſſent ſemées dans l'Etendue comme le ſable ſur le bord de la Mer, étant de même di-

CHAP. XVI.

visées par Constellations, & chaque Constellation étant représentée par un signe ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoissance exacte du Ciel & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.

CHAPITRE XVI.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Cause & d'Effet.

SI l'Ame s'arrête à considérer la face de la Nature, elle ne sera pas long-tems à s'appercevoir que cette face n'est pas constamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle observera que chaque changement est toujours la suite immédiate de quelque chose qui a précédé. Cette observation conduira l'Ame à la notion de la Cause & de l'Effet.

CONSIDÉRANT ensuite l'Univers comme un Effet & concevant que cet Effet pourroit ne pas être ou être autrement, l'Ame s'élevera à la notion de la CAUSE PREMIERE ou de la RAISON SUFFISANTE de ce qui est.

CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole : qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaiſons : qu'elle rend l'Ame maîtreſſe de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'USAGE des termes ne ſe borne pas à multiplier les idées, à les univerſaliſer. Il les fixe, pour ainſi dire, ſous les yeux de l'Ame, il la rend maîtreſſe de les conſidérer auſſi longtems qu'elle le veut & ſous autant de faces qu'elle le veut Il facilite merveilleuſement leur rappel en multipliant à l'infini les liens qui les uniſſent. Le ſimple ſon, la ſimple vue d'un mot ſuffit pour rappeller à l'Ame une foule d'idées qui ne tiennent ſouvent à ce mot que par une certaine reſſemblance d'expreſſion ou par des rapports encore plus légers. Enfin, par l'uſage des termes l'Ame donne à ſes idées l'arrangement que les circonſtances exigent. Elle diſpoſe ainſi de ſes idées comme bon lui ſemble, elle exerce ſur elles l'empire le plus deſpotique.

LE Langage eſt tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus barbares ſont auſſi les Langues les plus pauvres. Telles ſont celles de diverſes Contrées de l'Amérique Méridionale. (1) Ces Langues manquent abſolument de termes pour exprimer les idées abſtraites & univerſelles. Les idées de Tems, d'Eſpace, d'Etre, de Subſtance, de Matiere, de Corps n'ont aucun

(1) Mr. de la CONDAMINE, *Relation des Amazones.*

CH. XVIII.

ſigne qui les repréſente. Il n'y a point non plus dans ces Langues de termes propres pour les idées de vertu, de juſtice, de liberté, de reconnoiſſance, d'ingratitude. L'Arithmétique de quelques unes de ces Contrées ne va pas au-delà du nombre de trois. L'état moral de ces Nations eſt à peu près celui d'une enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naiſſance aux Sciences & les perfectionne; les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; ſoit en l'enrichiſſant de nouveaux termes & de nouveaux tours, ſoit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la préciſion.

CHAPITRE XVIII.

De la perfection, du génie & de l'origine des Langues en général.

L'ABONDANCE des mots & la multitude des inverſions conſtituent la principale richeſſe d'une Langue. Moins de richeſſes & même une ſorte de pauvreté peuvent être très-bien compenſés par la clarté & le naturel.

LE génie des Langues paroît tenir principalement au phyſique. La flexibilité & la délicateſſe des organes, leur diſpoſition à recevoir certaines impreſſions & à les retenir ſemblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractériſe. Le moral aide au Phyſique en cultivant ces diſpoſitions. Une Imagination vive, & ſi je puis m'exprimer ainſi, extrêmement mobile ſaiſit tout, épuiſe tout. Le pinceau agit ſans ceſſe; le

coloris domine; mais le deſſin eſt ſouvent peu correct, & les peintures ſont chargées. L'Orient abonde en ſemblables tableaux.

Si nous recherchons la premiere origine du Langage & que nous conſultions la Geneſe, nous la trouverons, ce ſemble, dans l'ordre que Dieu donna à Adam de nommer tous les Animaux. Si nous ne conſultons là-deſſus que la Raiſon & que nous ſuppoſions une Famille ſous la ſimple direction de la Nature, nous croirons trouver cette origine dans les ſons ou dans les cris que les premiers beſoins feront pouſſer aux Enfans, & qui étant remarqués par les Parens, deviendront par la ſuite ſignes d'inſtitution de ces mêmes beſoins.

L'ombre que tout Corps jette à la lumiere a pu donner naiſſance à la Peinture; celle-ci à l'Écriture. A meſure que la Raiſon s'eſt perfectionnée elle a ſimplifié les ſignes & les a rendus capables de repréſenter un plus grand nombre de Choſes. Les Symboles & les Hyéroglyphes des Peuples les plus anciens juſtifient cette conjecture.

CHAP. XIX.

CHAPITRE XIX.

Réflexions ſur le Langage des Bêtes.

LEs Bêtes n'ont point proprement de Langage, ſi l'on entend par la Faculté de parler, celle de lier ſes idées à des ſignes d'inſtitution. Les ſons & les mouvemens par leſquels les Bêtes manifeſtent leurs ſentimens, leurs beſoins, leurs plaiſirs, leurs douleurs, ſont des expreſſions *naturelles* de ces ſentimens, de ces beſoins, de ces plaiſirs, de ces douleurs; & ces expreſſions ſont invariables dans chaque Eſpece. La connoiſſance de ces expreſſions fait la plus belle Partie de l'Hiſtoire naturelle des Animaux; elle eſt auſſi celle qui exerce le plus la Logique & la ſagacité de l'Obſervateur. Les phraſes que le Perroquet étudie & qu'il répete ſi bien ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'eſt point ſimplement rendre des ſons articulés; c'eſt encore lier ces ſons aux idées qu'ils repréſentent. Les Bêtes ne ſauroient former ces liaiſons. Telles ſont les bornes éternelles que le CRÉATEUR a preſcrites dans ſa SAGESSE aux progrès de leur intelligence. Si ces bornes ne ſubſiſtoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit ſur ſon Trône.

CHAPITRE XX.

De la variété preſqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce viſcere nous font concevoir les plus grandes idées de ſon organiſation.

LORSQUE l'on réfléchit ſur la part que les Sens ont à la production des idées, & que l'on conſidere qu'elle eſt toujours occaſionée par quelque mouvement qui ſe paſſe dans le Cerveau, ſoit que ce mouvement dérive de l'impreſſion actuelle des Objets ſur les Sens, ſoit qu'il ait ſa ſource dans l'impreſſion de la Force motrice de l'Ame, on ſe perſuade avec raiſon que le Langage en multipliant les idées ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Penſée. Nous ne ſaurions penſer à quelque ſujet que ce ſoit que nous ne nous repréſentions les ſignes naturels ou artificiels des idées renfermées dans ce ſujet ou que nous ne prononcions intérieurement, mais très-foiblement les mots qui expriment ces idées. Or, il eſt aſſez évident que ce ſont là des effets de la Force motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois ou ſucceſſivement ſur différens points du Senſorium.

AINSI, lorſque l'Ame ſe repréſente un Objet, & qu'elle ſe rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Penſée. Elle agit d'abord ſur la partie de cet Organe qui répond aux extrémités du nerf optique; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit préſent. Elle agit encore ſur la partie du même Organe qui correſpond à celui de la voix; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qu'y produiroit la prononciation du mot: ſi l'Ob-

CHAP. XX.

jet dont l'Ame ſe retrace l'image eſt un fruit délicieux, elle pourra ſe rappeller en même tems la ſenſation que ce fruit a excitée en elle quand elle en a goûté. Ce ſera donc un troiſieme mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Penſée; l'Ame agira ſur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût; elle y occaſionera un mouvement ſemblable à celui que le fruit y auroit occaſioné par ſon impreſſion.

LES Philoſophes qui ont avancé que nous ne ſaurions nous rappeller nos ſenſations ont erré. Si tel étoit l'état des choſes, les ſenſations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois nous paroîtroient auſſi nouvelles que ſi elles ne nous euſſent jamais affectés. Il eſt vrai que l'Ame ne ſauroit donner aux ſenſations qu'elle rappelle le degré de vivacité qu'elles reçoivent de leur Objet. Et c'eſt là un des principaux caracteres qui diſtinguent les ſenſations des perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des ſenſations que l'Ame ne fait que rappeller l'affectent auſſi vivement que ſi elles étoient excitées par l'Objet même. C'eſt ce qu'on éprouve ſur-tout dans les ſonges, où l'Ame n'étant point diſtraite par les impreſſions du dehors, ſe livre toute entiere à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel des ſenſations, & qui s'aideroit des moyens convenables, parviendroit peut-être à ſe procurer dans la veille des ſenſations auſſi vives qu'en ſonge. Mais, l'Homme raiſonnable eſt deſtiné à quelque choſe de mieux qu'à ſe rappeller des ſenſations. Occupé à enrichir ſa Mémoire & à cultiver ſon Entendement, il n'oublie point que les ſenſations ſont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conſervation.

L'ÉBRANLEMENT que l'impreſſion des Objets cauſe dans les Organes des Sens ne ceſſe pas toujours avec cette impreſſion. On s'en convainc lorſqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé, on ferme incontinent les yeux; on croit voir encore cet Objet;

on reconnoît ſa forme & ſa couleur. Il ſe paſſe quelque choſe d'analogue dans l'Organe de l'Ouie; on s'imagine entendre le ſon d'un inſtrument ou celui d'une Cloche, quoique le Corps ſonore n'affecte plus l'Oreille. L'état actuel de l'Organe & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve, contribuent ſans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort, plus ou moins durable. La continuation de cet ébranlement après que la cauſe qui l'a produit a ceſſé d'agir indique une certaine élaſticité dans les fibres ou dans les eſprits.

Les idées que les Sens tranſmettent à l'Ame & qu'elle rappelle par le ſecours de la Mémoire & de l'Imagination, ne ſont pas les ſeules dont elle eſt affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres, en lui découvrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premieres idées. Ce ſont encore de nouveaux mouvemens ou une nouvelle combinaiſon de mouvemens imprimés au Cerveau.

Si on fait attention à la multitude preſqu'infinie d'idées, & d'idées prodigieuſement variées qui peuvent exiſter dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la compoſition de ces idées, à la maniere dont elles naiſſent les unes des autres & dont elles ſe conſervent, à la promptitude avec laquelle elles paroiſſent & diſparoiſſent ſuivant le bon plaiſir de l'Ame; ſi on ſe rappelle ce qu'a été un Aristote, un Leibnitz, un Newton & ce qu'eſt aujourd'hui un Fontenelle, un Montesquieu on jugera du plaiſir que goûtent les Anges à la vue de la petite Machine qui exécute des choſes ſi ſurprenantes. Aſſurément s'il nous étoit permis de voir juſqu'au fond dans la Méchanique du Cerveau, & ſur-tout dans celle de cette Partie qui eſt l'Inſtrument immédiat du Sentiment & de la Penſée, nous verrions ce que la Création terreſtre a de plus raviſſant. Nous ne ſuffiſons point à admirer l'appareil & le jeu des Or-

CHAP. XXI.

ganes deſtinés à incorporer un morceau de pain à notre propre ſubſtance; qu'eſt-ce pourtant que ce ſpectacle comparé à celui des Organes deſtinés à produire des Idées & à incorporer à l'Ame le Monde entier? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil le cede, ſans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.

CHAPITRE XXI.

Conſidération générale ſur la prodigieuſe variété des perceptions & des ſenſations & ſur la méchanique deſtinée à l'opérer.

SI toutes nos idées, même les plus ſpirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui ſe font dans le Cerveau, il y a lieu de demander ſi chaque idée a ſa fibre particuliere deſtinée à la produire ou ſi la même fibre mue différemment produit différentes idées?

JE m'arrête d'abord aux idées purement ſenſibles. Il eſt inconteſtable qu'il n'y a point de ſentiment là où il n'y a point de Nerfs. Il ne l'eſt pas moins que chaque Sens a une organiſation qui lui eſt propre, d'où reſultent ſes effets. Les perceptions & les ſenſations ſont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremiſe des nerfs, il regne cependant entr'elles une variété inépuiſable. Conſidérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine on peut les ranger ſous cinq genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'eſpeces. Quand on demande ſi chaque idée a un inſtrument approprié à ſa production, cela doit s'entendre des eſpeces contenues ſous ces genres. On demande donc

donc ſi la ſaveur du ſalé, par exemple, eſt produite par des fibres différentes de celles qui occaſionent la ſenſation de l'amer? Ch XXI.

En général, les nerfs ſont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils ſont tous des Corps blanchâtres, homogenes, ſolides. Mais, examinés plus en détail, on y découvre des variétés de pluſieurs genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & ſont par conſéquent fort longs; les autres s'en éloignent fort peu, & ſont par conſéquent fort courts. Les uns ſont fort gros; les autres fort déliés: les uns ſont fort tendus; les autres le ſont moins: les uns ſont revêtus de deux membranes qui ſont un prolongement de celles du Cerveau; la membrane extérieure plus épaiſſe, plus ferme eſt moins ſenſible; la membrane intérieure plus mince, plus délicate a plus de ſenſibilité; les autres ne ſont revêtus que d'une ſeule membrane, & cette membrane eſt la plus fine. Les uns ſont raſſemblés par petits paquets & forment des eſpeces de houpes, de pyramides, de mammelons; les autres compoſent des lames plus ou moins repliées, plus ou moins étendues, plus ou moins fines, &c.

Toutes ces variétés ſont relatives à la fin principale pour laquelle les nerfs ſont deſtinés: cette fin conſiſte à tranſmettre à l'Ame l'impreſſion des Objets. Cette impreſſion ſe tranſmet par le mouvement, ſoit de l'Objet lui-même, ſoit des corpuſcules qui en émanent. Et comme la petiteſſe & le mouvement de ces corpuſcules augmentent continuellement depuis ceux qui ſont deſtinés à la ſenſation du Tact, juſques à ceux qui occaſionent la ſenſation de la Lumiere, il y a de même dans les Sens une gradation correſpondante, depuis celui du Toucher juſqu'à celui de la Vue. Mais, y a-t-il aſſez de variétés dans les fibres nerveuſes de chaque Sens pour répondre à celles qu'on obſerve dans les perceptions & dans les ſenſations; ou n'eſt-il pas néceſſaire pour rendre raiſon des faits de recourir à de telles

CH. XXII.

variétés ? Voilà préciſément l'état de la queſtion. Commençons par le Sens du Toucher.

CHAPITRE XXII.

De la méchanique des idées du Toucher.

TROIS membranes poſées les unes ſur les autres recouvrent le Corps humain, l'épiderme, le réticule, la peau proprement dite. Elles ſont formées de l'entrelacement ou des ramifications d'un nombre prodigieux de fibres de différens genres. Le tiſſu qu'elles compoſent eſt plus mince dans l'épiderme, plus lâche dans le réticule, plus épais dans la peau. L'épiderme placé à la ſurface du Corps recouvre immédiatement le réticule, qui a ſous lui la peau. Après avoir traverſé celle-ci, les nerfs du Toucher s'inſinuent dans les mailles du réticule : ils s'y dépouillent du tégument épais qu'ils avoient apporté du Cerveau, & ne retenant que le plus fin, ils prennent la forme de mammelons plus ou moins ſaillans. Sous cette forme ils s'élevent juſques à l'épiderme qui leur demeure adhérent & ſur lequel ils tracent ces petits ſillons concentriques qu'on apperçoit au bout des doigts.

CE court expoſé ſuffit pour donner une légere idée de la méchanique du Toucher. On voit que les mammelons ébranlés par l'impreſſion médiate ou immédiate les Objets, tranſmettent cet ébranlement à la partie du Cerveau qui leur répond.

A l'égard de la diverſité des impreſſions que nous recevons par le Sens du Toucher, il ne paroît pas qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer dans les mammelons une diverſité relative, d'imaginer qu'ils contiennent des fibrilles à l'uniſſon de chaque eſpece d'impreſſion. Nous concevons aſſez de variétés dans les

différens états que les fibres du Toucher peuvent ſubir, dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour ſatisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la contraction & de l'engourdiſſement des mammelons peut réſulter la ſenſation du froid; de la dilatation & du trémouſſement de ces mêmes mammelons peut réſulter la ſenſation du chaud. De la plus grande contraction à la plus grande dilatation, du trémouſſement le plus foible au trémouſſement le plus fort les nuances ſont infinies. Du degré de la nuance dépend le plaiſir ou la douleur. Si de l'état d'une dilatation médiocre & d'un trémouſſement vif mais doux, les fibres paſſent à l'état d'une ſi grande dilatation & d'une agitation ſi violente qu'elles en ſoient ſéparées ou même diviſées, l'Ame paſſera du ſentiment d'une chaleur douce à celui de la brûlure.

Entre le chatouillement & la cuiſſon il y a les mêmes gradations qu'entre la chaleur & la brûlure. L'eſpece de la ſenſation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet ou des corpuſcules qui en émanent. La petiteſſe & l'activité des corpuſcules du Feu doivent imprimer aux fibrilles des Mammelons des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le paſſage d'une plume fort déliée ou la marche d'un fort petit Inſecte.

Une preſſion douce, égale, uniforme des mammelons peut donner à l'Ame le ſentiment du poli. Une preſſion rude, inégale, variée peut lui donner le ſentiment de l'aſpérité.

Une contraction ſubite des mammelons, une eſpece de ſpaſme dans leurs fibres nerveuſes peut occaſioner le friſſonnement. La cauſe de ce ſpaſme n'eſt pas la même chez tous les Individus. Tel friſſonne à l'attouchement de certains Corps qui font éprouver à un autre des ſenſations fort agréables. Le tempérament & l'habitude produiſent ces variétés.

Ch. XXIII. Le même Corps nous paroît à la fois chaud & poli. Le tremouſſement que le Feu occaſione dans les mammelons n'eſt point incompatible avec une certaine preſſion de ces mammelons.

L'Adhérence de l'épiderme aux mammelons modérant l'impreſſion que les Corps font ſur eux, le Toucher eſt plus vif là où il eſt plus mince, plus délicat; plus groſſier là où il eſt plus épais, plus endurci.

CHAPITRE XXIII.

De la méchanique des idées du Goût.

L'Organe du *Goût* a tant de rapport avec celui du Toucher que décrire l'un c'eſt preſque décrire l'autre. Comme la peau la Langue a ſes mammelons, mais plus ſaillans, plus épanouis, plus ſenſibles.

Les Saveurs ſont l'Objet du Goût. Les Sels fixes, les Souffres, les Huiles diſſous & atténués par quelque liquide, principalement par la ſalive, ſont la cauſe matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aigues ſont très-propres à émouvoir, à irriter les fibres délicates des papilles. Les Souffres & les Huiles, par leurs parties onctueuſes & balſamiques, ſont propres à y produire des effets contraires.

Mais comme les Sels n'ont pas tous la même figure eſſentielle, les mêmes qualités ils n'agiſſent pas tous ſur les fibres de la même maniere. Les uns les picotent; les uns les rongent; les autres les

brûlent ; d'autres les crêpent ; d'autres les contractent ; d'autres les distendent ; d'autres les secouent ; d'autres y font des impressions qui semblent tenir le milieu entre deux impressions plus déterminées. CH. XXIV.

A ces différens effets des Saveurs sur l'Organe répondent différentes sensations. A un certain degré d'intensité dans le mouvement des fibres répond un certain degré de vivacité dans la Sensation.

AINSI, le Goût, non plus que le Toucher, ne nous offre rien qui exige que chaque sensation ait sa fibre particuliere.

CHAPITRE XXIV.

De la méchanique des idées de l'Odorat.

NOus pouvons de même rendre raison de la diversité des Odeurs sans recourir à une semblable supposition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat sent l'action des atomes infiniment petits qui s'élevent des Corps odoriférans. Ce que les Sels fixes, les Souffres & les Huiles grossiers sont au Goût, les Sels volatils, les Souffres & les Huiles spiritualisés le sont à l'Odorat. Les lames nerveuses qui tapissent les feuillets osseux placés à la partie supérieure du Nez, retiennent dans leurs replis les corpuscules odoriférans & font passer leur impression jusques au Siege de l'Ame. L'Action de ces corpuscules sur le tissu des lames se modifie suivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils sont doués rend leur impression plus ou moins vive. La même lame, la même fibre successivement secouée, tiraillée, picotée, comprimée, relâchée,

Ch. XXV.

deſſéchée, humectée, engourdie, &c, ne peut que tranſmettre à l'Ame des ſenſations auſſi différentes entr'elles que le ſont entr'eux les mouvemens qui les occaſionent.

CHAPITRE XXV.

De la méchanique des idées de l'Ouïe.

IL y a lieu de douter qu'il en ſoit abſolument de l'Ouïe comme des trois Sens dont je viens de parler. On ſait qu'une corde d'une longueur ou d'une tenſion déterminée ne rend jamais que le même ton fondamental quelle que ſoit la maniere dont on la touche. Ce ton dépend eſſentiellement du nombre de vibrations que la corde fait dans un tems donné. Le nombre des vibrations dépend lui-même de la longueur ou de la tenſion de la corde. Alonge-t-on la corde en la relâchant? elle fait moins de vibrations dans le même tems; & le ton qu'elle rend eſt plus grave. Accourcit-on la corde en la tendant? elle fait plus de vibrations dans le même tems, & le ton eſt aigu. On ſait encore que ſi dans le même inſtrument il y a pluſieurs cordes à l'uniſſon ou qui faſſent leurs vibrations dans le même tems, ſi l'on pince une de ces cordes, toutes celles qui ſeront à ſon ton frémiront à la fois.

L'Air qui tranſmet aux cordes à l'uniſſon & en repos le mouvement qu'il reçoit de la corde pincée, rencontrant celles-là à la fin de leur premiere vibration, dans l'inſtant qu'il leur communique la ſeconde, continue l'ébranlement. Dans des cordes, au contraire, qui font leurs vibrations en tems inégaux, lorſque l'Air vient imprimer la ſeconde vibration, les unes n'ont que

commencé la premiere, d'autres ne l'ont faite qu'à moitié, d'où il réſulte entre l'Air & les cordes une colliſion en ſens oppoſé, qui éteint de part & d'autre le mouvement.

MAIS pour que l'Air reçoive & tranſmette les différens tons que rend le Corps ſonore, il faut qu'il ſoit lui-même à l'uniſſon de tous ces tons. C'eſt ce qui a porté à ſoupçonner que l'Air contenoit des particules correſpondantes aux divers tons de la Muſique, des particules à l'uniſſon de l'*ut*, d'autres à l'uniſſon du *ré*, d'autres à l'uniſſon du *mi*, &c. Peut-être même que cette ſuppoſition ne ſuffit pas: les particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contigues & ſe trouver ſéparées par des particules de genres différens, incapables de recevoir & de tranſmettre les tons propres à celles-là. Il ſemble donc qu'il faille admettre que chaque corpuſcule d'Air eſt formé d'élémens à l'uniſſon de tous les tons, qu'il eſt une petite machine compoſée de ſept branches élaſtiques, de ſept reſſorts principaux. L'art que cette conjecture ſuppoſé dans les élémens de l'Air eſt, ſans doute, autant au deſſous de la réalité, que les conceptions de l'Artiſan le plus groſſier ſont au-deſſous de celles de l'Artiſte le plus habile.

LES mêmes vibrations que les cordes d'un Inſtrument impriment à l'Air qui les touche, celui-ci à l'Air plus éloigné, elles les communiquent au Corps de l'Inſtrument, & de cette communication dépendent la force & l'agrément des tons. Il y a donc auſſi dans l'Inſtrument des fibres à l'uniſſon de ces tons. Leur exiſtence ne paroîtra pas douteuſe ſi l'on fait attention à la maniere dont les Inſtrumens de Muſique ſont conſtruits. Ils ſont formés de l'aſſemblage de pluſieurs pieces fort élaſtiques, coupées & courbées ſi inégalement que leur longueur & leur largeur different preſque à chaque point. Par là l'Inſtrument ſe trouve pourvu de fibres dont la longueur varie comme les tons qu'elles ſont deſtinées à réfléchir & à fortifier.

CH. XXV.

CES principes admis, on ne voit pas comment l'Oreille tranſmettroit à l'Ame l'harmonie d'un Concert, ſi toutes ſes fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, ſi toutes étoient montées ſur le même ton. L'obſervation paroît concourir ici avec le raiſonnement pour nous perſuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille deux cavités oſſeuſes & tortueuſes, le labyrinthe & le limaçon qui ſemblent être tout à fait analogues aux Corps des Inſtrumens de Muſique. Les rameaux que le nerf auditif jette dans ces cavités & qui en revêtent intérieurement les parois, peuvent être comparés aux fibres qui tapiſſent l'intérieur d'un Violon: ce ſont autant de petites cordes dont la longueur eſt déterminée par celle de la piece qu'elles recouvrent. Les canaux demi-circulaires du labyrinthe étant tous conſtruits ſous différentes proportions, le limaçon diminuant continuellement de diametre depuis ſa baſe juſques à ſon ſommet, ſont extrêmement propres à fournir l'Organe de fibres appropriées à tous les tons & à toutes les nuances des tons.

LES rayons ſonores raſſemblés par l'eſpece d'entonnoir que forme la partie extérieure de l'Oreille, & modérés juſqu'à un certain point par l'action du tambour, ſont portés dans le labyrinthe & le limaçon. Ils communiquent aux fibres de ces cavités les différentes impreſſions qu'ils ont reçues de l'Objet. Le nerf auditif, auquel ces fibres aboutiſſent comme à leur tronc, en eſt ébranlé; l'Ame apperçoit des ſons & goûte le plaiſir de l'harmonie.

CES ſons variés, harmonieux qui charment l'Oreille & qu'elle rend à l'Ame avec tant de préciſion, la Voix les exécute avec une juſteſſe & un agrément qui l'éleve fort au-deſſus des Inſtrumens de Muſique les plus parfaits. Le Larynx, cartilage compoſé, placé à l'entrée de la Trachée-artere, deſtiné à l'ouvrir & à la fermer eſt garni intérieurement d'un grand nombre de fibres

CHAP XXV

fibres élaſtiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux cordes des Inſtrumens de Muſique. L'Air chaſſé par les Poumons eſt l'archet qui met ces cordes en jeu. Le degré de vîteſſe dont il les frappe détermine le ton. La Glotte, cette partie du Larynx qui livre paſſage à l'Air, eſt conſtruite avec un tel art, que ſon ouverture augmente ou diminue préciſément dans la proportion du ton qu'il s'agit de former. On démontre que le diametre de cette ouverture peut ſe diviſer ainſi en 1200 parties, qui font 1200 tons ou nuances de tons. L'Air que les Poumons pouſſent vers la Glotte y acquiert plus ou moins de mouvement, ſuivant qu'il en trouve les levres plus ou moins rapprochées. Dans le premier cas, les tons ſont plus ou moins aigus; dans le ſecond ils ſont plus ou moins graves.

La Voix participe donc à la fois de la nature des Inſtrumens à cordes & de celle des Inſtrumens à vent. Si on ſouffle avec force dans la Trachée de quelque Animal mort, on rendra des ſons qui différeront peu de ceux que l'Animal rendoit. On obſervera les fibres de la Glotte frémir comme les cordes d'une Viole.

Ch. XXVI.

CHAPITRE XXVI.

De la méchanique des Idées de la Vue.

LA Lumiere eſt à l'œil ce que le Son eſt à l'Oreille. Les Couleurs répondent aux tons. La Muſique a ſept tons principaux; l'Optique a ſept couleurs principales. Chaque ton a ſes oſciliations qui le diſtinguent de tout autre; chaque couleur a ſes vibrations & ſon degré de réfrangibilité. Entre un ton & un autre ton, entre une couleur & une autre couleur les nuances ſont indéfinies. Les tons ſupérieurs ſont les plus aigus; les couleurs ſupérieures ſont les plus vives. Les degrés d'élévation & d'abaiſſement d'un même ton ſont relatifs aux différentes teintes d'une même couleur. Le Son ſe propage à la ronde par un milieu très rare & très-élaſtique; de grands Philoſophes ont penſé qu'il en eſt de même de la Lumiere, & il n'eſt peut-être pas impoſſible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette hypotheſe.

Si nous partons de l'analogie que nous venons d'obſerver entre la Lumiere & le Son, nous penſerons que comme l'Oreille a des fibres à l'uniſſon des différens tons, l'Oeil a de même des fibres à l'uniſſon des différentes couleurs; mais au lieu que les fibres de différens genres ſont diſtribuées dans l'Oreille ſur différentes lignes, nous ſuppoſerons qu'elles ſont raſſemblées par faiſceaux dans toute l'étendue de la rétine & du nerf optique. Chaque faiſceau ſera compoſé de ſept fibres principales, qui ſeront elles-mêmes de plus petits faiſceaux formés de la réunion d'un grand nombre de fibrilles relatives aux diverſes nuances. Enfin, il en ſera des corpuſcules de la Lumiere comme de ceux de l'Air.

Un fait ſeulement paroît contraire à cette ſuppoſition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil, on ſera affecté d'une ſuite de couleurs qui ſe ſuccéderont dans l'ordre des couleurs priſmatiques ou de celles de l'Arc-en-Ciel. Pourquoi cette ſucceſſion, pourquoi les ſept couleurs principales ne paroiſſent-elles pas à la fois, s'il n'eſt aucun point ſur la rétine qui n'ait des fibres repréſentatrices de toutes ces couleurs? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du blanc, comment ce blanc ſe décompoſe-t-il graduellement en rouge, orangé, jaune, verd, &c? Ce fait ne prouve-t-il pas que les fibres qui ſervent immédiatement à la Viſion ſont toutes de même eſpece & que la diverſité des couleurs procede uniquement du degré de mouvement?

En effet, les couleurs les plus hautes ſont celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le ſecouent plus vivement. Le blanc, le rouge, l'orangé, le jaune doivent donc paroître les premieres dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent ſe ſuccéder dans un ordre relatif à la promptitude des vibrations que chaque couleur exige. Le verd, le bleu, l'indigo, le violet n'exigeant pas un mouvement ſi prompt, doivent ſuivre immédiatement les couleurs ſupérieures & obſerver entr'eux la même loi de ſucceſſion.

Cette explication paroît d'autant plus naturelle, que la ſimple agitation ou une compreſſion un peu forte du Globe de l'œil ſuffit pour donner naiſſance à des couleurs auſſi vives que celles qui ſont produites par l'action du Soleil ſur l'Organe.

Je ne ſais pourtant ſi l'ingénieuſe hypotheſe qui admet une diverſité ſpécifique dans les fibres de la Viſion doit céder au fait que j'ai indiqué. Il me ſemble que j'entrevois une maniere de ſolution; mais je me défie de ſa bonté. Selon cette hypo-

CH. XXVI.

theſe les couleurs ſont entr'elles comme les tons ſont entr'eux: elles ſe différencient donc comme les tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les couleurs les plus vives répondant aux tons les plus élevés, elles ſont celles qui font le plus de vibrations dans le même tems & dont le mouvement ceſſe par conſéquent le plutôt: je parle du mouvement qui eſt imprimé aux fibres & qu'elles conſervent plus ou moins de tems à proportion de leur eſpece. Un rayon ſolaire eſt, comme nous l'avons vu, compoſé de ſept rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui eſt propre & qui eſt invariable. Ces rayons ſéparés par le Priſme & réunis enſuite par une Lentille, ſe pénetrent intimement & ne préſentent plus qu'un ſeul rayon de couleur blanche. Lors donc qu'un ſemblable rayon tombe ſur la rétine, il excite dans toutes les fibres de chaque faiſceau un ébranlement violent: l'Organe en eſt même bleſſé. Au milieu d'une telle agitation l'Ame ne diſtingue rien: les mouvemens particuliers ſe confondent & ne compoſent qu'un mouvement général dont l'impreſſion eſt une. Tout ſe réſout ainſi dans une ſeule ſenſation, & cette ſenſation eſt du blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de ſa violence par l'abſence de la Cauſe qui l'a produit, le cahos commence à ſe débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent ſenſibles, tout ſe démêle par degré. Les mouvemens auxquels tiennent les impreſſions les plus vives, les plus ſaillantes ſont démêlés les premiers. L'Ame apperçoit d'abord le rouge, l'orangé, le jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laiſſent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles ou plus lents, d'où reſultent les ſenſations des couleurs baſſes. L'Ame voit ſaillir ſucceſſivement le bleu, l'indigo, le violet.

Le noir, dans l'une & l'autre hypotheſe, n'eſt que la priſation de tout mouvement.

SUIVANT l'Optique Newtonienne un Corps n'eſt blanc que parce qu'il réfléchit la Lumiere telle qu'il la reçoit, ſans la modifier, ſans y occaſioner aucune de ces réfractions d'où naiſſent les couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé ſur un papier blanc ou ſur tout autre corps de même couleur ne ſent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits rayons colorés impriment aux fibres qui leur correſpondent? En voici, ce me ſemble, la raiſon: les rayons de toute eſpece, mais confondus, que le papier envoie ſans ceſſe dans l'œil, entretiennent les mouvemens des fibres & conſéquemment la confuſion qui forme le blanc. Si les fibres, laiſſées à elles-mêmes, conſervoient le mouvement que le papier leur a communiqué, l'inégalité de ce mouvement dans chaque eſpece de fibre, ſa durée plus ou moins longue donneroient lieu à la diſtinction, à la ſucceſſion des couleurs. Mais l'impreſſion que fait le papier n'eſt pas aſſez forte pour que les fibres continuent à ſe mouvoir après qu'il a ceſſé d'agir.

L'AGITATION ou la compreſſion du Globe de l'œil, une fievre un peu violente ſuffiſent pour faire voir des couleurs dans l'obſcurité. La preſſion ou les tiraillemens que cela cauſe dans les fibres du nerf optique les met dans un état qui les rapproche de celui où elles ſe trouvent lorſque la Lumiere les agite.

Ch. XXVII.

CHAPITRE XXVII.

Conjectures ſur la méchanique de la reproduction des idées.

LEs idées qui affectent l'Ame à l'occaſion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la Faculté de les reproduire ſans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination.*

Il nous a paru que la reproduction des idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame eſt douée, de cette Force en vertu de laquelle agiſſant à ſon gré ſur tous les points du Cerveau qui correſpondent avec les Sens, elle le monte ſur le ton qui convient à chaque eſpece de perception & de ſenſation.

Évitant donc de décider ſur les deux hypotheſes qui nous occupent, préférant de les réunir pour mieux ſatisfaire à tous les phénomenes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées ſenſibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rappeller, tantôt en remuant l'eſpece de fibre appropriée à cette idée.

Ce ſera de la premiere de ces deux manieres que l'Ame rappellera les différentes impreſſions que le même Corps a produites ſur ſa Peau, ſur ſa Langue, ſur ſon Nez. Ce ſera de la ſeconde maniere qu'elle rappellera les impreſſions de ce même Corps ſur ſes Oreilles & ſur ſes Yeux.

Je ſouhaiterois de répandre quelque clarté ſur cette eſpece

de Théorie. Je sens que je touche à des abîmes: mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les sonder: je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui. CH. XXVII.

La Lumiere & les couleurs sont la source féconde des perceptions que nous recevons par le Sens de la Vue. En banniſſant de la Nature l'obſcurité, la confuſion & l'uniformité elles impriment à chaque Objet des traits qui lui ſont propres & qui le caractériſent.

Les formes, les grandeurs, les diſtances, les ſituations, les mouvemens ſont des genres de perceptions viſuelles qui ont ſous eux une multitude innombrable d'eſpeces.

Toutes ces perceptions l'Ame les reproduit. Le degré de force & de vivacité avec lequel cette reproduction s'opere eſt toujours proportionnel à l'intenſité des mouvemens communiqués par l'Objet, à la fréquence des reproductions, au tempérament des fibres.

Mais, chaque genre, chaque eſpece de perception viſuelle a-t-elle dans le Cerveau ſa place marquée, a-t-elle des fibres qui lui ſoient conſacrées & qui ne ſoient conſacrées qu'à elle?

Ce ſeroit étendre l'hypotheſe au-delà du beſoin que de le ſuppoſer. On peut admettre raiſonnablement que la rétine eſt formée de fibres à l'uniſſon de différentes couleurs: mais, comme le mélange de la Lumiere & de l'Ombre ſuffit pour repréſenter tout ce qui eſt Corps, il ſuffit de même que quelques endroits de la rétine ſoient plus éclairés que d'autres ou éclairés d'une Lumiere différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Ame différens Objets ou différentes parties du même Objet. Il en eſt à cet égard des fibres de la Viſion comme des Caracteres d'Imprimerie, dont la ſeule combinaiſon

CH. XXVIII.

exprime une infinité de choſes & de ſens ; ou pour employer une comparaiſon qui ſe rapproche plus de votre ſujet, il en eſt de ces fibres comme des couleurs que le Peintre a ſur ſa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Païſage ou toute autre repréſentation.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même ſujet.

PLus j'y réfléchis, & plus je me perſuade que pour atteindre à quelque choſe de paſſablement clair ſur la maniere dont les idées ſont reproduites, il faut ſe rendre attentif à ce qui ſe paſſe dans l'Organe à la préſence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Viſion.

Des lames minces détachées de toute la ſurface des Objets ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Eſpeces* des Objets ne viennent point s'appliquer ſur le fond de l'Oeil & ne donnent point naiſſance aux perceptions viſuelles. Le tems a détruit ces chimeres aſſorties à l'enfance de la Phyſique, & leur a ſubſtitué des vérités que l'expérience avoue. Un Fluide plus ſubtil, plus élaſtique, plus rapide que tout ce que nous connoiſſons dans la Nature, ſe réfléchit ſans ceſſe de deſſus les ſurfaces des Corps & va peindre leur image ſur la rétine. La Lumiere eſt ce Fluide. Les rayons lumineux qui partent de chaque point de l'Objet & qui tendent à s'écarter les uns des autres à meſure qu'ils s'éloignent de ce point, ſont admis dans l'œil par la prunelle. Ils en traverſent les différentes humeurs, qui les plient à proportion qu'elles ſont plus denſes. Ce pli tend à les rapprocher les uns des autres, à les réunir en un ſeul point.

C'eſt

CHAPITRE XXVIII.

C'eſt ſur la rétine, comme ſur une toile placée derriere les humeurs, que ſe fait cette réunion. Le point lumineux qu'elle produit eſt l'image parfaite de celui dont les rayons émanent. Ces rayons compoſent ainſi comme une double pyramide qui va de l'Objet à l'Oeil. Les deux pyramides ſont oppoſées l'une à l'autre par leur baſe, & cette baſe eſt dans la prunelle. La pyramide extérieure a ſon ſommet dans l'Objet : la pyramide intérieure a le ſien ſur la rétine. D'autres pyramides, d'autres traits de Lumiere réfléchis de même par d'autres points de l'Objet viennent à la fois tomber ſur la rétine & y tracer l'image de ces points. De toutes ces images particulieres ſe forme l'image totale de l'Objet. La partie de la rétine ſur laquelle cette peinture repoſe eſt dans une agitation continuelle. Chaque point lumineux a ſon mouvement propre, qui tranſmis juſqu'au Siege de l'Ame par les dernieres ramifications du nerf optique, y fait naître une perception. L'amas des perceptions partielles compoſe la perception totale de l'Objet : celle-ci eſt la ſomme de celles-là.

LA Lumiere qui ſe réfléchit de deſſus un Objet peut être conſidérée comme un Corps ſolide, comme un faiſceau de petits dards qui appuie par une de ſes extrémités ſur l'Objet & par l'autre ſur la rétine. L'Ame touche, pour ainſi dire, l'Objet de l'Oeil comme elle le toucheroit avec le doigt ou un bâton, mais cette eſpece de Toucher eſt infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

QUAND un Objet réfléchit la Lumiere de façon qu'elle ſouffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet juſqu'à ſes bords, l'Ame a la perception d'un globe. Lorſque la Lumiere ſe réfléchit par-tout également, l'Ame a la perception d'une ſurface plane. Mais comme la peinture d'un globe produit ſur l'Oeil le même effet qu'un globe réel, l'Ame ne peut diſtinguer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher ou

CHAPITRE XXVIII.

par la connoiſſance qu'elle a des Objets environnans. Il eſt d'autres illuſions du même genre que l'Ame reconnoît par de ſemblables moyens.

LES rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet & qui dirigent leur marche vers la prunelle tendent à ſe rapprocher l'un de l'autre à meſure qu'ils avancent. Ils s'uniſſent à leur entrée dans l'Oeil, & continuant leur route en ligne droite vers la rétine ils ſe croiſent & forment deux angles oppoſés par la pointe. L'un de ces angles embraſſe dans ſon ouverture l'Objet; l'autre ſon image. L'ouverture de ces angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet ou l'étendue que cet Objet occupe ſur la rétine. Sont-ils fort ouverts ? l'Objet paroît fort grand : ſont-ils fort aigus ? l'Objet paroît fort petit : ſont-lis ſi aigus que les deux rayons coïncident? l'Objet ne paroît à l'Ame que comme un point.

LA perception de la diſtance naît de celle de la grandeur ou plutôt cette perception n'eſt que celle de la grandeur elle même. C'eſt par l'étendue des Corps interpoſés que ſe forme l'idée de la diſtance qui eſt entre deux Objets ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la diſtance par la Lumiere réfléchie : plus elle eſt foible, plus l'Objet paroît éloigné : augmente-t-elle de force ? il ſemble ſe rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminue lorſque la neige la couvre.

LA ſituation d'un Objet eſt un rapport aux Objets environnans.

SI ces Objets ſont immobiles ou conſidérés comme tels, & que la poſition de l'Objet dont il s'agit varie à chaque inſtant à leur égard, cet Objet ſera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera ſur la rétine s'appliquera ſucceſſivement ſur différens points de cette membrane, tandis que celles des

autres Objets continueront d'affecter les mêmes points. Un Objet, quoiqu'en repos, paroîtra en mouvement ſi ſon image change de place ſur le fond de l'œil; ſoit que cela arrive par le tranſport inſenſible du Spectateur, ſoit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derriere ou au-deſſous. Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Riviere pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide courant.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même ſujet.

COMMENT l'Ame reproduit-elle les diverſes idées dont nous venons d'entrevoir la production ? comment ſe retrace-t-elle l'image d'un globe, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur, ſa diſtance, ſa ſituation, ſon mouvement ?

LA premiere production des idées eſt dûe au jeu des Organes: leur ſeconde production, leur reproduction dépendroit-elle d'une cauſe totalement différente ? Je ne le préſume pas, & le ſentiment contraire me paroît plus probable.

L'AME ſe retrace la forme d'un globe en mouvant les fibres d'un même paquet de maniere que le mouvement décroiſſe par degré depuis le milieu du paquet juſqu'à ſes bords.

L'AME colore cette image par les vibrations qu'elle excite dans les fibres appropriées à l'eſpece de couleur que le globe a réfléchie.

CHAPITRE XXIX.

L'AME ſe repréſente la grandeur du globe en mettant en mouvement une étendue de fibres égale à celle que l'image tracée par ce globe occupoit ſur la rétine.

EN réveillant l'image des Corps interpoſés & environnans, l'Ame reproduit les idées de diſtance & de ſituation.

ELLE reproduit la perception du mouvement en imprimant à toutes les fibres placées ſur la ligne que l'image produite par le globe a parcourue, les mouvemens particuliers d'où réſultent ſa forme, ſa couleur & ſa grandeur.

AU reſte; comme les qualités ſenſibles qui caractériſent un Objet s'offrent à nous en même-tems & que ce n'eſt que par abſtraction & pour en faciliter l'examen que nous les ſéparons les unes des autres, l'Ame reproduit auſſi l'idée de cet Objet en entier, avec toutes ſes déterminations & dans le même inſtant indiviſible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

IL en eſt de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouïe comme de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens de la Vue. C'eſt en imprimant à chaque Organe des mouvemens ſemblables à ceux que les Objets y avoient imprimés que l'Ame ſe rappelle les perceptions & les ſenſations attachées à l'action de ces Objets.

C'EST, par exemple, en excitant une légere contraction dans les nerfs qui aboutiſſent aux mammelons de la Peau, que l'Ame ſe rappelle la fraîcheur qu'elle a goûté dans le bain. C'eſt en produiſant une impreſſion analogue ſur les papilles de la Langue, que l'Ame fait renaître en elle la délicieuſe ſaveur d'un fruit. C'eſt en touchant avec choix & meſure les

fibres nerveuſes de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

CHAPITRE XXIX.

ENFIN, c'eſt par la même méchanique que l'Ame ſe rappelle les mouvemens de pitié, de compaſſion, de crainte, de terreur, &c. qu'elle a éprouvés à la préſence de certains Objets.

QUAND un Objet agit en même tems ſur pluſieurs Sens, l'Ame eſt affectée à la fois de ſenſations de différens genres. Si elle veut ſe rappeller une de ces ſenſations, elle reproduira en même tems les ſenſations concomitantes. Il en eſt de même de la perception d'un Objet par le ſeul Sens de la Vue. Cette perception eſt toujours accompagnée d'une multitude d'autres perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle reproduit la perception principale.

JE tâche à me rappeller le goût d'un fruit : auſſi-tôt ſon odeur, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur ſe repréſentent à moi. Je penſe à un Animal dont la forme m'a paru ſinguliere : au même inſtant je me rappelle le lieu où je l'ai vu & les circonſtances particulieres où je me rencontrois alors. Ces reproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos idées ſont enchaînées les unes aux autres.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXX.

Réflexion ſur les conjectures précédentes.

TELLE eſt la maniere dont j'imagine que s'opere la reproduction des idées. On m'objectera peut-être l'impoſſibilité où nous ſommes de comprendre que l'Ame exécute tant de mouvemens divers néceſſaires à cette reproduction ; qu'elle ſache ne mouvoir préciſément que les fibres deſtinées à reproduire une certaine couleur, modifier le mouvement de ces fibres dans des proportions exactement relatives aux dégradations de Lumiere qu'exige la repréſentation d'une certaine forme, &c. Mais concevons-nous mieux comment l'Ame meut ſon Corps, comment elle contracte tel ou tel muſcle, comment elle proportionne la contraction à la réſiſtance, &c. ? Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces airs qui émeuvent toutes les paſſions : quelle célérité dans les mouvemens de ſes doigts ! quel accord ! quelle juſteſſe ! quelle cadence ! quelle variété ! on diroit qu'une Divinité préſide à ces mouvemens : l'Ame les produit cependant ; & comment les produit-elle ?

CHAPITRE XXXI.

Autre conjecture ſur la reproduction des idées.

AU lieu de ſuppoſer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit les mouvemens d'où naiſſent les idées, ne ſoupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils ſe conſervent dans le Cerveau & que l'acte du rappel ou de la reproduction des idées n'eſt que l'attention que l'Ame prête à ces mouvemens?

L'ÉCONOMIE animale nous offre pluſieurs exemples de mouvemens qui paroiſſent ſe conſerver par les ſeules Forces de la Méchanique: tel eſt le mouvement de la circulation; tels ſont ceux de la nutrition & de la reſpiration qui en dépendent. Les mouvemens qui conſtituent en quelque ſorte la Vie ſpirituelle, ne ſeroient-ils point auſſi durables que ceux qui conſtituent la Vie corporelle? Les fibres du Cerveau ne ſeroient-elles point des reſſorts ſi parfaits, des machines d'une conſtruction ſi admirable qu'elles ne laiſſent perdre aucun des mouvemens qui leur ont été imprimés?

IL eſt vrai qu'on a de la peine à concevoir la conſervation du mouvement dans une Partie auſſi molle que paroît l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement que le Cerveau puiſſe fournir à une auſſi prodigieuſe ſuite de mouvemens que l'eſt celle qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne connoiſſons pas aſſez la nature du Cerveau & ſa ſtructure pour apprécier la Force de ces objections.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXII.

Autre hypotheſe ſur la méchanique des idées.

DEs Philoſophes accoutumés à juger des choſes par ce qu'elles ſont en elles-mêmes & non par leur rapport avec les idées reçues, ne ſe révolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Ame n'eſt que ſimple ſpectatrice des mouvemens de ſon Corps; que celui-ci opere ſeul toute la ſuite des actions qui compoſe une Vie; qu'il ſe meut par lui-même; que c'eſt lui ſeul qui reproduit les idées, qui les compare, qui les arrange; qui forme les raiſonnemens, imagine & exécute des plans de tout genre, &c. Cette hypotheſe, hardie peut-être juſques à l'excès, mérite néanmoins quelque explication.

L'ON ne ſauroit nier que la PUISSANCE INFINIE ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'ENTENDS ici par actions extérieures tous les mouvemens qui ſe paſſent ſous nos yeux: je nomme actions *intérieures* tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parce qu'ils ſe font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre ſont les mouvemens de la digeſtion, de la circulation, des ſécrétions, &c. Je mets ſur-tout dans ce rang les mouvemens qui donnent naiſſance aux idées de quelque nature qu'elles ſoient.

DANS l'Automate dont nous parlons tout ſeroit exactement déterminé. Tout s'exécuteroit par les ſeules regles de la plus belle Méchanique. Un état ſuccéderoit à un autre état, une opération

CHAPITRE XXXII.

opération conduiroit à une autre opération ſuivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour cauſe & effet, effet & cauſe. La réaction répondroit à l'action, la reproduction à la production.

CONSTRUIT ſur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui compoſent notre Monde, l'Automate en recevroit les impreſſions, & fidele à s'y conformer il exécuteroit une ſuite correſpondante de mouvemens.

INDIFFÉRENT pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, ſi les premieres impreſſions ne montoient, pour ainſi dire, la Machine & ne décidoient de ſes opérations & de ſa marche.

LA ſuite de mouvemens qu'exécuteroit cet Automate le diſtingueroit de toute autre formé ſur le même modele, mais qui n'ayant pas été placé dans de ſemblables circonſtances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impreſſions, ou ne les auroit pas éprouvé dans le même ordre.

LES Sens de l'Automate ébranlés à la préſence des Objets communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal Mobile de la Machine. Celui-ci mettroit en action les muſcles des mains & des pieds en vertu de leur liaiſon ſecrete avec les Sens. Ces muſcles alternativement contractés & dilatés approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conſervation ou la deſtruction de la Machine.

LES mouvemens de perception & de ſenſation que les Objets auroient imprimés au Cerveau s'y conſerveroient par l'énergie de ſa méchanique. Ils deviendroient plus vifs ſuivant

CHAPITRE XXXII.

l'état actuel de l'Automate, considéré en lui-même & relativement aux Objets.

LES mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe ou à celui de la Voix, la diversité de ces mouvemens, leur combinaison, l'ordre dans lequel ils se succéderoient représenteroient les jugemens, les raisonnemens & toutes les opérations de l'Esprit.

UNE correspondance étroite entre les Organes des Sens, soit par l'abouchement de leurs ramifications nerveuses, soit par des ressorts interposés, soit par quelqu'autre moyen que nous n'imaginons pas, établiroit une telle liaison dans leur jeu, qu'à l'occasion des mouvemens imprimés à un de ces Organes d'autres mouvemens se réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelqu'un des autres Sens.

DONNEZ à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens, qui se les applique, qui croie en être l'Auteur, qui ait diverses volontés à l'occasion de divers mouvemens; vous ferez un Homme dans l'hypothese dont il s'agit.

MAIS cet Homme seroit-il libre ? Le sentiment de notre Liberté, ce sentiment si clair, si distinct, si vif qui nous persuade que nous sommes Auteurs de nos actions peut-il se concilier avec cette hypothese ? Si elle leve la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame sur le Corps, d'un autre côté elle laisse subsister dans son entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps sur l'Ame.

CHAPITRE XXXIII.

De l'opinion philoſophique qu'il n'y a point de Corps.

CE ſont ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois auſſi pieux que hardi à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'opinion de leur exiſtence eſt la ſource la plus féconde & la plus dangereuſe de l'erreur & de l'impiété. Si ſon Livre ne perſuade pas, il prouve du moins combien nos connoiſſances les plus certaines peuvent être obſcurcies & à quel point l'Eſprit humain eſt ſuſceptible de doute & d'illuſion. Voici le précis des raiſons de ce ſubtil Métaphyſicien.

IL eſt évident que les Choſes que nous appercevons ne ſont que nos propres idées. Il n'eſt pas moins évident que ces idées ne peuvent exiſter que dans un Eſprit. Il eſt encore très-clair que ces idées ou ces Choſes que nous appercevons exiſtent, ſoit elles-mêmes, ſoit leurs Archétypes indépendamment de notre Ame, puiſque nous ſentons que nous n'en ſommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté quelles idées particulieres nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces idées exiſtent donc dans un autre Eſprit qui nous les préſente par un acte de ſa volonté. Nous diſons que les Choſes que nous appercevons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, ſont des idées ou des ſenſations. Or, comment une idée ou une ſenſation peuvent-elles exiſter ailleurs que dans un Eſprit ou être produites par quelqu'autre Cauſe que par un Eſprit? La choſe eſt inconcevable, & affirmer ce qui eſt inconcevable, eſt-ce philoſopher?

D'UN autre côté on conçoit aiſément que ces idées ou ſenſations exiſtent dans un Eſprit & ſont produites par un Eſprit;

CHAPITRE XXXIII.

puiſque c'eſt là ce que nous expérimentons tous les jours en nous-mêmes. Nous avons une infinité d'idées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuſe dans notre Imagination par un ſeul Acte de notre volonté. Il faut avouer cependant, que ces créatures de l'Imagination ne ſont ni ſi diſtinctes ni ſi fortes ni ſi vives ni ſi permanentes que les idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des Choſes réelles.

De tout cela notre Auteur conclut, 1°. que l'exiſtence de la Matiere eſt abſurde & contradictoire; 2°. qu'il y a un Eſprit qui nous affecte à chaque inſtant des impreſſions ſenſibles que nous appercevons; 3°. que de la variété, de l'ordre & de la maniere de ces impreſſions ſe déduiſent la SAGESSE, la PUISSANCE & la BONTE' de leur DIVIN AUTEUR.

SUIVANT ce ſyſtême ſingulier, l'Univers eſt donc purement idéal. Les Corps ne ſont que de ſimples modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les couleurs & tout ce que nous voyons en ſonge. Leur exiſtence eſt d'être apperçus. Les Sens ne ſont que certaines idées auxquelles tient un nombre prodigieux de perceptions & de ſenſations différentes, que nous repréſentons par des termes. J'ouvre les yeux; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux, & auſſitôt un grand nombre de perceptions s'offre à moi. Je mange; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que je prens de la nourriture, & en même tems j'ai pluſieurs ſenſations que j'exprime par le terme de *ſaveurs* en lui joignant d'autres termes qui déſignent les qualités ou l'eſpece de ces ſaveurs. Ces perceptions & ces ſenſations ne dépendent du tout point de ma Volonté. Il n'eſt point en mon pouvoir de n'être pas affecté de certaines perceptions ou de certaines ſenſations quand je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux ou que je prens de la nourriture. DIEU excite en moi ces perceptions & ces ſenſations ſuivant les Loix que SA SAGESSE s'eſt

CHAPITRE XXXIII.

preſcrites. Mais, je puis par un acte de ma Volonté & avec le ſecours de mon Imagination réveiller en moi ces idées. Elles m'affectent alors d'une maniere plus foible, & je ne puis les retenir long-tems. A ce caractere & au ſentiment intérieur qui me perſuade que je les ai excitées je diſtingue ces productions de mon Eſprit des perceptions & des ſenſations qui me viennent du dehors ou que j'éprouve par le miniſtere des Sens. La Nature des Choſes n'eſt donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre dans nos idées. Cet Ordre conſiſte dans la liaiſon, la ſucceſſion, l'harmonie & la variété des idées. L'expérience nous inſtruit de cet Ordre: elle nous apprend que certaines idées ſont toujours accompagnées ou ſuivies de certaines idées; que certaines ſenſations engendrent ou peuvent engendrer certaines ſenſations. C'eſt là-deſſus que ſont fondés tous nos raiſonnemens & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu; je ſais que cette idée peut faire naître en moi la ſenſation que je nomme chaleur, & que cette ſenſation peut y exciter celle que je nomme brûlure; je me conduis en conſéquence. Je ſuis affecté de l'idée d'une production de la Nature que je n'ai jamais vue: cette idée excite en moi celle de quelque choſe de curieux, d'intéreſſant, de ſingulier: je me rends donc attentif à cette idée; je la conſidere avec tout le ſoin & toute la patience dont je ſuis capable: par cet acte de ma Volonté je vois naître dans mon Eſprit différentes perceptions qui en produiſent elles-mêmes pluſieurs autres. J'acquiers ainſi une idée plus complete de cette production; & cet exercice de mon Eſprit étant accompagné du plaiſir ſecret qui eſt inſéparable de la recherche & de l'acquiſition du vrai, je deſire d'être affecté ſouvent de ſemblables perceptions & ce deſir me rend Obſervateur, &c. Le développement des Plantes & des Animaux, les mouvemens des Corps céleſtes, &c, ne ſont encore que la gradation ou la ſucceſſion que DIEU a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos idées. Il n'a pas voulu qu'à la perception d'une Plante naiſſante ſuccédât bruſquement la perception de cette même Plante en

CHAPITRE XXXIII.

fleur: il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions qui nous la repréſentaſſent ſous différens degrés de grandeur & de conſiſtance. DIEU n'a pas voulu qu'à la perception du Soleil placé dans l'Equateur ſuccédât immédiatement la perception de cet Aſtre placé dans le Tropique du Cancer: il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions du Soleil qui nous le montraſſent placé ſucceſſivement dans tous les points de l'Eclyptique compris entre ces deux Cercles, &c, &c. Ainſi, l'Etude de la Nature n'eſt, à parler métaphyſiquement, que l'attention que nous apportons à conſidérer la liaiſon, l'harmonie & la variété des idées que DIEU excite en nous. Les Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle ſont autant de Grammaires ou de Dictionnaires de ces idées. Le ſyſtême dont nous parlons eſt la clef de ces Livres. Tout ſe réduit ici au plus ſimple. DIEU & les Eſprits, des perceptions & des ſenſations. Et qu'on n'objecte point que DIEU nous trompe en nous perſuadant l'exiſtence de Choſes qui ne ſont point: DIEU nous trompe-t-il dans nos ſonges, dans les jugemens que nous portons ſur les couleurs, les grandeurs, les diſtances, &c.? Telle eſt la Nature des Choſes, telle eſt notre condition actuelle que nous voyons hors de nous ce qui eſt en nous, de l'Etendue & de la Solidité où il n'y a que des perceptions & des ſenſations. L'Univers en eſt-il pour cela moins beau, moins harmonique, moins varié, moins propre à faire le bonheur des Créatures? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment ſuperbe, & qui indiqueroit en même tems les moyens de l'exécuter, en paroîtroit-il moins habile dans ſon Art parce qu'il ne réaliſeroit point ce Plan? Le SUPREME ARCHITECTE a tracé autant d'Univers qu'il a créé d'Eſprits. Quel Univers que celui que SA MAIN DIVINE traça dans l'Eſprit du Chérubin! Quelle INTELLIGENCE que celle qui embraſſe à la fois tous ces Univers! Au reſte, ſi la RE'VE'LATION affirme l'exiſtence des Corps, c'eſt de la même maniere qu'elle affirme l'immobilité de la Terre &

le mouvement du Soleil. Le but de la Re've'lation eſt de nous rendre vertueux & non de ſubtils Métaphyſiciens.

Chapitre XXXIII.

Le ſyſtême que je viens d'expoſer n'a aſſûrément rien d'abſurde; mais il faut une Tête métaphyſique pour le bien ſaiſir. Il eſt certain que nous n'avons aucune démonſtration de l'exiſtence des Corps. L'Auteur célebre des *Cauſes occaſionelles* l'avoit déja prouvé, & les raiſons qu'allegue le Théologien Anglois ne font que mettre cette propoſition dans un plus grand jour. Mais afin d'être convaincus de cette exiſtence, avons-nous beſoin qu'on nous la démontre rigoureuſement? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage aſſez clair, aſſez éloquent, aſſez énergique pour mettre cette vérité hors de doute & pour diſſiper les nuages qu'une Métaphyſique trop ſubtile cherche à y répandre? Certainement les Hommes ſe perſuaderont toujours l'exiſtence des Corps; & ſi c'eſt une erreur que de la croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoître, jamais le faux ne reſſembla plus au vrai.

Mais attaquons plus philoſophiquement le Syſtême de notre Auteur; n'y a-t-il point de ſophiſme dans ce raiſonnement? il eſt évident que les Choſes que j'apperçois, ne ſont que mes propres idées & que ces idées ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit: donc elles ne peuvent être produites que par un Eſprit; donc la Matiere n'exiſte point & ne peut exiſter. L'Auteur ne confond-il pas ici ce que l'École diſtinguoit ſagement par les termes un peu barbares de *formel* & de *virtuel*? Il eſt très-évident que les idées que nous avons du Corps ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit; mais s'enſuit-il de là néceſſairement que ces idées ne puiſſent être produites que par un Eſprit? Nous ne ſavons point, il eſt vrai, comment le mouvement d'une fibre excite une idée dans notre Ame: mais nous démontre-t-on rigoureuſement l'impoſſibilité de la choſe? nous prouve-t-on que Dieu n'a pu créer que des Eſprits? Aſſu-

CHAPITRE XXXIV.

rément c'eſt aller trop loin que d'oſer réduire la Création aux ſeules Subſtances ſpirituelles.

IL y a plus; notre Auteur admet l'exiſtence des autres Hommes & le commerce que nous avons avec eux: cependant, aux termes de ſon ſyſtême, je ne ſuis aſſuré que de ma propre exiſtence & de celle de DIEU; je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il eſt une CAUSE ÉTERNELLE de mon exiſtence. Voilà toute la ſuite des conſéquences néceſſaires qu'il m'eſt permis de tirer. Je ne puis conclurre de mon exiſtence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois leur attribuer comme à la Cauſe qui le produit, peut dépendre uniquement de l'action de DIEU ſur moi. La ſuppoſition de l'exiſtence des autres Eſprits eſt donc purement gratuite. Et comment converſerions-nous avec des Eſprits qui ſont nos ſemblables?

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions ſur la diverſité des opinions des Philoſophes touchant la nature de notre Etre.

REMARQUONS ici en paſſant la variété & la ſingularité des opinions des Philoſophes ſur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité qui croyoit l'Ame humaine un Compoſé d'atomes, un Feu, un Air ſubtil, une Émanation ou un Souffle de la DIVINITÉ. On ne s'imagine plus qu'en ſubtiliſant la Matiere on la ſpiritualiſe. On ne ſait plus ce que c'eſt qu'une Émanation ou un ſouffle de la DIVINTE'. Je ne veux donc parler que des Philoſophes modernes. Les uns, fondés ſur ce que nous ne connoiſſons pas la nature intime des Subſtances, ont

ont cru que la Matiere pouvoit penſer, & ont tout matérialiſé. D'autres, confondant la Penſée avec l'occaſion de la Penſée, ont nié que la Matiere exiſtât, & ont tout ſpiritualiſé. D'autres, évitant ſagement ces deux extrêmes, ont admis l'exiſtence de la Matiere & celle des Eſprits. Ils ont uni des Subſtances matérielles à des Subſtances ſpirituelles : ils en ont formé des Etres *mixtes*, au rang deſquels ils nous ont placés. A la vérité, ils ne ſe ſont pas accordés ſur la maniere de cette Union : mais ſi les hypotheſes qu'ils ont imaginées ſur ce ſujet ténébreux ne ſont au fond que des rêves philoſophiques, il faut convenir qu'ils ont rêvé d'une maniere digne de leur ſiecle.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXV.

De la ſimplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.

NOus penſons, nous voulons, nous agiſſons.

Nous avons des idées ou des repréſentations des Choſes. Nous comparons ces idées entr'elles : nous jugeons de leur convenance ou de leur oppoſition. Nous poſons des principes ; nous en tirons des conſéquences. Ces conſéquences nous conduiſent à d'autres conſéquences. Sur celles-ci nous établiſſons de nouveaux principes. Nous combinons nos idées de mille manieres différentes : nous en compoſons des tableaux de tout genre. S'éloignent-elles ? nous les retenons : ont elles diſparu ? nous les rappellons. Nous enchaînons le paſſé avec le préſent ; nous portons nos regards dans l'avenir. Nous parcourons la Terre ; nous nous élançons dans les Cieux ; nous volons de Planetes en Planetes avec la rapidité de l'éclair.

CHAPITRE XXXV.

LE plaiſir, la convenance ou la néceſſité nous font deſirer la poſſeſſion de certains Objets. Des ſentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embraſſer les uns, perſuadés de fuir ou de négliger les autres, nous nous déterminons en conſéquence: nous commandons à nos membres; ils exécutent. Enfin, nous ſommes conſciens de toutes ces Choſes: nous ſentons que c'eſt en nous, dans notre Moi qu'elles ſe paſſent.

SI ces Facultés admirables que nous découvrons au-dedans de nous faiſoient partie de l'Eſſence corporelle; ſi elles dérivoient immédiatement de cette Eſſence, nous les obſerverions dans tous les Corps, comme nous y obſervons l'Etendue, la Solidité, la Diviſibilité, &c.

PUIS donc que ces Facultés n'exiſtent que dans certains Corps, elles ne ſont point des Attributs du Corps, mais de ſimples modes.

OR, le mode a un rapport fondamental avec l'Eſſence; il découle néceſſairement de quelque Attribut eſſentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoiſſons. Nous pouvons déterminer, en quelque ſorte, l'origine ou la génération de chaque mode.

SI donc la Penſée, la Volonté, la Liberté ſont des modifications du Corps, ce ſont des modifications abſolument indépendantes des Attributs par leſquels il nous eſt connu. Il y a plus; ce ſont des modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

LORSQUE nous jettons les yeux ſur un Païſage nous voyons à la fois & ſans confuſion un grand nombre d'Objets. Nous

CHAPITRE XXXV.

voyons ces Objets, non ſeulement comme compoſant un Tout, un même Tableau, mais encore comme ſéparés & diſtincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perſpective différens points, dans ces points différens objets, dans ces objets différentes parties.

Si ce qui eſt en nous qui apperçoit a de l'étendue, il faut néceſſairement concevoir dans cette étendue, autant de points affectés qu'il y a d'objets apperçus dans le Païſage. Repréſentez-vous l'image qui s'en peint ſur la rétine: chaque point de cette image eſt une perception. Mais ces perceptions exiſtent toutes à part: elles ne ſont que différentes parties d'une même étendue. Comment donc arrive-t-il que nous voyons à la fois, en même tems, d'un ſeul coup-d'œil tous les objets que ces perceptions repréſentent? Elles ſe réuniſſent en un point: mais ſi elles ſe réuniſſent en un point, elles s'y confondent, & ſi elles s'y confondent, comment voyons-nous les objets ſéparés les uns des autres?

Ce n'eſt pas tout: comment s'opere la *Conſcience* de ces perceptions? où réſide le *Moi* qui apperçoit, qui ſent? dans un autre point de l'étendue penſante: mais comment ce point peut-il être lié avec ceux qui forment les perceptions & en être pourtant diſtinct? Je ne dis pas aſſez; comment ce point peut-il répondre en même tems & à chaque perception particuliere & au Total de ces perceptions, ſans pourtant ſe confondre avec elles ni de l'une ni de l'autre maniere?

Une autre difficulté ſe préſente: l'Etendue penſante qui n'eſt affectée que d'une ſeule idée l'eſt en entier ou en partie: ſi elle l'eſt en entier, comment de nouvelles idées viennent-elles ſe loger avec la premiere? celle-ci ſe reſſerre-t-elle? ou l'Etendue penſante augmente-t-elle? mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions? qui pourra concevoir une idée qui ſe réduit à la moitié, au quart de ſon étendue? qui pourra

CHAPITRE XXXV.

admettre une Subſtance penſante qui ſe contracte & ſe dilate ? Si, au contraire, la perception n'affecte le ſujet penſant que dans une partie de ſon étendue, ce Sujet eſt à la fois penſant & non penſant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, ſe multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir ſur le Corps penſant que par l'impulſion ; à moins qu'on ne veuille renouveller les Qualites occultes des Anciens & préférer les notions les plus chimériques, aux notions les plus certaines. Les perceptions ne ſont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Subſtance penſante. Nous devons donc raiſonner ſur les perceptions comme nous raiſonnons ſur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une penſée a tant de degrés de viteſſe, tant de degrés de maſſe, telle ou telle direction.

L'EXTREME diſſonnance de ces expreſſions n'eſt cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorſque nous avons à la fois pluſieurs perceptions, il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui eſt le Siege de la Penſée divers mouvemens qui ſont ces perceptions. Pour avoir le ſentiment de ces perceptions, & comme diſtinctes les unes des autres, & comme formant un Tout, il eſt néceſſaire que ces mouvemens aillent ſe communiquer à un point commun de la Subſtance penſante. Ce point ſe trouvera ainſi dans le cas d'un Corps qui eſt preſſé par pluſieurs Forces agiſſantes en ſens différens : il ſe prêtera à l'impreſſion de toutes ces Forces à proportion du degré d'intenſité. Son mouvement deviendra un mouvement compoſé ; il ſera le produit de toutes ces Forces & ne ſera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t-il repréſenter les perceptions comme diſtinctes les unes des autres ?

LA difficulté paroîtra encore plus forte ſi l'on fait attention

CHAPITRE XXXV.

au nombre prodigieux de perceptions différentes que nous avons en même tems par le seul Sens de la Vue. Et que seroit-ce si l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouïr, sentir, goûter dans le même instant indivisible !

RESSERRONS ces divers raisonnemens. Si la Façulté de penser réside dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de points dans cette Partie qui peuvent devenir le siege d'une perception. La perception est inséparable du sentiment de la perception: une perception qui n'est point apperçue n'est point une perception. Le sentiment d'une perception n'est que l'Etre pensant existant d'une certaine maniere. Il y a donc en nous autant d'Etres pensans qu'il y a de points qui apperçoivent.

MAIS nous n'appercevons pas seulement; nous voulons, & le Vouloir est un mouvement qui s'excite dans un autre point de l'Etendue pensante. Le Moi qui veut n'est donc pas le Moi qui apperçoit.

EN vain pour satisfaire à ce que nous sentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les perceptions & les volitions en un point: ce point est un composé de parties, & ces parties sont essentiellement distinctes les unes des autres.

LA Force d'inertie n'est pas moins opposée à la Liberté que l'Etendue & le Mouvement le sont à l'Entendement & à la Volonté.

LE Corps est de sa nature indifférent au mouvement & au repos: il fait également effort pour conserver l'un ou l'autre de ces deux états: il tend également à retenir quelque degré de mouvement que ce soit ou quelque direction que ce soit:

CHAPITRE XXXV.

s'il change d'état, ce changement eſt l'effet d'une Force extérieure qui agit ſur lui.

LE Principe de nos déterminations paroît être d'une toute autre nature. Nous ſentons en nous une Force toujours agiſſante, qui s'exerce par elle-même, & dont les effets ſe diverſifient preſque à l'infini.

Nous ſentons que nous pouvons commencer une action, la continuer, la ſuſpendre & la reprendre par intervalles, & déterminer à notre gré la durée de ces intervalles. Nous ſentons que nous pouvons rappeller une certaine idée, la conſidérer avec plus ou moins d'attention ou pendant un tems plus ou moins long, la comparer à une autre idée, prononcer ou ſuſpendre notre jugement ſur leur convenance ou leur oppoſition. Nous ſentons que nous pouvons paſſer ſubitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, d'un exercice à un autre exercice ſans qu'il y ait entre ces choſes aucun rapport qui les lie. En un mot, nous ſentons que nous ne ſommes point néceſſités à embraſſer une certaine détermination, plutôt que toute autre, à marcher plus ou moins vîte ou à nous arrêter, à ſuivre une route & non pas une autre.

CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même ſujet.

Réponſe à quelques objections.

MAIS, dira-t-on, il eſt dans la Matiere des Forces dont nous ne connoiſſons ni la nature ni l'origine. Nous ignorons abſolument comment la Force d'inertie, le mouvement, la Peſanteur conviennent au Corps. Nous ne ſavons point, & nous ne le ſaurons, ſans doute, que dans une autre Vie, comment le mouvement ſe communique & ſe conſerve, & s'il eſt un Etre phyſique ou un Etre métaphyſique. N'en ſeroit-il donc point de même de la Force de penſer & de celle d'agir: ces Forces ne ſeroient-elles point dans la Matiere ſans que nous ſuſſions comment elles y ſont?

IL eſt vrai que nous ſommes dans la plus profonde ignorance ſur la nature du Mouvement & ſur celle des autres Forces qui exiſtent dans la Matiere. Il eſt vrai que nous ne ſavons point comment la Force d'inertie s'unit à l'E'tendue & à la Solidité pour former l'Eſſence du Corps; tout comme nous ignorons la maniere dont l'E'tendue & la Solidité s'uniſſent enſemble.

IL eſt vrai encore que le Mouvement pourroit n'être point un Etre phyſique. Mais, quoiqu'il faille convenir de tout cela, il ne s'enſuit point du tout qu'il en ſoit de la Force de penſer & de celle d'agir comme il en eſt des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & conſtans avec les Qualités de la Matiere. La Force d'inertie eſt toujours proportionnelle à la quantité des parties: elle ne peut diminuer ni augmenter dans le même ſujet: elle agit en

CHAPITRE XXXVI.

tout ſens & en tout lieu. La Peſanteur ſuit auſſi la raiſon des maſſes; elle ſuit encore celle des diſtances; mais elle n'agit point horiſontalement. Le Mouvement ſe meſure & ſe compare: nous prédiſons à coup ſûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps, ſoit de même nature ſoit de nature différente: nous déterminons de même la direction que prendra un Corps pouſſé par différentes Forces, &c. La Penſée & la Liberté ne nous offrent rien de ſemblable. Non ſeulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés & les Propriétés du Corps, mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles-ci nous pouvons le nier de celles-là.

On inſiſte, & on objecte en ſecond lieu, que nous ne connoiſſons que l'Eſſence *nominale* du Corps; d'où l'on infere qu'il peut y avoir dans l'Eſſence *réelle* un Principe, à nous inconnu, de la Penſée & de la Liberté.

Réponse: les Attributs qui conſtituent l'Eſſence nominale du Corps ont leur fondement dans l'Eſſence réelle. Ils ſont les rapports néceſſaires ſous leſquels le Corps ſe montre à nous. D'autres Intelligences le voient ſous d'autres rapports; & tous ces rapports ſont réels. Mais, quel que ſoit leur fondement, quels que ſoient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous ſont inconnus, il demeure toujours inconteſtable que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde oppoſés à ceux que nous connoiſſons. La Penſée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous ſont inconnus.

On fait un dernier effort, & on objecte en troiſieme lieu, que c'eſt borner la Puissance Divine que d'oſer ſoutenir qu'Elle ne peut pas donner au Corps la Faculté de penſer.

Réponse: on ne borne point la Puissance Divine en avançant

CHAPITRE XXXVI.

avançant qu'ELLE ne peut changer la nature des Choſes. Si l'Eſſence du Corps eſt telle qu'elle ſoit incompatible avec la Penſée, DIEU ne ſauroit lui accorder cette Faculté ſans détruire ſon Eſſence.

C'EST ainſi que nous ſommes conduits à chercher hors du Corps le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif, ſimple, un, immatériel eſt l'*Ame humaine* unie à un Corps organiſé.

L'ESSENCE réelle de l'Ame nous eſt auſſi inconnue que celle du Corps. Nous ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés, comme nous ne connoiſſons le Corps que par ſes Attributs. Ce que l'Étendue, la Solidité & la Force d'inertie ſont au Corps, l'Entendement, la Volonté & la Liberté le ſont à l'Ame. Autrefois on cherchoit ce que les Choſes ſont en elles-mêmes, & on diſoit orgueilleuſement de ſavantes ſottiſes. Aujourd'hui on cherche ce que les Choſes ſont par rapport à nous, & on dit modeſtement de grandes vérités.

Nous ſommes donc formés de deux Subſtances qui, ſans avoir entr'elles rien de commun, agiſſent pourtant ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre; & ce compoſé eſt un des plus ſurprenans & des plus impénétrables de la Création.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVII.

De la queſtion ſi l'Ame eſt purement paſſive lorſqu'elle apperçoit ou qu'elle ſent.

CETTE queſtion me paroît ſe réduire à celles-ci : conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction ? quelle idée peut-on ſe faire de l'impreſſion d'un Etre actif ſur un Etre abſolument paſſif ? Mais l'Ame ne réagit pas ſur le Corps comme un Corps réagit ſur un autre Corps. A l'occaſion des mouvemens du Cerveau l'Activité de l'Ame ſe déploie d'une certaine maniere, & l'effet qui en réſulte néceſſairement eſt la formation de l'idée ou de la ſenſation. Comment s'opere cette formation ? arrêtons-nous ici, une épaiſſe nuit nous enveloppe : nous touchons à l'abîme de l'Union.

CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la queſtion ſi l'Ame a pluſieurs idées préſentes à la fois ou dans le même inſtant indiviſible.

J'AI ſuppoſé que l'Ame a pluſieurs idées préſentes à la fois ; qu'elle excite dans le même inſtant indiviſible pluſieurs mouvemens différens. Cette ſuppoſition ne répugne-t-elle point à la ſimplicité de l'Ame & à la maniere dont elle acquiert des idées & dont elle les met au jour ? En effet, une idée eſt une modification de l'Ame & cette modification n'eſt que l'Ame elle-même exiſtant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puiſſe ſubir à la fois pluſieurs modifications différentes ; éprou-

CHAPITRE XXXVIII.

ver dans le même inſtant pluſieurs ſentimens contraires ? Les moyens par leſquels l'Ame acquiert des idées & ceux par leſquels elle les manifeſte prouvent, non la ſimultanéité des idées, mais leur ſucceſſion. Ces moyens ſont des mots, des images, des mouvemens qui ne ſauroient être prononcés ou excités à la fois, mais qui ne peuvent ſe ſuccéder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la ſimultanéité. D'ailleurs, l'Ame a le ſentiment de toutes ſes modifications; elle reconnoît que l'une n'eſt pas l'autre. Les jugemens qu'elle porte ſur ſes idées ou ſur les diverſes ſenſations qu'elle éprouve ſe réduiroient-ils donc au ſimple ſentiment du paſſage d'une modification à une autre modification ? Ainſi quand l'Ame paſſe de la modification repréſentée par le terme de *meurtre* à la modification repréſentée par le terme de *crime*, elle ſent qu'elle n'a preſque pas changé d'état, d'où elle infere le rapport des deux modifications, ce qui forme un jugement affirmatif. Le contraire a lieu dans les jugemens négatifs. Et comme il n'eſt point de modification qui ne tienne à d'autres modifications par des rapports naturels, la modification actuelle réveille à l'inſtant toutes celles avec leſquelles elle eſt enchaînée : la modification de meurtre réveille la modification de *crime*; la modification de crime excite celle de *juſte défenſe*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les principes généraux d'une hypotheſe ingénieuſe. Analyſons cette hypotheſe, & tâchons de démontrer que l'Ame a néceſſairement pluſieurs idées préſentes à la fois.

La déciſion de cette queſtion, l'Ame n'a-t-elle qu'une ſeule idée préſente à la fois ou en peut-elle avoir pluſieurs ? me ſemble dépendre du ſens qu'on attache à ces deux mots *une* & *préſente*.

Nos idées étant ou ſimples ou compoſées, à parler exacte-

CHAPITRE XXXVIII.

ment, il n'y a que les premieres qui ſoient unes. Toute idée compoſée eſt l'aſſemblage de pluſieurs autres. Ainſi, quand on a une idée compoſée, on a pluſieurs idées à la fois. Quand je vois une boule d'or ou quand je penſe à cette boule, j'ai en même tems l'idée de ſa rondeur & celle de ſa couleur.

Ces idées ne ſont pas ſucceſſives dans l'Ame. Je ne penſe pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne ſaurois penſer à une boule que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'idée de la rondeur ſans couleur eſt une idée abſtraite qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Eſprit, & que peut-être le Commun des Hommes ne ſe forme jamais par cette abſtraction que les Philoſophes ſuppoſent.

Une idée compoſée renferme pluſieurs jugemens. Quand je penſe à la Terre, je me figure un grand Globe compoſé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c. & j'ai par là même une image de toutes ces Propoſitions, la Terre eſt ronde, la Terre eſt habitée, la Terre eſt compoſée de Mers, d'Isles & de Continens, &c. C'eſt ce que les Scholaſtiques appelloient *Thema complexum propoſitionis*. En ce ſens, tout ce qui occupe à chaque inſtant un Eſprit n'eſt qu'une idée, mais fort compoſée ou, ſi l'on veut, une grande multitude d'idées.

On ne ſauroit expliquer les jugemens par le ſentiment du paſſage d'une modification à une autre : 1°. parce que le jugement affirmatif n'eſt pas toujours la perception de l'identité de deux idées ; le nombre des propoſitions identiques étant fort petit ; mais la perception que toutes les idées partielles de l'Attribut ſont compriſes dans l'idée du Sujet : 2°. parce que le jugement négatif n'eſt pas non plus la perception que deux idées n'ont rien de commun, mais la connoiſſance qu'il y a dans l'Attribut quelque idée qui n'eſt pas compriſe dans

celle du Sujet: 3°. parce que pour s'appercevoir qu'on paſſe d'une idée à une autre, il faut, quand on a la ſuivante, conſerver quelque ſentiment de la précédente. Sans cela, on ne ſauroit dire ſi on a changé d'idée ou ſi on a conſervé la premiere. Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la main, il faut me rappeller & me repréſenter qu'on me la tenoit un moment auparvant: autrement je pourrois bien m'appercevoir qu'on ne me tient *pas* la main, mais non qu'on ne me la tient *plus*.

Ainsi, pour ſavoir ſi en penſant à *meurtre* je ſuis modifié de la même maniere qu'en penſant à *crime*, il faut que j'aie eu deux modifications enſemble: car comment ſavoir qu'elles ſont les mêmes ou différentes, ſi lorſque j'ai l'une je n'ai pas l'autre? non plus que je ne pourrois dire qu'un Portrait reſſemble à ſon Original, ſi on ſuppoſe qu'en voyant le Portrait il ne me reſte plus d'idée de l'Original & qu'en jettant les yeux ſur l'Original je perds totalement l'idée du Portrait.

Si l'on réfléchit ſur la Mémoire, on ſe perſuadera facilement que toute idée qui eſt une fois entrée dans le Cerveau, s'y conſerve toujours, quoiqu'avec plus ou moins de diſtinction; en ſorte que le Cerveau ou, ſi l'on veut, l'Eſprit d'un Homme d'un certain âge & d'une certaine éducation eſt l'aſſemblage ou le réſervoir d'un nombre prodigieux d'idées, qu'on pourroit nommer une idée prodigieuſement complexe.

En effet, ſi l'idée du Roi de France étoit abſolument hors de mon Eſprit lorſque je crois n'y point penſer, elle me feroit auſſi étrangere que celle du Roi de Siam. Ainſi, quand je viendrois à voir ces deux Princes, je ſerois affecté de l'idée de l'un, comme de l'idée de l'autre: au lieu qu'il eſt ſûr que je reconnoîtrois fort bien l'idée du Roi de France pour une idée

CHAPITRE XXXVIII.

que j'ai eue & celle du Roi de Siam pour une idée que je n'ai jamais eue.

LORS donc que je dis que je ne penſe pas au Roi de France ou que ſon idée ne m'eſt pas préſente à l'Eſprit, cela veut dire ſeulement que j'y penſe ſi foiblement que je n'en ai pas ce ſentiment diſtinct qu'on appelle *conſcience*; que cette idée eſt, dans ce moment-là, offuſquée, pour ainſi dire, par d'autres idées plus vives, plus fortes, de ſorte que je ne l'apperçois pas aſſez pour me dire à moi-même, dans ce moment, je penſe au Roi de France.

CETTE Faculté de rendre une idée que nous avons, aſſez vive pour qu'elle ſe diſtingue des autres que nous avons auſſi, ſe nomme l'*Attention*. Et l'uſage fondé ſur ce que nous ne penſons guere qu'à ce qui nous frappe vivement, veut qu'on diſe qu'une idée n'eſt préſente à l'Eſprit, que quand on lui donne attention.

L'ATTENTION eſt plus ou moins forte; elle a ſes degrés, qui ſont infinis. Si donc on demandoit à combien d'idées nous pouvons faire attention à la fois ? cette queſtion ne ſauroit avoir de réponſe : 1°. parce qu'elle n'exprime pas le degré d'attention dont on veut parler : 2°. parce qu'il y a des Eſprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

PRENONS un exemple du Sens de la Vue : je jette les yeux ſur un Païſage, & ſi je les tiens fixés ſur un point ou ſur un objet, il eſt vu plus diſtinctement que les autres : ceux qui en ſont à une petite diſtance ſe voient encore avec aſſez de diſtinction, mais elle diminue pour les objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'eſt plus que confuſion pour ceux

dont la distance est de 45 degrés : les Opticiens, fondés sur l'expérience, disent que l'étendue d'un coup d'œil est bornée à l'angle droit. J'ai donc à la fois l'idée de quantité d'objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté plus aisée à concevoir qu'à exprimer.

CHAPITRE XXXVIII.

Il en est de même de la vue de l'Esprit. Une démonstration contient une suite de propositions qu'on doit avoir présentes à l'Esprit toutes à la fois, mais non pas avec une égale distinction. L'Ame parcourt cette suite, comme l'œil parcourt le Païsage, fixant sa plus grande attention successivement aux différentes parties de la démonstration, & ainsi elle s'assure par degrés de la certitude de chaque conséquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un sentiment, moins distinct à la vérité, de toutes les précédentes. Cela se remarque sur-tout lorsqu'on trouve par soi-même la démonstration; sans cela on n'y viendroit que par hazard ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quiconque se rendra attentif à ce qui se passe au dedans de lui, lorsqu'il cherche une démonstration, verra qu'il ne perd jamais entiérement de vue la conséquence finale à laquelle il veut arriver & qu'il l'a toujours eue présente à l'Esprit dès les premiers pas qu'il a faits.

J'ai souvent cherché à connoître combien d'idées je puis avoir à la fois avec assez de distinction pour pouvoir l'appeller *conscience* ou *apperception*. Je trouve à cet égard assez de variété, mais en général ce nombre ne passe pas cinq ou six. Je tâche, par exemple, à me représenter une figure de cinq ou six côtés ou simplement cinq ou six points : je vois que j'en imagine distinctement cinq : j'ai peine à aller à six. Il est pourtant vrai qu'une position régulière de ces lignes ou de ces points soulage beaucoup l'imagination & l'aide à aller plus loin.

CHAPITRE XXXIX.

L'AME a ſi eſſentiellement pluſieurs idées préſentes à la fois ; que c'eſt du ſentiment des rapports de ſon état préſent avec ſes états antécédens que découle la Perſonnalité.

Au reſte ; loin que la multitude d'idées que l'Ame peut avoir à la fois forme une difficulté contre ſa ſimplicité, elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chapitres XXXV & XXXVI. LEIBNITZ dit que la perception eſt la repréſentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

JE ne voudrois pas dire que l'Ame eſt modifiée de pluſieurs manieres différentes à la fois, mais que ſa modification eſt complexe & renferme pluſieurs déterminations à la fois, à peu près comme le Feu eſt en même tems chaud & lumineux, comme un mouvement eſt enſemble uniforme, vite, horizontal, d'Orient en Occident, comme un ſon eſt tout à la fois grave, fort, doux & plein.

CHAPITRE XXXIX.

Des mouvemens qui paroiſſent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaiſir de l'Ame.

LES mouvemens qui paroiſſent purement machinaux le ſont-ils en effet ? Si nous conſultons là deſſus l'expérience elle nous offrira une foule de faits qui ſembleront décider affirmativement cette queſtion. Combien d'actions que nous faiſons, pour ainſi dire, machinalement, ſans la moindre apparence d'attention, de réflexion ! Notre condition préſente eſt même telle que le nombre de ces actions machinales ſurpaſſe celui des actions réfléchies

réfléchies. Nous marchons, nous mangeons, nous écrivons, nous jouons ſans penſer aux mouvemens des jambes, des mâchoires, des mains, des doigts. Ce mouvement ſi naturel, mais ſi admirable, par lequel nous écartons le bras droit quand le Corps panche du côté gauche, ne le faiſons-nous pas ſans nous en appercevoir ? N'en eſt-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprévue d'un Objet ? Combien de mouvemens très-compaſſés, très-ordonnés, très-variés tout enſemble un Muſicien, un Danſeur, un Voltigeur, n'exécutent-ils pas ſans réflexion ? Que n'aurions nous point à dire de tant de diſtractions qui ſurprennent ? Combien de MÉNALQUES qu'on diroit n'être que des Automates ſpirituels ! Que ne nous fourniroient point les Somnambules, plus Automates encore ? Que ne puiſerions-nous point dans les ſonges ? Nous lions en dormant de longues converſations : nous adreſſons des queſtions ; on nous répond ; & nous ne nous appercevons point que c'eſt nous qui dictons les réponſes. Que dis-je ! nous parlons, nous raiſonnons, nous méditons dans la veille ſans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore ; il eſt des mouvemens que nous ſommes tellement appellés à faire machinalement, que ſi nous nous aviſons de vouloir y apporter quelqu'attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche ſur le Violon un air qu'on a ſu, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus promptement en laiſſant aller ſans réflexion les doigts ſur l'Inſtrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

CHAPITRE XXXIX.

CEPENDANT, il eſt certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer ſont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoiſſent l'Ame pour Principe. C'eſt elle qui, ſelon qu'elle eſt déterminée par le plaiſir, le beſoin, la convenance ou par quelqu'autre motif diſtinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens appropriés à chaque circonſtance. Nous ne

CHAPITRE XXXIX.

marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choſes. Les organes qui les exécutent ne continuent à ſe mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer? les mouvemens des organes changent pareillement. Le ſommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame; il ne fait qu'en modifier plus ou moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en ſonge que dans la veille; elle ne deſire pas moins de perſévérer dans un certain état ou d'en ſortir.

Mais, lorſque l'Ame imprime au Corps une ſuite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une ſeule volonté, pour ainſi dire, générale; ou chaque mouvement eſt-il l'effet d'une volonté particuliere, d'un acte ſpécial de l'Ame? Lorſqu'un Muſicien joue un air ſa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet air; ou préſide-t-elle à la formation de chaque note? Voilà préciſément le nœud de la queſtion. Tâchons de le délier.

Un Philoſophe abîmé dans une profonde méditation enfile un ſentier long & tortueux. Ce ſentier le conduit à un Bois; le Bois à une Prairie. Il les parcourt: un obſtacle ſe préſente; il ſe détourne. Il hâte, retarde, interrompt ſa marche ſuivant que les circonſtances l'exigent. Il regagne le ſentier; rentre chez lui, & n'a rien vu: encore moins ſon Ame s'eſt-elle apperçue des divers mouvemens qu'elle a imprimés à ſon Corps. Cependant, qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la Cauſe immédiate? Comment admettre ſans la plus grande abſurdité, que le Corps, une fois déterminé à ſe mouvoir, ait décrit ſeul toute cette longue courbe? Quel méchaniſme a pu changer tout-à-coup ſa direction à la rencontre d'un obſtacle & le ramener dans le bon chemin? Prenons y garde; ce n'eſt point ici un de ces phénomenes de l'Habitude, qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la ſucceſſion réité-

ré des mêmes mouvemens. Il s'agit d'une ſuite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une ſemblable ſuite les mouvemens ſubſéquens ne ſont point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'eſt point cauſe néceſſaire du ſecond, le ſecond du troiſieme, &c. Il faut que le Principe ſoi-mouvant détermine & dirige chaque mouvement en conſéquence de certaines impreſſions. L'Ame agit donc ſans ſavoir qu'elle agit? ne précipitons point notre jugement.

NOTRE Philoſophe s'eſt promené & n'a rien vu, avons-nous dit: cela eſt-il exactement vrai? quoi! les Haies, les Arbres, la Verdure, les Pierres, les Ruiſſeaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts il ne les a point apperçus? tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non exiſtans? ils ne l'ont pas été au moins par rapport à ſon Corps: l'œil n'a ceſſé d'en recevoir les impreſſions & de les tranſmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle ſenti aucune de ces impreſſions? Nous ſommes déja certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligée de ſe détourner. Comment la vue de ces Objets a-t-elle produit cet effet? ç'a été enſuite du jugement que l'Ame a porté ſur la diſconvenance de cet endroit de ſa promenade avec ſon bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire ſur les endroits qui avoient précédé? elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit? elle avoit donc apperçu les Objets qui bordoient ſa route & qui en faiſoient partie?

QUE conclurons-nous de là? que l'Ame eſt affectée à la fois de perceptions vives & de perceptions foibles, & qu'elle proportionne ſon attention au degré de force ou d'intérêt de chacune. Les idées que la méditation fourniſſoit à notre Philoſophe pendant ſa promenade l'occupoient preſque tout entier: ſon attention y étoit concentrée. Les perceptions des Objets

CHAPITRE XXXIX.

environnans n'ayant aucun rapport avec le ſujet de ſa méditation & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faiſoient, pour ainſi dire, que gliſſer à ſa ſurface. L'Ame ne les diſtinguoit point les unes des autres; elles étoient toutes par rapport à elle au même niveau d'intenſité ou plutôt de foibleſſe. Il n'en a pas été de même des perceptions des Objets qui faiſoient obſtacle: ces perceptions touchant au bien-être de l'Individu, ont fait ſur l'Ame une impreſſion un peu plus ſenſible; elles ont failli au-deſſus des perceptions des autres Objets; l'attention que l'Ame donnoit à ſes réflexions en a été un peu partagée: l'effet néceſſaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'EST ainſi qu'en liſant, nous ne ſommes frappés que du ſens des mots, & preſque point des lettres qui les compoſent. Nous avons pourtant la perception de celles-ci; puiſque de cette perception dépendent néceſſairement & la perception des mots & celle des idées qui leur ſont attachées. Mais la perception des lettres eſt de la claſſe des perceptions foibles, & la perception des idées attachées aux mots eſt de la claſſe des perceptions vives. La perception des lettres devient une perception vive lorſqu'il ſe rencontre dans un mot une lettre mal conformée ou hors de ſa place. Ce défaut ou ce dérangement donne à cette lettre une ſorte de relief qui la fait ſaillir au-deſſus des autres lettres du même mot.

IL n'eſt preſque point de momens dans notre exiſtence où nous n'ayions un grand nombre de perceptions foibles. Le ſeul état du Corps, ſa poſition, ſon attitude, la ſanté, la maladie, &c. en fourniſſent une multitude. Et quand on dit qu'on ne penſe à rien, c'eſt préciſément alors qu'on n'eſt affecté que de ces idées foibles qui ne donnent aucun exercice à l'attention & qui laiſſent l'Ame dans une ſorte d'inaction ou de repos.

Un état de l'Ame opposé à celui dont nous parlons est l'état où elle se trouve lorsqu'elle se fixe sur une même idée & qu'elle y concentre, pour ainsi dire, toutes ses forces. Cette contention produit une espece d'inertie qui ne cesse que par la diminution des forces ou par le changement d'Objet.

CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

Application de quelques principes à divers cas.

Appliquons ces principes aux faits que nous avons indiqués. Nous reconnoîtrons qu'ils sont des preuves très-équivoques de cette proposition que l'Ame meut sans savoir qu'elle meut. En effet, le sentiment ou la perception que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à son Corps est par sa nature au rang des perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainsi. Ses idées, je veux dire, les impressions qu'il reçoit du dehors par le ministere des Sens, les réflexions qu'il fait sur ces idées, leurs comparaisons, leur arrangement étoient & devoient être le principal objet de son Attention. Cette Attention est une Force très-limitée, parce qu'elle réside dans un Sujet qui est fort borné. Le partage l'affoiblit, l'exercice la fatigue. Si elle se dirige vers un Objet particulier, c'est toujours en diminution de l'impression que les autres Objets font sur l'Ame. Mais tout a été sagement ordonné : l'Attention se proportionne à l'importance des Objets

CHAP. XI.

& aux rapports plus ou moins grands qu'ils ſoutiennent avec la conſervation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne ſe rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le ſimple ſentiment de ces mouvemens, & ce ſentiment l'aſſure que ſon état demeure le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui ſuffit. Tel eſt le cas d'un Homme qui ſe promene dans un chemin uni en ſuivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne ſon Attention. Sa marche eſt facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle ſoit tantôt plus vîte, tantôt plus lente, quelquefois interrompue, ce n'eſt point l'effet de l'impreſſion des Objets extérieurs ſur ſon Ame, elle ne s'en occupe point & ne ſauroit s'en occuper: c'eſt l'effet de la ſucceſſion plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces idées ſur les mouvemens de la Machine avec leſquels elles n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque inſtant pour produire ces mouvemens; puiſqu'il n'y a que l'Ame qui puiſſe être affectée de ces idées.

PASSONS à un autre cas. Un danger imprévu vient tout-à-coup menacer le Corps: l'Activité de l'Ame ſe porte à l'inſtant de ce côté-là: un mouvement intervient; le Corps eſt préſervé. Tel eſt le cas de l'équilibre. Or, je dis que dans ce cas-là même l'Ame a le ſentiment de ſon action; & je crois pouvoir le démontrer. Il eſt évident que l'Ame a le ſentiment du danger: elle ne peut avoir le ſentiment du danger ſans ſouhaiter de l'éviter: elle ne ſauroit ſouhaiter de l'éviter ſans agir en conſéquence: elle ne ſauroit agir en conſéquence ſans le ſentir, puiſque l'action eſt un moyen pour parvenir à une fin que l'Ame connoît & qu'elle deſire: le moyen eſt néceſſairement lié à la fin. Mais dans ces ſortes de cas l'Ame voit, juge & agit avec tant de promptitude, que tout cela ſe confond, & qu'il n'y a de diſtinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près & décompoſer cette ſenſation pour s'aſſurer du

vrai. Mais l'Ame devoit-elle juger de ces ſenſations comme elle juge d'un Théoreme ou d'un Fait de Phyſique ?

Nous avons cité l'exemple d'un Muſicien comme un des plus propres à éclaircir la queſtion qui nous occupe : nous voyons à préſent ce qu'il faut penſer de cet exemple. Les notes ſont dans la Muſique ce que les mots ſont dans le diſcours. Le ton que repréſente une note eſt l'idée attachée à un mot. L'Ame a la perception de l'un comme elle a la perception de l'autre. Elle ſait quelle corde & quel point de cette corde répond préciſément à tel ou tel ton. Elle connoît la valeur propre à chaque note & le coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'elle dirige les mouvemens des doigts, & ceux du poignet. L'Ame eſt donc auſſi conſciente de tous ces mouvemens qu'elle l'eſt des perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il eſt vrai, le ſentiment que l'Ame a que c'eſt elle-même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La perception des notes & le ſentiment des mouvemens qui les expriment ſont deux idées liées eſſentiellement l'une à l'autre & qui ſe confondent. Une idée eſt une modification de l'Ame, & qu'eſt-ce autre choſe que cette modification ſinon l'Ame elle-même modifiée ou exiſtant d'une certaine maniere? Eſt-il un ſentiment qui doive être plus préſent à l'Ame que celui de ſa propre exiſtence ? Mais l'exiſtence eſt néceſſairement déterminée dans tous ſes points : on n'exiſte point indéterminément : le ſentiment de ces déterminations s'identifie donc avec celui de l'exiſtence ou plutôt ce n'eſt qu'un même ſentiment.

La diſtraction n'eſt pas toujours l'effet d'une profonde méditation ; elle eſt plus ſouvent le fruit de la légéreté & de l'étourderie. Un diſtrait de cette eſpece n'a point l'uſage de l'Attention. Emporté par un torrent rapide d'idées frivoles, il

CHAP. XL.

eſt incapable de ſe fixer ſur quoi que ce ſoit. Le ſentiment tient lieu chez lui de notions, l'apparence, de la réalité. Il voit confuſément la premiere ſurface des choſes, & il ſe trompe toujours ſur le fond. Son Ame ſait qu'elle agit, & qu'elle agit en vue d'une certaine fin, mais elle ſe méprend ſans ceſſe ſur cette fin. L'action n'eſt preſque jamais d'accord avec la penſée. L'Ame veut un Objet, elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impreſſion de ces perceptions qu'elle les ſent à peine. Tout ſe confond à ſes yeux. Les Objets les plus diſſemblables s'identifient; les plus diſcordans ſe rapprochent. Il n'eſt point pour elle de nuances: les teintes les plus fortes lui échappent ou ne l'affectent que légérement.

SANS être livré à la méditation & ſans être étourdi il n'eſt Perſonne qui n'ait en ſa vie bien des diſtractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a ſous les yeux des Objets de la préſence deſquels on ne paroît pas s'appercevoir! Si pourtant on eſt acheminé à penſer à ces Objets on s'en retracera l'idée dans un aſſez grand détail: preuve inconteſtable que la diſtraction ne détruit pas le ſentiment des impreſſions qu'on reçoit du dehors & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

LE Somnambule n'eſt point un Automate. Tous ſes mouvemens ſont dirigés par une Ame qui voit très-clair: mais ſa vue eſt toute intérieure: elle ſe porte uniquement ſur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité & la vérité de ces images, l'impoſſibilité où l'Ame ſe trouve par l'aſſoupiſſement des Sens de juger de ces perceptions intérieures par comparaiſon à celles du dehors, la jettent dans une illuſion dont l'effet eſt néceſſairement de lui perſuader qu'elle veille. Elle agit donc conſéquemment aux idées qui l'affectent ſi fortement: elle exécute en dormant ce qu'elle

CHAPITRE XL.

qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une ſuite de mouvemens qui correſpond à celle que la vue des Objets occaſionoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne ſon Vaiſſeau ſur l'inſpection d'une Carte, l'Ame dirige ſon Corps ſur l'inſpection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture eſt d'une grande fidélité, on obſerve dans les mouvemens la même régularité, la même juſteſſe, les mêmes fins, les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on obſerveroit dans ceux d'un Homme qui feroit uſage de ſes Sens & qui ſe trouveroit placé dans les mêmes circonſtances. Si quelquefois l'Ame commet des mépriſes, c'eſt moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets; c'eſt moins dans la fin que dans le moyen. Ordinairement ces mépriſes dérivent de l'inaction totale des Sens, qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs & de leur diſconvenance au but ou à l'ordre des perceptions intérieures qui reglent ſes mouvemens. Mais quelquefois ces mépriſes ont une origine contraire: les Sens à demi aſſoupis font paſſer juſqu'à l'Ame des impreſſions foibles, qui ſe mêlent avec les perceptions du dedans & en troublent la ſuite & la liaiſon.

Tous les mouvemens qui demandent à être exécutés avec promptitude, ſont rallentis, troublés ou interrompus lorſque l'Ame leur donne une certaine attention. C'eſt que l'attention devient alors diſtraction. L'Ame conſidere dans chaque mouvement plus de choſes qu'il n'en faut conſidérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la ſucceſſion préciſe des mouvemens. Si à cet excès d'attention ſe joint la crainte de mal réuſſir, le dérangement eſt extrême.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLI.

De la Faculté de ſentir & de celle de mouvoir.. Que ces deux Facultés ſont très-diſtinctes l'une de l'autre.

SENTIR & agir ſont deux choſes diſtinctes. Avoir une multitude de perceptions confuſes à l'occaſion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'eſt *ſentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'eſt *agir*. Le mouvement qui occaſione un ſentiment n'eſt point ce ſentiment. Tout ſentiment eſt une idée ou une collection d'idées. Toute idée tient à la Faculté de connoître. Tout mouvement tient à la Faculté de mouvoir. La Faculté de vouloir ſuppoſe néceſſairement la Faculté de connoître. On ne veut point ce qu'on ne connoît point. Mais la Faculté de vouloir ne ſuppoſe pas toujours la Faculté de mouvoir. On peut vouloir des choſes auxquelles la ſphere d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci: l'Ame toujours préſente à elle-même, s'ignore elle-même. Elle agit à chaque inſtant ſur différentes Parties: elle exerce cette action le voulant & le ſachant; & elle ne connoît point la maniere dont elle l'exerce. Elle eſt unie de la maniere la plus intime à toutes les Parties de ſon Corps, & elle n'a pas le moindre ſentiment de leur méchanique & de leur jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoiſſances certaines que d'avancer, que la Force motrice n'a été ſoumiſe à la direction de la Volonté que juſques à un certain point & relativement à un certain ordre de mouvemens? Y auroit-il de la contradiction à penſer que la Force motrice déploie ſon activité ſur certaines Parties en vertu d'une Loi ſecrete, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment? Cela répugneroit-il davantage à notre maniere de concevoir, que n'y répugne l'Union de

CHAPITRE XLI.

deux Subſtances qui n'ont entr'elles aucun rapport? non aſſurément. Mais, nous ſommes forcés par de bons raiſonnemens d'admettre cette Union; & rien ne nous force d'admettre cette Loi ſecrete. Si cependant on aimoit à la réaliſer, comme l'ont fait quelques Philoſophes pour expliquer par là plus facilement tous les Phénomenes de l'Economie Animale, les Ames ſeroient dans les Corps organiſés ce que les poids, les reſſorts & les autres puiſſances ſont dans les Machines. Les Ames préſideroient aux mouvemens admirables de la digeſtion, de la circulation, des ſécrétions, de l'accroiſſement, des reproductions, &c. comme un Enfant préſide aux merveilles qu'enfante le Métier que ſa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphyſiquement. Les Sens ſont l'origine de toute connoiſſance. Les idées les plus ſpirituelles ſortent des idées ſenſibles comme de leur matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits, l'Ame ignoreroit pourtant à jamais leur exiſtence ſi l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir, ſi le plaiſir & la douleur ne l'en inſtruiſoient par le miniſtere des Sens. L'Ame ſent qu'elle meut ſon bras, par la réaction du bras ſur le cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens, produit dans l'Ame un ſentiment, une idée. De cette idée ſenſible ou directe l'Ame peut déduire avec le ſecours du Langage les notions réfléchies d'Exiſtence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Subſtance, &c. Afin donc qu'un mouvement ſoit apperçu de l'Ame, il ne ſuffit pas qu'elle l'exécute : ce mouvement n'eſt point lui-même une idée; or, il n'y a qu'une idée qui puiſſe être l'objet de la Faculté de ſentir. Il ne peut devenir cet objet qu'autant qu'il eſt réfléchi ſur l'Organe du Sentiment. Mais les mouvemens qui operent les reproductions, l'accroiſſement, les ſécrétions, &c. ne réagiſſent point ſur le Siege du Sentiment, puiſque l'Ame n'en a pas la moindre idée.

CHAPITRE XLI.

Ils pourroient donc être l'effet de la Force motrice ſans que l'Ame en eût le plus léger ſentiment ; la Force motrice différant autant de la Force repréſentatrice ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un mouvement differe d'une perception.

PAR une conſéquence naturelle du même principe, l'Ame n'a point le ſentiment de la méchanique & du jeu des Organes ſur leſquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit ſur ces Organes. Cette action n'eſt point une idée : c'eſt un mouvement communiqué, un degré de Force tranſmis. Tout ce que l'Ame en connoît & que l'expérience lui enſeigne, c'eſt le point du *Senſorium* vers lequel elle doit diriger ſon action.

L'ACTION des Sens ſur l'Ame ne ſauroit non plus lui donner le ſentiment de leur ſtructure & de leur maniere d'opérer. Dans l'ordre établi l'effet néceſſaire de cette action eſt la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impreſſions. Ce n'eſt que par cette perception que l'action dont nous parlons affecte la Faculté de ſentir. Mais cette perception n'a rien de commun avec le mouvement qui en eſt la cauſe occaſionelle. Ce qu'un mot eſt à l'idée qu'il repréſente, ce mouvement l'eſt, pour ainſi dire, à la perception qu'il fait naître. Il eſt une eſpece de ſigne employé par le CRÉATEUR pour exciter dans l'Ame une certaine perception & pour n'y exciter que cette perception. Il ſeroit contradictoire à la nature & à la fin de ce ſigne qu'il excitât à la fois & de la même maniere deux perceptions qui non ſeulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le mouvement qui donneroit à l'Ame l'idée d'une couleur qui eſt une idée ſimple, lui donneroit-il en même tems & préciſément par la même voie l'idée très-compoſée de l'Organe & de ſon opération ? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui traduiſît en perceptions, ſi je puis m'exprimer ainſi, cette méchanique & ce jeu.

C'est encore par la même raiſon que l'Ame ne ſe connoît point elle-même. L'Ame ne connoît que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps : l'Ame n'eſt rien de ce qui tient au Corps.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLII.

De la Liberté en général.

Cette Force motrice de l'Ame, cette Activité qu'elle exerce à ſon gré ſur ſes Organes eſt la *Liberté*.

Le Sentiment intérieur nous démontre que nous ſommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous ſommes doués de la Faculté de penſer. Nous ſentons que nous pouvons mouvoir la main ou le pied, conſidérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une action ou la ſuſpendre. Prétendre infirmer cette déciſion du Sentiment, c'eſt renoncer à toute évidence, c'eſt dénaturer notre Etre.

Mais cette Force motrice de l'Ame eſt de ſa nature *indéterminée* : c'eſt un ſimple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir eſt-il réduit en acte ?

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIII.

Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

LA raiſon qui détermine l'Ame à agir eſt la vue du meilleur.

LE meilleur eſt ici tout ce que l'Ame juge être tel, ſoit qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, ſoit qu'elle ne ſe trompe point. Le meilleur apparent a la même efficace que le meilleur réel: tout ce que l'Ame croit lui convenir la détermine.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame embraſſe le meilleur eſt la Volonté.

L'AME veut eſſentiellement le meilleur. L'indifférence au bien ſeroit une contradiction dans la Nature des Etres ſentans.

LES idées que l'Ame a du meilleur ſont la regle des jugemens qu'elle forme ſur le meilleur.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame a des idées, compare ces idées entr'elles & voit leurs rapports & leurs oppoſitions, eſt l'Entendement.

LE Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechercher certains plaiſirs eſt le principe général des Affections, & ce principe tire ſon origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Éducation.

Les idées & les Affections de l'Ame ſont donc la ſource de ſes déterminations.

CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la ſuppoſition qu'une Ame fût dégagée de ſon Corps & placée entre deux Objets qui lui paroîtroient parfaitement ſemblables, elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets, & ne pourroit ſe déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette propoſition eſt facile à démontrer. Il n'eſt point d'effet ſans une raiſon capable de le produire. Quelle ſeroit ici la raiſon qui opéreroit la détermination de l'Ame ? Elle ne ſauroit être dans la nature des Objets propoſés, puiſqu'on les ſuppoſe parfaitement ſemblables. Elle ne ſauroit être non plus dans la nature de la Volonté, puiſque la Volonté ne s'exerce que ſur le meilleur, & qu'il n'eſt point ici de meilleur. Enfin, cette raiſon ne ſauroit être dans la nature de la Liberté, puiſque la Liberté n'eſt que le pouvoir d'agir & que ce pouvoir eſt indéterminé.

MAIS l'Ame eſt unie à un Corps : elle en éprouve à chaque inſtant les impreſſions ; quoique toutes ces impreſſions ne lui ſoient pas également ſenſibles. De là il arrive aſſez ſouvent que l'Ame croit agir indifféremment, bien qu'elle ſoit mue par une raiſon ; mais cette raiſon eſt alors dans une certaine diſpoſition du Corps dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

ENFIN, dans les cas qu'on nomme *d'indifférence* l'Ame eſt dans une eſpece d'équilibre que la moindre Force ou la moin-

CHAPITRE XLV.

dre raiſon eſt capable de rompre: & cette raiſon eſt ordinairement ſi petite que l'Ame n'en eſt pas affectée d'une maniere bien ſenſible. Je dis d'une maniere bien ſenſible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette raiſon, mais plus ou moins diſtinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la conſidérer. Quelques degrés de plus d'attention dans l'inſtant où l'Ame s'eſt déterminée auroient transformé ces raiſons ſourdes en raiſons diſtinctes: c'eſt ce que tout Homme qui penſe peut éprouver chaque jour.

De là découle une maxime importante: puiſque des raiſons ſourdes ſont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il eſt d'un Homme ſage de ne ſouffrir chez lui que le moins de ces raiſons qu'il eſt poſſible. Étudions-nous donc avec ſoin: rendons-nous attentifs aux moindres principes de nos actions; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas moraux que ſur des raiſons diſtinctes.

CHAPITRE XLV.

Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

L'Expérience prouve ſi bien que l'Ame ne ſauroit ſe déterminer ſans motif, que lorſque les Objets propoſés n'en fourniſſent aucun, nous voyons les petits Eſprits en chercher dans des choſes abſolument étrangeres au ſujet: par exemple, dans un certain genre de ſort. Et ſi vous leur faites voir que ce ſort n'a aucune liaiſon avec les partis propoſés, ils ne manqueront

CHAPITRE XLV.

queront pas de recourir à quelqu'autre ſort ou à d'autres expédiens auſſi peu raiſonnables. Faites ſur ces nouveaux moyens de détermination les mêmes réflexions que vous avez faites ſur le premier, vous les menerez ainſi pendant quelque tems de ſorts en ſorts, d'expédiens en expédiens, ſans qu'ils parviennent à ſe déterminer. Ce jeu durera d'autant plus que les partis propoſés ſeront plus conſidérables.

DANS ces cas-là que fera le Philoſophe ? il laiſſera agir la Machine : il s'en remettra à la diſpoſition actuelle de ſon Corps : il dira *pair* ou *non*, ſuivant que ſa bouche ſe trouvera diſpoſée pour dire l'un ou pour dire l'autre.

LA marche du Philoſophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importans ou compoſés. Souvent dans ces ſortes de cas le Peuple cherche hors des partis propoſés des motifs à ſes déterminations. Quoique ces différens partis n'aient qu'un air de reſſemblance, il ſuffit pour opérer ſur ſon eſprit l'effet d'une parfaite égalité. Le Philoſophe, au contraire, tourne & retourne pluſieurs fois les mêmes Objets : il veut les voir ſous toutes leurs faces. Il peſe toutes les probabilités, compare toutes les convenances, eſtime tous les avantages, & par ce ſage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces partis eſt le plus conforme à ſes vrais intérêts.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora; proboque, deteriora ſequor.

DANS cette ſituation l'Ame porte alternativement ſa vue ſur différens motifs. Le vrai bien & le bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raiſon lui conſeille d'embraſſer celui-là : la Paſſion lui perſuade d'embraſſer celui-ci. La Raiſon expoſe à l'Ame tous les avantages du parti qu'elle lui conſeille & tous les inconvéniens de celui que la Paſſion voudroit qu'elle embraſſât. La Paſſion vient enſuite, & par des Raiſonnemens ſubtils & artificieux elle tâche d'affoiblir ceux de la Raiſon & de faire prendre au bien apparent la forme du vrai bien. Pour cet effet, elle avoue que le parti que la Raiſon propoſe eſt le meilleur à parler en général : mais elle inſinue adroitement que dans le cas particulier où l'Ame ſe trouve, le parti oppoſé peut être préféré. La Raiſon entreprend auſſi-tôt de diſſiper l'illuſion & de faire reprendre au bien apparent ſa véritable forme. Mais la Paſſion redouble à l'inſtant ſes efforts, & aidée des Sens & de mille raiſons ſourdes, elle prend inſenſiblement le deſſus. La Raiſon commence à plier; ſes forces diminuent de moment en moment, & ſa voix foible & mourante parvient à peine juſqu'à l'Ame. Enfin, la victoire ſe déclare entiérement : la Paſſion triomphe; & le bien apparent devient le meilleur.

MAIS le triomphe de la Paſſion dure peu; & bientôt l'Ame revenue à elle-même reconnoît qu'elle a été trompée. Elle retourne donc ſur ſes pas pour tâcher de découvrir la ſource de ſa détermination. Et comme elle ne ſauroit ſe placer pré-

ciſément dans les mêmes circonſtances où elle étoit au moment de l'action, elle ſe rappelle ſeulement qu'elle a vu diſtinctement le vrai meilleur, & le jeu de la Paſſion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainſi à penſer qu'elle s'eſt déterminée contre la vue diſtincte du bien ; quoiqu'il ſoit certain qu'au moment où elle a agi le vrai meilleur avoit diſparu & fait place à l'Objet de la Paſſion. Un Philoſophe qui ſe trouveroit en pareil cas s'aſſureroit aiſément de la vérité du fait : mais un vrai Philoſophe pourroit-il ſe trouver dans ce cas ?

L'AME ſe détermine donc toujours pour ce qui lui paroît le meilleur, & jamais elle n'embraſſe le pire reconnu pour pire.

TELLE eſt l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occaſion de certaines idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces idées plus vives. Celles-ci, devenues telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens ; & de cette eſpece d'action & de réaction réſulte la Paſſion qui augmente ſans ceſſe. Les appétits ſenſuels ſe rendent plus actifs & plus preſſans : le ſens-froid néceſſaire à la Raiſon pour diſcerner le vrai diſparoît entiérement & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cede à la force qui l'entraîne & devient la proie de la Paſſion.

VOULEZ-VOUS donc éviter d'être ſubjugués ? allez à la ſource du mal : écartez ſoigneuſement ces idées qui ont tant de force pour émouvoir les Sens : auſſi-tôt qu'elles ſe préſentent à vous, détournez-en la vue. Si vous les conſidérez un inſtant, ſi vous écoutez un moment ces dangereuſes Syrenes, vous riſquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez & ne vous arrêtez point.

CHAPITRE XLVII.

ADMIRABLES effets de l'ÉVANGILE DE GRACE! en éclairant l'Entendement ſur les biens, il ſe rend maître des Affections & ne laiſſe à la Volonté que des deſirs légitimes.

CHAPITRE XLVII.

Des fondemens de la préviſion.

LA chaîne des idées qu'offrent l'Entendement, les penchans, les goûts, les inclinations, & tout ce qui eſt renfermé dans le terme général d'*Affections* conſtitue proprement ce qu'on peut nommer le *Caractere de l'Ame*.

LE Caractere de l'Ame étant donné, la diſpoſition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou pluſieurs partis étant propoſés, on prédira à coup ſûr quel ſera celui des partis que l'Ame embraſſera.

LA prudence humaine, & cette prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds ſecrets a uni l'Ame au Corps, qui voit les Effets dans les Cauſes, les Cauſes dans les Effets, qui connoît juſqu'à la moindre idée de l'Entendement & *qui ſonde les cœurs & les Reins*; cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les actions des Hommes?

CHAPITRE XLVIII.

De la queſtion ſi les déterminations de la Liberté ſont certaines ou néceſſaires.

TOUTES nos déterminations ſont-elles donc néceſſaires ? De grands Philoſophes diſtinguent ici le certain du néceſſaire. Ils nomment certain, *ce qui eſt & qui pourroit ne pas être ou être autrement. Le* néceſſaire *eſt ce qui eſt & qui ne pourroit pas ne pas être ou être autrement.* Ils diſtinguent enſuite trois ſortes de néceſſités ; la néceſſité *mathématique*, la néceſſité *phyſique* & la néceſſité *morale.* Que la ligne droite ſoit la plus courte qu'on puiſſe mener d'un point à un autre, c'eſt d'une néceſſité mathématique : qu'une Pierre laiſſée à elle-même tombe, c'eſt d'une néceſſité phyſique : qu'un Homme de bon ſens ne ſe jette pas par la fenêtre, c'eſt d'une néceſſité morale. Les deux dernieres eſpeces de néceſſités ſont, ſelon ces Philoſophes, des néceſſités *hypothétiques*, qui ne ſont telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à DIEU d'établir. Enfin, la néceſſité morale n'eſt pas proprement, ſelon eux, une *néceſſité*, mais une parfaite *certitude.* Il eſt certain que l'Ivrogne boira le vin que vous lui préſentez ; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il le boive.

CEPENDANT, ſi l'on prouvoit que dans toutes nos déterminations le certain coïncide avec le néceſſaire, on détruiroit cette ingénieuſe & ſubtile diſtinction, & l'on reviendroit à quelque choſe de plus ſimple.

JE demande donc ; tout ce qui dérive de la nature d'un Etre ne doit-il pas être dit en dériver néceſſairement ? Je

CHAPITRE LVIII.

prends cet Etre tel qu'il eſt, & je n'examine point s'il pouvoit être conſtitué d'une autre maniere.

OR, ce qui conſtitue la nature de l'Ame ce ne ſont pas ſeulement ſes Facultés, ce ſont auſſi ſes idées & ces idées ſont elle-même. Et comme les déterminations de l'Ame ſont toujours relatives à ſes idées ou à ſa nature, il ſuit de là que les déterminations de l'Ame ſont toujours néceſſaires.

TOUT Agent agit d'une maniere conforme à ſa nature, c'eſt-à-dire, néceſſairement; mais comme il y a différentes eſpeces d'Agents, il y a auſſi différentes eſpeces de néceſſités; & l'Ame n'agit pas par la même néceſſité qui fait tomber une Pierre laiſſée à elle-même; le Principe de l'action eſt différent; mais l'effet eſt également ſûr ou déterminé.

JE ne fais pas difficulté de le dire: la néceſſité mathématique ou abſolue, la néceſſité phyſique & la néceſſité morale me paroiſſent toutes ſe réduire à la néceſſité hypothétique.

SUPPOSEZ une figure formée de trois lignes droites: une ſuite néceſſaire de cette ſuppoſition ſera que les trois angles de cette figure ſeront égaux à deux droits. Voilà la néceſſité mathématique ou abſolue.

SUPPOSEZ un Corps preſſé par deux Forces égales, en ſens différens, mais non pas oppoſés: une ſuite néceſſaire de cette ſuppoſition ſera que le Corps ſe prêtera également à l'impreſſion de ces deux Forces & qu'il ſe mouvra ſuivant la diagonale d'un quarré. Voilà la néceſſité phyſique.

SUPPOSEZ un Homme fort enclin à la colere placé dans des circonſtances propres à émouvoir ſa bile: une ſuite néceſſaire

de cette ſuppoſition ſera que cet Homme ſe livrera auſſitôt à la colere. Voilà la néceſſité morale.

JE ſoutiens donc que le contraire de ces trois néceſſités eſt également impoſſible. Je crois qu'il eſt auſſi impoſſible que l'Homme colere ne ſe livre pas à la colere, qu'il l'eſt que les trois angles d'un triangle n'en égalent pas deux droits.

ET ne dites pas que l'Homme colere peut devenir doux: vous venez de ſuppoſer un triangle, & vous ſuppoſez maintenant un quarré.

PARCE que nous ne voyons pas tout l'enchaînement des Cauſes & des Effets & la relation de cet enchainement avec la CAUSE PREMIERE, nous diſons qu'un événement eſt ſeulement certain, quoiqu'il ſoit néceſſaire. Nous définiſſons donc *le certain, ce qui eſt & qui pourroit ne pas être ou être autrement*; & nous ne conſidérons pas que ce qui eſt, eſt en vertu d'un Ordre établi; Ordre néceſſaire; production d'une CAUSE NÉCESSAIRE.

CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE XLIX.

Que la néceſſité ne détruit point la Liberté.

QUOI donc, me direz-vous, le Sentiment intérieur ne me perſuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne ſens-je pas que je pourrois mettre ma main dans le Feu ſi je le voulois? N'eſt-ce pas là une preuve que je ne ſuis pas néceſſité?

OUI, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment eſt au-deſſus de toute contradiction. Mais cette voix ſi claire, ce cri de la Nature, qu'expriment-ils? *j'ai le pouvoir d'agir; je fais ce que je veux: ſi je voulois autrement, j'agirois autrement.* Rien de plus vrai que cette expreſſion. Mais pourquoi, je vous prie, ne *voulez-vous pas autrement*? Vous ſentez que vous pourriez mettre la main au Feu? ſans doute, vous le pouvez: mais pourquoi ne le faites-vous pas? vous voulez le meilleur; & il eſt impoſſible que cela vous paroiſſe le meilleur dans l'état actuel de votre Ame. Vous ſentez que vous pouviez agir autrement que vous n'avez fait dans tel ou tel cas particulier? cela eſt encore très-vrai: mais quand vous vous êtes déterminé, ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroiſſoit le meilleur? vous avez donc agi *librement*, puiſque vous avez fait uſage du pouvoir que vous aviez d'agir.

LE Sentiment de la Liberté eſt *la Conſcience que nous nous ſommes déterminés volontairement, ſans contrainte, en vue du meilleur.*

Nous

CHAPITRE XLIX.

Nous ſommes donc *libres* toutes les fois que nous uſons à notre gré du Pouvoir que nous avons d'agir.

Nous ſommes *contraints* quand nous ſommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

MAIS, nous ne ſommes pas proprement contraints lorſque par des menaces on nous oblige d'agir d'une maniere contraire à celle dont nous aurions agi ſi nous euſſions été laiſſés à nous-mêmes: car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet: ſon meilleur actuel eſt alors d'éviter l'effet des menaces.

LES déterminations libres de l'Ame viennent entiérement de ſon propre fonds. C'eſt l'Ame elle-même qui ſe détermine ſur certains motifs: mais elle n'eſt point déterminée ou *néceſſitée* par ces motifs, comme un Corps eſt déterminé ou *néceſſité* à ſe mouvoir par la Force qui agit ſur lui. L'Ame juge du rapport des Objets avec ſon état préſent, & elle ſe détermine ſur la perception de ce rapport.

LA Volonté ne ſauroit être contrainte; parce qu'il ſeroit contradictoire à la nature de l'Etre intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroîtroit pas le meilleur. C'eſt ce qu'on rend en d'autres termes lorſqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanéité* ou de plein gré.

CHAP. L.

CHAPITRE L.

De la Liberté conſidérée en DIEU.

LA Liberté eſt eſſentiellement la même dans tous les Etres intelligens. C'eſt chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérent à leur nature, mais ce Pouvoir eſt plus étendu dans les uns & plus reſſerré dans les autres. Ainſi, j'oſe dire, que la LIBERTE' DIVINE, priſe dans ce ſens, eſt du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté eſt infiniment bornée; & la LIBERTE' DIVINE ne reconnoît point d'autres bornes que les bornes des *Poſſibles*. Notre Liberté s'exerce ſouvent ſur le bien apparent : la LIBERTE' DIVINE s'exerce toujours ſur le vrai bien.

CHAPITRE LI.

Queſtion; ſi les Bêtes ſont douées de Liberté.

LA Liberté eſt la Faculté d'agir : ſi les actions des Bêtes procedent d'un Principe immatériel capable de connoiſſance, les Bêtes ſont douées de Liberté. Mais cette Liberté eſt très-imparfaite, puiſqu'elle eſt reſſerrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

CET Entendement, maintenant ſi reſſerré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes ſoit mortelle, préciſément parce que la Bête n'eſt pas Homme; ce ſeroit

vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle préciſément parce que l'Homme n'eſt pas Ange.

L'AME des Bêtes & l'Ame de l'Homme ſont également indeſtructibles par les Cauſes ſecondes. Il faut un Acte auſſi poſitif de la DIVINITE' pour anéantir l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philoſophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantiſſement de l'Ame des Bêtes ? On nous dit qu'elles ne ſont pas des *Etres moraux*. N'y a-t-il donc que les Etres moraux qui ſoient capables de bonheur ? Les Etres qui ne ſont point moraux ne ſauroient-ils le devenir ? A quoi tient cette *moralité ?* à l'uſage des termes : à quoi tient cet uſage ? probablement à une certaine Organiſation. Faites paſſer l'Ame d'une Brute dans le Cerveau d'un Homme, je ne ſais ſi elle ne parviendroit pas à y univerſaliſer ſes idées. Je ne prononce point : il peut y avoir entre les Ames des différences relatives à celles qu'on obſerve entre les Corps. Voyez cependant, quelle diverſité le phyſique met entre les Ames humaines.

POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTE' DIVINE ? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il eſt poſſible. Souffrez qu'ELLE éleve par degrés l'Ame de l'Huitre à la ſphere de celle du Singe ; l'Ame du Singe à la ſphere de celle de l'Homme.

CHAP. LII.

CHAPITRE LII.

De la perfection de l'Ame en général.

NOUS l'avons vu : la Volonté ſuit les déciſions de l'Entendement. L'Ame ne veut que ſur les idées qu'elle a des Choſes, & l'action ſuit toujours le dernier jugement de l'Ame.

LA perfection de l'Ame conſiſte donc dans la perfection de l'Entendement.

LA perfection de l'Entendement conſiſte en général dans le nombre, la variété & l'univerſalité des idées & dans la conformité de ces idées avec l'état des Choſes.

CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

CHAQUE Choſe a ſes qualités, ſes déterminations particulieres qui font qu'elle eſt ce qu'elle eſt.

CES qualités donnent naiſſance aux rapports qu'on obſerve entre les Choſes. Ces rapports conſtituent l'Ordre.

L'ORDRE eſt donc quelque choſe de très-réel, puiſqu'il dérive de l'eſſence même des Etres, & que cette eſſence a ſa Raiſon dans l'ENTENDEMENT DIVIN, SOURCE ÉTERNELLE de toute Réalité.

AGIR d'une maniere conforme à l'Ordre, c'eſt agir d'une maniere conforme aux rapports qui ſont entre les Choſes : c'eſt en uſer à l'égard de chaque Etre relativement à ſa nature ou à ſon mérite. Traiter un Animal comme un Caillou, un Homme libre comme un Eſclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'eſt agir d'une maniere contraire à l'Ordre.

L'AME a ſa nature, ſes Facultés d'où dérivent ſes rapports aux Etres environnans. La Loi Naturelle eſt l'effet de ces rapports.

L'AME obſerve cette Loi, ou ce qui revient au même, l'Ordre, lorſqu'elle agit conformément à ſa nature ou à ſes rapports.

L'AME a le ſentiment des rapports. Le Tempérament, l'Éducation, l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philoſophes ont nommé *Inſtinct moral* ne ſe réduiroit-il point à ce ſentiment ?

MAIS, pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains ſentimens à la préſence de certains Objets ? telle eſt ſa nature : tels ſont les rapports qu'elle ſoutient avec ces Objets. L'Ame a ces ſentimens comme elle a la ſenſation de la chaleur.

LES idées de juſte & d'injuſte, d'honnête & de déshonnête, de vertu & de vice, de bien & de mal ſe réduiſent à celles d'Ordre & de déſordre.

CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'AMOUR de la Félicité eſt le Principe univerſel des actions humaines. La Raiſon l'éclaire. Il imprime à l'Ame le mouvement.

TEL eſt l'état des Choſes : l'obſervation de l'Ordre eſt ſource de bien ; ſon inobſervation ſource de *mal*. La ſobriété conſerve la ſanté ; l'intempérance la détruit.

CES effets naturels de l'obſervation ou de l'inobſervation de l'Ordre ſont ce qu'on nomme ſa *Sanction*.

LA Volonté la plus parfaite eſt celle qui obéit le plus fidellement à l'Ordre. Elle veut conſtamment le vrai bien, parce qu'elle veut conſtamment ce qui eſt conforme à ſa nature.

LE ſentiment de la Perfection eſt toujours accompagné de plaiſir : le ſentiment de l'imperfection eſt toujours ſuivi de déplaiſir.

LE plaiſir qui naît de la perfection fait le bonheur moral : le déplaiſir qui naît de l'imperfection fait le malheur moral : les remords en ſont l'expreſſion.

L'ÉVANGILE eſt le Tableau le plus fini de la Perfection humaine : c'eſt que CELUI qui a fait l'Homme a fait auſſi ce Tableau.

En nous rappellant à l'Ordre, l'Évangile nous rappelle à la Raiſon. Il nous dit; faites bien, & vous ſerez heureux: ſemez, & vous recueillerez. C'eſt l'expreſſion fidele du vrai, la relation de la Cauſe à l'Effet: une Graine miſe en terre s'y développe.

Les Devoirs ne ſont tels, que parce qu'ils ſont une ſuite néceſſaire de nos relations ou de notre nature. La Créature n'adorera-t-elle pas ſon Créateur? ne s'aimera-t-elle pas elle-même? n'aimera-t-elle pas ſes Semblables? Aſſurément, l'Ame exprimera ſes ſentimens, parce qu'elle les a: elle les a, parce qu'elle eſt faite pour le Bonheur & qu'ils en ſont la principale branche. Quelle perfection ne ſuppoſe pas dans l'Ame la contemplation des Attributs Divins, l'Amour de ſoi-même bien ordonné, l'Amour du Prochain! Quel bonheur naît de cette perfection!

La Morale, qui eſt le Syſtême des Devoirs ou du Bonheur, n'eſt donc pas arbitraire. Elle a ſon fondement dans la Nature. Ses maximes ſont vraies puiſqu'elles découlent de rapports certains. Elles ſont utiles, puiſqu'elles conduiſent au Bonheur.

La Morale peut ſe corrompre, parce que le ſentiment des rapports peut s'altérer. L'Amour propre, ce puiſſant Mobile, ne ceſſe point d'agir: toujours il porte l'Ame à chercher ſon Bonheur; mais ce Bonheur revêt toutes les formes que l'Éducation, la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici l'Humanité tend vers la Nature Angélique; là elle deſcend au niveau de la Brute.

On peut diſputer ſur les mots; les Choſes demeurent ce qu'elles ſont. L'Amour de la Félicité ne differe point de l'Amour propre: s'aimer ſoi-même, c'eſt vouloir ſon Bonheur. La Bienveuillance univerſelle n'eſt que l'Amour propre le plus

CHAP. LIV.

parfait. Cet Amour ſe complait dans le ſentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui-même.

UNE DOCTRINE qui preſcrit d'aimer ſon Prochain comme ſoi-même, & qui nomme *Prochain* tous les Enfans d'ADAM, eſt au moins la plus belle DOCTRINE. Son AUTEUR a été, ſans doute, l'Ami le plus zélé du Genre humain. Il l'a été en effet; il eſt mort pour le Genre humain.

UNE Doctrine qui preſcrit de ne regarder comme notre Prochain que ceux qui profeſſent notre Croyance, eſt au moins une Doctrine anti-ſociable. Ses Partiſans ſont, ſans doute, ennemis du Genre humain: ils le ſont en effet; ils le perſécutent.

LES degrés de la perfection morale ou du Bonheur moral varient comme les circonſtances qui concourent à leur formation. Et comme il ne naît pas deux Etres préciſément dans les mêmes circonſtances, il n'eſt pas deux Etres qui aient préciſément le même degré de perfection ou de Bonheur. Le Monde Phyſique eſt ſi prodigieuſement nuancé: comment le Monde moral, qui lui eſt ſi étroitement uni, n'auroit-il pas ſes nuances?

LES degrés de la perfection ou du Bonheur ſont donc indéfinis. L'E'chelle qu'ils compoſent embraſſe toutes les Spheres. Elle s'éleve de l'Homme à l'ANGE, de l'ANGE au SÉRAPHIN, du SÉRAPHIN au VERBE.

CHAPITRE

CHAPITRE LV.

Réflexions ſur l'Exiſtence de DIEU.

SI l'Univers étoit le produit de la Matiere & du Mouvement, pourquoi cette liaiſon de l'Ordre avec le Bonheur? pourquoi cet Ordre? pourquoi le ſentiment des rapports? pourquoi des Etres intelligens? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout; quel Océan de Lumiere ſe répand ſur la Nature! Mais, cet Océan a ſes E'cueils; ſachez les éviter: il a ſes Abîmes; n'entreprenez jamais de les ſonder.

L'ATHÉISME de ſpéculation prend ſa ſource dans cette Métaphyſique préſomptueuſe qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choſes, veut en pénétrer le comment. Cette Métaphyſique inſenſée ne diſtinguant point en DIEU SA NATURE, de SES ATTRIBUTS connus par les Faits, entreprend de pénétrer juſques dans cette NATURE & de chercher la raiſon de la RAISON même. Eſprits téméraires! la rencontre d'un Vermiſſeau vous confond, & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

LE vrai Philoſophe ſait s'arrêter où la Raiſon refuſe de le ſuivre. Les preuves qui établiſſent la Néceſſité d'une PREMIERE CAUSE ne lui paroiſſent point affoiblies par l'obſcurité impénétrable qui environne l'ESSENCE de cette CAUSE. Il ſe contente de voir clairement que le Monde eſt ſucceſſif & qu'une progreſſion infinie de Cauſes eſt abſurde; parce que chaque Cauſe individuelle ayant ſa Cauſe hors de ſoi, la ſomme de toutes ces Cauſes, quelqu'infinie qu'on la ſuppoſe, a néceſſairement ſa Cauſe hors de ſoi. Il écoute dans les ſentimens de l'admi-

CHAPITRE LV.

ration la plus vive & du reſpect le plus profond, cette VOIX MAJESTUEUSE qui répond à toutes les Intelligences, JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il ſe borne à apprendre de la contemplation des faits, que l'ETRE EXISTANT PAR SOI eſt néceſſairement PUISSANT, SAGE, BON; c'eſt-à-dire, qu'IL a toute la Puiſſance, toute la Sageſſe, toute la Bonté poſſibles. Il voit jaillir de ces ATTRIBUTS DIVINS les ſources intariſſables de ſon Bonheur, & pénétré d'amour, de joie & de reconnoiſſance il adore la BONTÉ INEFFABLE qui l'a créé.

MAIS la curioſité du demi-Philoſophe s'irrite facilement: elle eſt accoutumée à oſer. Que faiſoit l'ETRE NÉCESSAIRE avant qu'il créât? comment a-t-IL créé? quelle eſt la nature de SA durée? comment apperçoit-IL la ſucceſſion? queſtions auſſi impertinentes que dangereuſes & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'ATHÉE qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous recourons à un Etre beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhenſible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger eſt beaucoup plus incompréhenſible que la Montre? Mais une Montre qui ſe formeroit par le mouvement fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, ſeroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cauſe naturelle de l'exiſtence de la Montre. Il eſt vrai que cette Cauſe a ſes obſcurités: en eſt-elle moins certaine? Et où eſt la Cauſe dont nous concevions nettement l'action, la nature? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Cauſes? ce ſeroit nier ſa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles: il n'eſt proprement ici qu'une MERVEILLE, mais qui abſorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'idée de l'Univers: s'il nous étoit permis de voir dans l'ENTENDEMENT de l'OUVRIER, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHAPITRE LVI.

Du Syſtême général.

LA CAUSE PREMIERE eſt UNE ; SON Effet eſt UN, & ne peut être qu'UN : l'Univers eſt cet Effet.

DIEU a agi ; IL a agi en DIEU. SA VOLONTE' EFFICACE a réaliſé tout ce qui pouvoit l'être. Un ſeul acte de cette VOLONTE' a produit l'Univers : le même acte le conſerve. La VOLONTE' DIVINE eſt permanente, invariable : DIEU eſt conſtant à SOI ; IL eſt ce qu'IL eſt.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu pluſieurs Univers prétendre à l'exiſtence : la SAGESSE n'a point choiſi. Le choix eſt le partage d'une Nature bornée ; L'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien abſolu & l'a fait. Il étoit SA PENSE'E, & cette PENSE'E étoit cette INTELLIGENCE.

L'UNIVERS a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT PARFAITE ; ne dites pas il eſt le meilleur ; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

CHAQUE Choſe eſt donc comme elle devoit être & où elle devoit être. Tout eſt bien, & ne pouvoit être autrement.

IL eſt une liaiſon univerſelle. L'Univers eſt l'Aſſemblage des Etres créés. Si dans cet Aſſemblage il y avoit quelque choſe qui ne tînt abſolument à rien, quelle ſeroit la raiſon de l'exiſtence de cette Choſe ?

CHAPITRE LVI.

Nous ſuivons à l'œil la liaiſon qui eſt entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaiſon s'étend à meſure que les obſervations ſe multiplient. Chaque Etre eſt un Syſtême particulier qui tient à un autre Syſtême particulier, une Roue qui s'engraîne dans une autre Roue. L'Aſſemblage de tous les Syſtêmes particuliers, de toutes les Roues compoſe le Syſtême général, la grande Machine de l'Univers.

La raiſon de chaque Individu eſt donc dans le Syſtême général, la raiſon du Syſtême général dans la RAISON ETERNELLE.

N'ALLEZ pas au-delà; vous tomberiez dans l'abſurde progreſſion des Cauſes à l'infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caracteres d'Effet.

Le Caractere ou l'Eſſence propre de chaque Ame étoit donc déterminée par la place que cette Ame devoit occuper dans le Syſtême. Placée par la MAIN même de DIEU ſur l'Échelon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à ſa perfection originelle.

CHERCHEZ-VOUS la raiſon du cruel NÉRON, de l'aimable TITE, du ſage ANTONIN? demandez-vous pourquoi le François eſt policé, l'Hottentot barbare? regardez vers le Plan général.

CHAPITRE LVII.

Que le ſyſtême de la néceſſité ne détruit point la Moralité des actions.

ICI je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils, plus de mérite & de démérite, plus de moralité, plus d'imputation, plus de peines ni de récompenſes, plus de Religion !

SUSPENDEZ votre jugement, je vous ſupplie, & daignez m'écouter.

ETES-VOUS les Auteurs des avantages corporels dont vous jouiſſez ? Vous êtes-vous donné ces yeux vifs & perçans, ces oreilles fines & délicates, ce corps vigoureux & bien proportionné ? non, ces dons précieux ne ſont point votre ouvrage. En êtes-vous moins ſenſibles cependant au plaiſir de les poſſéder ? ces faveurs du TOUT-PUISSANT vous en paroiſſent-elles moins eſtimables ?

EH bien ; à cette Machine ſi admirable DIEU a joint une Ame capable de penſer ; & IL a placé cette Ame dans de telles circonſtances qu'elle eſt un SOCRATE ou un NEWTON. En eſtimerez-vous moins la vertu du Sage & le ſavoir du Géometre ? nullement ; la vertu & le ſavoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raiſon.

L'HOMME naît libre ; il agit ſans contrainte & ſe détermine pour ce qui lui paroît le meilleur. Il peut donc être regardé à juſte titre comme l'Auteur de ſes actions ; ces actions peuvent

CHAPITRE LVII.

lui être imputées comme à la Cauſe immédiate qui les produit. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas l'Auteur des principes de ſes déterminations; mais dans quel ſyſtême prouve-t-on qu'il le ſoit ? Il uſe du pouvoir qu'il a reçu d'agir; il en uſe avec plaiſir & connoiſſance; c'en eſt aſſez.

INTERROGEZ les Partiſans les plus zélés de la *Liberté d'indifférence*: ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce ſont très-rares & peu importans; & que l'Homme eſt preſque toujours mû par des raiſons. Faites un pas en avant; & demandez d'où proviennent ces raiſons ? vous obtiendrez bientôt des réponſes qui vous prouveront que vos Adverſaires ont dans l'Eſprit les mêmes idées que vous.

MAIS, n'allez point aux Philoſophes: interrogez le Peuple. Demandez-lui pourquoi ADRASTE aime mieux céder à ſes paſſions que de les combattre ? il vous répondra, ADRASTE n'a point eu d'éducation; il s'eſt toujours trouvé dans de mauvaiſes Compagnies. Mais pourquoi ADRASTE n'a-t-il point eu d'éducation ? pourquoi ces mauvaiſes Compagnies ? le Peuple ne va pas juſqu'à ces pourquoi; & combien de Philoſophes qui ſont ici Peuple !

ADRASTE aime mieux céder à ſes paſſions que de les combattre, parce que ſon Entendement manque du degré de perfection néceſſaire pour lui faire diſtinguer le vrai bien du bien apparent, & que ſes affections & la diſpoſition naturelle de ſon Corps favoriſent la déciſion de l'Entendement.

MAIS, pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces affections, cette diſpoſition naturelle du corps ?

LE manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés & mille autres circonſtances ont concouru à ces effets.

MAIS, toutes ces circonſtances ſont extérieures & ne dépendent point originairement du fait d'ADRASTE. Elles dérivent d'un enchaînement infini de Cauſes & d'effets, & cet enchaînement tient au Syſtême général.

L'HOMME vertueux eſt celui qui ſe conforme à l'Ordre: l'Homme vicieux eſt celui qui trouble l'Ordre. Nous eſtimons l'un, nous méſeſtimons l'autre: nous ſerrons le Diamant, nous jetons le Caillou.

LE mérite eſt vertu ou perfection: le démérite eſt vice ou imperfection.

CHAPITRE LVIII.

Des Loix Divines & Humaines conſidérées dans le ſyſtême de la néceſſité.

LES différentes eſpeces de Loix qui ſont preſcrites aux Hommes ſont différentes ſources de déterminations.

LE but de la RÉVÉLATION eſt de nous fournir les plus puiſſans motifs pour nous porter au bien.

MAIS, pourquoi ce Divin Flambeau n'éclaire-t-il pas tous les Hommes? pourquoi la craſſe ignorance, l'idolatrie monſtrueuſe, la folle ſuperſtition régnent-elles ſur de très-grandes parties du Genre humain?

VOUS l'avez appris: le Syſtême général renfermoit cette diverſité de perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs,

CHAPITRE LVII.

les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. ſont les Cauſes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Cauſes & IL a approuvé qu'elles euſſent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit *bon*. Par une ſuite du même Plan DIEU a voulu que la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut degré de perfection morale où l'Humanité puiſſe parvenir.

QU'ON ne demande donc point ſi la RÉVÉLATION eſt *néceſſaire* ou ſimplement *utile*: elle eſt abſolument néceſſaire pour porter les Hommes au plus grand degré de la Perfection ou du Bonheur. Mais il eſt une infinité de degrés de Perfection ou de Bonheur au-deſſous de celui-là.

HÉROS Chrétiens réjouiſſez-vous! faites retentir les airs de chants d'allégreſſe! célébrez l'AUTEUR de l'Univers. Vous êtes au ſommet de la Perfection.

HÉROS Chrétiens, ne vous énorgueilliſſez point! *qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifieriez vous comme ſi vous ne l'aviez point reçu?*

CHAPITRE

CHAPITRE LIX.

De la Priere, dans le ſyſtême de la Néceſſité.

SI tout a été arrangé dès le commencement; ſi les événemens naiſſent les uns des autres par une génération néceſſaire; ſi l'Univers ſe développe comme un grand Arbre; pourquoi lever les mains & les yeux vers le Ciel; pourquoi adreſſer à la SAGESSE ÉTERNELLE des Prieres également indiſcretes & ſuperflues?

CE langage n'eſt point du tout celui de la Philoſophie dont j'expoſe ici les grands principes. La Priere eſt l'hommage naturel que la Créature doit à ſon CRÉATEUR. La Priere a été prévue. Elle entroit dans le Plan général: elle y entroit comme moyen de Graces & de Sanctification. Elle y entroit encore comme un lien de Charité, deſtiné à rappeller aux Hommes des beſoins & un PERE communs.

CHAPITRE LX.

Des Peines & des Récompenſes de la Vie à venir; dans le Syſtême de la néceſſité.

QU'ENTENDS-JE! Les plaintes ameres, les cris perçans que pouſſe vers le Ciel une multitude de Scélérats ou de Malheureux qui n'ont été, qui ne ſont, & qui ne ſeront tels qu'en vertu de l'Ordre préétabli.

CHAPITRE LX.

NON, ces cris ne m'allarment point. De cette Vallée de misere je m'élance dans le séjour de l'Éternité. Là, je vois tous les Hommes jouir du Bonheur, mais dans une proportion relative au degré de perfection morale qu'ils ont eu ici bas. Tous avancent sans cesse de perfection en perfection. Tous sont contens de la place qu'ils occupent, parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit, & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des places plus relevées; la distance du fini à l'infini étant infinie. En un mot; les moins Heureux s'écrient qu'ils préférent infiniment leur état à la non-existence.

IL est des Récompenses & des Peines: il est un Bonheur & un Malheur à venir. Les Récompenses, suites naturelles de la vertu, iront sans cesse en augmentant, parce que l'Ame se perfectionnera sans cesse. Les Peines, suites naturelles du vice, iront sans cesse en diminuant, parce qu'elles rapprocheront sans cesse le vicieux de l'Ordre & que DIEU veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures: la Justice est dans cet ETRE ADORABLE la BONTÉ dirigée par la SAGESSE.

NOUS serons jugés, non sur ce qu'on suppose que nous aurions pu faire & que nous n'aurons pas fait, mais uniquement sur ce que nous aurons fait. Et ce Jugement ou cette Imputation consistera à traiter chaque Homme relativement au degré de perfection ou d'excellence qui se trouvera en lui.

CELUI-LA sera jugé le plus vertueux dont la vertu aura été plus habituelle. La vertu ne consiste pas dans un trait: elle se forme de l'assemblage d'une multitude de traits dont la variété, la beauté & l'accord composent une Vie.

TACHEZ donc de contracter l'habitude de la Vertu: fortifiez en vous cette habitude, & votre nature sera d'être vertueux.

CHAPITRE LXI.

De l'Habitude en général.

LES mouvemens que les Objets impriment au Cerveau l'Ame les reproduit; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de facilité à les reproduire.

SI deux ou pluſieurs mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille reproduire un de ces mouvemens, il arrivera preſque toujours que les autres mouvemens ſe reproduiront en même tems.

VOILA l'Habitude. Comment ſe forme-t-elle? queſtion infiniment intéreſſante, & dont l'éclairciſſement répandroit le plus grand jour ſur toutes les opérations de notre Ame. Que ſont, en effet, ces opérations, ſinon des mouvemens & des répétitions de mouvemens?

L'HABITUDE naît dans l'Enfance: elle ſe fortifie dans la Jeuneſſe: elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril: elle eſt indeſtructible dans la Vieilleſſe.

L'HABITUDE tient donc à l'état des fibres. Elle ſe forme pendant qu'elles ſont aſſez ſouples pour ſe prêter aux impreſſions qu'elles reçoivent. Elle ſe fortifie à meſure que les actes ſe réiterent & que les fibres acquierent plus de ſolidité.

CHAPITRE LXII.

CHAPITRE LXII.

De la maniere dont l'Habitude ſe forme.

LA répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change juſqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle eſt compoſée ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre & au degré de l'impreſſion reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules la fibre devient plus facile à mouvoir dans un ſens que dans tout autre. Les ſucs nourriciers ſe conformant à la poſition actuelle de ces molécules, ſe placent en conſéquence. La fibre croit; ſa ſolidité augmente, la diſpoſition contractée ſe fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins ſuſceptible d'impreſſions nouvelles.

CHAPITRE LXIII.

Comment l'Habitude s'affoiblit & ſe fortifie.

SI le mouvement imprimé à une fibre n'y eſt pas répété ou qu'il ne le ſoit qu'au bout d'un fort long eſpace de tems, l'efficace de la diſpoſition primitive & des mouvemens inteſtins, ſouvent contraires, effacera peu à peu dans cette fibre le pli qui avoit commencé à s'y former, & l'Habitude ne ſe contractera point.

IL en ſera de même ſi la fibre éprouve ſucceſſivement un grand nombre d'impreſſions différentes. Ces impreſſions ſe

détruiront mutuellement, & la fibre ne retiendra aucune détermination particuliere.

CHAPITRE LXIV.

EXCEPTEZ de ces cas celui où une fibre reçoit une ſi forte impreſſion que l'effet en eſt permanent & atteint juſqu'à la Vieilleſſe. Il eſt un terme au-delà duquel les molécules élémentaires ne ſauroient changer de ſituation. La Force qui agit ſur les élémens des Corps a ſes loix. Ces loix ſont les réſultats néceſſaires des rapports qu'a le Sujet de cette Force avec le Sujet de la Matiere. Mais l'un & l'autre nous ſont inconnus.

PLUS une fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impreſſions qu'elle a contractées. Les molécules une fois diſpoſées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles poſitions.

CE que je viens de dire d'une fibre doit s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.

CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, ſource des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere.

LA facilité avec laquelle les fibres encore tendres ſe prêtent aux premieres impreſſions qu'elles reçoivent, la réſiſtance qu'elles apportent à contracter de nouveaux plis dès qu'elles ſe ſont endurcies juſqu'à un certain point, ſont la vraie ſource des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere, &c.

CHAPITRE LXIV.

L'AME eſt un Etre qui agit par l'intervention d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame ſont modifiées par l'état du Corps.

L'ÉTAT du Corps eſt déterminé par la naiſſance & par les impreſſions du dehors.

LE Corps eſt une Production organique qui réſulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

LE degré d'activité de chaque Individu conſpirant fixe cette proportion.

LE Corps apporte donc en naiſſant des déterminations particulieres, en vertu deſquelles il eſt plus ou moins ſuſceptible de certaines impreſſions.

LES mêmes Objets ne produiſent donc pas les mêmes effets ſur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naiſſance un ton, des rapports qui le diſtinguent de tout autre.

LE changement d'état que ſubit un Cerveau immédiatement après la naiſſance par l'impreſſion des Objets, eſt toujours en raiſon compoſée de l'activité de ces Objets & de la diſpoſition primitive des fibres.

TOUT mouvement qui affecte le Siege de l'Ame change la maniere d'exiſter de l'Ame, & ce changement eſt une perception ou une ſenſation.

LA diverſité des perceptions & des ſenſations dépend donc

CHAPITRE LXIV.

de la diverſité des mouvemens que les Objets excitent dans le Siege de l'Ame.

TOUT changement dans l'exiſtence de l'Ame lui eſt agréable, déſagréable ou indifférent.

TOUTE maniere d'exiſter dont l'Ame deſire la continuation eſt plaiſir.

TOUTE maniere d'exiſter dont l'Ame deſire la ceſſation eſt déplaiſir.

TOUTE maniere d'exiſter dont l'Ame ne deſire ni la continuation ni la ceſſation lui eſt indifférente.

LE plaiſir & la douleur ſont les effets néceſſaires d'une loi qui veut qu'à un certain état du Cerveau réponde conſtamment dans l'Ame une certaine modification.

LE ſentiment qui accompagne cette modification, le deſir qu'elle excite, l'acte qui le ſuit ſont des réſultats néceſſaires de la nature de l'Ame.

COMME Etre ſentant, l'Ame ſe porte néceſſairement vers les Objets qui ſont propres à lui procurer du plaiſir, & ſe détourne néceſſairement de ceux qui ſont propres à lui cauſer de la douleur.

COMME Etre mouvant, l'Ame agit plus facilement ſur des fibres encore ſouples, que ſur des fibres déja endurcies, ſur des fibres douées d'une certaine tendance au mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que ſur des fibres douées d'une tendance oppoſée ou différente.

L'AME ſe plait dans l'exercice facile de ſes Forces.

CHAPITRE LXV.

Du plaiſir & de la douleur.

LE plaiſir & la douleur ſont de trois genres.

IL eſt des plaiſirs & des douleurs purement phyſiques ou corporels, qui n'affectent que la Partie inférieure & groſſiere de l'Ame, la Faculté ſenſitive.

IL eſt des plaiſirs & des douleurs ſpirituels, qui affectent principalement la partie ſupérieure de l'Ame, l'Entendement & la Réflexion.

IL eſt des plaiſirs & des douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les plaiſirs & les douleurs de l'Imagination ſont la plupart de ce genre.

LES Plaiſirs & les douleurs du premier genre ſont le partage de l'Enfance. Ceux du troiſieme genre affectent ſur-tout la premiere Jeuneſſe. Ceux du ſecond genre ſont l'appanage de la Raiſon.

Nous ignorons quelle eſpece de mouvement produit telle ou telle eſpece de plaiſir, telle ou telle eſpece de douleur phyſique.

MAIS nous ſavons que tout mouvement eſt ſuſceptible d'augmentation, & que le même mouvement, qui dans un certain degré nous a cauſé du plaiſir, commence à nous cauſer de

de la douleur dès qu'il paſſe ce degré & qu'il tend à déſunir les molécules des fibres.

CHAPITRE LXVI.

L'INTENSITE' de la douleur eſt proportionnelle au nombre des molécules déſunies & au tems employé à les déſunir. Un tems plus court ſuppoſe un plus grand effort.

LE plaiſir phyſique conſiſtera donc en général dans une douce agitation, dans un léger ébranlement, dans de petites & de très promptes vibrations des molécules.

DE cette douce agitation au mouvement qui opere la déſunion il y a bien des degrés. Tous ces degrés ne compoſent qu'une même chaîne.

CHAPITRE LXVI.

Des effets qui réſultent de l'impreſſion des Objets ſur les Sens de l'Enfant.

LE plaiſir étant attaché de ſa nature à un certain mouvement, le penchant que l'Ame témoigne ſouvent dès l'Enfance pour certains Objets, réſulte du mouvement que ces Objets impriment à un ou pluſieurs Sens ou à différentes parties du même Sens.

L'ÉLOIGNEMENT de l'Ame pour d'autres Objets dérive d'une impreſſion contraire.

L'APTITUDE ou l'inaptitude à un mouvement ſuit de la Génération.

CHAPITRE LXVI.

UN Enfant recherche certains alimens, il ſe plait à certains tons, il ſe déclare pour certaines couleurs; c'eſt que les papilles de ſa Langue ont avec certains Sels ou certains mélanges des rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels & d'autres mélanges: c'eſt que les mouvemens des fibres de l'Ouie & de celles de la Vue deſtinées à tranſmettre à l'Ame certaines vibrations de l'Air & de la Lumiere ſont plus dans la proportion néceſſaire au plaiſir, que ceux des autres fibres.

LES premieres impreſſions de plaiſir que l'Ame éprouve à la préſence d'un Objet déterminent ſa maniere de penſer à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

LA maniere de penſer détermine la maniere d'agir.

L'AME recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ſes penchans les plus décidés.

LA fréquence des actes décide le penchant. Elle augmente la diſpoſition au mouvement. Plus de mobilité facilite plus le rappel & rend les images plus vives. Plus de vivacité dans les images met plus d'activité dans les deſirs.

CHAPITRE LXVII.

De l'Education considérée dans ses effets les plus généraux.

LA force de l'Education modifie la force du Naturel. L'Education eſt une ſeconde naiſſance qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

En offrant aux Sens dans un certain ordre une ſuite variée d'Objets, elle diverſifie les mouvemens des Organes. Par là elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

Ces Facultés, ces Talens, ces Affections ſont différentes manieres de goûter l'exiſtence, différentes ſources de plaiſir.

Les modifications de l'exiſtence ſont ce qui la caractériſe & fixe ſa valeur.

L'Education ne crée rien; mais elle met en œuvre ce qui eſt créé. Elle reçoit des mains de la Nature une Machine admirable dans ſa compoſition, & qui, ſelon qu'elle eſt maniée, produit la toile la plus groſſiere ou un Chef-d'œuvre des Gobelins.

CHAPITRE LXVIII.

CHAPITRE LXVIII.

De ce qui constitue la perfection de l'Education.

LA perfection de l'Éducation consiste à multiplier les mouvemens du *Sensorium* le plus qu'il est possible ; à combiner ces mouvemens de toutes les façons assignables & conformes à la destination de l'Individu ; à établir entre ces mouvemens une liaison en vertu de laquelle ils se succedent dans le meilleur ordre ; enfin, à rendre habituel tout cela.

CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie les effets de l'Education.

MAIS comme l'Éducation ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à son tour l'Éducation ; & c'est à bien connoître la Force du Naturel que consiste principalement le grand Art de diriger l'Homme.

ARATOR plante des Chênes dans un terrein léger & graveleux : ils languissent ; leurs jets sont foibles, pâles, en petit nombre. ARATOR ! vous vous méprenez : le Chêne mâle & vigoureux ne se plait que dans une terre compacte & nourrissante : mais la Vigne saura trouver dans ce terrein aride des sucs proportionnés à la finesse & à la volatilité de son nectar.

CHAPITRE LXX.

Des diſpoſitions naturelles de l'Eſprit.

LE matériel de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie eſt une certaine nature de fibres, une certaine diſpoſition du Cerveau.

LE ſpirituel de ces Facultés eſt un certain exercice de la Force motrice de l'Ame, d'où naiſſent différentes idées & différentes combinaiſons d'idées; ou pour parler plus exactement, c'eſt l'Ame elle-même en tant qu'elle agit ſur différens points du *Senſorium* & qu'elle modifie différemment ſon action.

LE degré de perfection de chaque Faculté répond donc à l'état des fibres qui ſont les inſtrumens de cette Faculté.

L'EXPÉRIENCE ſeule manifeſte cet état. Elle apprend quels ſont les Objets qui agiſſent ſur le Cerveau avec le plus de force; quels ſont les mouvemens que les fibres contractent avec le plus de facilité.

LES idées attachées à ces mouvemens ſeront celles que l'Ame aimera le plus à reproduire & à combiner, parce qu'elle le fera avec moins de travail.

IL en eſt des fibres qui ſervent aux opérations méchaniques, comme de celles qui ſervent aux opérations intellectuelles. Elles ont, ainſi que ces dernieres, leurs déterminations primitives, que l'expérience découvre, & en vertu deſquelles le

CHAPITRE LXX.

Corps eſt plus ou moins propre à certains mouvemens & à certaines ſuites de mouvemens.

Du commerce mutuel de ces deux ordres de fibres nait l'harmonie qui regne entre les Sens & les Membres.

L'EFFET de cette harmonie eſt un tel accord entre les impreſſions d'un ou de pluſieurs Sens & les mouvemens d'un ou de pluſieurs Membres, que les uns répondent aux autres.

Le plus ou le moins de juſteſſe d'un ou de pluſieurs Sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou pluſieurs Membres, la ſoupleſſe plus ou moins grande de ces derniers décident du plus ou du moins de diſpoſition à certaines Profeſſions ou à certains Arts.

L'EXTREME juſteſſe de l'Oreille, ſon accord parfait avec l'Organe de la Voix, la grande flexibilité de cet Organe forment une diſpoſition naturelle pour le Chant. Un coup d'Oeil ſûr & prompt, une Imagination qui ſaiſit & retrace avec force & juſteſſe les images qui ſe peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la main à exprimer par ſes mouvemens les traits de ces images ſont des diſpoſitions naturelles pour le Deſſin.

UNE heureuſe Mémoire conduit à l'Étude des Faits. Un grand fonds d'Imagination & un penchant marqué pour l'Harmonie ſont le Germe du Poëte. Une Attention ſoutenue & beaucoup de cette ſorte d'Imagination qui ſaiſit les Propriétés d'une Figure, les rapports & les combinaiſons des nombres & des grandeurs annoncent le Géometre.

CHAPITRE LXXI.

En quoi conſiſte principalement la ſageſſe de l'Education dans la maniere dont elle démêle les diſpoſitions naturelles de l'Eſprit & dont elle les met en œuvre.

LA ſage E'ducation démêle ces diſpoſitions naturelles & s'y conforme. Elle ſait imaginer les expériences propres à les lui faire connoître. Comme ULISSE elle ſait découvrir ACHILLE & le rendre à ſa véritable deſtination. Fidele à ſuivre la Nature, induſtrieuſe à la ſeconder elle met chaque Cerveau à ſa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Perſuadée qu'il n'eſt point de Tête ſi diſgraciée qui ne puiſſe figurer dans le Monde moral, elle ne ſe rebute point, & le mauvais ſuccès de ſes premieres épreuves ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raiſonnable dans ſes deſirs, parce qu'elle eſt fort éclairée, elle n'a point la ſotte ambition de vouloir monter tous les Cerveaux ſur les tons les plus élevés. Elle ſait ſe borner quand la Nature le demande & renoncer ſans chagrin à faire un Artiſte, quand il n'y a de la matiere que pour faire un Laboureur. Elle ne cherche point la pêche fondante ſur l'E'pine, le muſcat parfumé ſur la Ronce. Inſtruite de l'utilité de chaque Production, elle n'en mépriſe aucune. Le déſordre ſeul lui déplait. Une heureuſe diſpoſition laiſſée ſans culture, un Talent déplacé, voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à ſa nature; & elle préfere ſagement l'excellence dans un Genre inférieur à la médiocrité dans un Genre ſupérieur. Elle croit que la maſſe du bonheur départi au Genre humain ſe forme par la réunion des ſervices particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point

CHAPITRE LXXII.

qu'il falloit ſur la Terre des Mouſſes, des Vers, des Limaçons, comme il y falloit des Pommiers, des Bœufs, des Chameaux.

CHAPITRE LXXII.

Des diſpoſitions naturelles du Cœur.

LA Vertu, comme les Talens, tient beaucoup au phyſique. Elle ſe façonne dans la matrice comme l'Oeil, l'Oreille, la Main. On naît tempérant, humain, courageux, comme on naît Muſicien, Deſſinateur, Poëte. Le Cœur a com..e l'Eſprit ſes fibres, ſes humeurs, ſon méchaniſme.

DES fibres douées d'une grande élaſticité, un ſang bouillant & qui ſe porte avec impétuoſité dans le cœur donnent à l'Homme un certain ſentiment de ſes Forces, qui eſt inſéparable de la confiance en ces Forces, & cette confiance eſt le principe du courage. Des Papilles médiocrement ſenſibles, un eſtomac qui demande peu ſont la cauſe naturelle de la ſobriété. Un genre nerveux délicat, une Imagination qui peint avec aſſez de force pour faire reſſentir à l'Ame quelque choſe d'analogue à ce qu'éprouvent les Malheureux conſtituent le matériel de la pitié. Des ſolides d'une élaſticité tempérée, des humeurs difficiles à émouvoir, une bile peu abondante ſont le phyſique de la douceur.

CHAPITRE LXXIII.

Comment l'Education cultive & ennoblit les diſpoſitions naturelles du Cœur.

L'ÉDUCATION ennoblit ces Dons de la Nature & les éleve par degrés au rang des Vertus morales. Elle tranſplante dans ſes Jardins ces Plantes ſauvages : la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie ; donne des graces à leur port, augmente la vivacité & la variété de leurs couleurs, releve le goût & le parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empreſſe de répondre à ſes ſoins.

PAR un ſage régime l'Éducation prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'utile, & en l'uniſſant inſéparablement à la Raiſon, elle lui donne ſon véritable luſtre.

L'ÉDUCATION modere la trop grande énergie d'un tempérament vertueux en le dirigeant ſans ceſſe vers ſa fin naturelle. Les idées d'ordre, de beauté, de convenance qu'elle fait entrer dans l'Entendement inſtruiſent l'Ame du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu avec ſon Bonheur ; & l'heureuſe expérience qu'elle fait de cet exercice fortifie en elle le goût de la Vertu.

CHAPITRE LXXIV.

CHAPITRE LXXIV.

Du régime de l'Education à l'égard des Tempéramens vicieux.

LA Nature eſt ſouvent vicieuſe. Les plus mauvaiſes diſpoſitions ſont un préſent de la naiſſance comme les diſpoſitions les plus heureuſes. Il eſt des vices de tempérament comme il eſt des vertus de tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide, le Porc glouton & l'Ane ſobre, le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'EDUCATION prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux : elle ne le combat point à force ouverte. Les coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au principe de la Vie. Elle ſe conduit avec plus d'art. Au lieu d'oppoſer au Torrent l'inflexibilité de la roche, elle ne lui oppoſe que la ſoupleſſe de l'oſier. Elle ſe laiſſe pénétrer juſqu'à un certain point; elle cede avec meſure : elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du courant & groſſir ſes eaux. Elle parvient ainſi peu-à-peu à ſurmonter ſa violence, à empêcher ſes débordemens, à modérer ſa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliſer. Ses eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur vont rendre à la Société des ſervices de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

CE n'eſt donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux,

CHAPITRE LXXIV.

qu'à le contenir dans certaines limites & à faire une juſte application de cette Force, que l'E'ducation déploie ſon Génie. Elle veut du mouvement : il eſt l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeſte Léthargie. Mais, elle ne redoute pas moins un trop grand mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand ſoin tout ce qui pourroit exciter un ſemblable mouvement dans des fibres diſpoſées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne ſeroit pas abſolument momentané. L'état actuel des molécules élémentaires des fibres, leur arrangement, leur poſition reſpective s'en reſſentiroient plus ou moins ; & ce changement, quelque léger qu'il fût, ſeroit toujours un nouveau degré de propenſion ajouté à ceux que les fibres poſſéderoient déja.

Cet effet ſeroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de ſenſations agréables & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéreſſée. Elle reproduiroit ces ſenſations ; & en les reproduiſant elle augmenteroit la diſpoſition des organes à les tranſmettre. Elles acquerroient ainſi plus de vivacité & ſolliciteroient l'Ame plus fortement.

CHAPITRE LXXV.

CHAPITRE LXXV.

De la liaiſon qui eſt entre les Talens & de celle qui eſt entre les Vertus. Que l'Education s'applique à connoître ces liaiſons, à les fortifier, à les étendre.

UN Talent ſe lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'eſt rien d'abſolument iſolé. Une même chaîne réunit tout; pénetre le Phyſique & le Moral; embraſſe tous les mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Eſprit, tous les ſentimens du Cœur.

L'EDUCATION ſuit le fil de cette chaîne: ſes yeux perçans le démêlent lorſqu'il eſt preſqu'imperceptible: ils découvrent des liaiſons qui échappent au commun des Hommes. L'Education s'applique à fortifier ces liaiſons, à les étendre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale; & c'eſt à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ſes ſoins.

ELLE hâte lentement cet important ouvrage. Scrupuleuſe imitatrice de la ſage Nature, elle ne va point par ſauts. Elle ne précipite point ſon œuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton que le Rameau qui doit le nourrir n'ait acquis une certaine conſiſtance.

ELLE ne multiplie point les Branches aux dépens du Trone. La conſervation & l'accroiſſement de celui-ci forment toujours

le grand objet de ſon travail; & elle eſt auſſi ſévere à retrancher tout ce qui pourroit l'épuiſer, qu'intelligente à cultiver ſes Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle ſe donne bien de garde d'affoiblir le Talent dominant, la Vertu diſtinctive. Elle ſait que c'eſt dans ce Talent, dans cette Vertu que ſe trouve la plus grande perfection du Sujet, la ſource la plus ſûre & la plus féconde des ſervices que la Société peut en retirer. L'Education eſt donc très-attentive à conſerver au Sujet ce qui conſtitue, en quelque ſorte, ſon Eſſence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les traits qui le caractériſent, à les rendre ineffaçables.

CHAPITRE LXXVI.

CHAPITRE LXXVI.

De l'univerſalité des Talens.

IL apparoît de tems en tems de ces Cerveaux heureux, de ces Prodiges du Monde moral qui offrent aux yeux étonnés des ſemences de preſque tous les Talens. La Nature ſemble s'être plûe à leur prodiguer ſes Dons les plus rares, à y concentrer des Richeſſes qu'elle a coutume de partager très-inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire, Imagination, Jugement, Attention, Génie, perfection des Sens, diſpoſition des Organes, tout paroît concourir à rendre ces Cerveaux des Inſtrumens univerſels des Sciences & des Arts. L'Ame qui poſſede un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vaſte Empire des Sciences. Elle a les Qualités, l'eſpece de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.

CHAPITRE LXXVII.

CHAPITRE LXXVII.

De la conduite de l'Education à l'égard de l'univerſalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profuſion n'exige pas moins d'art dans l'Education qu'une triſte ſtérilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie; ils ne tendent pas tous avec la même force à ſe développer. Ils ſont les réſultats néceſſaires d'une Organiſation très-compliquée: dans une ſemblable Organiſation une parfaite égalité de tendance ſeroit preſqu'impoſſible. L'Education s'attachera donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces penchans naiſſans. Un Jardinier expérimenté & intelligent ſait démêler les Boutons qui promettent le plus & leur conſerver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la ſeve à ſe porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur dérober une nourriture néceſſaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

LA Démocratie dans les Talens n'eſt pas ſujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dans l'État civil. Une Monarchie bien réglée a conſtamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à ſon but, & ce but eſt une gloire plus ſolide. Elle penſe plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de ſûreté & de promptitude. Elle favoriſe plus efficacément le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pouſſe pas néanmoins également toutes les Branches de ſon Commerce; elle ne cultive pas avec le même ſoin toutes les Sciences & tous les Arts. Cela ne

CHAPITRE LXXVII.

la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais elle étend davantage les Branches de ſon Commerce dont elle a lieu d'eſpérer de plus ſûrs profits, des richeſſes plus durables: elle donne de plus puiſſans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels ſes Sujets ſont le plus propres. Par là elle atteint dans certains Genres à une perfection qui lui acquiert ſur ſes Voiſins un empire plus glorieux que celui qui naît de la conquête.

L'ACTIVITÉ de l'Ame eſt bornée: c'eſt un Feu qui ne peut embraſer qu'une certaine quantité de matiere. Le trop diviſer, c'eſt l'affoiblir; le concentrer ſur un petit nombre de corps, c'eſt l'entretenir & l'augmenter. Réuniſſez donc ces rayons trop divergens, & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive lumiere. Ils pénétreront les tiſſus les plus ſerrés, décompoſeront les corps les plus durs.

MAIS, ſi l'Education ne ſe laiſſe point entraîner aux appas ſéduiſans de l'univerſalité des Talens, d'un autre côté elle eſt éloignée d'étouffer des diſpoſitions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles ſont celles qui par leur liaiſon avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de luſtre, à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens ſecondaires ſont chers à l'Education. Ce ſont de petits Ruiſſeaux deſtinés à groſſir une Source, de petites Forces qui conſpirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche ſe communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords, le ton principal doit être accompagné de tous ſes harmoniques.

CHAPITRE LXXVIII.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux, & de l'art avec lequel l'Education ſait les rendre utiles.

IL eſt des Talens, il eſt des Goûts purement curieux, & qu'on admire à-peu-près comme certains Inſectes à cauſe de leur ſingularité ou de leur induſtrie. L'Education, qui ramene tout à l'utile, imite ces Phyſiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Inſectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

BON, attiré par l'éclat & la variété des couleurs de certaines Araignées, fixe ſur elles des regards curieux. Il obſerve qu'elles renferment leurs œufs dans une eſpece de Bourſe ou de Coque d'une ſoie très-fine & très-luſtrée. Il contemple avec un ſecret plaiſir la maniere induſtrieuſe dont cette Coque eſt conſtruite, arrêtée, défendue. Mais il n'en demeure pas là: le curieux eſt entre les mains du Sage le fil qui conduit à l'utile: BON imagine de faire travailler ces araignées pour l'uſage de l'Homme. Il raſſemble un grand nombre de ces Inſectes; il recueille avec ſoin leurs Coques juſques là inconnues ou négligées, & après avoir donné à la ſoie qui les compoſe les préparations convenables, il en forme des Tiſſus d'une beauté parfaite, des Tiſſus ſupérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette ſoie des Goûtes pareilles à celles que la Chymie ſait extraire de la ſoie des Vers, & le mérite des nouvelles Goûtes l'emporte à quelques égards ſur celui des anciennes.

RÉAUMUR

CHAPITRE LXXVIII.

RÉAUMUR ſuivant avec ſa ſagacité ordinaire les Teignes domeſtiques, admire la façon ingénieuſe de leurs Fourreaux, l'art avec lequel elles ſavent les fixer, les alonger, les élargir. La même matiere qui ſert à vêtir l'Inſecte ſert à le nourrir. RÉAUMUR obſerve avec ſurpriſe que les excrémens des Teignes ont préciſément la couleur du drap qu'elles ont rongé. L'action de leur eſtomac n'a altéré en rien la vivacité de la teinte. Cette obſervation qui ſeroit demeurée ſtérile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de RÉAUMUR une forme utile. Il lui vient en penſée de propoſer aux Peintres de s'aſſortir de poudres colorées auprès des Teignes, en leur faiſant ronger des draps de toutes couleurs & de toutes nuances de couleur.

LE jeune ORNITHOPHILE eſt paſſionné des Oiſeaux & ſur-tout des Oiſeaux de Proie. Il en remplit ſes appartemens, & il lui reſte à peine de la place pour loger ſa propre Perſonne. Il n'a de commerce qu'avec eux; ils lui tiennent lieu de tout. Il paſſe des journées entieres à contempler leur bec crochu, leurs ſerres tranchantes, leurs couleurs nuées, ondées, tranchées. Il ſait le nombre de leurs groſſes plumes, & il n'eſt pas une écaille de leurs jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapacité l'enchantent, le tranſportent. Il treſſaille de joie quand ils accourent au leurre & qu'ils déchirent la viande qu'il leur préſente. Il déplore alors le ſort de ceux qui ſont inſenſibles à ces plaiſirs; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puiſſe vivre heureux ſans quelque connoiſſance des Oiſeaux de Proie. L'Education ſourit de l'enthouſiaſme d'ORNITHOPHILE, & appercevant ſous cette écorce ſinguliere les germes d'un Obſervateur & d'un Naturaliſte, elle projette de les développer. Elle conduit ORNITHOPHILE dans une Bibliotheque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornithologie, où elle lui montre ſes chers Favoris peints d'après le naturel. ORNITHOPHILE, qui a l'Imagination pleine des Ori-

CHAPITRE LXXVIII.

ginaux, découvre bientôt des défauts dans les Copies : ici, c'eſt un bec trop recourbé; là, c'eſt un œil qui n'eſt pas aſſez ouvert ou une tête trop applatie : ailleurs, c'eſt un Corſage trop effilé, des couleurs mal rendues, une queue trop courte ou trop fermée, des doigts mal proportionnés, &c. Toutes ces remarques ſont juſtes, & l'E'ducation ne manque point de les approuver. Elle propoſe enſuite à ORNITHOPHILE de jeter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire particuliere de chaque Oiſeau. Il n'en trouve pas les deſcriptions moins défectueuſes que les Figures, & il indique bien des particularités qu'il a obſervées & qui ont été omiſes. L'E'ducation applaudit au Naturaliſte naiſſant, & flattant adroitement ſon Amour propre, elle l'invite à écrire ſes obſervations & à les perfectionner, afin de les communiquer aux Maîtres de l'Art. ORNITHOPHILE ſe laiſſe aiſément perſuader : il ſe met à écrire; les découvertes ſe multiplient; l'Eſprit d'obſervation ſe développe, & l'E'ducation n'a plus qu'à le porter ſur d'autres ſujets d'Hiſtoire naturelle ou de Phyſique.

PHIDIAS a un talent particulier pour imiter en pâte tout ce qu'il voit. L'E'ducation ſubſtitue à cette pâte une Pierre molle; elle arme les mains de PHIDIAS d'un Ciſeau; elle en fait un Sculpteur.

ARCHYTAS, encore Enfant, ne peut détacher ſes yeux de deſſus un Moulin; & il a à peine l'uſage bien libre des doigts qu'il ſe met à contrefaire la Machine. L'E'ducation feint d'admirer beaucoup ſa petite invention; & en lui en indiquant cependant d'une maniere indirecte les défauts les plus ſenſibles, elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges, excité par ſon goût naturel ARCHYTAS conſtruit un grand nombre de Moulins, & le dernier conſtruit a toujours quelque degré de ſupériorité ſur le précédent. ARCHYTAS acquiert ainſi une certaine adreſſe des doigts, un certain ſentiment des proportions

CHAPITRE LXXVIII.

méchaniques dont l'Education prévoit assez les suites & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vue, elle offre successivement aux yeux d'ARCHYTAS des Moulins de différentes constructions plus composés les uns que les autres. Le jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas, sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins l'Éducation fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus, à celles-ci d'autres Machines plus composées & plus curieuses. ARCHYTAS que ces nouveautés enflamment de plus en plus, atteint en peu de tems à une dextérité singuliere & à un degré d'intelligence peu commun à son âge. Il est déja Méchanicien par goût & par pratique : mais la Théorie lui manque, & sans elle il ne sauroit aller bien loin. L'Education, qui connoît ses besoins, travaille incessamment à lui inculquer les principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle suit dans ses instructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à suivre dans les instructions pratiques : elle conduit ARCHYTAS du simple au composé, du connu à l'inconnu. Elle irrite sa curiosité ; elle aiguise sa pénétration. Enfin, elle lui dévoile les mysteres les plus profonds de cette belle Science. Par ces soins éclairés, par cette heureuse culture ARCHYTAS devient le plus célebre Méchanicien de son Siecle. Il a commencé par des imitations grossieres des Machines les plus communes ; il finit par l'invention de Métiers qui exécutent seuls les plus belles Etoffes.

CHAPITRE LXXIX.

CHAPITRE LXXIX.

Du ſoin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Eſprit.

QUELLE que ſoit la nature du plaiſir, il eſt certain qu'il ne ſe trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la puiſſance & la réſiſtance, entre la dépenſe que l'Ame fait de ſes Forces & l'acquiſition qui réſulte de cette dépenſe.

SI la réſiſtance ſurmonte trop la puiſſance; ſi l'Ame dépenſe beaucoup pour ne rien acquérir ou pour acquérir très-peu, elle ne ſentira que les efforts, & ce ſentiment ſera un ſentiment déſagréable, une pure fatigue.

SI, au contraire, la réſiſtance eſt telle qu'elle cede graduellement aux efforts de la puiſſance, l'Ame aura du plaiſir, & elle en aura d'autant plus, que ces richeſſes croîtront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ſes progrès par une comparaiſon plus exacte & plus ſuivie.

ETUDIEZ donc la portée actuelle des Eſprits, des Talens, des Facultés; & vous entretiendrez conſtamment entre la puiſſance & la réſiſtance cette proportion admirable qui tend les reſſorts de l'Ame ſans les affoiblir. Ces reſſorts une fois fauſſés par une réſiſtance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il ſeroit enſuite difficile de rétablir.

ECARTEZ le dégoût: il eſt inſéparable de la pareſſe qui éteint toutes les Facultés. Imitez la nature: elle parvient par

la voie du plaiſir à une fin néceſſaire. Elle a attaché la conſervation de l'Individu & celle de l'Eſpece à des ſenſations très-agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la perfection par la route du plaiſir, vous la conduirez ſûrement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter! combien de Talens étouffés ou dégénérés dès leur naiſſance par une culture mal entendue! Non; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une ſemblable culture.

CHAPITRE LXXX.

CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Eſprit ou de la gradation qu'on obſerve dans l'acquiſition de ſes Connoiſſances.

L'ESPRIT végete comme le Corps. Il eſt une gradation néceſſaire dans l'acquiſition de nos Connoiſſances & dans le developpement de nos Talens, comme il en eſt une dans l'accroiſſement de nos Membres. Il n'eſt point en notre pouvoir de doubler, de tripler dans un inſtant le degré d'un Talent; de paſſer ſans milieu d'une vérité d'un genre à une vérité d'un autre genre; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un ſujet.

CELA eſt d'une évidence parfaite. Les moyens par leſquels nous acquérons des idées & ceux par leſquels nous opérons entraînent par eux-mêmes la ſucceſſion. L'œil, l'oreille, la main ſont des inſtrumens qui n'agiſſent que ſucceſſivement. Le cerveau ne reçoit que de la même maniere leurs impreſſions. La lecture, la converſation, l'expérience, la méditation ſont inſéparables de la ſucceſſion. L'Ame ne ſauroit ſaiſir

CHAPITRE LXXX.

tout d'un coup les rapports qui lient deux vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'idées moyennes, & toute la Théorie du Raiſonnement repoſe ſur ce principe. Les Génies les plus pénétrans, les plus profonds ne ſe diſtinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur vue plus étendue ſaiſit des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas, ils volent; mais toujours leur vol eſt-il ſucceſſif.

PARCOUREZ toutes les Sciences & tous les Arts; ſuivez toutes les découvertes, toutes les inventions & vous verrez qu'il n'en eſt point qui n'ait ſon échelle, ſes gradations, ſon mouvement. Tantôt l'échelle ſe trouvera compoſée d'un très-grand nombre d'échelons diſtribués irréguliérement; tantôt le nombre des échelons ſera fort petit & leur diſtribution réguliere; tantôt la ligne parcourue ſera une ligne droite, tantôt ce ſera une courbe très-compoſée, très biſarre. Les circonſtances, la nature du ſujet, la lenteur ou la rapidité des Eſprits, la diſette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

CE ſeroit aſſurément un Ouvrage bien intéreſſant que celui qui expoſeroit ſous nos yeux dans une ſuite de Tableaux les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage ſeroit la meilleure Introduction à l'Hiſtoire de l'Eſprit humain. Les Mémoires que les Phyſiciens & les Naturaliſtes publient en ſeroient d'excellens Matériaux. L'Eſprit d'obſervation qui s'y montre par-tout eſt l'Eſprit univerſel des Sciences & des Arts. C'eſt cet Eſprit qui va à la découverte des Faits par la route la plus ſûre, & qui voit toujours naître ſous ſes pas des vérités nouvelles. Mais quelle eſt la Science où les progreſſions de cet Eſprit ſoient exprimées par une ſuite de degrés plus nombreuſe, plus étendue, plus liée que dans la Géométrie!

CHAPITRE LXXX.

Nous la voyons cette Science, aujourd'hui ſi ſublime, naître comme un Ver des fanges du Nil, tracer en rampant les bornes des Poſſeſſions, ſe fortifier peu à peu, prendre des ailes, s'élever au ſommet des Montagnes, meſurer d'un vol hardi les Plaines céleſtes, percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'EDUCATION dreſſera donc ſon plan d'Inſtruction ſur la génération la plus naturelle des idées. Elle choiſira dans chaque ſujet celles qui ſeront les plus lumineuſes, les plus intéreſſantes, les plus capitales. Elle les diſtribuera ſuivant leurs rapports les plus prochains. Elle en compoſera des ſuites qui repréſenteront fidélement la marche de l'Eſprit dans la recherche du vrai. Elle conſervera tous les milieux néceſſaires, & ne ſupprimera que ceux qui pourroient cauſer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ſes ſoins un Edifice dont toutes les pieces communiquent les unes avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenues faciles, agréables. Elle ſuivra dans les proportions les ornemens, les ameublemens la loi ſévere que lui impoſera la deſtination de l'Edifice. Elle ne confondra point l'économie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théatre avec celle d'un Arſenal. Lorſqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorſque les idées naiſſent les unes des autres, que les comparaiſons, les images, les tranſitions ne ſervent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les chaînons de la chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ſes Facultés avec une aiſance, un agrément qui en aſſurent les progrès.

CHAPITRE LXXXI.

CHAPITRE LXXXI.

Réflexions générales ſur les Méthodes d'Inſtruction.

SI nous jugeons ſur les principes que nous venons de poſer du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'inſtruction de la Jeuneſſe, & qui s'annoncent ſous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchiſmes*, &c, quels ſeront les réſultats d'un ſemblable examen ?

CET enchaînement naturel des vérités qui contribue tant à les graver dans la Mémoire y ſera-t-il bien obſervé ? Les Forces de l'Ame, y ſeront-elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente ? La Curioſité, toujours ſi agiſſante, y recevra-t-elle la nourriture propre à aiguiſer ſon appétit ? L'agréable y conduira-t-il toujours à l'utile ? Des fleurs, mélangées & diſtribuées avec goût, y cacheront-elles des épines qu'il ſeroit dangereux de laiſſer appercevoir ? L'Eſprit y embellira-t-il la Raiſon ; la Raiſon y ennoblira-t-elle l'Eſprit ? Au lieu de la vivacité, de la délicateſſe & du badinage léger du Dialogue, n'y éprouverons-nous point le froid, la peſanteur & le ſérieux d'une Diſſertation ? N'y verrons-nous point avec ſurpriſe l'Architecture Gothique du onzieme Siecle miſe en œuvre dans des E'difices du dix-ſeptieme ? N'y remarquerons-nous point des Colonnes énormes employées à ſoutenir un ſimple Dais, & de petits Pilaſtres appellés à porter le poids immenſe d'une Voûte ? Les diſtributions n'y offriront-elles point d'embarras & d'obſcurité ? Les Avenues n'y ſeront-elles point des Labyrinthes ?

CHAPITRE LXXXII.

De la maniere d'enſeigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchiſme à l'uſage des Enfans, qu'on dit fait par un habile Homme : j'y vois à la tête cette Queſtion ; qu'eſt-ce que DIEU ? La Réponſe eſt auſſi ſenſée que la Demande ; DIEU eſt un Eſprit infini & tout parfait, éternel, tout puiſſant, préſent par-tout. Quoi donc ! un ſeul de ces Attributs ſuffiroit pour abſorber le Philoſophe le plus profond, & vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous ſi inutilement ſa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie Elémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites LE lui connoître ſous les images ſenſibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur abſent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir à ſes beſoins & à ſes plaiſirs.

JE continue à feuilleter ce Catéchiſme ; & je trouve dès la ſeconde ou la troiſieme Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Eſprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les diſcours d'un Domeſtique ignorant & ſuperſtitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confeſſe ingénument que je ne connois point l'utilité de ces inſtructions ; & je ſouhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philoſophie Orientale.

CHAPITRE LXXXII.

LA maniere de préſenter les Dogmes de la RELIGION aux Enfans n'eſt guere moins abſurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet aſſemblage de termes obſcurs, métaphyſiques & quelquefois contradictoires. Eſt-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur ? ou n'eſt-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholaſtique ?

QUE dirons-nous encore de la Morale, déja ſi ſeche par elle-même, & qu'on prend ſoin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuſe cathégorie de vertus & de vices ?

POUR moi, ſi j'avois à dire ma penſée ſur l'Inſtruction des Enfans, ſujet ſi important, ſi rebattu, mais ſur lequel on ne ſauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchiſmes me paroiſſent inutiles ou même nuiſibles à cette fin. Je voudrois ne parler de DIEU & de la RELIGION à l'Enfant que lorſque ſa Raiſon auroit atteint une certaine maturité. Il me ſemble que l'idée aſſez claire & toujours préſente du Pouvoir paternel ſuffit pour diriger cet âge tendre, ſans qu'il ſoit beſoin d'y faire intervenir la notion pſychologique d'un Eſprit Infini dont il ne ſauroit concevoir l'exiſtence. Quand je vois un Enfant joindre les mains à demi, lever vers le Ciel des yeux qui ne diſent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux & d'une voix mal articulée une Priere qu'il a appriſe avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune Singe qui répéte ſa leçon. De telles Prieres ne ſauroient être d'aucune utilité pour celui qui les fait ni édifiantes pour ceux qui les écoutent ; & elles jettent même une ſorte de ridicule ſur ce que la Religion a de plus ſaint. Je voudrois donc n'entretenir d'abord l'Enfant que des choſes les plus ſenſibles, que des Objets qui s'offriroient à lui tous les jours. Je n'oublierois point que ſi nous ſommes Machines, c'eſt ſurtout à cet âge, & que les reſſorts de cette Machine qu'il s'agit

CHAPITRE LXXXII.

de monter ſont les Sens. J'inſtruirois l'Enfant de ſes Devoirs ſans paroître l'en inſtruire. J'en reſſerrerois le nombre le plus qu'il me ſeroit poſſible, en les déduiſant des relations les plus prochaines, les plus eſſentielles, des relations qui auroient pour objets immédiats ſon propre Corps, ſes Parens & les Perſonnes avec leſquelles il auroit à vivre. Je l'intéreſſerois à l'obſervation de ces Devoirs principalement par le bien naturel qui en réſulte. Je les lui ferois goûter en les lui rendant toujours utiles, & en en banniſſant avec ſoin la gêne, le dégoût & le chagrin. La table, le jeu, la promenade ſeroient l'Ecole où il recevroit ſes inſtructions. Les Fables de LA FONTAINE l'amuſeroient utilement. Je ſaiſirois toutes les occaſions qui s'offriroient naturellement de gliſſer dans ſon Ame quelque vérité, de développer dans ſon Cœur quelque ſentiment. J'exciterois ſon petit amour propre par des éloges & des récompenſes diſpenſés à propos & par une émulation bien ménagée. Je le formerois à la réflexion en converſant ſouvent avec lui & en lui laiſſant une grande liberté de m'interrompre & de dire tout ce qu'il penſeroit. Je ferois rencontrer ſous ſes pas, comme par haſard, une de ces merveilles de la Nature dont tous les yeux ſont frappés: je lui en développerois peu-à-peu les particularités les plus curieuſes & les plus à ſa portée. Je lui ferois deſirer de voir d'autres Objets de ce genre. Je l'acheminerois enſuite inſenſiblement à s'enquérir de l'Auteur de ces choſes. Je lui ferois chercher, & je chercherois avec lui cet ESPRIT inviſible qui ſemble nous dire par-tout, Me voici. J'échaufferois ſa curioſité pour cet ETRE le plus intéreſſant de tous les Etres; & je la ſatisferois en LUI faiſant connoître ſur-tout par ſes Attributs moraux. Je m'attacherois à lui rendre DIEU aimable, à imprimer pour LUI dans ſon Cœur le même amour, & s'il étoit poſſible un amour plus vif, que celui qu'il reſſentiroit pour ſes Parens les plus chers. Je me ferois une eſpece de devoir de ne parler jamais de DIEU qu'avec un air de recueillement & en accompagnant la prononciation de ce NOM Auguſte

CHAPITRE LXXXII.

de geſtes propres à faire ſur l'Eſprit de l'Enfant une impreſſion mêlée de joie & de reſpect. Je lui montrerois ce tendre PERE preſſé ſans ceſſe du ſoin de ſes Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vétement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à ſoie, le Nid d'un Oiſeau ſeroient mes démonſtrations. Le ramenant enſuite à lui-même, je lui ferois remarquer le nombre & l'excellence des biens par leſquels DIEU a voulu diſtinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrirois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JÉSUS-CHRIST ſous la relation ſimple & tout-à-fait intelligible d'un Envoyé, dont la Miſſion a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui ſe repent & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ſes yeux la route du Salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger.* J'accoutumerois le jeune Homme à enviſager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ſes occupations, aſſaiſonner tous ſes plaiſirs, embellir autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette idée riante, *je ſerai éternellement heureux*, l'accompagnât par-tout, qu'elle aſſiſtât à ſon coucher & à ſon lever; qu'elle le ſuivît dans la compagnie & dans la ſolitude, qu'elle diſſipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans ſon Ame. Je ferois ſouvent retentir à ſes oreilles ce Chant d'allégreſſe, *paix ſur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.*

CHAPITRE LXXXIII.

Du Caractere.

QUAND un Talent s'eſt développé juſqu'à un certain point; quand une Vertu ou un Vice ont pouſſé des racines aſſez profondes, ils deviennent, pour ainſi dire, un centre d'attraction qui exerce ſa puiſſance ſur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés ſpirituelles & corporelles ſe reſſentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau ſe modelant ſur ſon impreſſion, façonne en conſéquence les ſucs nourriciers, & leur donne un arrangement relatif au ton dominant.

DE là naît le Caractere, qui n'eſt que l'enſemble ou le réſultat des diſpoſitions habituelles.

CHAQUE Talent, chaque Profeſſion, chaque E'tat a ſon Caractere que l'Obſervateur attentif découvre, que le Moraliſte étudie, que le Légiſlateur conſulte.

LA multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même Sujet rend le Caractere plus compliqué, d'une décompoſition plus difficile.

ON a dit que c'eſt un Caractere bien fade que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment aſſez bien cette extrême médiocrité en tout genre, ce parfait uniſſon de pluſieurs riens, de pluſieurs qualités manquées, qui laiſſent un Homme dans une indétermination ſi complete qu'on ne ſait à quelle claſſe il appartient ni quelle valeur lui aſſigner. Un tel Homme n'a proprement ni talent ni vertu ni vice. Il en eſt de ces Carac-

CHAPITRE LXXXIV.

teres indéterminés, comme de ces Viſages qui n'ont point de phyſionomie, parce qu'ils n'ont aucun trait qui faille.

Il faut que l'E'ducation s'induſtrie beaucoup pour trouver dans un Fond auſſi ingrat quelque diſpoſition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas déſeſpérer de ſes ſoins. Souvent la Nature ſe plait à cacher des Dons eſtimables ſous des apparences qui promettent peu. Elle veut être ſollicitée à ſe produire; & elle ne ſe découvre qu'à ceux qui ſavent l'interroger.

CHAPITRE LXXXIV.

Du pouvoir de l'E'ducation.

C'Est un grand pouvoir que celui de l'E'ducation : l'Univers eſt plein de ſes effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées; elle peut accorder aux uns des diſpoſitions qu'elle refuſe aux autres; mais ces diſpoſitions que deviendroient-elles ſi l'E'ducation ne s'en ſaiſiſſoit pour les faire valoir ? C'eſt elle qui rend aſſez ſouvent les Membres d'une même Famille auſſi différens entr'eux que le ſont les Habitans de Climats éloignés. C'eſt elle qui fait fleurir aujourd'hui ſur les bords de la Seine & ſur ceux de la Tamiſe un Peuple de Savans, à la place duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'eſt elle qui conſerve à la Chine depuis près de trois mille ans ſa Religion, ſes Loix, ſes Mœurs, ſes Sciences & ſes Arts. C'eſt elle enfin qui tranſportera quelque jour ſur les Rives ſauvages de l'Amazone les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain ſtupide en Métaphyſicien profond.

D'où vient la diſtance énorme qui ſépare l'immortel NEWTON du Pâtre groſſier ? La Nature n'auroit-elle pas pétri leurs Cerveaux du même limon ; auroit-elle mis dans l'un des parties qui ne ſe trouveroient point dans l'autre ; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines parties tout autrement qu'elle ne les auroit arrangées dans l'autre ? Non ; le Cerveau du Pâtre a eſſentiellement les mêmes organes, la même ſtructure, le même tiſſu que celui du Philoſophe ; & ſi ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'eſt pas tel qu'il eût fait de NEWTON, placé dans les Orcades, le NEWTON qu'on a vu briller à Londres. L'Éducation a opéré ce prodige dont nous cherchons la cauſe prochaine : elle a élevé le Philoſophe au ſein de la Lumiere ; elle a laiſſé ramper le Pâtre dans l'épaiſſe Nuit.

CHAPITRE LXXXV.

CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même ſujet.

LE pouvoir de l'E'ducation ne ſe borne point à cette Vie : il perce au-delà du tombeau, & porte ſes heureuſes influences juſques dans l'E'ternité.

APRÈS s'être développé par degrés inſenſibles, l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ſes Forces, il exerce toute ſon Activité, il goûte la plénitude de l'exiſtence. Mais ce Solſtice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit ; ſes Forces s'affoibliſſent ; ſon Activité diminue ; & cet affoibliſſement graduel le conduit inſenſiblement à la vieilleſſe, qui eſt ſuivie de la mort.

CHAPITRE LXXXV.

L'HOMME, cet Etre excellent, dans lequel nous découvrons tant de traits d'une origine céleſte, ne vivroit-il donc que la vie de l'E'phemere ? Tant de vertus, tant de lumieres, tant de capacités à acquérir n'auroient-elles pour fin que d'embellir un inſtant le tableau changeant de l'Humanité, en rendant à la Société des ſervices néceſſaires ?

LA Raiſon peut élever ces doutes, parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle deſireroit qui ne finît point, & qu'ignorant le Plan de l'Univers, elle ignore ſi ce deſir s'accorde avec ce Plan. Mais lorſqu'elle réfléchit profondément ſur la ſimplicité de l'Ame & ſur les PERFECTIONS DIVINES, elle y découvre des motifs ſuffiſans pour ſe perſuader que l'Ame continuera d'exiſter après la deſtruction du Corps groſſier qu'elle anime aujourd'hui. S'il reſte là-deſſus quelques inquiétudes à la Raiſon, c'eſt ſur le beſoin que l'Ame a d'un Corps pour exercer ſes Facultés. La RÉVÉLATION vient diſſiper ces inquiétudes en enſeignant aux Hommes le Dogme important de la RÉSURRECTION, Dogme ſi conſolant, & en même tems ſi conforme aux notions les plus ſaines de la Philoſophie. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vues ſur l'Homme. ELLE a placé au-dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieuſe. ELLE a ſemé ſur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux ; ELLE a voulu qu'il y prît ſes premiers accroiſſemens, qu'il y portât ſes premiers fruits ; & ELLE s'eſt propoſée de le tranſplanter un jour dans un Terrein plus fertile, où il recevra la culture propre à donner à ſes productions toute la perfection qu'elles ſont capables d'acquérir.

L'ÉDUCATION commence ici bas ce grand ouvrage. Elle prépare le Cœur & l'Entendement pour cet E'tat futur : elle les rend propres à habiter le Séjour de la Vertu & de la Lumiere,

MAIS

CHAPITRE LXXXV.

MAIS, qu'eſt-ce que ce Germe qui doit ſe développer un jour avec tant d'éclat ? Un voile épais le dérobe à nos foibles yeux & ne laiſſe à notre curioſité avide que la reſſource des conjectures. Ce Germe ſeroit-il un Corps organique de matiere éthérée ou d'une matiere analogue à celle de la Lumiere ? Seroit-il le véritable Siege de l'Ame ? Le Corps *calleux* n'en ſeroit-il que l'enveloppe groſſiere ? Les eſprits animaux, deſtinés à tranſmettre à ce Corps éthéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impreſſions durables, ſource de la *Perſonnalité ?* Les eſprits animaux eux-mêmes ſeroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumiere ou de la Matiere électrique ? L'action des Viſceres n'auroit-elle pour but que de ſéparer ce Feu élémentaire des alimens dans leſquels on ſait qu'il eſt renfermé ? Les nerfs ne ſeroient-ils que les cordons deſtinés à la tranſmiſſion de cette Matiere dont la rapidité eſt ſi merveilleuſe ? Le Corps éthéré contiendroit-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi eſpere & que S. PAUL nomme Corps *ſpirituel*, par oppoſition au Corps *animal* ? La Réſurrection ne ſeroit-elle que le développement prodigieuſement accéléré de tous ces Organes ? Une Lumiere céleſte, infiniment plus active que la liqueur qui opere le développement du Germe groſſier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel ?

TOUT n'eſt que changement & que développement. Contenus originairement en petit dans des Germes les Corps organiſés ne font que ſe développer, & l'inſtant où ce développement commence eſt ce que nous nommons improprement *Génération.* La Nature prépare de loin ſes Productions ; elle les fait paſſer ſucceſſivement par différentes formes pour les élever enfin au dernier terme de leur perfection. Quelle diſtance entre la Plante renfermée encore dans la Graine & cette même Plante parvenue à ſon parfait accroiſſement ! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître, entre ce Ver

CHAPITRE LXXXV.

hériſſé de poils qui rampe peſamment ſur la terre & qui ne ſe nourrit que d'alimens groſſiers, & cet Animal paré des plus riches couleurs, qui fend l'air d'un vol léger & qui ne vit que de roſée ! Cependant, la Chenille eſt un véritable Papillon ſous une forme empruntée. La main ſavante & délicate d'un SWAMMERDAM ou d'un RÉAUMUR fait faire tomber ce Maſque & produire à nos yeux ſurpris les parties propres au Papillon.

L'HOMME ne paroît point non plus ici bas ſous ſa véritable forme : ce n'eſt point lui que nous voyons ; ce n'eſt que cette Enveloppe terreſtre qu'il doit rejeter. La mort, ſi redoutable au Vulgaire, n'eſt pour une Ame philoſophique que la mue qui doit précéder une heureuſe transformation.

PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES
SUR LA
CAUSE PREMIERE
ET SUR SON EFFET.

Et vidit DEUS cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.
Genes. I, v. 31.

DISCOURS

PRELIMINAIRE

sur l'utilité de la Métaphyſique & ſur ſon accord avec les Vérités eſſentielles de la RELIGION.

*TOUS les Etres ont leurs rapports. Les conſéquences de ces rapports ſont des Loix. La Métaphyſique conſidere ces rapports : elle en obſerve l'enchaînement & les effets. L'Homme, le plus parfait des Etres terreſtres, eſt auſſi celui dont les rapports ſont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute la Nature, & la Nature tient à l'*ETRE *des* ETRES.

L'UTILITE de la Métaphyſique eſt donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modeſtement du fait : elle recherche ce qui eſt, & en généraliſant les idées, elle s'éleve par degrés à la PREMIERE RAISON *des Choſes.*

LA Métaphyſique voit la RELIGION *comme une maîtreſſe Roue dans une Machine. Les effets de cette Roue ſont déterminés par ſes rapports aux Pieces dans leſquelles elle s'engrene. La* RELIGION *parle d'une* Alliance, *d'un* MÉDIATEUR, *de* récompenſes *& de* peines à venir. *Ces termes puiſés dans le langage des Hommes & pour des Hommes expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur ſont des rapports certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur ne ſont pas moins certains, & ils ſe manifeſtent déja ici bas.*

AINSI, ſoit que l'on admette une néceſſité proprement dite dans les actions morales ; ſoit que l'on nie cette néceſſité, rien ne

change : la Religion eſt toujours le Tréſor de la Grace. La vertu & le vice demeurent ce qu'ils ſont : leurs conſéquences ſont infaillibles ; elles dérivent de la Nature des Choſes.

DIEU voit l'Homme de bien & le Méchant comme IL *voit le Froment & l'Yvraie. Ce ſont différens degrés de l'Echelle terreſtre. DIEU a voulu l'exiſtence de ces degrés parce qu'ils entroient dans la compoſition de ce Monde :* IL *a voulu l'exiſtence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la compoſition de l'Univers :* IL *a voulu l'Univers, parce que l'Univers étoit* Bon. *DIEU ne* récompenſe *donc point ;* IL *ne* punit *point, à parler métaphyſiquement : mais* IL *a établi un Ordre en conſéquence duquel la vertu eſt ſource du bien, le vice ſource du mal.*

CE ſeroit donc en vain que le Vicieux voudroit s'autoriſer d'un Enchaînement néceſſaire : il n'en ſera pas moins vrai qu'il éprouvera un mal proportionné au degré de ſon imperfection. Mais le Vicieux peut ceſſer de l'être : il ceſſera de l'être dès qu'il le voudra : il le voudra dès qu'il aura été placé dans des circonſtances propres à lui faire diſtinguer ſûrement le meilleur réel du meilleur apparent.

TELLE eſt l'idée que la Raiſon ſe forme de la fin principale des peines : elles ſont le moyen qui ramenera à l'Ordre tous les Etres qui auront eu le malheur de s'en écarter. L'Ame eſt une Force dirigée eſſentiellement *vers le bien : un degré de perfection acquis conduit à un autre degré.*

DANS ce Syſtême la difficulté ſe réduit donc à demander ; pourquoi DIEU *a créé un Monde dans lequel le mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule au bien ? La ſolution de cette queſtion eſt dans l'*ESSENCE *de l'*ENTENDEMENT DIVIN. *La Métaphyſique n'entreprend point de ſonder ces profondeurs :*

elle ſe borne à découvrir que l'Univers eſt la Production de l'ETRE SUFFISANT A SOI, *& dont les* PERFECTIONS *n'ont point d'autres bornes que* SA NATURE.

EN approfondiſſant la Méchanique de notre Etre, la Métaphyſique apperçoit dans l'Amour-propre *le Principe de toutes nos Actions: & ce Principe n'eſt pas plus oppoſé à la* RELIGION *que celui de la néceſſité. L'Amour-propre eſt l'Amour du bonheur; & qui pourroit douter que l'Amour du bonheur ne ſoit le reſſort qui meut les Hommes? La* RELIGION *en leur annonçant des récompenſes & des peines, fait-elle autre choſe que tendre davantage ce reſſort? L'Amour-propre eſt dans une belle Ame la ſource de la Bienveuillance univerſelle, parce que le ſentiment de la perfection eſt inſéparable de celui du bonheur. L'Entendement peut s'obſcurcir & ſe méprendre dans le diſcernement des biens & des maux. Mais l'Amour-propre ne perd point de ſon activité: l'Homme ne ceſſe point de ſentir & de vouloir ſon bonheur.*

ECLAIREZ donc l'Homme ſur le bonheur; enſeignez-lui qu'il le trouvera dans celui de ſes Semblables & dans l'obſervation des rapports qu'il ſoutient avec eux; laiſſez à l'expérience à le convaincre de la vérité de ces principes, & vous en ferez un Agent moral.

JE l'ai dit dans ma Préface; je le répete ici: la RELIGION *conſidérée ſous ſon vrai point de vue, peut s'allier aux idées les plus philoſophiques: mais ceux qui manient la* RELIGION *n'ont pas toujours aſſez de Philoſophie dans l'Eſprit. Ils s'imaginent que tout eſt perdu lorſqu'on donne à un mot un ſens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un principe par ſes conſéquences; & au lieu de s'aſſurer de la vérité du principe; ils examinent ce qui en réſulteroit s'il étoit admis. C'eſt ainſi que*

ſans y penſer ils aſſerviſſent la raiſon à l'opinion, la RELIGION *au préjugé, & qu'ils fourniſſent à l'incrédule les armes les plus dangereuſes.*

VOUS donc qui vous intéreſſez ſincérement aux progrès de la RELIGION, *qui eſt la Vérité, ne vous ſcandaliſez point lorſqu'un Philoſophe oſe vous dire que l'Homme eſt une Machine phyſico-morale conſtruite pour exécuter une certaine ſuite de mouvemens. Mais ſi vous êtes appellés par état à gouverner cette Machine; ſachez quel en eſt le Mobile; étudiez la maniére de le mettre en jeu, & vous dirigerez à votre gré les opérations de la Machine.*

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

INTROD.

J'Ai donné dans les Conſidérations précédentes des principes ſur l'E'conomie de notre Etre: je reprends ici quelques-uns de ces principes: je les lie à d'autres principes plus généraux ou relatifs. Je tâche d'en compoſer une ſuite où ils ſoient expoſés avec netteté & préciſion. Je vais à ce qui me paroît le plus certain, & je ne me détermine point par les conſéquences. Ce qui eſt, eſt. Les détails n'entrent point dans mon plan: je veux ſaiſir les groſſes Branches & non les Rameaux.

PHILOSOPHES qui êtes au-deſſus du préjugé & qui recherchez le fond des Choſes! c'eſt à vous que j'adreſſe ces principes: jugez; & dites-moi ſi je ſuis dans l'erreur.

PEUPLE des Philoſophes! Théologiens paſſionnés! je n'écris point pour vous: condamnez-moi; votre improbation fera mon éloge.

ESPRITS juſtes! Cœurs vertueux! étudiez mes principes: ils vous rendront plus juſtes & plus vertueux encore.

ESPRITS faux! Cœurs vicieux! ne me liſez point: vous deviendriez plus faux & plus vicieux encore.

PREMIERE PARTIE.

DE LA CAUSE PREMIERE.

CHAPITRE I.

Le Monde ſucceſſif, preuve d'une CAUSE NÉCESSAIRE.

CHAP. I.

LE Monde eſt ſucceſſif : ſon état actuel eſt l'effet immédiat de ſon état antécédent. Une Génération ſuccede à une autre Génération, une forme à une autre forme, un mouvement à un autre mouvement.

LA ſuite de ces états divers n'eſt pas infinie. Chaque état a néceſſairement ſa Cauſe hors de ſoi : la ſomme de toutes ces Cauſes individuelles a donc néceſſairement SA CAUSE hors de ſoi.

CETTE CAUSE extérieure à la Chaîne immenſe qui forme l'Univers; cette CAUSE qui a en ſoi la raiſon de SON Exiſtence; cette CAUSE ſans LAQUELLE rien n'exiſteroit eſt la CAUSE NÉCESSAIRE.

CHAPITRE II.

Des ATTRIBUTS *de la* CAUSE NÉCESSAIRE.

QUELS ſont les ATTRIBUTS de cette CAUSE ? ELLE a agi : obſervons SES Effets : ils nous manifeſteront SES ATTRIBUTS.

L'UNIVERS exiſte : la CAUSE qui l'a produit eſt donc PUISSANTE. L'Univers eſt un Syſteme de rapports : la CAUSE qui l'a produit eſt donc INTELLIGENTE. L'Univers renferme des Etres heureux : la CAUSE qui l'a produit eſt donc BIENFAISANTE.

CHAPITRE III.

De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS.

MAIS ces ATTRIBUTS ADORABLES réſident dans l'ETRE EXISTANT par SOI : ils n'ont donc aucune raiſon *extérieure* de limitation. Ils ſont néceſſairement ce qu'ILS ſont. ILS ne le ſont pas dans un certain degré : ILS le ſont *abſolument*.

L'ETRE NÉCESSAIRE a donc toute la PUISSANCE, toute la SAGESSE, toute la BONTÉ poſſibles. IL eſt l'ETRE ABSOLUMENT PARFAIT.

SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.

CHAPITRE I.

De la Bonté de l'Univers.

CHAP. I. L'EFFET répond à ſa Cauſe. L'Univers eſt l'Effet de la CAUSE NÉCESSAIREMENT PARFAITE : il a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir. Il eſt bien.

CHAPITRE II.

De l'Unité de l'Univers.

L'UNIVERS eſt un ; parce qu'il eſt tout ce qui pouvoit être. La CAUSE PREMIERE a produit le plus grand effet poſſible. DIEU a voulu & a voulu en DIEU. SA VOLONTÉ efficace a rendu actuel tout ce qui étoit poſſible. DIEU continue à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL eſt eſſentiellement ce qu'IL a été & ce qu'IL ſera.

CHAPITRE III.

Continuation du même ſujet.

L'UNIVERS eſt un encore dans les rapports des Parties au Tout & des moyens à la fin. Cette fin eſt le bonheur des Etres ſentans & intelligens. Les moyens ſont les rapports de ces Etres entr'eux & aux Objets environnans.

CHAPITRE IV.

Motif de la Création.

DIEU a créé parce qu'IL étoit DIEU. SES PERFECTIONS vouloient des Etres qui goûtaſſent l'exiſtence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, IL a ſatisfait à soi. IL les aime, parce qu'IL s'aime LUI-MEME de l'Amour le plus parfait.

CHAPITRE V.

De la PROVIDENCE.

LA VOLONTÉ qui a créé & qui conſerve eſt la PROVIDENCE.

DIEU eſt préſent à toutes les Parties de l'Univers : IL l'a fait. IL connoît les Loix des Etres matériels & des Etres intelligens : IL a ordonné ces Loix ; IL a formé ces Etres. IL ne prévoit pas ; IL voit. L'avenir eſt pour LUI comme le préſent, un Monde qui ſe développera comme ce Monde développé. IL découvre les Effets dans leurs Cauſes. Que dis-je ! il n'y a qu'une Cauſe, qu'un Effet ; DIEU, l'Univers.

CHAPITRE VI.

Un ſeul Univers étoit poſſible.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu différens Univers aſpirer à l'exiſtence. La SAGESSE n'a point choiſi entre ces Univers le meilleur. Un ſeul Univers étoit poſſible : c'étoit celui dont DIEU a dit *qu'il étoit bon.* Il étoit bon, parce qu'il répondoit aux PERFECTIONS de la CAUSE. Il étoit le Plan de la SAGESSE, l'Objet de la PUISSANCE qui n'a point d'autres bornes que la Nature des Choſes.

CHAPITRE VII.

De l'Origine du Mal.

LE Mal entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers ? Il étoit l'Effet néceſſaire des limites naturelles de la Création. L'Univers eſt auſſi bon qu'il pouvoit l'être. Il n'eſt pas auſſi bon que ſa CAUSE : il n'eſt pas l'ETRE EXISTANT PAR SOI.

LES déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Un bien exclut un autre bien ; une propriété s'oppoſe à une autre propriété ; un arrangement répugne à un autre arrangement, une Force à une autre Force, un degré à un autre degré. Le DIVIN GÉOMETRE a vu le *maximum* & le *minimum* de tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un Problême digne de SA PROFONDE SAGESSE.

CHAPITRE VIII.

Etat de la queſtion.

POURQUOI DIEU ne détruit-il pas le Mal à ſa naiſſance ? la grêle dans la nuée ?

DIEU agit par les Cauſes ſecondes. Il a voulu que ces Cauſes produiſiſſent leurs Effets, & que ces Effets devinſſent Cauſes à leur tour. Voilà le fait. Tel eſt le fondement le plus ſolide de nos jugemens ſur l'Etat des Choſes & la ſuite des Événemens.

CHAP. IX. La queſtion ſe réduit donc à celle-ci : pourquoi DIEU préfere-t-IL d'agir par les Cauſes ſecondes à agir immédiatement?

CHAPITRE IX.

Réponſe à la queſtion.

CETTE queſtion eſt irréſoluble : elle tient à des Connoiſſances qui ne ſont peut-être données à aucune Créature ; parce que ces Connoiſſances touchent à la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

RENFERMONS-NOUS donc ſagement dans cette propoſition : DIEU agit par les Cauſes ſecondes : cela étoit conforme à SA SAGESSE ; cela étoit bon.

CHAPITRE X.

Des Miracles.

LORSQUE le cours de la Nature paroît tout à coup changé ou interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il eſt l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut être faux & le Miracle reſſortir encore des Cauſes ſecondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du Bien qui devoit en réſulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires. Mais s'il eſt des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroit dans le Plan comme moyen néceſſaire de bonheur. Dans l'un & l'autre cas l'effet eſt le même pour la Foi.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

DES LOIX.

CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

CHAP. I.

LES Loix ſont les réſultats des rapports qui ſont entre les Etres.

CHAQUE Etre a ſon Eſſence qui le diſtingue de tout autre; & cette Eſſence eſt le fondement de ſes rapports.

LES Loix ſe différencient donc comme les Etres. Chaque Etre a ſes Loix.

CHAPITRE II.

De l'invariabilité des Loix.

L'ESSENCE des Etres eſt invariable : ils ſont ce qu'ils ſont.

LES Loix des Etres, fondées ſur leur Eſſence, ſont donc invariables. Le Fer ſe porte vers l'Aimant, le Tigre ſe jette ſur le Daim, le Voluptueux pourſuit le plaiſir, le Séraphin brûle pour DIEU de l'amour le plus ardent, en vertu des Loix établies. Ces Loix très-différentes entre elles ſont également conſtantes. Les Forces phyſiques & les Forces intellectuelles ſont également déterminées à produire leurs Effets. Ces Effets ſont néceſſaires : ils découlent de rapports immuables. Chaque Etre décrit ſa courbe : celle de l'Araignée, beaucoup moins compoſée que celle du Singe, l'eſt beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces courbes ne ſont que des portions infiniment petites de la Courbe prodigieuſement variée qui compoſe l'Univers. L'INTELLIGENCE SUPREME connoît SEULE l'équation de cette Courbe.

QUATRIEME PARTIE.

DES

LOIX DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

L'Homme, Etre mixte.

CHAP. I.

L'HOMME eſt un Etre mixte. Il tient par ſon Corps aux Subſtances matérielles ; par ſon Ame aux Subſtances ſpirituelles.

L'HOMME ſent qu'il exiſte, & la ſimplicité de ce ſentiment tout-à-fait inexplicable par les propriétés de la Matiere, nous conduit à penſer qu'il eſt une modification d'une Subſtance qui n'eſt point Matiere.

CHAPITRE II.

L'Homme, Etre corporel.

EN vertu des rapports que l'Homme ſoutient avec la Matiere, il eſt ſoumis aux Loix du Mouvement & à l'activité des Forces phyſiques.

IL ſe nourrit; il change en ſa propre Subſtance des particules étrangeres: il croît par l'intuſſuſception de ces particules: il engendre des Etres ſemblables à lui.

L'ACTION réciproque & continuée des Solides & des Fluides & l'impreſſion variée des Elémens conſervent, altérent ou détruiſent cette admirable Machine dans le rapport de ſa Conſtitution à l'activité des Cauſes qui agiſſent ſur elle.

CHAPITRE III.

L'Homme, Etre ſpirituel.

COMME Etre ſpirituel l'Homme ſent, apperçoit, juge, veut, agit.

CES différentes opérations ſont l'effet de Facultés qui ont l'Ame pour Sujet. Elles ſont des manieres d'être de ce Sujet.

CHAPITRE IV.

De l'Union de l'Ame & du Corps.

CEs modifications ont une Cauſe extérieure & prochaine: cette Cauſe eſt la Machine organiſée à laquelle l'Ame eſt unie par des nœuds qui ne ſont vraiſemblablement connus que de la SAGESSE QUI les a formés.

LA Loi fondamentale de cette union eſt qu'à l'occaſion des mouvemens qui s'excitent dans le Corps l'Ame eſt modifiée, & qu'à l'occaſion des modifications de l'Ame le Corps eſt mû.

CHAPITRE V.

Des déterminations & de la gradation du Sentiment.

IL n'eſt point de modification de l'Ame qui lui ſoit indifférente. Toutes ſont accompagnées de ſentimens agréables ou déſagréables. Les modifications de la Faculté de ſentir ſont déterminées comme celles de toute autre Faculté.

IL eſt une gradation dans les ſentimens comme il en eſt une dans toutes les Productions de la Nature. L'Inſtrument qui meſureroit les ſentimens auroit, comme celui qui meſure la chaleur, un point d'où l'on commenceroit à compter: au-deſſus de ce point ſeroient les degrés du plaiſir, au-deſſous ceux de la douleur.

CHAPITRE VI.

De l'Amour-propre.

L'AME ſe plaît aux modifications agréables; elle ſe déplaît aux modifications déſagréables. Elle eſt un Etre ſentant: elle veut le Bonheur: elle s'aime elle-même.

CET Amour eſt le Principe fécond des actions de l'Homme, la Loi ſuprême des volontés.

CHAPITRE VII.

L'utile, ſource de plaiſir & des déterminations de l'Amour-propre.

L'AME apperçoit les rapports des Choſes à ſon Bonheur; & cette perception produit un ſentiment agréable.

L'UTILE eſt ſource de plaiſir. Tout ce qui eſt ſource de plaiſir modifie la Faculté de ſentir en raiſon compoſée du caractere de l'Ame & du nombre, de l'eſpece ou de l'intenſité des plaiſirs.

CHAPITRE VIII.

Des premiers Principes du Beau.

L'AME ſe plaît dans l'exercice facile de ſes Facultés : elle eſt un Etre actif ; mais ſon Activité eſt bornée.

L'AME aime donc à ſaiſir des rapports ; mais elle n'aime pas des rapports trop compliqués. Le Beau lui plaît, parce qu'il eſt un & varié : il offre des rapports faciles à ſaiſir. Le Beau paroîtra donc à l'Ame d'autant plus beau qu'il offrira un plus grand nombre de rapports & de rapports faciles à ſaiſir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de ſentimens agréables ou des ſentimens plus vifs. Les rapports des moyens à la fin ſont une ſource de beauté. L'importance de la fin & la ſimplicité des moyens ſont une plus grande beauté encore. L'Homme eſt beau : un Monde eſt plus beau : l'Univers eſt ſouverainement beau : il eſt le Syſtême général du Bonheur.

CHAPITRE IX.

Du Caractere de l'Ame, & des ſources de ſes variétés.

L'AME juge des rapports comme elle a été appellée à en juger. La place qu'elle occupe dans le Syſtême détermine ſa maniere de penſer : ſa maniere de penſer détermine ſes volitions : ſes volitions déterminent ſes actions. L'Eskimaut raiſonnera-t-il comme le François ? ALEXANDRE pouvoit-il penſer

CHAP. X.

comme DIOGÉNE ? Mais il falloit des Eskimaus & des François, un ALEXANDRE & un DIOGÉNE.

LE Caractere de l'Ame eſt ce qui la diſtingue. Les idées & les volontés le fixent. Il exprime la valeur de l'Ame.

DANS un Monde ſucceſſif & varié il ne naît pas deux Etres préciſément ſemblables. La Loi des développemens s'y oppoſeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps organiſé demeure le même un inſtant. Les effets d'une Cauſe toujours changeante ſont néceſſairement variés. La combinaiſon des Cauſes morales avec les Cauſes phyſiques augmente encore la variété.

CHAPITRE X.

De la Perfection morale.

LE Bonheur ſe diverſifie donc comme les Eſprits. L'échelle du Bonheur eſt celle des Etres ſentans & intelligens. Elle eſt celle de la Perfection.

A la tête de cette échelle eſt la Perfection morale. Elle conſiſte dans le nombre, la généralité & la vérité des notions & dans l'obſervation de l'Ordre ou des rapports.

CHAPITRE XI.

De l'origine du plaiſir attaché à la Perfection.

L'Ame ſe complait d'autant plus dans la Perfection morale qu'elle ſaiſit plus fortement les rapports qui en ſont les fondemens.

Ces rapports ſont ceux que l'Homme ſoutient par ſa nature avec les Etres qui l'environnent.

CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle & des Maximes morales.

La Loi Naturelle eſt le réſultat de ces rapports. Les Maximes de la *Morale* en ſont l'expreſſion.

L'Ame juge de la beauté de ces Maximes par leur utilité. Elle les approuve comme des moyens de Bonheur. Elle acquiert d'autant plus de facilité à les pratiquer qu'elle les pratique plus ſouvent. L'habitude à s'y conformer la rend vertueuſe. La Vertu eſt cette habitude : elle eſt un Tempérament de l'Ame.

CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'Ame qui a ce Tempérament fait le bien ſans y réfléchir: elle ne ſauroit faire autrement : ſa nature eſt de faire le bien: elle eſt un Automate bienfaiſant. Elle ne ſe détermine pas par la vue diſtincte des motifs ou des rapports : elle agit par ſentiment; & ce ſentiment eſt le produit des perceptions diſtinctes qui l'ont ſouvent affectée. Il eſt, à proprement parler, une multitude de perceptions confuſes qui viennent frapper l'Ame ſubitement & à la fois, & qu'elle ne démêle point. La Réflexion analyſe le ſentiment : elle en découvre l'origine & la formation : elle eſt le priſme qui décompoſe ce faiſceau d'idées.

CHAPILRE XIV.

L'Amour propre, l'principe des Devoirs.

Les Devoirs naiſſent de l'Amour propre comme de leur Tronc : ils en ſont les Branches & les Rameaux ou plutôt c'eſt l'Ame elle même répandue dans le Tronc & juſques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de vie là où il y a plus de vaiſſeaux, le ſentiment eſt auſſi plus vif dans le Tronc que dans les Branches; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'obſervation emporte une plus grande utilité ſont ceux qui excitent le plus l'Amour propre. Les principes qui ſuppoſent une plus grande perfection dans

l'intelligence qui les saisit & qui les pratique sont ceux qui agissent sur l'Ame le plus fortement. Le plaisir qui naît de la Perfection est proportionné au degré de la Perfection.

CHAPITRE XV.

Des Devoirs envers DIEU.

AINSI, la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS émeut puissamment l'Ame qui s'en occupe. Les Devoirs qui découlent de cette contemplation lui paroissent les plus importans. L'Ame ne demeure pas froide à la vue des Biens particuliers; la vue du SOUVERAIN BIEN ne l'embraseroit-elle point? L'Ame se complaît dans le sentiment de son excellence: ce sentiment n'est jamais plus vif que lorsqu'elle s'éleve le plus: elle ne s'éleve jamais plus que lorsqu'elle remonte de l'Univers à son AUTEUR.

CHAPITRE XVI.

Des Devoirs envers le Prochain.

L'HOMME naît pour la Société. Ses Facultés corporelles & spirituelles sont les moyens relatifs à cette fin. L'Homme trouvera donc son Bonheur dans l'application des moyens à la fin.

L'HOMME aimera ses Semblables parce qu'ils lui sont utiles. Il les aimera d'autant plus qu'ils lui seront plus utiles. De ce principe découle la gradation des Devoirs.

CHAP. XVII.

CHAPITRE XVII.

L'Amour propre, ſource de la généroſité & de la bénéficence.

L'HOMME n'agit qu'en vue de ſon Bonheur. Il ne ceſſe point de s'aimer; & il ne s'aime jamais plus que lorſqu'il fait les plus grands ſacrifices. Le plaiſir attaché à la bénéficence eſt un plaiſir réel. Il eſt d'autant plus plaiſir que l'Ame qui le goûte eſt plus parfaite. Reſſort admirable dans ſa ſimplicité & dans ſes effets! Loi merveilleuſe qui lie le Bien général au Bien particulier!

CHAPITRE XVIII.

Des Loix, Cauſes des déterminations de l'Amour propre.

LES Loix civiles & politiques ſont différens moyens de modifier l'Amour propre. Leur but eſt de le diriger au Bien. Elles doivent donc être aſſorties au Caractere des Etres à diriger, aux circonſtances où ils ſe trouvent placés, à la Nature des Choſes.

LES Loix pénales ne ſont donc telles, qu'autant qu'elles ont pour objet de corriger l'Amour propre ou d'en prévenir la corruption.

La Loi parfaite eſt celle qui réunit tous ces avantages au plus haut degré. La Loi Chrétienne eſt cette Loi. Elle dirige ſans ceſſe l'Amour-propre vers ſa véritable fin, & cette fin eſt un Bonheur permanent.

CHAPITRE XIX.

De la Foi.

La Raiſon juge du Moyen & de la Fin Évangéliques. L'aſſentiment qu'elle leur donne conſtitue la Foi.

La Foi eſt donc raiſonnable. C'eſt la Raiſon elle-même opérant ſur les vérités salutaires, & la Raiſon eſt le bon uſage de nos Facultés.

Le mérite de la Foi ne conſiſte donc pas à croire; mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir rouge ce qui eſt bleu; mais il dépend de nous de diſtinguer le rouge du bleu.

CHAPITRE XX.

De la Vérité & du But de la RÉVÉLATION.

LA certitude de la RÉVÉLATION eſt fondée en dernier reſſort ſur ce qu'une multitude d'Hommes qui avoient des Yeux & des Oreilles, du bon Sens & un Cœur droit n'a pu ni tromper ni être trompée en matiere de Faits renfermés dans la ſphere des notions communes.

L'UTILITÉ de la RE'VE'LATION n'eſt point une preuve de ſa Vérité: mais ſa Vérité prouveroit ſon Utilité, ſi la Raiſon avoit beſoin de preuves en ce genre.

LES Martyrs prouvent ſimplement qu'il eſt des Ames capables de ſouffrir la mort en faveur d'une Opinion; mais ils ne prouvent point la vérité de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ſes Martyrs? Quelle foule de prodiges n'offrent point en ce genre les bords du Gange ou du St. Laurent?

LE CHRISTIANISME exiſte: un HOMME qui ſe nommoit CHRIST le fonda, & cet HOMME reſſuſcitoit les Morts.

LE But de la Miſſion de cet ENVOYÉ CÉLESTE eſt d'élever une Partie du Genre humain au plus haut degré de la Perfection ou du Bonheur. C'eſt ce que l'ÉCRITURE nomme en ſa langue le *Salut*. Mais DIEU ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce degré, comme IL ne veut pas que tous les Hommes ſoient Philoſophes & que tous les Animaux ſoient Singes.

NE dites donc pas, la RÉVÉLATION eſt *néceſſaire*: le Fait vous démentiroit, & le Fait eſt l'expreſſion de la VOLONTÉ DIVINE. ELLE laiſſe le Chinois ſacrifier à *Fohé*, le Canadien à *Michapous*. Le Chinois & le Canadien ſont heureux: ils le ſont moins que le Chrétien; mais le Chrétien l'eſt moins que l'ANGE, celui-ci moins que le CHÉRUBIN. DIEU ne devoit-IL donc créer que des CHÉRUBINS! Mais il eſt encore des degrés entre les CHÉRUBINS: un CHÉRUBIN n'eſt pas tout autre CHÉRUBIN. Chacune de ces Intelligences a ſes déterminations, ſa maniere d'être.

APPRENEZ donc que la Nature des Choſes vouloit des Gradations, & que DIEU veut la Nature des Choſes.

CINQUIEME PARTIE.

DES

LOIX DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Les Animaux, Etres mixtes.

CHAP. I.

SI des Effets ſemblables ſuppoſent les mêmes Cauſes, les Animaux ſont des Etres mixtes. Ils tiennent, comme l'Homme, aux Subſtances corporelles & aux Subſtances ſpirituelles.

COMME l'Homme, ils ſe nourriſſent, ils croiſſent, ils multiplient.

COMME l'Homme, ils ſentent, ils apperçoivent, ils veulent, ils agiſſent.

CHAPITRE II.

Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.

MAIS, les Animaux ne jugent pas proprement : ils ne *généralisent* point leurs idées : ils n'ont que des notions particulières, parce qu'ils ne sont point doués de la *Parole;* & c'est là ce qui paroît les distinguer essentiellement de l'Homme.

CHAPITRE III.

De l'Union des deux Substances dans les Animaux.

DANS l'Animal, comme dans l'Homme, l'Union de l'Ame & du Corps suit la même Loi fondamentale : le Corps mû par les Objets modifie l'Ame; l'Ame modifiée meut le Corps.

CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Cauſes & de leurs effets.

LES modifications de l'Ame de la Brute lui ſont agréables ou déſagréables. Elle eſt un Etre ſentant.

TOUT ce qui eſt cauſe de modifications agréables détermine l'Activité de l'Animal en raiſon compoſée de ſa Nature & de l'efficace des Cauſes qui agiſſent ſur lui. L'Animal veut néceſſairement ſon Bien-être: il s'aime comme tous les Etres ſentans.

CHAPITRE V.

Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.

L'ANIMAL eſt affecté par les rapports des Choſes à ſon Bien-être, & cette impreſſion produit un Sentiment agréable.

LES Sentimens ſe réveillent les uns les autres dans l'Ame de la Brute. La loi de leur rappel eſt fondée ſur leur analogie & leur intenſité.

CHAPITRE VI.

De l'Inſtinct.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Animal ſaiſit ce qui convient à ſa nature eſt ce qu'on nomme ſon *Inſtinct*; & cet Inſtinct paroît n'être que le Sentiment qui naît des rapports établis.

LA portée de l'Inſtinct ſe meſure par le nombre & la qualité des rapports que l'Animal ſoutient avec les Etres environnans. Les Sens ſont la principale Source de ces rapports.

L'ÉDUCATION perfectionne l'Inſtinct comme elle perfectionne la Raiſon. En plaçant l'Animal dans des circonſtances où il n'eût point été placé par la Nature, elle alonge la chaîne de ſes ſenſations, elle multiplie ſes rapports, elle lui imprime de nouveaux mouvemens. Elle a atteint ſon but lorſqu'elle a rendu tout cela auſſi propre à l'Animal que ſon caractere originel.

CHAPITRE VII.

Du Principe des actions des Brutes.

UNE Loi ſecrete préſide à la conſervation de l'Animal, à celle de ſon Eſpece, à celle de ſes Petits, à celle de la Société dont il eſt Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre ſentant à vouloir ſon Bien-être? Eſt-il un Mobile plus puiſſant, un Principe d'action plus ſûr?

L'ACTUALITÉ des ſenſations & le degré de leur intenſité décident des mouvemens de l'Animal. Il ſe plait dans l'exercice de ſes Organes & dans un certain exercice. Ce plaiſir eſt ordinairement fondé ſur un beſoin: ce beſoin l'eſt ſur la Machine. De là réſultent des opérations que le Peuple admire & que le Philoſophe obſerve.

TOUT paroît avoir été arrangé de façon que les Petits ſont cauſes de modifications agréables pour les Méres appellées à les nourrir & à les élever, & que les plaiſirs ou les beſoins d'un Individu d'une Société ſont ceux de cette Société.

CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

LEs actions des Animaux préſentent un texte aſſez obſcur : on veut commenter ce texte ; & parce qu'on eſt Homme & qu'on raiſonne, on fait raiſonner les Animaux ; on leur prête de l'induſtrie, de l'intelligence, & ce qui eſt moins philoſophique encore, des vues & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à ſe faire des principes ſur cette matiere, l'on rameneroit tout aux ſenſations & à une méchanique qui ne ſeroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui ſubſtituer. Je dis admirable, parce qu'on aime beaucoup à admirer ; & on aime beaucoup à admirer, parce qu'on eſt fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu : il en eſt peut-être de ſi élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIERE.

Vous célébrez l'induſtrie du Ver à ſoie dans la conſtruction de ſa Coque ; vous célébrez une chimere. Le Ver à ſoie conſtruit une Coque, parce que le beſoin de filer le preſſe. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier ſon Corps tantôt en maniere d'anneau, tantôt en forme d'S, il eſt ainſi l'eſpece de Moule qui détermine méchaniquement la figure & la proportion de la Coque.

NE dites pas, les Abeilles amaſſent des proviſions pour l'Hyver ; vous diriez une abſurdité. Mais, dites ſimplement, les Abeilles recueillent du miel & de la cire, & vous direz un fait. Le Philoſophe cherchera l'explication de ce fait dans

CHAP. VIII.

les rapports qui ſont entre les fleurs & la Conſtitution pſycho-phyſique des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les corpuſcules qui en émanent, les Abeilles trouvent du plaiſir à y exercer leur Activité & à l'y exercer d'une certaine maniere. Ce plaiſir ceſſe lorſque l'Inſecte eſt autant chargé de cire ou de miel qu'il peut l'être. Un autre ſentiment ſuccede alors par une liaiſon naturelle; ce ſentiment eſt celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur récolte. D'autres ſenſations qui nous ſont inconnues & qu'on pourroit eſſayer de deviner déterminent les Abeilles à dépoſer cette récolte dans les cellules. Les Abeilles continuent cet exercice auſſi longtems que la Saiſon le leur permet: l'Hyver arrive, & elles ſe trouvent approviſionnées ſans avoir ſongé ni pu ſonger à faire des proviſions. Ce ne ſont pas les Abeilles qui ont prévu; c'eſt l'AUTEUR des Abeilles. Par une ſuite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles ſont pourvues de nourritures lorſque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles; & cela entroit encore dans le Plan.

Vous êtes touché de l'attachement de la Chienne pour ſes Petits; vous ennobliſſez cet attachement & vous l'élevez au rang d'une tendreſſe réfléchie; vous vous méprenez: la Chienne aime ſes Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à ſon bien-être actuel, ſoit en déchargeant ſes mammelles d'un lait trop abondant, ſoit en excitant dans leurs parties nerveuſes un chatouillement agréable.

LES Abeilles, les Fourmis, les Caſtors, &c. naiſſent en Société: ils y ſont retenus par les plaiſirs attachés à cet état. Ces plaiſirs ont leur fondement dans la Conſtitution de l'Animal. Il les goûte dès qu'il eſt né: plus il les goûte & plus les nœuds qui le lient à la Société ſe reſſerrent. De là, la com-

ſervation de cette Société. Le plaiſir eſt la voix de la Nature: tout Etre ſentant obéit à cette voix : c'eſt elle qui rappelle l'Abeille à ſa Ruche, la Fourmi à ſa Fourmilliere, le Caſtor à ſa Cabane.

CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

IL n'eſt pour les Animaux ni paſſé ni futur ; ils ne ſentent que le préſent; les notions de paſſé & de futur tiennent à des comparaiſons qui ſuppoſent évidemment l'uſage des termes.

LES Animaux ont de la Mémoire : mais cette Mémoire differe eſſentiellement de la nôtre. Nous nous rappellons que nous avons exiſté dans un certain tems avec certaines idées : nous ſentons que le Moi qui penſoit alors eſt le moi qui penſe actuellement, & ce Sentiment conſtitue la *Perſonnalité*. Il n'eſt point de Moi, de Perſonnalité chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impreſſions des *Objets*. Les idées ou les ſentimens attachés à ces impreſſions ſe réveillent les uns les autres par un enchaînement phyſique : mais leur rappel n'eſt point accompagné de *Réminiſcence*. Ils affectent l'Animal ſimplement comme actuels ; & c'eſt comme tels qu'ils déterminent ſes mouvemens.

LES careſſes que le Chien fait à ſon Maître après une abſence, ſont l'expreſſion du Rapport qui eſt entre l'Objet & les ſenſations agréables qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel

CHAP. X.

de ces ſenſations par l'Objet monte la Machine ; elle joue. Nous nous plaiſons à trouver dans cette Scene les traits les plus touchans : nous ſubſtituons ſans y penſer l'Homme au Chien.

CHAPITRE X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

CEs mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occaſion d'une ſenſation ou du rappel d'une ſenſation, dépendent-ils, comme je l'ai ſuppoſé, de l'action de l'Ame ſur les Membres ? ou ſont-ils l'effet d'une correſpondance ſecrete qui ſoit entre le Siege du Sentiment & les Membres ?

DANS cette derniere ſuppoſition l'Ame ſeroit ſimple ſpectatrice des mouvemens de ſon Corps ; mais non une ſpectatrice indifférnete : ſon activité ſe borneroit à la perception, au ſentiment. Nous ne ſommes aſſurés qu'il n'en eſt pas de même de notre Ame, que par le Sentiment intérieur ; ce Sentiment ſuffit à nous convaincre de notre Liberté. L'analogie conduit à attribuer la Liberté aux Animaux, mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des ſenſations.

SPIRITUELLE, intelligente, libre, l'Ame humaine n'en a pas moins, comme le Corps, ſa méchanique, & les actions où elle intervient avec le plus de connoiſſance peuvent être conſidérées comme phyſiques ſans détruire leur moralité. Il eſt un ſens dans lequel on peut dire que l'Homme eſt un *Automate moral*. La Brute eſt un *Automate ſentant*. Son Activité ou ſa Liberté ſe déploie par le miniſtere des ſenſations.

LES

LES ſenſations réſultent du rapport qui eſt entre les Objets & la Conſtitution animale. Soumis à la direction des ſenſations, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit ſa fin ſans s'égarer : la Nature eſt ſon guide, il en ſuit fidélement les Loix. Soumis à la direction des ſenſations & à celle des notions générales l'Homme s'égare ſouvent, mais ſes erreurs mêmes, il eſt vrai, ſervent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il eſt Animal raiſonnable ; l'Animal ne s'égare pas parce qu'il n'eſt qu'Animal.

LES ſenſations balancent les ſenſations : le repos naît de l'équilibre, l'action de la rupture de cet équilibre.

CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

SI l'organiſation ſeule ne ſuffit pas à entretenir la vie dans les Corps animés ; ſi cet effet dépend encore d'un Principe diſtinct du Corps, d'un Principe qui agiſſe à chaque inſtant ſur les reſſorts de la Machine & qui en modifie les mouvemens ſuivant les circonſtances, nous trouverons ce Principe dans l'Ame, & cette ſorte d'Activité ſera commune à toutes les Ames unies à des Corps organiſés : cet exercice de la Force motrice des Ames ſera indépendant du Sentiment : elles agiront ſans ſavoir qu'elles agiſſent : elles ſeront les Mobiles des Syſtêmes vitaux, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus volontaires l'Ame a-t-elle le moindre ſentiment du comment de ſon action ? C'eſt que mouvoir & ſentir ſont deux choſes eſſentiellement différentes.

CHAPITRE XII.

Du Travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.

LE Travail de différentes Eſpeces d'Animaux qui vivent en Société ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un accord proprement dit; un ſemblable accord ſuppoſeroit des conventions qui n'entrent point dans la ſphere de l'Inſtinct des Animaux. Ce Travail prouve ſeulement que chaque Individu eſt une Machine montée pour exécuter certains mouvemens ou certaines ſuites de mouvemens, & qui les exécute. L'Ouvrage ſe forme par le concours des mouvemens de toutes ces Machines: il eſt le réſultat de ces mouvemens, l'expreſſion de toutes ces Forces particulieres.

AINSI, les Nids des Chenilles qui vivent en Société réſultent des fils que fournit chaque Individu. Il les fournit, parce que ſa Conſtitution le porte à filer & à filer ſouvent. Il file ſur tous les Corps qu'il parcourt: de tous ces fils ſe forme un ſentier de ſoie que les Chenilles ſuivent aſſez conſtamment, & qui les ramene à leur Nid lorſqu'elles s'en ſont le plus écartées. Pendant qu'elles ſont encore fort jeunes elles s'écartent peu: elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche, & ces fils ſont le fondement du Nid. Les Chenilles ſont déterminées à ſe fixer ſur cette feuille ou ſur cette branche, parce que c'eſt là ou fort près de là que le Papillon avoit dépoſé les œufs dont elles ſont ſorties.

LES plaiſirs ou les beſoins qui tiennent pluſieurs Individus réunis en Société ſont ou à tems ou à vie; de là des Sociétés à tems & des Sociétés à vie.

SIXIEME PARTIE.

DE LA LOI DES GRADATIONS ET DE *L'ECHELLE DES ETRES.*

CHAPITRE I.

Idée générale de la Perfection.

CHAP. I.

TOUT Etre eſt parfait en ſoi : il a ce qui convenoit à ſa fin.

CONSIDÉRÉ relativement à d'autres Etres, tout Etre eſt plus ou moins parfait.

LORSQUE différentes Parties conſpirent au même but, on dit du Tout qu'elles forment qu'il eſt parfait.

LA meſure de la Perfection des Parties eſt donc dans leurs rapports au Tout. Celles-là ſont les plus parfaites, dont les rapports au Tout ſont plus étendus ou plus variés.

CHAP. II. La mesure de la Perfection du Tout est dans sa fin ; celle de la fin dans le bien qu'elle renferme ; celle du bien dans le nombre & la qualité des Etres qui en sont les Objets.

CHAPITRE II.

Deux sortes de Perfections.

IL est deux genres de Perfection ; la Perfection qui est propre aux Corps ; la Perfection qui est propre aux Ames.

CHAPITRE III.

Du plus haut degré de la Perfection corporelle.

LE plus haut degré de la Perfection corporelle est dans l'Organisation & dans une Organisation telle que d'un nombre de Parties aussi petit qu'il est possible, résulte un plus grand effet. Tel est entre les Etres terrestres le Corps humain.

UN Organe est un assemblage de parties solides différemment construites, qui concourent ensemble à produire un certain effet, ou c'est un Composé de différens vaisseaux qui contiennent, préparent ou font circuler une ou plusieurs especes de liqueurs.

CHAPITRE IV.

Du plus bas degré de la Perfection corporelle.

LE plus bas degré de la Perfection corporelle eſt de n'être pas compoſé. Telle eſt la Particule élémentaire.

CHAPITRE V.

Du plus haut degré de la Perfection ſpirituelle.

LE plus haut degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans la généraliſation des idées. Tel eſt le caractere qui éleve l'Ame humaine au-deſſus de l'Ame des Brutes.

GÉNÉRALISER ſes idées, c'eſt abſtraire d'un ſujet ce qu'il a de commun avec d'autres.

DE ces abſtractions naiſſent les Attributs & les Modes, qui ne ſont que le Sujet conſidéré ſous différens rapports.

LES attributs auxquels l'idée du Sujet eſt attachée conſtituent ſon Eſſence *nominale*. Le Principe ou la Raiſon de ces Attributs eſt l'Eſſence *réelle* du Sujet.

AINSI, plus un Génie a de profondeur, plus il décompoſe un Sujet.

CHAP. VI.

Le nombre de ces décompoſitions peut ſervir de principe à la graduation de l'Échelle des Intelligences.

L'Intelligence pour qui la décompoſition ſe réduit *à l'Unité* eſt l'Intelligence créatrice.

CHAPITRE VI.

Du plus bas degré de la Perfection ſpirituelle.

Le plus bas degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans le Sentiment confus de l'exiſtence ou des fonctions vitales. Telle eſt peut-être la Perfection de l'Ame de l'Huitre.

CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

La Perfection corporelle & la Perfection ſpirituelle ſont réunies dans chaque Sujet organiſé animé, & l'une répond à l'autre.

La réunion des deux Perfections forme la Perfection mixte; & celle-ci répond à la Place que l'Etre occupe dans le Plan.

CHAPITRE VIII.

De la Vie.

DU jeu des Organes ou de leur action ſur les liqueurs qu'ils renferment réſulte la Vie.

LA Nutrition, & l'Accroiſſement qui en eſt l'effet, caractériſent la Vie.

CHAPITRE IX.

De la Nutrition.

LA Nutrition eſt cette Opération par laquelle l'Etre organiſé change en ſa propre ſubſtance ou s'aſſimile les matieres étrangeres qu'il admet dans ſon intérieur.

CETTE aſſimilation dérive en dernier reſſort de l'arrangement & de la dégradation des vaiſſeaux ou des filtres par leſquels les matieres alimentaires paſſent ſucceſſivement.

CHAPITRE X.

De l'Accroiſſement.

L'ACCROISSEMENT eſt le développement ou l'extenſion graduelle des Parties en tout ſens, produite par l'intromiſſion des Sucs nourriciers dans les mailles de leur Tiſſu.

LA Loi du développement eſt renfermée dans cette propoſition fondamentale, *la Nature ne va point par ſauts*; & cette propoſition revient à l'axiome, *il n'eſt point d'effet ſans raiſon ſuffiſante.*

L'ÉTAT actuel d'un Corps organiſé a néceſſairement ſa Raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement.

ET comme dans un Corps organiſé il regne un mouvement perpétuel, tantôt accéléré, tantôt retardé, d'où réſulte un changement continuel dans ſes parties, il ſuit qu'un Corps organiſé ne demeure pas le même deux inſtans; mais qu'il paſſe à chaque inſtant d'un état à un autre état.

Nous ne ſaiſiſſons que les paſſages les plus frappans. L'imperfection de nos Inſtrumens & les bornes de nos Facultés ne nous permettent pas de ſuivre toute la ſucceſſion. Les Horloges groſſieres indiquent les Heures; des Horloges plus parfaites indiquent les Tierces.

CHAPITRE XI.

Métamorphoſes. Génération.

IL n'eſt donc point de Métamorphoſes proprement dites; mais des Parties qui étoient voilées ou emboîtées dans d'autres Parties commencent à paroître.

LA Génération n'eſt donc point une Production; mais les Parties du Corps organiſé préexiſtantes en petit dans un Germe commencent à ſe développer ou à devenir ſenſibles.

CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'EXISTENCE des Germes eſt fondée ſur l'impoſſibilité où nous ſommes d'expliquer méchaniquement la formation des Corps organiſés.

DIRE que cette formation eſt dûe à certaines *Forces* de *rapports*, en vertu deſquelles les élémens tendent à ſe rapprocher & à s'unir, c'eſt ſubſtituer des qualités occultes à des notions aſſez claires. Mais on aime à ſe paſſer de l'ETRE ORDINATEUR.

COMBATTRE l'exiſtence des Germes par des calculs ſans fin, c'eſt n'effrayer que l'Imagination. Les derniers termes de la diviſion de la Matiere nous ſont inconnus. Le Philoſophe

CHAP. XIII.

mettra-t-il ici les Sens à la place de l'Entendement ? Oublieroit-t-il que DIEU a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air ?

CHAPITRE XIII.

Idées ſur la Génération.

LA maniere de la Génération nous eſt inconnue : ſi cependant les Corps organiſés exiſtent originairement en petit dans des Germes, leur Génération apparente eſt l'effet d'une nutrition particuliere qui développe leurs Parties infiniment petites.

CETTE nutrition s'opere par une liqueur dont l'énergie, la ſubtilité & la compoſition ſont relatives à la fineſſe des mailles du Germe & à la nature de leurs élémens.

CETTE liqueur fécondante imprime le mouvement aux Organes. Elle ouvre les mailles des fibres & les diſpoſe à recevoir des nourritures plus fortes qui acheveront de les développer.

L'INCORPORATION des ſucs nourriciers dans les fibres eſt dûe à une Force qui nous eſt inconnue, & qui a peut-être quelque analogie avec celle en vertu de laquelle divers Corps, ſoit liquides ſoit ſolides, tendent à s'unir ou à ſe pénétrer réciproquement.

LE degré de ductilité ou d'extenſibilité des fibres détermine la meſure de l'accroiſſement du Corps organiſé.

L'EXTENSIBILITÉ des fibres eſt elle même déterminée par la nature de leurs élémens & par l'activité des ſucs qui agiſſent ſur eux. CHAP. XIV

DE la figure & de la combinaiſon des élémens réſultent l'eſpece du Corps organiſé & l'ordre dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent à ſes Parties.

LE mouvement une fois imprimé à la Machine organique s'y conſerve, ſoit par la ſeule énergie de ſa conſtruction, ſoit par l'efficace du Principe immatériel qui lui eſt uni.

CHAPITRE XIV.

Trois ſortes de Vies dans les Etres terreſtres.

ON diſtingue dans les Etres terreſtres trois ſortes de Vies, la Vie végétative, la Vie ſenſitive, la Vie réfléchie.

LORSQUE dans un Etre organiſé l'action des Organes n'eſt point accompagnée du ſentiment de cette action, l'Etre n'a que la Vie végétative. Lorſque le ſentiment eſt joint à cette action, l'Etre poſſede la Vie ſenſitive. Lorſque la réflexion ſur le ſentiment accompagne le ſentiment, l'Etre poſſede la Vie réfléchie. Les Plantes poſſedent la premiere eſpece de Vie, les Animaux la ſeconde, l'Homme la troiſieme.

CHAPITRE XV.

Idées ſur le développement de l'Ame.

LE Principe du Sentiment & de la Réflexion eſt dans la Subſtance immatérielle qui anime le Corps organiſé. Celui-ci donne lieu à l'exercice de ce Principe. Il n'eſt pas lui-même ce Principe : le Sentiment eſt un; le Corps eſt multiple.

L'AME unie au Corps & agiſſant par lui, ſe développe donc comme lui.

LE phyſique de ce développement eſt dans la ſucceſſion des mouvemens variés que les Objets excitent dans la Partie du Corps qui eſt le Siege immédiat des opérations de l'Ame.

CETTE Partie, quelle qu'elle ſoit, tient à toute la Machine; puiſqu'il n'eſt aucun Point de cette Machine qui ne puiſſe devenir l'Organe d'un ſentiment.

DE l'impreſſion des Objets ſur le Siege de l'Ame réſulte un *changement* dans l'état primitif de ſes fibres.

DE ce changement naît une tendance à certains mouvemens & à une certaine ſuite de mouvemens. De là l'Habitude.

LES ſentimens s'excitent les uns les autres. Les fibres deſtinées à la production des ſentimens communiquent donc les unes avec les autres. Le comment de cette communication nous eſt inconnu : nous n'en voyons que les effets.

L'AME eſt douée d'Activité ; mais cette Activité eſt de ſa nature *indéterminée*. C'eſt une tendance à agir, & non une certaine action. L'Ame demeureroit donc dans un repos éternel, ſi une Cauſe extérieure ne venoit l'en tirer. Cette Cauſe eſt dans les mouvemens que les Objets impriment aux Organes des Sens.

LA raiſon des déterminations de l'Activité de l'Ame eſt donc originairement dans les impreſſions du dehors.

EN vertu de la méchanique de l'Union l'Ame reproduit les mouvemens qui l'ont une fois affectée, & avec eux les ſentimens qui en dérivent. Elle les combine : de là les notions réfléchies. Mais ces combinaiſons ſont toujours fondées en dernier reſſort ſur les impreſſions des Objets. Elles ſont le fond ſur lequel l'Ame opere ; & comme il n'eſt point d'Objet iſolé, il n'eſt point auſſi d'idées iſolées : un mouvement excité en réveille d'autres.

LES Objets ſe peignent dans le Cerveau tels qu'ils ſont au-dehors. Il retient ces images & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promptitude. Ce ſont des peintures exquiſes, des Tableaux mouvans infiniment ſupérieurs aux Chef-d'œuvres des RAPHAELS & des SÉBASTIENS.

L'ÉDUCATION arrange & multiplie ces images : elle en compoſe des ſuites qui repréſentent des Parties plus ou moins étendues de l'Univers.

L'AME parcourt ces peintures ; elle en dirige à ſon gré les mouvemens. Plus elle opere ſur ces images, plus ſon Activité ſe développe.

CHAPITRE XVI.

Réflexion ſur les Forces.

NOus ignorons profondément ce que c'eſt que *Force*, *Activité*, *Mouvement*. Nous avons inventé ces termes pour exprimer de certains effets; & tout notre ſavoir ſe borne à connoître ces effets. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque inſtant ſur notre Corps, & par notre Corps ſur tant d'Objets divers; cette Force qui eſt nous-mêmes, nous eſt auſſi inconnue que toute autre Force.

SI nous ſavions ce que c'eſt que *Force*, qu'*Action* l'Univers ſe dévoileroit à nos yeux: nous verrions les Effets dans leur Principe. Les INTELLIGENCES qui connoiſſent ce Myſtere voient les efforts que fait un d'ALEMBERT, un EULER pour ſe traîner d'une vérité à une autre, comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le tranſport d'une paille.

CHAPITRE XVII.

Conſéquences de la Théorie du développement de l'Ame.

AINSI, le développement de l'Ame eſt la ſuite de ſes modifications variées; & ces modifications ſont l'effet néceſſaire du jeu des Organes & des circonſtances qui le déterminent.

LE nombre, la variété, l'eſpece des modifications déterminent le degré de Perfection de l'Ame.

LE Langage en multipliant les mouvemens & les combinaiſons des mouvemens, en les aſſujettiſſant à un certain ordre eſt ce qui perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.

L'EXTREME pauvreté des Langues Américaines annonce l'imperfection des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des ſignes naturels & des ſymboles & fort peu de termes. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures formules: c'eſt que comme ils n'ont que peu d'idées & la plupart ſenſibles, ces ſignes & ces ſymboles ſuffiſent à les exprimer.

QUELLE eſt donc la différence eſſentielle de l'Iroquois à LEIBNITZ? Dans l'un les fibres *intellectuelles* ſont preſque toutes demeurées paralytiques; dans l'autre toutes ont été miſes en jeu, & leurs mouvemens infiniment variés ſe ſont ſuccédés dans le plus bel ordre.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même ſujet.

LE grand Art de la Culture de l'Eſprit conſiſte donc à varier le plus qu'il eſt poſſible les mouvemens de l'Organe intellectuel & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils ſe reproduiſent mutuellement. L'Inſtruction doit faire du Cerveau un Arbre *idéal*, une Carte *idéale* où chaque idée ait ſa place déterminée.

LES *Méthodes*, & ſur-tout les Méthodes géométriques, ne ſont ſi utiles que parce qu'elles produiſent infailliblement l'effet dont je parle. Elles ſont d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la génération de nos idées ſur chaque ſujet.

LES ſignes & les figures aident merveilleuſement l'Eſprit; tant il eſt décidé que plus nos idées ſont corps, formes, mouvemens, plus elles nous affectent, plus elles ſont dans la dépendance de notre Ame.

SI nous ſavons tant de Choſes imparfaitement, ſi nous avons tant d'idées confuſes ce n'eſt pas toujours que les Objets de ces idées ne ſoient pas aſſez à la portée de notre Eſprit; c'eſt pour l'ordinaire parce que ces Objets ne nous ont pas été préſentés dans un ordre convenable. On a excité preſque tout-d'un-coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très-variés; ou a remué bien des fibres; & de tout cela il n'a réſulté que des liaiſons imparfaites; les rapports n'ont été que peu ſentis, quelquefois point du tout.

IL

Ch. XVIII

Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois ; l'Activité de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très-simples ; l'Ame en auroit mieux saisi l'effet des mouvemens composés, par leur liaison naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit : l'Ame se plaît aux gradations ; elle aime à comparer, & il n'est point de comparaison où il n'est point de rapports apperçus. Les Sciences & les Arts tournent sur ce pivot.

L'Ame est si bien faite pour comparer, qu'elle ne sauroit demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'impression : c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La premiere impression est ce qui la frappe, à cause de sa liaison avec une impression précédente qui en différoit plus ou moins : il faut à l'Ame des passages, ils sont changemens. Ceci tient à une infinité de faits.

La Méditation est un excellent correctif des premieres études & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'Age mûr. Elle change l'ordonnance défectueuse du Cerveau & le remonte, pour ainsi dire, en donnant aux idées l'arrangement, la forme, la liaison qui en font nos véritables richesses.

La Méditation fixe, compare, analyse, digere, incorpore, développe. Elle tend l'Attention ; & combien ce ressort est-il puissant ! Je n'exprime pas assez ; il décide de tout. Mais, ne vous y trompez point : la Méditation ne produit tous ces grands effets que lorsqu'en méditant on revêt ses idées des termes les plus propres. Vous en avez compris la raison ; ces termes sont à l'Ame ce que le pinceau & les couleurs sont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une réflexion sur ce sujet, & je le quitte.

CHAP. XIX.

ce que je vais dire regarde ſur tout la *Compoſition*. Reduiſez vos idées par la Méditation à leurs plus petits termes: écartez tout ce qui n'eſt qu'acceſſoire, & l'idée principale dégagée de ces brouillards brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour-propre, flatté de découvrir là-deſſous tant de rapports! Voilà l'Art des grands Maîtres; en voici le Modele, MONTESQUIEU; je le répete MONTESQUIEU.

CHAPITRE XIX.

Continuation du même ſujet.

TOUT eſt donc auſſi déterminé dans l'Homme que dans les Etres purement matériels. Il eſt une Machine phyſico-morale qui joue en conſéquence des rapports qu'elle ſoutient avec différens Objets. Les mouvemens donnent lieu aux perceptions; les perceptions engendrent les volontés; les volontés déterminent la Liberté.

LES mouvemens, les perceptions, les volontés, les actions ſont enchaînés les uns aux autres par des nœuds néceſſaires qui les rendent tour-à-tour cauſes & effets, effets & cauſes. Il eſt une action & une réaction perpétuelle du Cerveau ſur l'Ame & de l'Ame ſur le Cerveau; & voilà ce qui conſtitue la Vie dans les Etres mixtes.

L'EXERCICE de la Liberté dépend donc originairement d'un enchaînement de cauſes phyſiques, & cet enchaînement ne dépend point originairement de l'Agent.

CHAPITRE XX.

Réflexion ſur la Théorie du développement de l'Ame.

APPROFONDISSEZ cette Théorie, & dites-moi ce que ſont le mérite & le démérite. Eſſayez, ſi vous le pouvez, de la concilier avec une Éternité malheureuſe.

CHAPITRE XXI.

Réflexion ſur la Prophétie & ſur la Grace.

SOIT que DIEU agiſſe immédiatement ſur les fibres repréſentatrices des Objets & qu'IL leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à repréſenter à l'Ame une ſuite d'événemens futurs; ſoit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de ſemblables repréſentations; l'Ame lira dans l'avenir: ce ſera un ESAÏE, un JÉRÉMIE, un DANIEL.

CE ſera un Saint, un Martyr ſi les mouvemens repréſentatifs des Objets de la Foi l'emportent en intenſité ſur ceux que produit l'impreſſion des Objets de la Chair. La Priere en montant le Cerveau ſur un certain ton opere phyſiquement ces victoires. Le SAUVEUR du Monde qui poſſédoit, ſans doute, la Méchanique de notre Conſtitution, nous invite auſſi *à prier ſans ceſſe*. L'ÉVANGILE eſt donc la Source de la Grace, puiſqu'il fait entrer dans l'Entendement les idées les plus propres à ſur-

CH. XXII.

monter l'effet des Objets ſenſibles. Les *Sacremens* ſont encore un moyen de Grace par leur influence ſur les Sens. Jugez ſur ces principes de l'utilité & de la maniere du Culte public & privé.

CHAPITRE XXII.

Conſidération importante.

CEUX qui reprochent à la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE de n'avoir pas mis dans un aſſez grand jour les Objets de la Foi ſavent-ils ſi la choſe étoit poſſible? Sont-ils certains que ces Objets ne different pas aſſez des Objets terreſtres pour ne pouvoir pas être ſaiſis par des Hommes? Notre maniere actuelle de connoître tient à notre Conſtitution préſente, & nous ignorons les rapports de cette Conſtitution à celle qui doit lui ſuccéder. Nous n'avons des idées que par les Sens: c'eſt en comparant entre elles les idées ſenſibles, c'eſt en généraliſant que nous acquérons des notions de différens genres. Notre capacité de connoître eſt donc limitée par nos Sens; nos Sens le ſont par leur ſtructure; celle-ci l'eſt par la place que nous occupons. Nous connoiſſons, ſans doute, de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici bas: pour nous donner plus de lumiere ſur cet État futur il eût fallu apparemment changer notre État actuel. Le tems n'eſt pas venu où ce changement doit s'opérer: *nous marchons encore par la Foi & non par la vue*: l'Animal ſtupide qui broute l'herbe, abſtrairoit-il? il diſtingue une touffe de gazon d'une motte de terre, & cette connoiſſance ſuffit à ſon État préſent. Il acquerroit des connoiſſances plus relevées, il atteindroit à nos Sciences & à nos Arts ſi la conformation eſſen-

tielle de ſes Organes venoit à changer ; mais alors ce ne ſeroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie ſublime de l'infini ? Ce Cerveau contient actuellement toutes les fibres néceſſaires à l'acquiſition de cette Théorie ; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

Tout ſe fait par degrés dans la Nature : un développement plus ou moins lent conduit tous les Etres à la Perfection qui leur eſt propre. Notre Ame ne fait que commencer à ſe développer : mais cette Plante ſi foible dans ſes principes, ſi lente dans ſes progrès étendra ſes racines & ſes Branches dans l'Éternité.

C'est aſſurément un trait de la ſageſſe de la Révélation que ſon ſilence ſur la nature de notre État futur. L'Homme divin qui enſeigna à des Hommes mortels la *Réſurrection*, étoit trop bon Philoſophe pour parler de muſique à des Sourds, de couleurs à des Aveugles.

CHAPITRE XXIII.

Du développement de l'Ame des Animaux.

PARMI les Animaux dont l'Ame eſt capable d'extenſion ou de développement, il faut mettre ſur-tout dans ce genre les Animaux domeſtiques; ce développement découle des mêmes ſources que celui de l'Ame humaine. Mais l'Échelle qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute renferme bien moins de degrés que celle qui exprime le développement de l'Ame de l'Homme. Les mouvemens ſont moins variés, moins combinés dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'uſage des ſignes d'inſtitution ſuppoſe des fibres repréſentatrices de ces ſignes, il y a lieu de penſer, ou, que ces fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le compoſent ne ſont pas ſuſceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes ſuites de mouvemens que celles du Cerveau de l'Homme.

CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Ame a la perception ou le ſentiment réfléchi de la ſuite de ſes modifications, elle veille. Lorſque l'Ame éprouve une ſuite de modifications ſans pouvoir réfléchir qu'elle les éprouve, elle dort. Le plus ou le moins d'intenſité dans les mouvemens paroît différencier ces deux états.

La méchanique des repréſentations du Cerveau eſt eſſentiellement la même dans le ſommeil & dans la veille. Chaque Cerveau eſt une Machine organique montée pour exécuter de certaines ſuites de mouvemens qui le diſtinguent de tout autre Cerveau. Une fibre de cette Machine eſt-elle ébranlée? toutes les fibres à l'uniſſon le ſont ſucceſſivement; & cette eſpece de développement continue juſques à ce qu'une cauſe extérieure ou intérieure l'interrompe ou en change la direction. De ce changement naît une autre ſuite qui s'exécute comme la premiere.

Les Songes des Animaux s'opérent par la même méchanique que ceux de l'Homme. Mais les Animaux diſtinguent-ils la veille du ſommeil? ils ne réfléchiſſent point; ils n'ont point ce ſentiment de leur Etre qu'on nomme *conſcience*.

Si l'Ame a préexiſté dans un Germe, elle a pu ſonger dans ce Germe. Mais l'extrême foibleſſe des mouvemens ne lui a pas permis de conſerver aucun ſouvenir de cet état primitif. La mort la ramene peut-être à un état analogue. La Réſurrection fera ſuccéder à cet état celui d'une veille éternelle.

SEPTIEME PARTIE.

SUITE DES GRADATIONS.

CHAPITRE I.

Que les degrés de la Perfection ſont pour nous indéfinis. Immenſité de l'Echelle qu'ils compoſent.

CHAP. I. ENTRE les extrêmes de la Perfection corporelle & entre ceux de la Perfection ſpirituelle il eſt un nombre indéfini de moyens ou de degrés intermédiaires.

LA raiſon de ces degrés eſt dans la compoſition du Monde, d'où réſulte la dépendance réciproque des Etres, effet néceſſaire de leurs rapports.

LA Collection ou la Suite de ces degrés compoſe l'Echelle des Etres.

CETTE Echelle traverſe tous les Mondes & va ſe perdre près du Trône de DIEU.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Bornes & imperfections de nos Connoiſſances ſur l'Echelle des Etres.

NOUS n'entrevoyons encore de cette Chaîne immenſe qu'un très-petit nombre de Chaînons. Nous ne les appercevons que mal liés, interrompus & dans un ordre qui differe, ſans doute, beaucoup de l'ordre naturel. La place où nous ſommes, la foibleſſe de notre vue, l'imperfection de nos Inſtrumens oppoſent à notre curioſité avide des obſtacles qu'elle ne ſauroit franchir. La Taupe contempleroit-elle de ſa demeure obſcure le Firmament & toutes les Productions qui embelliſſent l'Habitation de l'Homme?

MAIS ſi nos Connoiſſances ſur l'Echelle des Etres ſont extrêmement bornées, elles ſuffiſent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes idées de cette magnifique Gradation & de la prodigieuſe variété qui regne dans l'Univers.

CHAPITRE III.

Nuances dans la Nature. Eſpeces mitoyennes.

TOUT eſt donc gradué ou nuancé dans la Nature: il n'eſt point d'Etre qui n'en ait au-deſſus ou au-deſſous de lui qui lui reſſemblent par quelques caracteres & qui en different par d'autres.

ENTRE les caracteres qui différencient les Etres terreſtres la Raiſon en conſidere de plus ou de moins généraux, qui conviennent à plus ou moins de *Sujets*. De là les Diſtributions qu'elle fait de ces Etres en Claſſes, en Genres, en Eſpeces.

LES limites d'une Claſſe ou d'un Genre ne ſont pas celles de la Claſſe ou du Genre le plus voiſin : il eſt entre deux des Productions, pour ainſi dire, mitoyennes qui ſont comme autant de liaiſons ou de points de paſſage. Ces Productions ont des qualités qui ſont communes aux Claſſes ou aux Genres entre leſquels elles ſe trouvent placées, & elles en ont qui leur ſont propres & qui les excluent de ces Claſſes ou de ces Genres.

LES Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols uniſſent les Métaux aux Sels. Les Cryſtalliſations tiennent aux Sels & aux Pierres. Les Amianthes, les Litophytes forment une ſorte de liaiſon entre les Pierres & les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Inſectes. Le Ver à tuyau ſemble conduire des Inſectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages & aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un paſſage des Reptiles aux Poiſſons. Le Poiſſon volant, la Macreuſe ſont

des milieux entre les Poiſſons & les Oiſeaux. La Chauve-ſouris, l'E'cureuil volant enchaînent les Oiſeaux avec les Quadrupedes. Le Singe donne la main aux Quadrupedes & à l'Homme. CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penſer que toutes les combinaiſons qui ont pu s'exécuter avec les mêmes particules de la matiere ont été exécutées & ont produit autant d'Eſpeces différentes. D'autres particules jointes à celles-là ont donné naiſſance à de nouvelles combinaiſons & conſéquemment à de nouvelles Eſpeces. Par là tous les vuides ont été remplis, toutes les places ont été occupées.

CHAPITRE V.

Idée de l'Etendue de l'Echelle des Etres terreſtres.

ON peut concevoir dans l'E'chelle des Etres terreſtres autant d'E'chelons qu'on connoît d'Eſpeces de ces Etres. Ainſi, les vingt ou vingt-cinq mille Eſpeces de Plantes qui compoſent un Herbier moderne ſont vingt ou vingt-cinq mille E'chelons de l'E'chelle de notre Globe.

CHAP. VI.

ENTRE toutes ces Plantes il n'en eſt point qui ne nourriſſe une ou pluſieurs Eſpeces d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en eſt-il qui ſont des Mondes où habitent des Animaux plus petits ? Combien en eſt-il de ces derniers qui ſervent à leur tour de domicile ou de pâture à d'autres Animaux plus petits encore ? Qui ſait où cette dégradation ſe termine ?

CHAPITRE VI.

Conſéquences des Gradations.

MAIS, s'il n'eſt aucune interruption dans la Suite des Etres; ſi la Chaîne eſt par-tout continue, nos diſtributions en Claſſes, en Genres, en Eſpeces ſont des Diſtributions purement nominales, aſſorties à nos beſoins & relatives aux bornes étroites de nos Connoiſſances & de nos Facultés. Il n'exiſte dans la Nature que des Individus; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même Eſpece, parce qu'ils nous paroiſſent ſemblables, il y a peut-être autant de différence que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de Genres éloignés. Nous ne voyons que la premiere écorce des Choſes; nous n'appercevons que les traits les plus ſaillans. Un Spectateur placé dans les couches ſupérieures de l'Atmoſphere diſtingueroit-il un Noyer d'un Orme, un Bœuf d'un Rhinoceros ?

PUIS donc qu'il n'exiſte que des Individus & des Individus variés, chaque Individu eſt lui-même un E'chelon. Ainſi, l'E'chelle de notre Globe eſt compoſée d'autant d'E'chelons qu'il y a d'Individus. Il en eſt de même de l'E'chelle de chaque Monde, & toutes ces E'chelles particulieres ne compoſent qu'une même Suite, qui a pour premier Terme la Particule élémentaire & pour dernier Terme la PAROLE.

CHAPITRE VII.

De la pluralité des Mondes.

DEs Globes qui égalent ou surpassent même de beaucoup en grandeur notre Monde; des Globes qui tournent autour du Soleil & sur eux-mêmes; des Globes qui sont le Centre des révolutions de plusieurs Lunes; des Globes dans lesquels on découvre des Parties semblables ou analogues à celles qu'on observe sur la Terre; ces Globes, dis-je, je le demande à la Raison, seroient-ils sans Habitans?

CHAPITRE VIII.

Variétés des Mondes.

PLus on étudie la Nature, plus on se persuade que tout est varié. La Métaphysique qui entreprend de démontrer ce principe ajoute peu aux preuves de fait. S'il n'éxiste pas deux Individus précisément semblables, cela est vrai sur-tout d'Individus très-composés. Il est incomparablement plus difficile que deux Hommes se ressemblent, que deux Vers, deux Oignons, deux Cristaux. Que doit-ce donc être de deux Mondes, de deux Systêmes, de deux Tourbillons? Assurément l'Assemblage d'Etres qui compose un Monde ne se rencontre dans aucun autre. Chaque Monde a son Echelle, son Économie, ses Loix.

IL est peut-être des Mondes dont les rapports à notre

CHAP. IX.

Terre ſont comme ceux du Singe au Caſtor ou comme ceux de l'Homme au Singe.

D'AUTRES Mondes peuvent être entre eux en raiſon du Quadrupede à l'Oiſeau ou de l'Inſecte à la Plante.

ENFIN, il exiſte peut-être des Mondes dont les rapports au nôtre ſont comme ceux de l'Orang-outang à l'Ortie de Mer ou comme ceux de l'Homme à la Moule.

QUELLE eſt donc la Perfection de la Cité de DIEU, où l'ANGE eſt le moindre des Etres animés ?

CHAPITRE IX.

Des NATURES CÉLESTES.

LA Collection des Mondes ſemés dans l'Eſpace comme le ſable ſur les bords de la Mer, eſt pour les NATURES CÉLESTES ce que ſont pour nous les Cabinets d'Hiſtoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPÉRIEURES les unes ne ſavent peut-être qu'un Monde ; d'autres en ſavent pluſieurs. Quels ſont ceux qui échappent à l'étendue de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PÈRE, ROI des Hommes & des Anges !

VERBE INCARNÉ ! PREMIER NÉ entre les Créatures ! ſi TU les ſurpaſſes toutes en excellence ; que ſont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ETRE SUFFISANT A SOI, devant QUI tant de milliers de Mondes ne ſont que comme des gouttes de roſée !

HUITIEME PARTIE.

DE L'HARMONIE
DE L'UNIVERS.

CHAPITRE I.

Principes généraux ſur la liaiſon univerſelle.

CHAP. I.

LE propre de l'Intelligence eſt d'établir entre les Choſes des rapports en vertu deſquels elles conſpirent au même but.

PLUS les rapports ſont liés, variés, étendus, plus le but eſt utile, noble, élevé, & plus il y a de Perfection dans l'Intelligence.

L'UNIVERS, Production de l'INTELLIGENCE SANS BORNES, eſt donc un Syſtême de rapports parfaits. Sa fin eſt ſublime; c'eſt le Bonheur; *tout* le Bonheur poſſible; le Bonheur général.

CHAPITRE II.

Continuation du même ſujet.

TOUT eſt donc lié dans l'Univers; tout y eſt rapport; tout y conſpire au même but.

IL n'eſt pas juſqu'au moindre atome du Monde phyſique & juſqu'à la moindre *idée* du Monde intellectuel qui n'aient leur liaiſon avec tout le Syſtême. Retranchez cette idée ou cet atome, vous détruiſez l'Univers. Quelle ſeroit, en effet, la raiſon de l'exiſtence de cet atome ou de cette idée, s'ils ne tenoient abſolument à rien? Or, dès qu'ils ont une liaiſon avec quelques Parties du Syſtême, ils en ont une avec le Tout.

CHAPITRE III.

Du Syſtême général.

LES différens Etres qui compoſent chaque Monde peuvent être regardés comme autant de Syſtêmes particuliers qui tiennent à un Syſtême principal par diverſes relations. Celui-ci eſt lié lui-même à d'autres Syſtêmes plus étendus, & tous tiennent au Syſtême général.

AINSI chaque Etre a ſa Sphere dont l'activité eſt proportionnée à la force du Mobile. Cette Sphere eſt renfermée elle-même dans une autre Sphere; celle-ci dans une autre encore;

&

& les circonférences s'étendant continuellement, cette étonnante Progreſſion s'éleve par degrés des Infiniment petits aux Infiniment grands, de la Sphere de l'atome à celle du Soleil, de la Sphere du Polype à celle du CHÉRUBIN.

ESPRIT ADORABLE, préſent à l'Univerſalité des Etres! ſi TON IMMENSITÉ n'étoit TA TOUTE PUISSANCE & TA TOUTE SCIENCE, je dirois que TA SPHERE *a ſon Centre par-tout & ſa Circonférence nulle part.*

CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

IL eſt donc une correſpondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers: aucune de ces Parties n'eſt iſolée.

UN Corps tient à un autre Corps, une figure à une autre figure, un mouvement à un autre mouvement, un Eſprit à un autre Eſprit, une idée à une autre idée, &c.

LE Feu, l'Air, l'Eau, la Terre agiſſent réciproquement les uns ſur les autres ſuivant certains rapports, & ces rapports ſont la baſe de leurs liaiſons avec les Foſſiles, les Végétaux, les Animaux, l'Homme.

LES Etres bruts ou non-organiſés ſe rapportent aux Etres organiſés comme à leur centre. Les Etres organiſés ſont les uns pour les autres.

CHAP. IV.

Les Plantes tiennent aux Plantes ; les Animaux tiennent aux Animaux ; les Animaux & les Plantes ſont enchaînés par des ſervices mutuels. L'Homme comme le principal Mobile, exerce ſon Activité ſur tout le Globe.

La multiplication eſt en raiſon de la deſtruction ; la défenſe eſt proportionnelle à l'attaque ; la ruſe s'oppoſe à la ruſe ; la Force combat la Force ; la vie balance la mort ; les Eſpeces ſe conſervent.

Les Eſpeces & les Individus répondent en dernier reſſort au volume & à la maſſe de la Terre. Le volume & la maſſe de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Syſtême ſolaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Syſtêmes voiſins.

Le Soleil agit ſur les Planetes ; les Planetes agiſſent ſur le Soleil & les unes ſur les autres.

CHAPITRE V.

Autres rapports généraux.

Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame.

Conſéquence de ces rapports.

LE phyſique répond au moral : le moral répond au phyſique.

L'AME eſt unie au Corps : le Corps tient par ſon Organiſation aux Objets extérieurs : ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des ſentimens.

CES ſentimens ſont agréables ou déſagréables dans la relation du degré de l'ébranlement à la nature de l'Ame.

LES Machines organiques ſont conſtruites ſur des rapports déterminés aux Objets qui agiſſent ſur elles : le nombre des ébranlemens modérés, d'où naît le plaiſir, l'emporte de beaucoup ſur celui des ébranlemens violens d'où naît la douleur. Il eſt plus de ſentimens agréables que de ſentimens déſagréables, plus de bien que de mal.

CHAPITRE VI.

Liaiſon du Tempérament & du Caractere. Effets qui en réſultent.

LES Penchans, les Affections, les Mœurs, le Génie dérivent du Tempérament. Le Tempérament eſt lié au Climat, aux nourritures, au genre de vie.

DE là le Caractere des Nations: de là encore les diverſes Formes de Gouvernement qui ſont les réſultats naturels de ce Caractere.

LES rapports des Caracteres entre eux, les relations des Forces, des beſoins, des intérêts conſtituent l'Harmonie politique de notre Monde.

TOUTES ces forces particulieres agiſſent les unes ſur les autres en raiſon de leur activité & cette activité varie dans chaque force.

LES Corps politiques qui réſultent de l'aggrégat de ces forces naiſſent, croiſſent, durent, s'affoibliſſent, s'alterent, périſſent ou ſe décompoſent, & de leurs débris ou de leurs élémens ſe forment de nouveaux Corps, appellés aux mêmes révolutions que les premiers.

D'AUTRES Forces ſe combinant avec les Forces politiques en modifient les effets. Ces Forces ſont les Religions, & leur énergie eſt un *maximum* qu'on ne ſauroit déterminer.

Ce développement & cette ſucceſſion des Monarchies, des Républiques, des Religions; les transformations des Monarchies en Républiques, des Républiques en Monarchies font paſſer l'Humanité par tous les degrés de la Perfection terreſtre, & ſont la principale Décoration de notre Planete.

CHAPITRE VII.

Réflexion ſur l'Enchaînement univerſel.

AINSI, une même *Chaîne* embraſſe le phyſique & le moral, lie le paſſé au préſent, le préſent à l'avenir, l'avenir à l'Eternité.

LA SAGESSE qui a ordonné l'exiſtence de cette Chaîne a, ſans doute, voulu chacun des Chaînons qui la compoſent. Un CALIGULA eſt un de ces Chaînons, & ce Chaînon eſt de fer: un MARC-AURELE eſt un autre Chaînon, & ce Chaînon eſt d'or. L'un & l'autre ſont des Parties néceſſaires d'un Tout qui ne pouvoit pas ne pas être. DIEU s'irriteroit-il donc à la vue du Chaînon de fer? quelle abſurdité! DIEU eſtime ce Chaînon ce qu'il vaut. IL le voit dans ſa Cauſe, & IL approuve cette Cauſe parce qu'elle eſt bonne. DIEU voit les Monſtres moraux comme il voit les Monſtres phyſiques. Heureux le Chaînon d'or! plus heureux encore s'il ſait qu'il n'eſt qu'*heureux!* Il a atteint le plus haut degré de la Perfection morale, & il ne s'en enorgueillit point, parce qu'il ſait que ce qu'il eſt, eſt le réſultat néceſſaire de la place qu'il devoit occuper dans la Chaîne.

CHAP. VIII.

L'ÉVANGILE eſt l'Expoſition allégorique de ce Syſtême; la comparaiſon du *Potier* en eſt le précis.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même ſujet.

POURQUOI vous aigrir à la vue des défauts de votre Prochain? Vous aigriſſez-vous à l'aſpect d'une Ronce ou d'un Scorpion? ſongez donc que l'AUTEUR du Scorpion eſt auſſi l'AUTEUR de ce Prochain qui vous aigrit.

CHAPITRE IX.

De la Beauté de l'Univers.

LA Beauté de chaque Monde a ſon fondement dans la diverſité harmonique des Etres qui le compoſent & dans la ſomme du Bonheur qui réſulte de cette diverſité.

L'ASSEMBLAGE des ſommes de Bonheur diſtribuées aux différens Mondes forme le BONHEUR GÉNÉRAL, qui renferme toutes les déterminations poſſibles de l'Exiſtence SENTANTE & INTELLIGENTE.

CHAPITRE X.

Vue métaphyſique de l'Univers ſenſible.

SI cette magnifique Décoration qui charme nos Sens n'eſt réellement qu'une Décoration ; ſi le Monde n'eſt qu'un phénomene, une apparence ; ſi l'Etendue, la Solidité, la Force d'inertie, la Peſanteur, le Mouvement, &c. ne ſont que les réſultats de l'Activité d'Etres *ſimples* ; ſi les Loix ſuivant leſquelles cette Activité, variée dans chaque Etre, ſe développe & ſe modifie, conſtituent les Corps particuliers de l'aſſemblage deſquels réſulte l'Univers *ſenſible* ; cet Univers n'en eſt pas moins beau ; mais les yeux de la Chair ne ſauroient le voir ſous ce point de vue.

CHAPITRE XI.

Somme des Vérités métaphyſiques ſur Dieu *& le Monde.*

JE ſens ; donc, je ſuis. Ce qui eſt en moi qui ſent eſt un. J'ai des idées qui ſe ſuccedent dans un certain ordre ; il eſt entre elles une harmonie, des rapports indépendans de ma Volonté ; elles modifient agréablement mon exiſtence ; donc, il eſt hors de moi une Cause éternelle de ces idées ; donc cette Cause eſt puissante, intelligente, bienfaisante.

CHAPITRE XII.

De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.

L'HARMONIE de l'Univers prouve l'INTELLIGENCE de la CAUSE; elle indique encore que cette CAUSE eſt UNE. L'Unité du deſſein conduit à l'Unité du Principe. Il n'y a pas même lieu de ſuppoſer pluſieurs Principes lorſqu'un ſeul Principe a en ſoi la raiſon ſuffiſante de ce qui eſt. Le *Polythéiſme* eſt au moins un pléonaſme en Métaphyſique: il n'en eſt pas abſolument un en Théologie; c'eſt que la Théologie n'eſt pas la Science des notions communes.

CONCLUSION.

QUELLE que ſoit notre maniere de penſer ſur DIEU & ſur l'Univers, une choſe demeure certaine, c'eſt que l'Homme n'eſt pas un Quadrupede & qu'un Quadrupede n'eſt pas un Champignon.

IL ſuit de cette Obſervation importante, que le moyen d'être heureux c'eſt de ſe conformer à l'Ordre ou aux rapports qui ſont entre les Choſes.

L'ATHÉE de ſpéculation peut donc être heureux ou honnête Homme, parce qu'il peut connoître l'Ordre & le ſuivre: mais l'honnête Homme qui croit un DIEU & une Vie à venir a tout le bonheur de l'Athée & des eſpérances que l'Athée ne ſauroit avoir. Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer qu'il y a une PREMIERE Cauſe, je dirois encore comme MARC AURELE; *agis d'une maniere conforme à la Nature.*

LORSQUE j'ai dit que l'Amour propre eſt le Principe des Devoirs, j'ai entendu néceſſairement un Amour propre ſoumis aux Loix de l'Ordre; puiſque ſans cette ſoumiſſion il n'eſt point de Devoirs & conſéquemment de vrai bonheur.

QUAND j'ai parlé de l'utile, j'ai compris ſous ce mot tout ce qui eſt propre à nous procurer du plaiſir: mais il eſt des plaiſirs ſenſuels que l'Amour propre bien ordonné n'eſtime que ce qu'ils valent, & des plaiſirs ſpirituels ou réfléchis que

CONCLUS. l'Amour propre bien ordonné recherche par préférence. Il eſt un intérêt groſſier qui annonce l'imperfection, & un intérêt noble qui caractériſe la perfection. Cet intérêt eſt le mobile du Sage, & le Sage poſſede le Bonheur le plus réel qui ſoit ici bas.

LORSQUE j'ai avancé que tout eſt néceſſaire, j'ai avancé que la CAUSE NÉCESSAIRE ne pouvoit pas ne pas agir ni agir autrement: cela revient à dire que la CAUSE NÉCESSAIRE eſt ce qu'ELLE eſt.

FIN.

ÉCRITS

DIVERS.

RECUEIL
DE DIVERS PASSAGES
DE LEIBNITZ
SUR LA
SURVIVANCE DE L'ANIMAL,
POUR SERVIR DE SUPPLEMENT
A LA PARTIE VII
DE LA
PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE,
ET RÉFLEXIONS SUR CES PASSAGES.

INTRODUCTION.

INTROD.

C'ÉTOIT pour mettre mon Lecteur à portée de comparer mes idées sur la permanence de l'Animal avec celles de LEIBNITZ, que j'avois rassemblé dans la Partie VII de la *Palingénésie* quelques Passages de ce grand Métaphysicien sur cet intéressant sujet, & que je les avois accompagnés de réflexions propres à en faire mieux juger. Depuis la premiere publication de mon Livre, en 1769, quelques Amis m'ont communiqué d'autres Passages plus ou moins remarquables du même Auteur,

ART. I.

& qui concourent tous à déterminer de la maniere la plus préciſe ſa véritable opinion touchant la Survivance de l'Animal. Je vais donc tranſcrire ici ces Paſſages, auxquels je joindrai les réflexions qu'ils font naître bien naturellement.

§.

DANS un Écrit (1) de notre Auteur intitulé, *Syſtême nouveau ſur la Nature & ſur la communication des Subſtances, & ſur l'Union de l'Ame & du Corps*, on lit ce qui ſuit.

" LES Transformations de MM. SWAMMERDAM, MALPIGHI & „ LEWENHOEK qui ſont des plus excellens Obſervateurs de „ notre tems, ſont venues à mon ſecours, & m'ont fait ad- „ mettre plus aiſément que l'Animal & toute autre Subſtance „ organiſée ne commence point, lorſque nous le croyons, & „ que ſa génération apparente n'eſt qu'un développement & „ une eſpece d'augmentation. Auſſi ai-je remarqué que l'Auteur „ de la *Recherche de la Vérité*, M. RÉGIS, M. HARTSOEKER & „ d'autres habiles Hommes n'ont pas été fort éloignés de ce „ ſentiment. „

" MAIS, il reſtoit encore la plus grande queſtion, de ce „ que ces Ames ou ces Formes deviennent par la mort de „ l'Animal ou par la deſtruction de l'Individu de la Subſtance „ organiſée. Et c'eſt ce qui embarraſſe le plus ; d'autant qu'il „ paroît peu raiſonnable que les Ames reſtent inutilement dans „ un Chaos de Matieres confuſes. „

" CELA m'a fait juger enfin qu'il n'y avoit qu'un ſeul parti „ raiſonnable à prendre ; & c'eſt celui de la conſervation non

(1) *Oeuvres de LEIBNITZ*, de l'Édit. de Geneve, Tom. II, pag. 49.

ART. I.

„ ſeulement de l'Ame, mais encore de l'Animal même & de
„ ſa Machine organique; quoique la deſtruction des Parties
„ groſſieres l'ait réduit à une petiteſſe qui n'échappe pas moins
„ à nos Sens que celle où il étoit avant que de naître.„

IL eſt aiſé d'appercevoir que LEIBNITZ n'ajoute rien dans ce Paſſage à ceux que j'ai tirés de la *Théodicée* & des *Nouveaux Eſſais ſur l'Entendement humain*. C'eſt par-tout la même idée & que l'Auteur laiſſe toujours dans un certain vague qui, j'oſe le dire, eſt très-éloigné du degré de développement que j'ai donné à mon hypotheſe ſur l'*Etat futur* de l'Homme, (2) & ſur la Conſervation des Animaux & même des Plantes. (3)

LEIBNITZ s'appuyoit, à bon droit, ſur les Obſervations de SWAMMERDAM, de MALPIGHI & de LEWENHOEK pour établir que ce que nous nommons *Génération* n'eſt qu'un ſimple *développement*, & c'étoit ce qui le portoit à en inférer, que ce que nous nommons *la mort* n'eſt point une *deſtruction*; mais que c'eſt plutôt un *enveloppement*.

IL admettoit donc, que l'Animal *conſervoit ſa Machine organique*, & que par la *deſtruction des Parties groſſieres* de cette Machine l'Animal ſe trouvoit réduit par la *mort à une petiteſſe* qui le rendoit auſſi *inviſible* alors, qu'il l'étoit avant ſes premiers développemens.

IL eſt de la plus grande évidence que cette idée de notre illuſtre Métaphyſicien ſur la Conſervation de l'Animal differe beaucoup de celle que j'ai développée ſi au long & ſi clairement dans les deux Écrits que j'ai cités. L'opinion que LEIBNITZ préſente d'une maniere ſi vague dans le Paſſage que je

(2) Chap. XXIV de l'*Eſſai analytique*.
(3) Part. I, II, III, IV, V, VI, XII, XIV de la *Palingénéſie*.

ART. II. viens de tranſcrire, revient pour le fond à l'hypotheſe que j'avois d'abord imaginée pour rendre raiſon de la Survivance de tout Etre-mixte & que j'ai fort détaillée & réfutée. (4)

IL peut m'être permis de douter qu'aucun Diſciple du grand Homme dont je parle, ait expoſé l'*Enveloppement* d'une maniere auſſi claire & auſſi complete que je l'ai fait. C'eſt à ceux qui ont beaucoup étudié ſur ce point les meilleurs Leibnitiens à comparer mon expoſition avec les leurs & à juger.

II.

ON trouve dans les Oeuvres (1) de notre Philoſophe une Épitre latine qu'il adreſſoit à VAGNÉRUS, *ſur la Force active du Corps, ſur l'Ame humaine & ſur celle des Brutes*, où il s'exprime ainſi.

Memineris autem, ex ſententiâ meâ, non tantùm omnes vitas, omnes Animas, omnes Mentes, omnes Entelechias primitivas eſſe perennes, ſed etiam omni Entelechiæ primitivæ, ſeu omni principio vitali perpetuò adjunctam eſſe quandam naturæ Machinam, quæ nobis Corporis organici nomine venit, licet ea Machina etiam quùm figuram ſuam ſummatim conſervat, in fluxu conſiſtat, perpetuòque reparetur, ut Navis THESEI. *Neque adeò certi ſumus vel minimam materiæ in Nativitate à nobis acceptæ particulam in corpore noſtro ſupereſſe: licet etiam eadem Machina ſubinde planè transformetur, augeatur, diminuatur, involvatur aut evolvatur. Itaque non tantùm Anima eſt perennis, ſed etiam aliquod Animal ſemper ſupereſt, etſi certum aliquod Animal perenne dici non debeat, quia ſpecies Animalis non manet; quemadmodum Eruca & Papilio idem Animal non eſt, etſi eadem*

(4) *Paling.* Part VII, Chap. IV.
(1) Tome II, pag. 226.

ſit

ART. II.

ſit Anima in utroque : Habet igitur hoc omnis naturæ Machina, ut nunquam ſit planè deſtruibilis, cùm craſſo tegumento utcunque diſſipato, ſemper Machinula nondum deſtructa ſubſit, inſtar veſtium Arlequini comici, cui poſt multas tunicas exutas, ſemper adhuc nova ſupererat.

IL ne me ſemble pas que ce ſecond Paſſage ajoute plus que le précédent à ceux que j'ai rapportés dans la Partie VII de la *Palingénéſie*. C'eſt encore eſſentiellement la même Doctrine ; mais l'Auteur recourt ici à des comparaiſons ingénieuſes qui éclairciſſent un peu plus ſa penſée : quelques réflexions que je vais faire ſur ce Paſſage aſſez remarquable feront mieux ſentir ceci.

L'AUTEUR commence par rappeller ſon Dogme chéri de la permanence de toutes les *Ames*, de toutes les *Vies*, de toutes les *Entéléchies primitives*. Il paſſe enſuite à un autre Dogme philoſophique qui ne lui plaiſoit pas moins & qui eſt lié étroitement à ſon grand principe de la *raiſon ſuffiſante*. Il ſoutient, que *toute Ame* ou *tout principe vital* eſt *perpétuellement* uni à une *ſorte de Machine* que nous nommons un *Corps organiſé*. Il dit, que cette *Machine* eſt dans un *flux* perpétuel, pendant lequel néanmoins elle conſerve ce qui fait l'*eſſentiel* de ſa *Figure* ; enſorte que quoique cette *Machine* ne puiſſe ſe conſerver que par des *réparations* continuelles, elle demeure eſſentiellement *la même* ou du moins peut être dite *la même*, comme le *Vaiſſeau de* THÉSÉE. Il dit encore ; « que nous ne ſommes pas certains qu'il reſte dans cette » Machine une ſeule des particules qui la compoſoient à la » naiſſance. Ainſi, la même Machine, ſelon notre Auteur, » ſe transforme, s'augmente, diminue, s'enveloppe ou ſe dé- » veloppe ; de façon que non ſeulement l'Ame eſt durable » ou permanente ; mais encore toute l'animalité ; quoiqu'on ne » puiſſe pas dire exactement que le même Animal demeure ou

ART. II.

„ ſurvivé ; car l'Eſpece de l'Animal ne demeure pas ; de même „ que la Chenille & le Papillon ne ſont pas le même Animal, „ quoique la même Ame ſoit dans l'un & dans l'autre. „ Notre grand Métaphyſicien conclut de tout cela ; " que la „ Machine n'eſt jamais détruite en entier, & qu'encore que „ l'enveloppe groſſiere ſe diſſipe, il reſte toujours une petite „ Machine à-peu-près comme chez l'*Arlequin* de Théatre, qui „ après avoir dépouillé pluſieurs Habits, en conſervoit tou- „ jours un autre. „

IL ne faut que le plus léger degré d'attention pour découvrir combien ces idées different de celles que j'ai expoſées dans trois de mes Écrits. (2) Non ſeulement elles en different beaucoup à l'égard du fond des Choſes ; mais encore à l'égard de l'énoncé, du développement & de l'enchaînement des propoſitions. LEIBNITZ préſente toujours ſa Doctrine d'une maniere ſi vague, ſi confuſe ; il prend ſi peu de ſoin de la développer, de l'éclaircir, de la fixer ou de la réduire à des termes clairs, précis & exactement déterminés, qu'il eſt facile de reconnoître qu'il n'avoit point aſſez creuſé cette partie de ſa Doctrine. Il eſt très-manifeſte, qu'il enviſageoit le *Corps organiſé* auquel l'Ame eſt unie, comme une Machine ſuſceptible d'une multitude de *modifications* diverſes, & qu'il penſoit, qu'entre ces modifications *ſucceſſives*, il en étoit une en vertu de laquelle la *Machine organique* ſe conſervoit après la mort ; mais ſous une autre forme & ſous d'autres proportions.

LEIBNITZ ne paroît pas même avoir eu des idées exactes ſur l'accroiſſement des Corps organiſés. C'eſt ce qu'on peut inférer légitimement de ſa comparaiſon du *Vaiſſeau de* THÉSÉE. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire avec attention l'Ar-

(2) *Eſſai analyt.* Chap. XXIV. *Contempl.* Part. IV, Chap. XIII. *Palingen.* Part. I, II, III, &c.

ticle 170 des *Corps organiſés* & tout ce que j'ai expoſé ſur ce ſujet ſi difficile dans la Part. XI de la *Palingénéſie.* ART. III.

ENCORE une fois ; l'hypotheſe que notre Auteur ne fait qu'eſquiſſer ici, revient pour l'eſſentiel à celle que j'ai fort développée Part. VII, Chap. IV. de la *Palingénéſie.* On ſait aſſez que dans l'hypotheſe que j'ai préférée à celle-ci, ce n'eſt point ce Corps organiſé que nous voyons & que nous palpons & qui eſt détruit par la mort, auquel l'Ame eſt immédiatement unie : c'eſt un autre Corps logé dès le commencement dans celui-là, & qui en eſt eſſentiellement diſtinct.

III.

J'ACCORDE, dit ailleurs (1) notre PLATON moderne, une „ exiſtence auſſi ancienne que le monde, non ſeulement aux „ Ames des Bêtes, mais généralement à toutes les *Monades* „ ou ſubſtances ſimples dont les phénomenes compoſés réſul- „ tent : & je tiens que chaque Ame ou Monade eſt toujours „ accompagnée d'un Corps organique, mais qui eſt dans un „ changement perpétuel ; de ſorte que le Corps n'eſt pas le „ même, quoique l'Ame & l'Animal le ſoient. Ces regles ont „ encore lieu par rapport au Corps humain, mais apparemment „ d'une maniere plus excellente qu'à l'égard des autres Animaux „ qui nous ſont connus ; l'Homme devant demeurer non ſeule- „ ment un Animal, mais encore un Perſonnage & un Citoyen „ de la cité de DIEU ; qui eſt le plus parfait état poſſible, ſous „ le plus parfait MONARQUE.

„ Vous dites, Monſieur, dans votre fragment, que vous „ ne comprenez pas trop bien *quelles ſont ces autres Subſtances*

(1) Lettre de l'Auteur à DES MAIZEAUX, datée de Hannover le 8. de Juillet 1711. *Oeuvres.* Tom. II, pag. 66.

ART. III.

» *corporelles, outre les Animaux, dont on a cru juſqu'ici l'extinction entiere.* Mais s'il y a dans la Nature d'autres Corps » organiques vivans que ceux des Animaux, comme il y a » bien de l'apparence, & comme les Plantes nous en ſemblent » fournir une exemple, ces Corps auront auſſi leurs ſubſtances » ſimples ou *Monades*, qui leur donneront la vie, c'eſt-à-dire, » de la perception & de l'appétit, quoiqu'il ne ſoit point né- » ceſſaire que cette perception ſoit une ſenſation. Il y a appa- » remment une infinité de degrés dans la perception, & par » conſéquent dans les *Vivans*; mais ces Vivans ſeront toujours » indeſtructibles, non ſeulement par rapport à la Subſtance » ſimple, mais encore parce qu'elle garde toujours quelque » Corps organique. »

Toujours la même Doctrine; toujours le même fond d'idées. L'Auteur n'abandonnant point ſon principe favori, admet, que *toute Monade eſt toujours accompagnée d'un Corps organique.* Il continue à dire ici, comme ailleurs, que ce *Corps organique* ne demeure pas *le même*; mais qu'il eſt *dans un changement perpétuel*; enſorte néanmoins que l'*Ame* & l'*Animal* demeurent conſtamment les mêmes. On voit aſſez qu'il entend par là ce que nous nommons la *Perſonne* de l'Animal. Il s'explique lui-même en employant le mot de *Perſonnage*.

Il imaginoit donc dans le Corps *organique* une ſorte de *flux* ou de *ſucceſſion* de particules conſtituantes, qui s'opéroit de maniere que la *forme eſſentielle* du Corps organique ne changeoit point.

Ce qu'ajoute enſuite Leibnitz ſur les Plantes ne reſſemble point du tout à ce que j'ai expoſé ſur leur ſenſibilité & ſur leur perfectibilité dans la Partie X de la *Contemplation de la Nature* & dans la Partie IV de la *Palingénéſie*. Notre Auteur donne aux *Plantes* une *Monade* ou Subſtance *ſimple*, d'où

réſulte ce qu'il nomme *leur Vie*. Il veut que cette Vie ſoit accompagnée de *perception* & d'*appétit*. Il admet, comme probable, qu'il y a une *infinité de degrés* dans la Perception des Etres vivans ; & que *tous les Vivans ſeront toujours indeſtructibles* ; ce qu'il n'entend pas ſeulement de la *Monade*, mais encore du *Corps* auquel elle eſt *unie* : car, dit-il, *la Monade garde toujours quelque Corps organique*.

REMARQUEZ enfin, que LEIBNITZ ne s'occupe point ici de cette perfectibilité de la Plante, dont j'ai tant parlé. Il ne fait abſolument qu'appliquer ſon principe des *Monades* à tout ce qui vit. Mais il ne conduit point, comme je l'ai fait, le Lecteur par la route des obſervations & de l'analyſe. Il affirme comme vrai ou comme probable tout ce qui lui paroît renfermé dans ſon principe fondamental : mais ce n'eſt pas ainſi qu'on parvient à donner de la vraiſemblance à une conjecture.

IV.

DANS une autre Lettre (1) de LEIBNITZ au célebre ARNOLD, datée de Veniſe le 23 de Mars 1690, il s'énonce en ces termes.

" LE Corps eſt un aggrégé de Subſtances & n'eſt pas une Subſtance à proprement parler. Il faut par conſéquent que par tout dans le Corps il ſe trouve des Subſtances indiviſibles, ingénérables & incorruptibles, ayant quelque choſe de répondant aux Ames. Que toutes Subſtances ont toujours été & ſeront toujours unies à des Corps organiques diverſement transformables. "

[1] *Oeuvres* Tom. II, pag. 46.

ART. IV.

Ce Paſſage paroîtroit très-obſcur à quelqu'un qui n'auroit pas un peu médité la Philoſophie de notre Auteur. Il faut ici ſe ſouvenir qu'il ne reconnoiſſoit pour véritable Subſtance que les Etres *ſimples*, qu'il nommoit des *Monades*. L'Étendue matérielle n'étoit, dans ſes idées, qu'un pur *phénomene*, réſultant des Monades qui la conſtituent, & dont l'effet eſt de produire en nous la perception de l'Etendue. Le Corps n'eſt donc ainſi, comme il le dit, *qu'un Aggrégé de Subſtances ſimples.*

Et comme le Corps nous offre divers *aſſemblages* de Parties organiques, qui ſont elles-mêmes formées de plus petits *aſſemblages* de Parties encore organiques, Leibnitz paroît ſuppoſer ici dans chaque aſſemblage une *Monade* ou Subſtance *ſimple*, *ingénérable*, *incorruptible*, *ayant quelque choſe de répondant aux Ames.*

On ne démêle pas clairement ce qu'il entend dans ce Paſſage par la *transformabilité des Corps organiques* auxquels ces ſortes d'*Ames* ſont unies. On entrevoit ſeulement qu'il avoit en vue les changemens que ces Corps peuvent ſubir.

Il eſt rare que Leibnitz attache des idées bien déterminées aux expreſſions qu'il emploie. Notre Langue n'étoit pas autant à ſa diſpoſition que l'Allemand ou le Latin, & ceci n'accroît pas peu la difficulté de le ſaiſir bien. Je pourrois en fournir divers exemples.

Je croirois bien que les idées de l'Auteur étoient en général liées & harmoniques dans ſa puiſſante Tête : mais, il ne les produiſoit pas toujours ni auſſi liées ni auſſi harmoniques, & ſouvent il les diſſéminoit ou les jetoit pêle-mêle ſur le papier.

V.

ART. V.

VOICI un autre Paſſage qu'on rencontre dans un petit Écrit (1) de l'Auteur intitulé, *Principes de la Nature & de la Grace fondés en Raiſon.*

« TOUT eſt plein dans la Nature. Il y a des Subſtances » ſimples, ſéparées effectivement les unes des autres par des » actions propres qui changent continuellement leurs rapports; » & chaque Subſtance ſimple ou *Monade* qui fait le centre » d'une Subſtance compoſée, (comme par exemple d'un Ani- » mal) & le principe de ſon *unicité*, eſt environnée d'une » maſſe compoſée par une infinité d'autres *Monades*, qui conſ- » tituent le *Corps propre* de cette *Monade centrale*, ſuivant les » affections duquel elle repréſente, comme dans une maniere » de centre, les choſes qui ſont hors d'elle.

« ET ce *Corps* eſt *organique* quand il forme une maniere » d'Automate ou de Machine de la Nature, qui eſt Machine » non ſeulement dans le tout, mais encore dans les plus petites » parties qui ſe peuvent faire remarquer. »

L'INVENTEUR des Monades ſe laiſſe un peu plus entrevoir ici que dans le Paſſage précédent. Il eſt aſſez clair qu'il ſuppoſe dans le Corps d'un Animal une *Monade principale*, qui eſt comme le *centre* du Syſtême organique de l'Animal. Il l'appelle le principe de l'*unicité* de l'Animal. Il avance *qu'elle eſt environnée d'une Maſſe compoſée d'une infinité d'autres Monades*; & ce ſont ſelon lui *ces Monades qui conſtituent le Corps propre de la Monade centrale* ou principale. Ce *Corps propre* a diverſes *affections*, auxquelles la Monade centrale correſpond

(1) *OEUVRES de LEIBNITZ*, Tom. II, pag. 32.

ART. V.

par les *représentations* plus ou moins confuſes qu'elle ſe ferme *des Choſes qui ſont hors d'elle.* Ceci tient à la fameuſe *Harmonie préétablie* de l'Auteur.

IL ajoute ; que le *Corps propre eſt organique* quand il forme une ſorte d'*Automate* ou de *Machine.* On voit de reſte ce qu'il entend ici par une *Machine.* Le Corps d'un Animal eſt en effet une admirable Machine. Le Corps d'une Plante en eſt une encore & qui n'eſt guere moins admirable.

MAIS, ce qu'il faut ſur-tout remarquer dans le Paſſage que nous avons ſous les yeux, c'eſt que LEIBNITZ prétend que le Corps de l'Animal n'eſt pas ſeulement une Machine dans ſon Syſtême organique pris en entier ; mais, *qu'il l'eſt encore dans chacune de ſes plus petites parties.*

SI j'avois connu cette idée de notre Métaphyſicien lorſque je traitois *de l'excellence des Machines organiques*, Part. IX de la *Palingénéſie*, je n'aurois pas manqué aſſurément d'en faire mention. Le Lecteur attentif reconnoîtra néanmoins, que mes *Réflexions ſur les Machines organiques* repoſent ſur un tout autre fondement que celles de notre Métaphyſicien. Je raiſonnois en Phyſiologiſte ou en Obſervateur : je partois uniquement des faits. Notre Auteur laiſſe là l'obſervation, ne s'occupe point des faits & ne part que de ſa Monadologie.

JE fais une autre remarque ſur ce Paſſage : l'Auteur ne cite ici le *Corps d'un Animal que comme un exemple* ; ce qui ſemble inſinuer que les Corps *bruts* formoient auſſi, ſelon lui, des Syſtêmes plus ou moins compoſés & très-réguliers, auxquels préſidoit pareillement une *Monade centrale.*

JE ne fais aucune réflexion ſur l'obſcurité & l'embarras qu'on trouve ſi ſouvent dans les phraſes de LEIBNITZ ; je dois les

les attribuer autant à la difficulté qu'il éprouvoit en maniant le François, qu'au peu de ſoin qu'il prenoit d'élaguer ſes idées & de ſéparer la propoſition principale des propoſitions incidentes. ART. VI.

VI.

L'ECRIT (1) de notre profond Penſeur, qui a pour titre, *Conſidérations ſur les Principes de Vie & ſur les Natures Plaſtiques*, publié en 1705 me fournit un ſixieme Paſſage qui mérite bien que je le tranſcrive.

" JE ſuis de l'avis de Mr. CUDWORTH, que les Loix du „ méchaniſme toutes ſeules ne ſauroient former un Animal „ là où il n'y a rien encore d'organiſé ; & je trouve qu'il „ s'oppoſe avec raiſon à ce que quelques Anciens ont imaginé „ ſur ce ſujet, & même Mr. DESCARTES dans ſon *Homme*, „ dont la formation lui coûte ſi peu, mais approche auſſi très- „ peu de l'Homme véritable. Et je fortifie ce ſentiment de „ Mr. CUDWORTH en donnant à conſidérer, que la Matiere „ arrangée par une SAGESSE divine doit être eſſentiellement „ organiſée par-tout ; & qu'ainſi il y a machine dans les parties „ de la Machine naturelle à l'infini & tant d'enveloppes & „ corps organiques enveloppés les uns dans les autres qu'on „ ne ſauroit jamais produire un corps organique tout-à-fait „ nouveau & ſans aucune préformation, & qu'on ne ſauroit „ détruire entiérement non plus un Animal déja ſubſiſtant. „

DANS la Partie VII. de la *Palingénéſie* j'ai tranſcrit divers morceaux de LEIBNITZ qui prouvent qu'il croyoit à l'*Emboîtement des Germes*. Il paroît aller bien plus loin ici, & admettre

(1) *OEUVRES de LEIBNITZ*, Tom. II, pag. 43.

ART. VI.

un *Enveloppement à l'infini.* On retrouve cet *Infini actuel* dans d'autres Écrits de l'Auteur. On ſent aſſez que cette idée, qui lui plaiſoit, eſt erronée. Quel Philoſophe voudra admettre cet *Infini actuel?* Ne faut-il pas que dans une *ſérie* quelconque il y ait un *dernier terme?* L'*Infini* des Géometres eſt-il un *véritable Infini?*

J'INVITE mon célebre Ami Mr. NEEDHAM, qui voudroit étayer ſon Epigéneſe de l'autorité de LEIBNITZ, à méditer un peu ce Paſſage & ſur-tout ces expreſſions ſi tranchantes; *je ſuis d'avis, que les Loix du Méchaniſme toutes ſeules ne ſauroient former un Animal, là où il n'y a rien encore d'organiſé.*

Mr. ROBINET, qui a tout organiſé & tout animaliſé, trouveroit mieux ſon compte au Paſſage que j'examine. LEIBNITZ y avance expreſſément, que *la Matiere doit être eſſentiellement organiſée par-tout.* Ceci peut ſervir de Commentaire au Paſſage précédent.

L'AUTEUR ſoutient donc ici, *qu'un Corps organique ne ſauroit jamais être produit ſans aucune préformation:* ce grand Homme n'auroit donc pas héſité à préférer mon hypotheſe ſur la génération à celle de nos Epigénéſiſtes modernes.

L'AUTEUR conclut; *qu'on ne ſauroit non plus détruire entiérement un Animal déja ſubſiſtant.* Cette conſéquence lui paroît, ſans doute, renfermée dans ce qu'il a dit, *que l'Animal eſt compoſé d'Enveloppes ou de Corps organiques à l'infini.* Notre Philoſophe ſuppoſe que l'Animal *ſubſiſte* dans l'Enveloppe ou le *Corps organique* qui ne peut être *détruit.*

JE demande au Lecteur impartial & judicieux, ſi ces idées ſont les mêmes que celles que j'ai développées dans l'*Eſſai analytique* & dans la *Palingénéſie.* Je demanderai encore ſi elles

ART. VII.

ſont auſſi claires, auſſi enchaînées les unes aux autres, auſſi aſſociées aux faits que les miennes?

PEUT-ON admettre en bonne Phyſiologie que le *Corps de l'Animal* eſt un compoſé *de Machines plus petites à l'infini*? Ne faut-il pas enfin s'arrêter à la fibre élémentaire? Et ſi l'on veut que cette fibre ſoit encore une *petite machine*, comme je l'ai admis dans la Partie IX. de la *Palingénéſie*, ne faudra-t-il pas convenir que les élémens de cette fibre ne ſont pas des machinules? Notre Métaphyſicien pouſſoit quelquefois ſes conſéquences à l'extrême : tout ce qui lui paroiſſoit renfermé dans un principe de ſa Métaphyſique tranſcendante il le ſuppoſoit dans la Nature, & au lieu d'interpréter la Nature par elle-même ou par les faits, il préféroit ſouvent de ſortir du Monde matériel pour s'élancer d'un vol hardi dans les Régions les plus élevées du Monde intellectuel & y planer ſeul ſur les aîles de ſon puiſſant Génie.

VII.

LEIBNITZ diſoit que la conception eſt un *développement* & que la mort eſt un *enveloppement*. Il penſoit avec raiſon que la mort eſt ſoumiſe à des Loix particulieres comme la génération; car, ſelon lui, tout eſt ſyſtématique dans l'Univers; tout s'y fait avec regle & meſure & rien n'y eſt abandonné au haſard. Tandis que je m'occupois de l'Enveloppement leibnitien, (1) & que j'eſſayois de me l'expliquer à moi-même le plus clairement qu'il m'étoit poſſible en y appliquant les principes que je m'étois faits ſur l'Accroiſſement, j'ignorois profondément que l'illuſtre JEAN BERNOULLI ſe fût occupé du même ſujet dans une Epître (2) latine adreſſée à LEIBNITZ

[1] *Paling.* Part. VII. Chap. IV.
[2] *Commercium* &c. *Epiſt.* LXXXVII. Février 1699, pag. 435. Tom. I.

ART. VII. lui-même, & où il soumettoit à son jugement l'explication qu'il tentoit de donner de l'*Enveloppement* dont il s'agit. Ce Morceau est trop intéressant pour que je ne le place pas ici en entier.

MIHI videor satis capere opinionem tuam de ortu Entelechiarum : dicis, per mortem Animalium, organa tantum crassa destrui ac dissolvi, sed subtilissima manere, in quibus eadem Entelechia semper operetur, ita ut maneat idem numero Animal; quia, ut dicis, Entelechia non migrat de materiâ in materiam : hinc sequentem formo Theoriam. Dedit, in creatione Universi, DEUS cuique Entelechiæ certam portiunculam materiæ, seu certum corpusculum organicum, quod perpetuò informet, vel animet, & nunquam deserat, ipsi sit essentialis, ut ab eâ planè separari non possit; jam verò illud Animalculi corpusculum, quod Stamina *vocabo corporis animalis postea generati, generatione & nutritione evolvitur & expanditur, per modum receptionis novæ & peregrinæ materiæ se in poros insinuantis; undè paulatim crescit, & tandem ex Animalculo invisibili fit visibile. Hæc autem evolutio ita peragi censenda, ut per corpus maximi etiam Animalis æquabiliter diffusa sint illa prima Stamina, quantumvis exigua; non secùs ac concipio minimum granulum salis in magnâ quantitate aquæ dilutum, sese uniformiter cum aquâ permiscere; sic ut nulla sit aquæ gutta, quæ non, pro ratione suæ molis, de isto granulo participet. Porrò si corpus Animalis crescere desit, rursùs paulatim decrescit, dum partes illæ adventitiæ iterùm abeunt, seu quomodocunque destruuntur. Evidens est Stamina illa, quæ per magnum spatium diffusa erant, jam iterùm contrahi & cogi in minus; donec absumptis omnibus peregrinis, tandem in pristinam suam parvitatem redigatur. Eo sanè modo, quo concipio granulum salis, in aquâ dilutum, paulatim aquæ exsiccatione, coctione, evaporatione vel percolatione iterùm pedetentim coarctari, & tandem in minimam suam massulam condensari. Hæc, ni fallor, ex tuâ fluunt Hypothesi; bellè sanè, si nullis premerentur difficultatibus.*

ART. VII.

Mors, ſecundum illam, nihil aliud eſſet quam paulatina partium craſſiorum corporis deſtructio; interim illa accidit repentè, ſi non momento, (dicis enim apud BAYLIUM momentum mortis obſervari non poſſe;) ſaltem momento adeò exiguo, ut tempus deſtructionis tempori generationis & nutritionis minimè poſſit comparari, & hìc Natura debeat quaſi per ſaltum operari. Diſpicias igitur, quomodo Lex continuitatis ſalvari poſſit, dum poſt diuturnam adeò evolutionem, Animal, ictu velut oculi, in priſtinam involvatur parvitatem. Et dicas mihi, cur Natura noluerit; ut tantundem temporis ad involutionem requireretur quam ad evolutionem? Præterea, ſi ante mortem Animalis ipſi crus aliudve membrum amputetur, eo ipſo aliquid de Staminibus amputatum ſeparatur; & ſic poſt reductionem Animalis ad ſuum exiguitatis ſtatum, illud quod de Staminibus ſeparatum fuit, aut redditur Animalculo, aut non redditur. Si prius; velim mihi explices, quâ virtute illud, quod, exempli gratiâ, in Americam tranſportatum eſſet, rediret in Europam, ſeque cum Animalculo conjungeret. Si poſterius; tunc illud, quod amputatione membri Staminibus Animalis ademptum eſt eidem non eſt eſſentiale, neque neceſſarium; contra hypotheſin: nota quod hæc omnia fundentur in eò quòd Entelechia non migrat de materiâ in materiam. Sic, exempli gratiâ, Equus poſt mortem in illud Animalculum reductum eſt, eodem Corpuſculo & eâdem Entelechiâ gaudens, quod ante generationem ejus in ſemine equino latitabat, quodque microſcopii tantùm ope potuiſſet videri. Hinc aliquid lepidum mihi venit in mentem; nimirùm quod non ſit impoſſibile, unum idemque Animal bis, ſeu pluriēs, generari & mori poſſe: ſi enim per mortem Animalis nihil ſit aliud quam ejus reductio in priſtinum ſuum ſtatum; quid impedit quominùs denuò evolvatur per accretionem novæ materiæ? Quis ergo ſcit, an non Bucephalus *ab ALEXANDRI Magni tempore, multoties fuerit in Mundo, ſub viſibili Equi formâ? Ad id enim tantum opus eſſet, ut Equus aliquis, cum pabulo aut potione imperceptibilem* Bucephalum *abſorberet, eumque cum reliquis ſeminis ſui Animalculis permiſceret.*

ART. VII. *Vides me nihil dicere de Homine, quia Animam humanam ipſe excipis ; vellem tamen mihi certi quid diceres de ſtatu Animæ poſt mortem. Videris enim credere, etiam tunc, eam non ſine corpore eſſe ; ſicuti nec Angelos nec Dæmones.*

RÉPONSE DE LEIBNITZ.

Février 1699.

IN tuâ expoſitione Theoriæ meæ de ſubjectâ materiâ Entelechiarum ſunt aliqua quæ non ita aſſeverare auſim. In his enim, ubi certa haberi poſſunt, nolim hypotheſibus uti ; ſufficit tamen ſummam rei teneri. Ad objectiones tuas hæc reſponderim. Cum dico momentum mortis definiri non poſſe, ſimul ſignifico metaphyſico ſenſu nullum eſſe ; nec video quî ſequatur Legem continuitatis infringi etſi hîc brevi admodùm tempore magna fiat mutatio, quod ipſum ſæpè in Naturâ fieri conſentaneum eſt, præſertim in mortibus. Machinas enim compoſitas lentè formari, facilè turbari convenit. Sed ſapientia Auctoris efficit, ut in ſummâ rebus optimè ſemper conſulatur. Idem Animal ſæpiùs prodire in hoc Theatrum poſſibile eſt : ſed tamen & contrarium poſſibile eſſe putem. Itaque hic nihil facilè definit ratio. Altioris iſta indaginis habeo.

JE ne diſſimulerai point l'agréable ſurpriſe que j'éprouvai, lorſque le 22 de Novembre 1771, je lus pour la premiere fois la Lettre du grand BERNOULLI que je viens de tranſcrire. Il ne me fut plus poſſible de douter que je n'euſſe bien ſaiſi l'*Enveloppement leibnitien* quand je m'en occupois en 1768 & que je lui appliquois l'hypotheſe que j'avois imaginée autrefois ſur la Reſtitution future de tous les Etres vivans, & à laquelle j'oppoſois moi-même des difficultés qui m'avoient forcé de l'abandonner pour lui ſubſtituer celle que j'ai fort développée

ART. VII.

& qui en differe eſſentiellement. (3) J'admirai la conformité ſinguliere que je découvrois entre l'explication du Philoſophe de Bâle & la mienne ; & plus j'analyſois les deux explications, plus je les trouvois conformes. On en jugera mieux encore par l'eſpece de parallele que je vais en tracer.

Mr. Bernoulli débute par dire, « qu'il croit ſaiſir aſſez » bien l'opinion de Leibnitz ſur l'origine des Entéléchies ; » & pour le lui prouver, il lui expoſe en détail la maniere dont il conçoit la choſe ou ce qu'il nomme ſa *Théorie*.

« DIEU, dit-il, a donné dès le commencement à chaque » Entéléchie un Corpuſcule organique, qu'elle eſt deſtinée à » animer, & qui lui eſt ſi eſſentiel qu'elle ne l'abandonne » jamais. Ce Corpuſcule contient les *Stamina* ou les premiers » rudimens de l'Animal qui doit venir au jour, & qui ſe dé- » veloppera par la nutrition ou par les matieres nouvelles & » étrangeres qui s'inſinueront dans ſes pores : il croîtra ainſi peu- » à-peu, & d'inviſible qu'il étoit d'abord, il deviendra enfin » viſible. Il faut concevoir que cette évolution s'opere de ma- » niere, que quelque petits que ſoient les *Stamina* ou les ru- » dimens primitifs du Corpuſcule organique, ils peuvent néan- » moins s'étendre aſſez pendant l'accroiſſement pour ſe trouver » enſuite répandus uniformément dans tout l'Animal devenu » grand ; à-peu-près comme un petit grain de ſel diſſous » dans une grande quantité d'eau, & qui s'y diviſe au point » qu'il n'y a pas une ſeule goutte de cette eau qui ne re- » tienne une particule de ſel. »

Voici maintenant comment je m'exprimois dans le Chapitre IV. de la Partie VII. de la *Palingénéſie*. *J'avois d'abord poſé pour principe fondamental que rien n'étoit engendré ; que*

(3) *Paling.* Part VII, Chap. IV.

ART. VII.

tout étoit originairement préformé, & que ce que nous nommons génération *n'étoit que le ſimple développement de ce qui préexiſtoit ſous une forme inviſible & plus ou moins différente de celle qui tombe ſous nos Sens.*

JE ſuppoſois donc que tous les Corps organiſés tiroient leur origine d'un Germe, qui contenoit très-en petit les élémens de toutes les parties organiques.

JE me repréſentois les élémens du Germe comme le fond primordial ſur lequel les molécules alimentaires alloient s'appliquer pour augmenter en tout ſens les dimenſions des parties.

JE me figurois le Germe comme un Ouvrage à réſeau : *les élémens en formoient les mailles : les molécules alimentaires en s'incorporant dans ces mailles tendoient à les agrandir & l'aptitude des élémens à gliſſer les uns ſur les autres leur permettoit de céder plus ou moins à la force ſecrete qui chaſſoit les molécules dans les mailles & faiſoit effort pour les ouvrir, &c.*

ON voit bien que le *Germe* dont je parlois ici revient préciſément au *Corpuſcule organique* de Mr. BERNOULLI, & que ſes *Stamina* ne different pas de ce *fond primordial* ou du *réſeau primitif* que je ſuppoſois, & auquel s'incorporoient les molécules étrangeres que la nutrition y introduiſoit.

" ENSUITE, continue notre Auteur ; lorſque l'Animal ceſſe
„ de croître, il commence à décroître inſenſiblement, les ma-
„ tieres étrangeres s'en détachent ou ſont détruites, & les
„ *Stamina* qui s'étoient étendus dans un grand eſpace ſe con-
„ tractent de plus en plus, juſques à ce que ſéparés enfin
„ de toute matiere étrangere, ils reviennent à leur petiteſſe
„ primitive : de la même maniere que je conçois, que le
„ petit grain de ſel, diſſous dans l'eau, & diſſéminé ainſi dans

un

ART. VII.

„ un grand eſpace, revient peu à peu à n'occuper que le „ très-petit eſpace qu'il occupoit d'abord, dès que l'évapo- „ ration de l'eau permet aux particules du ſel de ſe rap- „ procher. „

Je pourſuivois ainſi : *ſur ces principes, j'étois venu à enviſager la mort comme une ſorte d'enveloppement & la réſurrection comme un ſecond développement*, &c.

Je conſidérois le Tout organique parvenu à ſon parfait accroiſſement comme un Compoſé de ſes parties originelles ou élémentaires & des matieres étrangeres que la nutrition leur avoit aſſociées pendant toute la durée de la vie.

J'imaginois que la décompoſition qui ſuit la mort extraiſoit, pour ainſi dire, du Tout organique ces matieres étrangeres que la nutrition avoit aſſociées aux parties conſtituantes, primitives & indeſtructibles de ce Tout : que pendant cette ſorte d'extraction ces parties tendoient à ſe rapprocher de plus en plus les unes des autres, à revêtir de nouvelles formes, de nouvelles poſitions reſpectives, de nouveaux arrangemens ; en un mot, à revenir à l'état primitif de Germe & à ſe concentrer ainſi en un point.

Mon Texte a toujours tant de rapports avec celui de notre Auteur, qu'il ſemble n'en être qu'une maniere d'interprétation ou de commentaire.

" Voila, ſi je ne me trompe, ajoute notre Philoſophe à „ ſon Ami, ce qui découle de votre hypotheſe : elle ſeroit „ belle aſſurément, ſi elle étoit exempte de difficultés. La mort, „ ſuivant cette hypotheſe, n'eſt autre choſe que la deſtruction „ graduelle des parties groſſieres du Corps : mais la mort „ peut ſurvenir ſubitement ſi non dans un inſtant ; (car vous „ dites dans Bayle qu'on ne ſauroit obſerver l'inſtant de la

ART. VII.

„ mort ;) les momens ſont donc trop courts pour qu'on „ puiſſe comparer le tems de la deſtruction au tems de la „ génération & de la nutrition, & ici la Nature doit agir par „ ſaut. Voyez donc comment on peut ſauver la Loi de conti- „ nuité, lorſqu'après s'être développé journellement l'Animal „ eſt réduit en un clin d'œil à ſa premiere petiteſſe : & dites- „ moi pourquoi la Nature n'a pas voulu que l'enveloppement „ ſe fît dans le même tems que le développement ? Il y a „ plus ; ſi un Animal perd une jambe ou tout autre membre, „ il s'enſuit une perte ſemblable dans les *Stamina* : ainſi, „ lorſque cet Animal revient par la mort à ſa premiere pe- „ titeſſe, il faut de deux choſes l'une, ou que ce qu'il avoit „ perdu lui ſoit rendu, ou qu'il en demeure privé. Si c'eſt „ le premier ; veuillez me dire, par quelle vertu ce qui auroit „ été tranſporté de l'Animal en Amérique reviendroit en Eu- „ rope pour ſe rejoindre à l'Animal réduit en petit ? Si c'eſt „ le ſecond ; il en réſultera que ce qui avoit été retranché aux „ *Stamina* de l'Animal ne lui eſt pas eſſentiel ou néceſſaire ; ce „ qui ſeroit contre l'hypotheſe : remarquez que tout ceci re- „ poſe ſur ce fondement, que l'Entéléchie n'émigre pas d'un „ Corps dans un autre. Ainſi, par exemple, le Cheval, réduit „ par la mort en petit, a le même Corps & la même En- „ téléchie qu'il poſſédoit dans la ſemence de ſon Pere. „

Suivant cette petite hypotheſe qui me ſembloit toute à moi, diſois-je encore, *j'expliquois aſſez heureuſement en apparence & d'une maniere purement phyſique le Dogme ſi conſolant & ſi philoſophique de la Réſurrection. Il me ſuffiſoit pour cela de ſuppoſer qu'il exiſtoit des Cauſes naturelles, préparées de loin par l'*AUTEUR BIENFAISANT *de notre Etre, & deſtinées à opérer le développement rapide de ce Tout organique caché ſous la forme inviſible de Germe, & conſervé ainſi par la* SAGESSE *pour le jour de cette grande Manifeſtation.*

ART. VII.

Une objection ſaillante & à laquelle je n'avois point d'abord ſongé, vint détruire en un moment tout ce Syſtême qui commençoit à me plaire beaucoup : c'étoit celle qui ſe tiroit des Hommes qui ont été mutilés ; qui ont perdu la tête, une jambe, un bras, &c. comment faire reſſuſciter *ces Hommes avec des membres que leur Germe n'auroit plus ? Comment leur faire retrouver cette tête où je plaçois le ſiege de la Perſonnalité ?*

Il me reſtoit bien la reſſource de ſuppoſer que le Germe dont il s'agit renfermoit une autre tête, préparée en vertu de la PRESCIENCE DIVINE : *mais cette tête auroit logé une autre Ame ; elle auroit conſtitué une autre Perſonne, & il s'agiſſoit de conſerver la Perſonnalité du premier Individu.*

Je n'héſitai donc pas un inſtant à abandonner une hypotheſe, que je n'aurois pu ſoutenir qu'à l'aide de ſuppoſitions qui auroient choqué plus ou moins la vraiſemblance. La Nature eſt ſi ſimple dans ſes voies, qu'une hypotheſe perd de ſa probabilité à proportion qu'elle devient plus compliquée.

Bientôt après des méditations plus approfondies ſur l'économie de notre Etre m'ouvrirent une nouvelle route qui me conduiſit à des idées plus probables ſur le phyſique de la Réſurrection, &c.

ON voit que j'oppoſois à l'hypotheſe dont il s'agit préciſément les mêmes difficultés eſſentielles que le Philoſophe de Bâle preſſoit auprès du Philoſophe de Leipſig & que ce furent ces difficultés qui me détacherent d'une opinion qui d'abord m'avoit beaucoup plu ; mais qui ceſſa de me plaire dès que j'eus reconnu que je ne pouvois la ſoutenir que par des ſuppoſitions plus ou moins invraiſemblables.

ON déſireroit que la Réponſe de LEIBNITZ fût moins courte : il ſe borne à dire à ſon Ami, " qu'il eſt dans ſon expoſition

ART. VII.

„ de la Théorie dont il eſt quéſtion quelques points ſur leſ-
„ quels il n'oſeroit s'exprimer comme lui : „ mais il ne paroît point du tout diſconvenir que ſon Ami n'ait bien ſaiſi l'eſſentiel de l'hypotheſe ; c'eſt même ce qu'on eſt en droit d'inférer de la fin de la Réponſe. (4)

AINSI, il eſt bien prouvé par les deux Lettres que je viens de mettre ſous les yeux de mon Lecteur, que LEIBNITZ n'avoit point dans l'eſprit l'hypotheſe que j'ai expoſée dans le Chapitre XXIV de l'*Eſſai analytique*, & que ſon idée de l'*Enveloppement* de l'Animal au tems de la mort eſt bien la même que j'avois imaginée autrefois & que je croyois être à moi.

IL ſeroit, ſans doute, très-inutile que je raſſemblaſſe ici d'autres Paſſages de LEIBNITZ ou de ſes plus célebres Diſciples pour montrer combien ſon hypotheſe ſur la conſervation de l'Animal differe de celle que j'ai préférée. J'en ai bien fait aſſez aſſurément, pour qu'il ne puiſſe plus reſter le moindre doute à cet égard. J'étois donc bien fondé à avancer, (5) que l'Auteur Anonyme des *Inſtitutions Leibnitiennes* n'avoit pas ſaiſi cette Partie de la Philoſophie de LEIBNITZ, lors qu'il mettoit, pour ainſi dire, dans la bouche de ce Philoſophe ma propre hypotheſe en empruntant juſqu'aux expreſſions du Chapitre XXIV. de l'*Eſſai analytique*. Cet emprunt que l'Anonyme faiſoit, ſans en avertir, m'expoſant manifeſtement à paſſer auprès du Public pour le Plagiaire de LEIBNITZ, j'ai été dans l'obligation naturelle de prévenir cette accuſation par une Lettre aux Auteurs de la *Bibliotheque des Sciences*, qu'ils ont publiée dans ce Journal. . . . . .

(4) LEIBNITZ écrivoit au même BERNOULLI dans une autre Lettre ; *je penſe que la mort n'eſt autre choſe que le retréciſſement ou la contraction de l'Animal. Comm. Epiſt.* Tom. I, pag. 415.

(5) *Paling.* Part VII, Chap. IV.

LETTRE (1)

AUX AUTEURS

DE LA

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

AU SUJET DES

INSTITUTIONS LEIBNITIENNES.

IL vient, Meſſieurs, de paroître en France un Livre ſous le titre d'*Inſtitutions Leibnitiennes* ou *Précis de la Monadologie*, à Lyon chez les Freres PERISSE 1767 in-4to. L'Auteur anonyme de cet Ouvrage reconnoît à chaque page le tenir de feu Mr. CANZ, célebre Profeſſeur de Philoſophie à Tubingue. Ce ſont des Lettres où il raconte les entretiens qu'il a eus avec ce ſavant Profeſſeur en 1750, & dans leſquels il lui avoit ouvert tous les tréſors de la Philoſophie leibnitienne.

MON Libraire m'a envoyé ce Livre il n'y a que peu de tems: je me ſuis mis d'abord à le parcourir: quelle n'a point été ma ſurpriſe à la lecture du Paſſage ſuivant, pag. 127, 128!

[1] CETTE Lettre ſe trouve dans le dernier Trimeſtre de la *Bibliotheque des Sciences* de 1767. Les eſtimables Journaliſtes diſent dans une Note; *qu'au moment qu'ils avoient reçu cette Lettre ils étoient ſur le point d'annoncer les* Inſtitutions Leibnitiennes *& de relever ce qui avoit ſi juſtement déplu à l'Auteur de* l'Eſſai analytique.

« Vous avez vu que ce n'eſt pas l'impreſſion qui ſe fait ſur
» l'Organe qui détermine immédiatement la perception de
» l'Ame ; qu'il faut que cette impreſſion paſſe juſqu'au Cerveau,
» juſqu'à la derniere ramification des nerfs renfermée dans le
» Corps calleux, pour y tracer une image ou peinture maté-
» rielle, qui eſt la cauſe déterminante immédiate de la ſen-
» ſation de l'Ame qui répond à cette peinture. Or, c'eſt cet Or-
» gane immédiat des opérations de l'Ame qui eſt le vrai Corps
» de notre Ame, dont l'autre n'eſt, pour ainſi dire, que l'en-
» veloppe. C'eſt à ce Corps infiniment ſubtil, & que ſa ſubti-
» lité même ſouſtrait à l'action des cauſes qui operent la diſ-
» ſolution du Corps groſſier, que l'Ame demeure unie après
» la mort. Par-là, elle ne change pas de Cerveau ; elle con-
» ſerve le type de ſes repréſentations précédentes, garde la
» mémoire de ſon état paſſé & ſa Perſonnalité. En même tems
» que ce Corps ſubtil renferme des Organes qui exercent ici
» bas leurs fonctions, il peut en renfermer d'autres qui ne doi-
» vent point ſe développer ſur la Terre, mais qui le feront
» d'une maniere très-rapide au jour de la manifeſtation. De là
» la comparaiſon du *Grain ſemé en terre*, dont ſe ſert la Ré-
» vélation. De là la révélation qu'elle nous fait que le *cor-*
» *ruptible revêtira l'incorruptibilité.* De là l'abolition des Sexes ;
» ce Corps *ſpirituel* oppoſé au Corps *animal* qui n'en eſt que
» l'appareil ; ce Corps glorieux dans la compoſition duquel
» n'entreront point la *chair & le ſang.* De là enfin ce qui
» eſt dit, *que ceux qui ſeront vivans ſeront transformés*, &
» ceux qui ſeront morts, *reſſuſcités.* Il eſt donc poſſible, me
» dit-il, que le Siege de l'Ame renferme actuellement le germe
» de ce Corps *incorruptible* dont parlent les Écritures ; qu'a-
» près la mort elle lui demeure unie, juſqu'à ce que par un
» développement rapide il ſe transforme au grand jour de la
» manifeſtation ou dans ce Corps glorieux dont les Bons
» ſeront revêtus. »

Personne au monde ne respecte & n'admire plus que moi le grand Leibnitz. Sa *Théodicée* est un de mes Livres de dévotion. J'ai intitulé mon Exemplaire *Manuel de Philosophie Chrétienne*. Mais si Leibnitz a dit précisément sur notre *Etat futur* ce que l'Anonyme lui fait dire ici d'après ses entretiens avec Mr. Canz, il se trouveroit que je n'aurois été que le *Copiste* de cet Homme immortel, & qu'on pourroit m'accuser de plagiat.

Veuillez, Messieurs, prendre la peine de comparer ce Passage avec ce que j'ai exposé en détail sur notre État futur dans le Chapitre XXIV. de mon *Essai analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié à Coppenhague en 1760. Lisez, je vous prie, depuis le paragraphe 726 jusqu'au paragraphe 754. Vous serez étonnés, comme moi, de la singuliere conformité des idées & des expressions.

L'Anonyme parle du *Corps calleux* comme du véritable siege de l'Ame: or, vous n'ignorez pas que Leibnitz est mort en 1716, & que c'est le célebre Mr. de la Peyronnie qui est l'Auteur de cette opinion sur le *Corps calleux*, qu'il publia en 1741 dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris. Je l'avois empruntée de lui & je l'avois désigné très-clairement dans le §. 28. J'avois insinué dans le §. 29. ce que je pensois du sentiment de cet habile Anatomiste. J'y suis revenu dans le Chapitre XIII. de la Partie IV. de la *Contemplation de la Nature* que je publiai en 1764, & où j'ai retracé en abrégé mon hypothese sur l'État futur de l'Homme. Je demande donc à ceux qui ont le plus étudié Leibnitz, s'il a pensé que le *Corps calleux* étoit le *Siege de l'Ame?* Il y a plus; l'Anonyme se sert çà & là d'expressions qui sont précisément les mêmes que les miennes:

Organe immédiat des opérations de l'Ame.

Vrai Corps de notre Ame dont l'autre n'eſt, pour ainſi dire, que l'enveloppe.

Corps infiniment ſubtil & que ſa ſubtilité ſouſtrait à l'action des cauſes qui operent la diſſolution du Corps groſſier.

En même tems que ce Corps ſubtil renferme des organes qui exercent ici bas leurs fonctions, il peut en renfermer d'autres qui ne doivent point ſe développer ſur la Terre, mais qui le feront d'une maniere très-rapide au jour de la manifeſtation.

De là, la comparaiſon du grain ſemé en terre dont ſe ſert la Révélation.

De là, le corruptible qui revêtira l'incorruptibilité.

De là, l'abolition des Sexes.

Ce Corps ſpirituel oppoſé au Corps animal.

Ce Corps glorieux dans la compoſition duquel n'entreront point la chair & le ſang.

De là enfin ce qui eſt dit, que ceux qui ſeront vivans ſeront transformés, & ceux qui ſeront morts reſſuſcités.

Il eſt donc poſſible, me dit-il, que le Siege de l'Ame renferme actuellement le Germe de ce Corps incorruptible dont parlent les Ecritures.

Après la mort l'Ame lui demeure unie, juſqu'à ce que par un développement rapide il ſe transforme, &c.

LEIBNITZ avoit-il dit tout cela dans la même ſuite & dans les

les mêmes termes? On ſait que ſon idée ſur la *mort* étoit plutôt celle d'un *Enveloppement* que celle d'un *Développement.* Sa Métaphyſique l'avoit conduit à penſer que tous les Eſprits finis étoient unis à un *Corps.* En conſéquence il admettoit que l'Ame humaine demeureroit unie après la mort à un petit *Corps organique* qui ſerviroit de *Raiſon ſuffiſante* aux idées de l'Ame depuis la *Mort* juſqu'à la *Réſurrection.*

Mais Leibnitz n'avoit point dit ce qu'étoit ce petit *Corps organique.* (2) Il n'avoit point enviſagé ſes liaiſons avec le Corps groſſier. Il ne l'avoit point conſidéré dans ſon double rapport à l'état actuel de l'Homme & à ſon état futur. Il n'avoit point expliqué comment la Perſonnalité ſe conſervoit à l'aide de ce petit Corps organique. Il n'avoit point non plus entrepris d'expliquer phyſiquement la Réſurrection. Il n'avoit point ſongé à ſe ſervir de la comparaiſon du *Grain ſemé en terre.* Il n'avoit point du tout imaginé les diverſes applications que j'ai tenté de faire de mes principes à l'explication philoſophique de tout ce que les Écritures nous ont révélé ſur les circonſtances & ſur les ſuites de la Réſurrection. Enfin, il n'avoit point parlé de la *transformation* des Vivans, &c. Je puis ajouter, que les plus illuſtres Diſciples de ce grand Homme n'ont pas été plus loin que lui dans ce ſujet intéreſſant: je veux parler ſurtout de Wolf & de Bulfinger.

Il ſeroit bien peu vraiſemblable que notre Anonyme ſe fût rencontré ſi juſte avec moi & dans la ſuite des idées & dans les termes mêmes ſans avoir eu aucune connoiſſance de mon *Eſſai analytique* ou de ma *Contemplation de la Nature.*

(2) †† Quand j'écrivois ceci, je n'avois point encore raſſemblé tous les Paſſages diſſéminés de Leibnitz où il explique ſa penſée ſur ce petit *Corps organique.* Je ne connoiſſois point non plus la Lettre de ſon célebre Ami J. Bernoulli qui la développe ſi clairement. Voyez l'Écrit precédent & *Paling.* Part. VII, Chap. IV.

Plus j'abhorre le plagiat & plus j'ai de répugnance à reprocher à notre ſavant Anonyme de s'en être rendu coupable. Mais, il m'a mis dans la néceſſité de me juſtifier & de prévenir l'accuſation qui pourroit m'être intentée à moi-même. Il aura peut-être mal ſaiſi les explications de M. Canz & aura cru trouver dans mon livre l'expoſition du ſyſtême leibnitien; il s'en ſera ſaiſi comme d'un bien qui appartenoit au grand Homme qu'il vouloit faire connoître à la France, & ſelon toutes les apparences il m'aura ſoupçonné de m'être approprié ce ſyſtême. Mais du moins devoit-il me citer, dès qu'il empruntoit juſqu'à mes propres termes & à la ſérie de mes propoſitions.

Le prodigieux Leibnitz eſt ſi riche de ſon propre fond que ce n'étoit pas la peine de lui attribuer mes petites idées. Si je les avois puiſées chez lui, je me ſerois ſatisfait moi-même en reconnoiſſant que je les lui devois. Elles n'étoient pas, ſans doute, aſſez familieres à l'Anonyme; car après avoir eſſayé de les encaſtrer dans le ſyſtême de ſon Maître, il paroît les abandonner quelques lignes plus bas. Vous en jugerez, Meſſieurs, par le Paſſage ſuivant de cet Auteur, pag. 129.

" Lors même, dit-il, de la ſéparation de l'Ame d'avec le » Corps, la limitation de ſa force & ſon développement ſe » trouvent avoir un fondement dans le Corps auquel elle a été » unie; par la liaiſon de ſon état après la mort avec ſon état » pendant la vie; de maniere que quoiqu'il ne ſe faſſe plus » actuellement de peinture dans ſon Cerveau, cependant ce » ſont les images qui s'y ſont peintes pendant la vie qui reglent » encore après la mort le développement de ſa force repréſen- » tative. Par là il arrive qu'après la mort & juſqu'à la réſurrection, » l'Ame ſe trouve dans une ſorte d'état violent ou d'attente » & de deſir. ».

Dans mes principes, non plus que dans celui de Leibnitz,

on ne peut pas dire, comme le fait l'Anonyme, *que l'Ame ſe ſépare du Corps* ; puiſqu'elle demeure toujours unie à un Corps. Il répondra apparemment qu'il entend ici le *Corps groſſier* : mais, ſi telle eſt ſa penſée, pourquoi ajoute-t-il *qu'il ne ſe fait plus de peinture dans ſon Cerveau ?* Comment *les images qui ſe ſont peintes dans ce Cerveau pendant la vie*, peuvent-elles *régler encore après la mort le développement de la force repréſentative de l'Ame ?* L'Auteur ne paroît-il pas abandonner les principes qu'on trouve répandus dans le premier Paſſage que j'ai tranſcrit, & que je ſuis fondé à penſer qu'il a tiré de l'*Eſſai analytique* ? En effet, la ſuite de mes principes conduit à admettre, qu'il peut ſe faire des *peintures* dans ce *petit Cerveau* que l'Ame conſerve *après la ſéparation du Corps groſſier* : ce ſont même ces *peintures* qui conſtituent, dans mes idées, le fondement phyſique de la Perſonnalité & qui lient l'État futur avec l'E'tat paſſé, &c. Ce n'eſt donc pas *dans le Corps auquel l'Ame a été unie* que gît *le fondement de la limitation de ſa force & du développement de cette force*, comme le dit ici l'Anonyme.

Quoi qu'il en ſoit ; rien de plus embarraſſé que tout ce paſſage ; rien de moins clair ni de moins harmonique avec le ſyſtême expoſé en raccourci dans le premier Paſſage : c'eſt que l'Anonyme enchaſſoit dans le ſyſtême leibnitien une Piece détachée d'un autre ſyſtême qu'il n'avoit pas, ſans doute, autant manié que celui de ſon Maître.

Je répugne toujours à accuſer de plagiat notre ſavant Anonyme : mais quel nom donner, Meſſieurs, à ce qui réſulte de la comparaiſon des deux Paſſages que je vais mettre ſous vos yeux.

Inſtitutions leibnitiennes, page 15 & 16. " Ces rapports " ſous leſquels ces ſubſtances ſe montrent à nous, quoique

„ différens de ceux ſous leſquels elles ſe montreroient à des „ Intelligences plus perçantes, ne laiſſent pas d'être très-réels, „ & n'en découlent pas moins de l'Eſſence même de ces ſubſ- „ tances, combinée avec la nôtre & avec notre Faculté d'ap- „ percevoir. Si ces attributs ne ſont pas en eux-mêmes préci- „ ſément ce qu'ils me paroiſſent être, néanmoins ce qu'ils me „ paroiſſent être réſulte néceſſairement de ce qu'ils ſont en „ eux-mêmes & de ce que je ſuis par rapport à eux. „

Eſſai analytique, Préface page XVII. *Tous les rapports ſous leſquels les Subſtances ſe montrent aux différens Etres ſont très-réels, parce qu'ils découlent de l'Eſſence même des Subſtances combinée avec celle des Etres qui les apperçoivent. . . . Mais aſſurément ce qu'ils me paroiſſent être réſulte néceſſairement de ce qu'ils ſont en eux-mêmes & de ce que je ſuis par rapport à eux.*

Ne pourroit-on pas ſoupçonner que j'ai puiſé ces idées & ces expreſſions dans Leibnitz ou dans quelqu'un de ſes Diſciples ? Combien un tel procédé ſeroit-il éloigné de ma maniere de ſentir & de penſer ! Combien me reprocherois-je à moi-même une pareille réticence !

Je ſuis, &c.

A Genthod près de Geneve le 16. de Mars 1768.

VUE
DU
LEIBNITIANISME.

AVANT-PROPOS.

JE me ſuis déja occupé dans d'autres Écrits de divers points de la haute Philoſophie de LEIBNITZ ; mais il en eſt auxquels je n'ai touché qu'indirectement. Je reviendrai ici à cette Philoſophie qui a eu tant de Partiſans célebres & qui en a encore d'un mérite très-diſtingué. J'en eſquiſſerai les principes fondamentaux de la maniere qui me paroît la plus facile à ſaiſir, & je les raſſemblerai ainſi dans un même Tableau. Le Titre général de *Vue* que je donne à ce court Écrit, indique ſuffiſamment qu'il n'eſt pas proprement un Abrégé du Leibnitianiſme, & qu'il n'eſt au vrai que le point de vue particulier ſous lequel je me ſuis plu à enviſager cette fameuſe Doctrine.

L'OPTIMIS.

L'OPTIMISME. (1)

LA grande queſtion de l'Origine du Mal eſt une énigme propoſée aux Philoſophes de tous les Siecles & de toutes les Nations.

CHACUN a dit ſon mot, & ce mot a été quelquefois une ſavante ſottiſe, d'autrefois une erreur dangereuſe, ſouvent une vaine conjecture. LEIBNITZ a paru enfin, & le Syſtême de ce Génie prodigieux eſt une des plus belles Productions de l'Eſprit humain.

JE ne ferai qu'eſquiſſer ce Syſtême & je laiſſerai aux jeunes Philoſophes le ſoin de finir les traits que je n'aurai qu'ébauchés.

L'UNIVERS eſt l'enſemble des Choſes; cet Aſſemblage immenſe d'Etres divers a un AUTEUR, par la raiſon toute ſimple qu'un effet doit avoir une cauſe. Le Bon-Sens ſeul ſuffiroit pour découvrir que l'Univers n'a que les caracteres d'effet & point du tout celui d'un Etre néceſſaire.

L'AUTEUR de l'Univers a donc toute la Puiſſance, toute l'Intelligence, toute la Sageſſe que ſuppoſent la grandeur, les rapports & la fin de l'Univers.

CET AUTEUR doit avoir en Soi la raiſon de ſon Exiſtence & dans ſes Perfections celle de l'exiſtence de tout ce qui eſt.

[1] CE Morceau ſur l'*Optimiſme* a été compoſé & dicté en deux heures pour un jeune étudiant en Philoſophie le 8. de Juin 1766.

L'OPTIMIS.

AVANT que d'être, l'Univers étoit poſſible; ceci revient à dire que les Choſes priſes ſéparément & dans leur enſemble ne renfermoient rien dans leurs idées qui s'exclût réciproquement.

MAIS, les idées des Choſes & de leur Enſemble ſuppoſent une Intelligence qui les apperçoit & qui les compare. Elles exiſtent donc dans cette Intelligence, & c'eſt dans ce ſens que LEIBNITZ a dit que l'INTELLIGENCE DIVINE eſt la *Région éternelle des Poſſibles.*

L'UNIVERS actuel exiſtoit donc de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN. Chaque Choſe priſe à part & dans ſes liaiſons étoit donc dans cet ENTENDEMENT ce qu'elle a été, ce qu'elle eſt & ce qu'elle ſera.

CE qui fait qu'une Choſe eſt ce qu'elle eſt, ce ſont ſes déterminations; & ces déterminations ſont ſes qualités originelles ou ce qui la conſtituoit dans les Idées de DIEU.

ET parce que DIEU ne peut pas plus changer ſes idées que ſa nature, il s'enſuit que ce que l'on nomme l'*Eſſence* des Choſes eſt éternel & immuable.

IL ne faut pas un grand effort de Philoſophie pour appercevoir que tout eſt lié dans la Nature; mais il en faut beaucoup pour ſuivre cette liaiſon & pour la développer.

TOUT ce qui eſt a *une raiſon ſuffiſante* de ſon exiſtence: cette propoſition eſt encore du reſſort du ſimple Bon-Sens; car le ſimple Bon-Sens nous montre aſſez que chaque Choſe pourroit être autrement qu'elle n'eſt. C'eſt ce que les Métaphyſiciens nomment *contingence.*

L'OPTIMIS.

AINSI, chaque état d'un Corps organiſé doit avoir ſa raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement: car s'il étoit poſſible de concevoir un état intermédiaire entre ces deux états, il n'y auroit point de raiſon ſuffiſante du paſſage de l'un à l'autre. Il y auroit donc un effet ſans cauſe.

PAR une ſuite du même principe il ne doit rien ſe trouver d'*iſolé* dans l'Univers. La raiſon de chaque Choſe doit ſe trouver dans celles avec leſquelles elle a des rapports: la raiſon de celles-ci dans d'autres, & l'Univers entier, qui eſt l'Enſemble de toutes les Choſes, eſt par conſéquent un *Tout ſyſtématique.*

SI donc tout eſt enchaîné & dans l'ordre des Coexiſtans & dans l'ordre des Succeſſifs, il ſuit évidemment qu'on ne pourroit rien retrancher, ajouter ou changer à l'Univers ſans détruire le Syſtême ou ſans faire un autre Univers.

IL faut développer un peu plus ceci. Chaque Etre eſt déterminé & par ſa nature & par ſes rapports ou par la place qu'il occupe dans le Syſtême; & comme chaque Etre eſt contingent, il eſt évident que chaque Etre auroit pu être autrement.

CHAQUE Etre pouvoit donc fournir à d'autres combinaiſons, & comme chaque combinaiſon renfermoit les Élémens d'un autre Univers, il y avoit dans l'ENTENDEMENT DIVIN une infinité d'Univers *poſſibles.*

CHAQUE Univers avoit un ADAM différent, & tous ces ADAMS avoient quelque choſe de commun & quelque choſe de propre.

ILS *aſpiroient donc tous à l'exiſtence*, comme parle notre Métaphyſicien; car ils étoient tous poſſibles.

LE

L'OPTIM.

Le *Poſſible* dont il s'agit ici eſt le Poſſible *intrinſeque*; l'actualité de tel ou de tel Poſſible dépendoit originairement de la CAUSE qui pouvoit l'actualiſer.

CETTE CAUSE étant Intelligente & Sage n'a pu agir que conformément à ſa Sageſſe. Sa Puiſſance s'étendoit à tous les Poſſibles ; mais la Puiſſance conſidérée en ſoi eſt une Faculté aveugle & indéterminée.

IL faut des raiſons à ces déterminations, & ces raiſons ne ſauroient ſe trouver que dans la Sageſſe.

LA *Sageſſe* conſiſtant dans le choix des meilleurs moyens & de la meilleure fin, la SOUVERAINE SAGESSE n'a pu être déterminée à donner l'exiſtence à cet Univers préférablement aux autres Univers *poſſibles*, (2) que parce qu'il renfermoit dans ſa totalité une plus grande ſomme de Bien & une moindre ſomme de Mal.

LE mal entroit donc ici comme condition du Bien. L'ADAM qui a été choiſi renfermoit donc dans ſes ſuites une plus grande ſomme de Bien que tous les autres ADAMS poſſibles.

ET il ne faudroit pas dire que DIEU pouvoit retrancher de cet ADAM qui a été choiſi, le *péché* qui a produit la mort. Ce retranchement en auroit fait un autre ADAM, & cet autre ADAM un autre *Univers*. Ce ſeroit donc vouloir que la SOUVERAINE SAGESSE eût préféré un moindre Bien à un plus grand Bien.

ET comme dans ce Syſtême *le préſent eſt toujours gros de*

(2) J'AI haſardé ailleurs ma penſée ſur ce choix du meilleur Univers entre tous les Univers poſſibles; idée plus poétique, ſans doute, que philoſophique. Voy. *Eſſai de Pſychologie*. Chap. LVI. *Eſſai analyt.* §. 159.

L'OPTIM. *l'avenir*, pour m'exprimer avec l'Auteur, on peut dire auſſi que le Mal eſt toujours gros du Bien.

IL n'y a donc point proprement de Mal *abſolu*; tout Mal dérive d'un Bien qui n'auroit pu exiſter ſans ce Mal, ou tout Mal produit un Bien qui n'auroit pu exiſter ſans lui.

NE nions point qu'il y ait du Mal dans le Monde; ce ſeroit nier ſa propre exiſtence: mais portons un œil philoſophique ſur l'Origine & ſur les ſuites du Mal.

LA Beauté n'eſt pas dans chaque Partie individuelle: elle eſt dans l'Enſemble qui réſulte des rapports ou de la combinaiſon de toutes les Parties.

UN Syſtême ſi harmonique ſuppoſe néceſſairement les Loix les plus ſimples & les plus fécondes; & c'eſt dans la ſimplicité & dans la fécondité de ces Loix que conſiſte principalement la Beauté de l'Univers.

LES Loix des Etres dérivent de leur nature & de leurs relations. Elles ſe diverſifient donc comme les Etres. Elles ſont invariables comme les Eſſences; & ce que nous regardons comme une *exception*, dérive encore des Loix ou n'en eſt qu'une modification.

LES Etres purement matériels ſont gouvernés par les Loix du Mouvement: les Etres purement ſentans ſont gouvernés par les Loix du Sentiment: les Etres intelligens le ſont par les Loix de la Raiſon.

LES Loix de la Raiſon ſont dans les motifs; ceux-ci dans les idées que l'Entendement ſe forme des Choſes; ces idées dans l'action des objets ſur les Sens, qui tient elle-même à la place que l'Individu occupe dans le Syſtême.

L'Homme ſe détermine donc ſur les idées qu'il a des Choſes; & parce qu'il n'agit qu'en vue de ſon Bonheur, ſes actions ſont déterminées par les idées qu'il ſe forme du Bonheur. L'Optim.

Il n'eſt donc jamais plus *libre*, que lors qu'il ſe détermine en vue de ſon Bonheur; & cette détermination eſt *certaine* parce qu'elle dépend eſſentiellement de la *nature* de l'Intelligence.

Dieu, qui connoît cette Intelligence, parce qu'il l'a faite, & qui l'a faite, parce qu'elle entroit dans le Plan du *Meilleur*; Dieu, dis-je, a prévu de toute éternité les déterminations des Etres intelligens, & cette Préviſion ne nuit point à la *Liberté*, puis qu'elle a ſa ſource dans la nature même de la Liberté & de la Volonté qui ſuppoſent toujours des motifs. A parler métaphyſiquement, Dieu ne *prévoit* pas; mais il voit: & il voit les rapports de tels ou de tels motifs à telle ou telle Intelligence particuliere.

Ainsi, dans le ſyſtême dont je crayonne les principes, la *Néceſſité morale* n'eſt que la parfaite certitude. Le contraire de chaque détermination étoit poſſible *en ſoi*, puiſque l'Activité ou la Liberté de chaque Etre intelligent pouvoit s'étendre à une multitude de cas différens; mais il ne l'étoit pas d'une maniere *extrinſeque*; je veux dire, dans le rapport à l'Etre particulier intelligent & à une ſituation donnée de cet Etre.

Les Récompenſes & les Peines ſont donc juſtes. Elles ſont l'appréciation des Etres moraux. Les Peines ſont encore des moyens naturels de ramener le Pécheur à l'Ordre.

La Priere entroit auſſi dans le Plan général, parce qu'elle a été prévue comme tout le reſte, & qu'elle faiſoit partie

L'Optim.

de l'Enſemble des Cauſes morales dans l'Ordre de l'Entendement Divin.

Je m'arrête ici : il faut voir dans l'ingénieux Dialogue qui termine la *Théodicée*, le développement des principes de l'Auteur ſur l'Origine du Mal moral ; & l'on conviendra qu'on ne ſauroit rien imaginer de plus beau & de plus conſolant que le ſyſtême dont je viens de tracer la foible eſquiſſe. (3)

(3) Voici le précis que l'inimitable Fontenelle [*] nous donne de l'agréable fiction de notre ſublime Métaphyſicien. " Sextus, Fils de Tarquin le ſuperbe, va conſulter Apollon ſur ſa deſtinée : le Dieu lui prédit qu'il violera Lucrece. Sextus ſe plaint de la prédiction : Apollon répond que ce n'eſt pas ſa faute, qu'il n'eſt que devin, que Jupiter a tout réglé, & que c'eſt à lui qu'il faut ſe plaindre..... Sextus va à Dodone ſe plaindre à Jupiter du crime auquel il eſt deſtiné. Jupiter lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome ; mais Sextus déclare nettement qu'il ne peut renoncer à l'eſpérance d'être Roi, & s'en va. Après ſon départ le Grand-Prêtre Théodore demande à Jupiter, pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à Sextus. Jupiter envoie Théodore à Athenes conſulter Minerve. Elle lui montre le Palais des deſtinées, où ſont les Tableaux de tous les Univers poſſibles, depuis le *pire* juſqu'au *meilleur*. Théodore voit dans le meilleur le crime de Sextus, d'où nait la liberté de Rome, un Gouvernement fécond en vertus, un Empire utile à une grande partie du Genre-humain, &c. Théodore n'a plus rien à dire. " J'ajoute, que la Déeſſe montre au Grand-Prêtre dans cette ſuite de Tableaux une multitude de Sextus différens, qui répondent à autant d'Univers poſſibles : dans l'un de ces Tableaux eſt un Sextus qui vit heureux à Corinthe ; dans un autre un Sextus qui devient Roi de Thrace ; dans un autre un *Sextus content d'un état médiocre, en un mot des Sextus de toute eſpece, qui ont tout ce qu'on connoit du véritable Sextus ; mais non pas tout ce qui eſt déja dans lui, ſans qu'on s'en apperçoive, ni par conſéquent tout ce qui lui arrivera encore. Vous voyez*, ajoute Minerve à Théodore, *que mon Pere n'a point fait Sextus méchant ; il l'étoit de toute éternité ; il l'étoit toujours librement ; mon Pere n'a fait que lui accorder l'exiſtence, que ſa Sageſſe ne pouvoit refuſer au Monde où il eſt compris : il l'a fait paſſer de la Région des poſſibles à celle des Etres actuels. Le crime de Sextus ſert à de grandes choſes*, &c. *Théod.* pag. 398. Édit. de 1720.

Mais, quand notre Métaphyſicien introduit Théodore dans le Temple des

[*] Eloge de Leibnitz.

deſtinées, & qu'il feint que MINERVE lui montre une multitude de SEXTUS poſſibles, qui different tous par des caracteres particuliers & qui entrent ainſi dans la compoſition d'autant de Mondes différens ; quand, dis-je, notre Métaphyſicien feint de telles choſes, ſa Fiction ne peche-t-elle pas dans un point eſſentiel ? je m'explique.

Tous les Individus de l'Humanité participent à la même Eſſence. Conſidérés dans leur état primitif de Germes ils ont tous eſſentiellement les mêmes Puiſſances corporelles & les mêmes Puiſſances intellectuelles. Je ne veux pas dire néanmoins que tous les Germes humains étoient parfaitement ſemblables : je veux dire ſeulement, qu'il n'y avoit pas originairement entr'eux des différences telles que le Caractere du vrai SEXTUS réſultât néceſſairement de ces différences primitives ou originaires. Ce ſont manifeſtement les circonſtances extérieures dans leſquelles chaqu'Individu de l'Humanité ſe trouve placé, qui déterminent le plus ſon Caractere moral. J'entends par ces circonſtances le climat, le genre de vie, l'éducation, les exemples, &c. J'accorde bien qu'il peut ſe trouver originairement dans les Germes quelques variétés qui influent ici juſqu'à un certain point, des variétés qui enveloppent de certaines diſpoſitions particulieres : mais, combien eſt-il évident que cette influence eſt un infiniment petit comparée à celle des circonſtances extérieures dont j'ai parlé ! Qui ne voit encore, qu'il faut joindre à ces circonſtances l'acte de la génération, qui modifiant plus ou moins l'état primitif des Germes, leur imprime des diſpoſitions que les autres circonſtances extérieures peuvent fortifier ou développer plus ou moins.

Ainſi, ce ne ſont point proprement *différens SEXTUS poſſibles* que renferme le Palais des deſtinées dans l'ingénieuſe Fiction de LEIBNITZ : cette dénomination de *SEXTUS* eſt trop particulariſante, ſi je puis m'exprimer de la ſorte : ces prétendus SEXTUS auroient pu tout auſſi bien devenir des BRUTUS, des FABIUS, des CATONS, &c. s'ils avoient obtenu une autre place dans le Syſtême du Monde. Ces prétendus SEXTUS étoient donc, en quelque ſorte, ce que ſont en Algèbre les Quantités *inconnues*, qui doivent être déſignées par des x ou des y & non par des a & des b. Je m'exprimerai encore par une autre comparaiſon : les SEXTUS de notre Philoſophe ſont autant de Pierres ſemblables priſes dans la même Carriere, qui ſuivant qu'elles ſont taillées doivent occuper dans le Bâtiment telle ou telle place déterminée : mais la Pierre x étoit ſuſceptible de la même coupe que la Pierre a, &c. Tandis que LEIBNITZ comparoit ſes *SEXTUS poſſibles*, ſon Eſprit retenoit donc beaucoup trop des caracteres du vrai SEXTUS.

L'OPTIM.

Somme totale : un certain Homme *déterminé*, un Homme a & non x n'eſt pas *déterminé* par ſes Puiſſances *originelles*, puiſque ces Puiſſances ſont en elles-mêmes *indéterminées*. Un certain Homme n'eſt ce qu'il eſt, a & non pas b, que par ſes modifications acquiſes. Il n'eſt un *SEXTUS* & non un *BRUTUS*, que parce qu'il a reçu du dehors des modifications que BRUTUS n'avoit pas reçues.

Et il ne faudroit pas dire avec LEIBNITZ, que SEXTUS pouvoit aller à Corinthe ou aller en Thrace, &c. toutes ces poſſibilités & mille autres qu'on pourroit feindre ne ſeroient ici d'au-

L'OPTIM.

cune conſidération ; parce que SEXTUS étoit déja tout formé, & qu'il réſultoit de ſes déterminations acquiſes qu'il iroit à Rome, qu'il y violeroit LUCRECE, &c. Il étoit donc moralement impoſſible que SEXTUS ne fit pas ce que l'Hiſtoire nous en raconte : il n'y avoit donc qu'un ſeul SEXTUS dans l'Enſemble des Poſſibles. Et ſi l'on vouloit prendre SEXTUS de plus haut & avant même qu'il eût contracté aucune détermination particuliere, ce ne ſeroit plus un *SEXTUS* qu'on auroit alors ; ce ſeroit ſimplement un certain Germe d'Homme, qui auroit pu donner un BRUTUS tout auſſi bien qu'un SEXTUS.

Appliquez à ADAM ce que je viens de dire de SEXTUS, & vous n'aurez plus une infinité d'ADAMS *poſſibles*. Il ne vous reſtera que l'ADAM qui a exiſté, & dont vous pourrez dire avec LEIBNITZ, *qu'il avoit été tel de toute éternité dans les idées de l'ENTENDEMENT DIVIN* : ce qui reviendra à dire, que dans l'Univers qui a été appellé à l'exiſtence, il devoit y avoir un certain Etre intelligent & moral qui poſſédât le Pouvoir phyſique d'obſerver ou de violer une certaine Loi & qui la violeroit.

LES MONADES.

MONADES.

L'ECOLE définiſſoit l'E'tendue, *ce qui a des Parties hors des Parties* : elle ne ſavoit pas qu'elle ne définiſſoit rien ; car ces Parties ſont encore de l'E'tendue.

LES Atomiſtes modernes nous repréſentent l'E'tendue matérielle comme un compoſé d'Atomes ou de Particules inſécables : ils veulent donner à entendre par ce dernier mot, qu'il n'eſt dans la nature aucune Force capable de diviſer les Atomes.

MAIS, cette Philoſophie corpuſculaire ne nous éclaire pas plus ſur la nature de l'E'tendue matérielle, que la Philoſophie de l'E'cole.

DIEU, qui eſt la Cauſe efficiente de toute Réalité, ne produit pas les Poſſibilités.

C'EST par ſes déterminations idéales & par leurs convenances qu'une Choſe eſt poſſible.

IL faut donc montrer comment l'Étendue matérielle eſt poſſible.

ELLE eſt évidemment un *Compoſé*. Il n'eſt pas moins évident que la raiſon du Compoſé ne peut être dans le Compoſé même, en tant que compoſé.

LA raiſon du Compoſé doit donc ſe trouver dans des Etres ſimples.

MONADES. Ce ſont de ſemblables Etres que LEIBNITZ a nommés des *Monades* ou des *Unités.*

L'ÉTENDUE eſt donc un *Agrégat* de ces Unités.

ELLES exiſtent à part les unes des autres, & la perception que nous nous formons de l'Etendue réſulte des rapports que les Monades ſoutiennent avec nous par leur Activité combinée avec la nôtre.

DES Etres ſimples ne peuvent différer entr'eux par la grandeur, par la figure ni par les autres qualités ſenſibles que nous attribuons au Corps. Tout cela eſt incompatible avec la ſimplicité.

IL faut pourtant que les Etres ſimples aient leurs différences intrinſéques. S'ils étoient tous exactement ſemblables, ils ne pourroient différer que par la poſition.

MAIS, alors il n'y auroit aucune raiſon ſuffiſante du choix du CRÉATEUR dans la place qu'il auroit aſſigné à chaque Etre ſimple; puiſque leur parfaite reſſemblance LUI auroit permis de ſubſtituer indifféremment l'un à l'autre.

OR, cette parfaite *indifférence* répugne aux notions de la Liberté.

LES Monades ſont donc toutes variées ou différenciées ; & parce qu'elles ſont des Etres abſolument ſimples, elles ne peuvent ſe différencier que par leur *Activité.*

LE degré d'Activité varie donc dans chaque Monade, & l'Activité de la même Monade varie ſans ceſſe.

IL

Il n'y a donc pas deux Monades qui ſe reſſemblent, & la même Monade ne reſſemble pas à elle-même deux inſtans. MONADES.

L'ACTIVITÉ des Monades eſt leur *tendance* à produire de certains effets.

CETTE tendance eſt une véritable *action*; mais toute action ſuppoſe une réaction.

AINSI, les Monades agiſſent & réagiſſent les unes ſur les autres ſuivant des Loix invariables. (1)

L'ASSEMBLAGE de ces Loix compoſe le *Syſtême général* de l'Univers.

LA raiſon du Syſtême général eſt donc dans les Syſtêmes *particuliers*; la raiſon de ceux-ci dans les Agrégats des Etres ſimples qui les compoſent; la raiſon des Agrégats eſt dans les Monades qui en ſont les Élémens; la raiſon des Élémens eſt dans la RAISON ÉTERNELLE.

C'EST par leur action réciproque que les Etres ſimples ſont liés entr'eux. Un Etre ſimple qui ſeroit iſolé ſeroit ſans action, & l'exiſtence d'un tel Etre ſeroit ſans raiſon ſuffiſante.

IL faut donc que toutes les Monades ſoient enchaînées en-

[1] ON verra ailleurs, que dans le *Leibnitianiſme* rigoureux il ne ſauroit y avoir d'action & de réaction des Monades les unes ſur les autres; tout s'y réduit à la ſimple *repréſentation*. Mais, cette maniere d'enviſager les Monades eſt ſi prodigieuſement abſtraite que je n'ai pu me flatter d'en donner une idée nette à mes Lecteurs. J'ai donc préféré un point de vue qui choquât moins les notions communes ou qui révoltât moins les Sens. J'ai cru que je devois donner un Corps à cette Philoſophie ſi prodigieuſement ſubtile, pour que mon Lecteur pût, en quelque ſorte, la palper.

MONADES. tr'elles par des actions réciproques & que les Agrégats qu'elles forment ſoient pareillement enchaînés entr'eux.

L'UNIVERS eſt donc un Tout immenſe qui concentre, en quelque ſorte, toutes les *Unités* dans une ſeule Unité.

TOUTES les Parties de l'Univers ſont donc en rapport entr'elles & au Tout; & c'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que chaque Monade eſt un *Miroir de l'Univers*: car chaque Monade étant en rapport avec ſes voiſines, celles-ci avec d'autres, ces dernieres avec d'autres encore, &c. &c.; il s'enſuit que l'Intelligence qui connoîtroit à fond tous les rapports d'une ſeule Monade, en déduiroit par une ſérie néceſſaire la Théorie de l'Univers.

IL ſuit encore de cet enchaînement univerſel qu'il n'y a point de Vuide. Tout eſt *plein* parce que tout eſt *lié*.

MAIS ces mots de *Vuide* & de *Plein* n'ont pas ici le même ſens que chez les Newtoniens & les Cartéſiens. Des Etres ſimples n'ont aucun rapport avec le Vuide & le Plein. Ce ſeroit donc très-mal à propos que l'on tourneroit ici contre le Leibnitianiſme les argumens Newtoniens en faveur du Vuide. Le Plein leibnitien eſt, en quelque ſorte, métaphyſique. Il peut s'exprimer par cette propoſition; *qu'il n'eſt aucun point aſſignable dans l'Univers où il n'y ait pas une action & une réaction.*

JE m'exprime en d'autres termes: un Monde plein d'Ames ſeroit-il plein? L'habitude que nous avons de peindre tout eſt un obſtacle à bien ſaiſir ceci: Mde. DU CHATELET ne me paroît pas l'avoir aſſez bien compris ou l'avoir rendu comme il demandoit à l'être. (2)

(2) *Inſtitutions Phyſiques*; Chap. VII, VIII. Cet excellent Ouvrage eſt, je

MONADES.

Nous manquons de moyens pour appercevoir les Etres ſimples. Nous n'appercevons que les Agrégats qui réſultent de leur union.

Nous n'avons donc que des perceptions confuſes de l'Etendue matérielle. C'eſt ainſi, à peu près, que dans une couleur verte nous ne démêlons pas le jaune & le bleu qui entrent dans ſa compoſition, & c'eſt préciſément de cette confuſion même que naît la perception du vert.

IL en va de même de l'Etendue; parce que nous ne pouvons démêler les Etres ſimples qui la compoſent, nous n'en appercevons que l'effet total, & la perception de cet effet total, qui eſt très claire, eſt ce que nous nommons *l'Etendue matérielle.*

AINSI, toutes les Activités particulieres d'une Etendue quelconque concourent dans cette Etendue à produire un effet général, & cet effet eſt le ſeul objet de notre perception.

L'ÉTENDUE matérielle n'eſt donc, à notre égard, qu'une ſimple apparence, un *phénomene.*

LA réalité n'eſt que dans les Etres ſimples, dont l'action ou plutôt les actions conſpirantes produiſent le phénomene.

SI donc notre maniere d'appercevoir venoit à changer; ſi nous venions à démêler les Etres ſimples, nous perdrions auſſitôt la perception de leur effet total, & par conſéquent celle

crois, le premier qui ait été publié en France pour donner aux François une idée du *Leibnitianiſme.* Il eſt écrit avec goût, & la profondeur n'y nuit point à la clarté. J'ai profité avec reconnoiſſance des choſes très-inſtructives qu'il renferme ſur la Philoſophie de LEIBNITZ ou de ſon Diſciple le célebre WOLF.

MONADES.

de l'E'tendue. Nous appercevrions les E'lémens de l'Étendue & point du tout l'E'tendue.

LE degré de confuſion ou de diſtinction dans les perceptions des différens Ordres d'Intelligences ſuffit donc pour varier à leurs yeux le ſpectacle de l'Univers. Il peut donc exiſter des Intelligences pour leſquelles il n'y a point d'Étendue. Elles ſont, ſans doute, amplement dédommagées de cette privation par les connoiſſances que leur procurent les perceptions ſi prodigieuſement multipliées & variées des Etres ſimples & de leurs rapports divers.

PUIS donc que l'E'tendue matérielle n'eſt qu'un pur phénomene relatif à notre maniere d'appercevoir, il eſt bien clair que tout ce que nous nommons *Subſtance* n'eſt non plus qu'un pur phénomene; car tout ce que nous déſignons par ce terme générique n'eſt qu'un *Agrégat* d'Etres ſimples.

LES Touts particuliers ou concrets ne ſauroient être de véritables Subſtances. Ils n'ont point d'exiſtence propre; ils n'exiſtent qu'en vertu des Etres ſimples de la réunion deſquels ils réſultent.

CECI étoit facile à découvrir ſans le ſecours du Leibnitianiſme: il ne falloit que méditer un peu ſur la nature des Corps particuliers que nous gratifions du titre de *Subſtance*. Il eſt de la plus grande évidence que chaque Corps particulier n'eſt qu'un aſſemblage de Parties; celles-ci ne ſont elles-mêmes qu'un aſſemblage de Particules; celles-ci de Particules plus petites encore. En pouſſant cette décompoſition juſqu'à ſon dernier terme, on ſeroit arrivé aux Monades; mais on s'étoit arrêté aux Atomes.

AINSI, comme une Montre n'eſt pas une Subſtance, aucun

Corps particulier n'eſt une Subſtance. Le Corps en général n'étant que l'idée abſtraite des Corps particuliers, n'eſt pas plus une Subſtance. MONADES.

Ce ne ſont donc que des phénomenes *ſubſtantifiés* que nous appercevons ; les véritables Subſtances nous demeurent voilées.

Les Corps ne nous ſont connus que par leurs Qualités ſenſibles. Nous diſtinguons ces Qualités en eſſentielles & accidentelles.

Nous nommons *eſſentielles* toutes les Qualités à la collection deſquelles la notion du Sujet eſt attachée.

L'Etendue, la Solidité, la Force d'inertie ſont ainſi des Qualités eſſentielles à la Matiere. Nous ne pouvons la concevoir ſans elles ; mais nous pouvons par abſtraction les conſidérer ſéparément.

Nous nommons *accidentelles* toutes les Qualités qui peuvent être ou n'être pas dans le Sujet ſans que ſa nature change.

Nous entendons par la *nature* d'un Sujet ſon *Eſſence* ou *ce qui fait qu'il eſt ce qu'il eſt.*

La Figure, le Mouvement, la Dureté, la Couleur, &c. ſont des Qualités accidentelles de la Matiere.

Les Qualités eſſentielles ſe nomment des *Attributs*, les accidentelles des *Modes* ou manieres d'être.

C'est dans les Compoſés que nous obſervons des Attributs & des Modes. Les Compoſés ne ſont rien par eux-mêmes.

MONADES. Tout ce qu'ils ſont, toutes les apparences ſous leſquelles ils ſe montrent à nous dépendent des Etres ſimples ou des Monades dont ils ne ſont que les Agrégats.

LA raiſon des Attributs & des Modes des Compoſés eſt donc originairement dans les Monades.

MAIS, les Attributs & les Modes ne ſont au fond que des effets que les Compoſés exercent ſur nous ou les uns ſur les autres & les uns par les autres.

IL y a donc dans les Corps des Cauſes ſecretes en vertu deſquelles ils produiſent en nous les perceptions de l'E'tendue, de la Solidité, de la Figure, du Mouvement. &c. &c.

ET comme tout ce qui eſt dans les Compoſés dérive primitivement des Etres ſimples, c'eſt dans les Etres ſimples qu'il faut chercher les Cauſes ſecretes des effets des Compoſés.

QUI dit une Cauſe dit un Pouvoir d'agir ou de produire certains effets. C'eſt ce que nous exprimons encore par les termes un peu vagues de *Force* ou *d'Activité*. LEIBNITZ définit la *Force*, le Principe *qui a en ſoi* la raiſon ſuffiſante de l'actualité de l'action.

LES Monades ſont donc douées de force ou d'activité.

MAIS, les Attributs ne dérivent pas les uns des autres : ils ne ſont pas cauſes les uns des autres. L'E'tendue n'eſt pas cauſe de la Solidité ; celle-ci de la Force d'inertie ; cette derniere ne l'eſt pas non plus de la Force motrice, puiſqu'elle lui réſiſte.

IL faut donc qu'il y ait dans les Monades différentes Forces

qui correſpondent aux différentes perceptions que nous avons des Attributs. Il y a donc dans les Monades des Forces repréſentatrices de l'E'tendue matérielle, du Mouvement, de la Réſiſtance. MONADES.

ENTENDEZ par ce terme de *repréſentatrices* la capacité de produire tous les effets que notre maniere de concevoir a attachés à l'E'tendue, à la Force motrice, à la Force d'inertie.

LES Modes dérivent des Attributs. La Figure dérive de l'E'tendue; le Mouvement de la Force motrice, &c.

LES Forces *primitives* des Monades éprouvent donc des modifications qui correſpondent aux perceptions que nous avons des Modes de la Matiere.

LES Monades ſont donc eſſentiellement actives ou ce qui revient au même, elles ſont dans une action perpétuelle : & il faut bien que cela ſoit, puiſque la Matiere ne ceſſe point de ſe montrer à nous ſous les mêmes Attributs, & que ces Attributs ne ſont que les effets de l'activité des Etres ſimples qui ſont les vrais Elémens de la Matiere.

C'EST dans cet Eſprit que LEIBNITZ diſoit ; que les *véritables Subſtances étoient néceſſairement actives.* Elles le ſont en effet, puiſque ce qu'elles nous paroiſſent être réſulte de leur Activité & de ſes Modifications diverſes.

SI quelqu'un avoit de la peine à concevoir cette action perpétuelle des Monades, je lui ferois remarquer ; que les Corps qui tombent ſous nos Sens ont toutes leurs Parties intégrantes dans un mouvement perpétuel, mais inſenſible. Ceci eſt déja bien évident des Corps organiſés. Ils naiſſent, ſe nourriſſent, croiſſent, engendrent, dépériſſent : combien toutes ces actions

MONADES.

vitales ſuppoſent-elles de mouvemens inteſtins dans les plus petites Parties de ces Corps ! Il eſt exact de dire, que leur état n'eſt pas le même deux inſtans, & qu'il n'y a pas dans toute la durée de leur vie deux inſtans qui ſe reſſemblent.

Il eſt aiſé de prouver qu'il en eſt de même des Corps bruts. Ils ſont continuellement ſoumis à l'action de la Peſanteur, à celle du Feu, de l'Air, de l'Eau & de quantité d'autres Matieres plus ou moins ſubtiles. Leurs Parties inſenſibles participent à toutes ces petites impulſions. La chaleur ſeule dont le degré varie à chaque inſtant tient tous les Corps dans un état d'oſcillation perpétuelle.

L'ACTIVITÉ des Monades eſt le principe de tous ces mouvemens, & les effets qui tombent ſous nos Sens ſont les derniers réſultats de cette Activité.

MAIS, il n'y a point d'action ſans réaction. Si les Monades étoient iſolées, leur Activité ne pourroit ſe déployer; car il faut à une Force un Sujet auquel elle s'applique.

LES Monades ſont donc liées les unes aux autres, & elles agiſſent & réagiſſent réciproquement les unes ſur les autres.

LES Agrégats qu'elles forment par leur union exercent pareillement les uns ſur les autres une action & une réaction réciproques.

DE la combinaiſon de ces actions des Forces *primitives* réſultent les Forces *dérivatives*.

LES Leibnitiens entendent donc par les Forces *primitives* celles qui ſont eſſentielles à chaque Monade conſidérée en elle-même.

ILS

MONADES.

Ils entendent par les Forces *dérivatives*, celles qui réſultent de l'action combinée de différentes Monades ou de différens Agrégats.

Les Forces dérivatives donnent naiſſance aux Loix du Mouvement.

En vertu de la Force motrice primitive inhérente à chaque Monade elle a une tendance à changer de lieu. Toutes les Monades d'un Agrégat quelconque ayant la même tendance, le choc en détermine l'effet.

La Force d'inertie primitive eſt la raiſon ſuffiſante de la quantité du Mouvement, comme elle l'eſt de ſa communication & de la perſévérance du Corps dans le même état ſoit de mouvement ſoit de repos.

Sans cette Force d'inertie il n'y auroit point de raiſon ſuffiſante pourquoi un rayon de Lumiere ne déplaceroit pas le Globe de la Terre. Mais, chaque Monade ayant ſa Force d'inertie primitive, l'Inertie totale d'un Agrégat eſt la ſomme de toutes les Inerties particulieres des Monades qui le compoſent.

Ainsi, le Mouvement ſe communique & ſe conſerve dans un rapport direct aux Forces actives & aux Forces paſſives des divers Agrégats.

La Force *paſſive* eſt ici la Force d'*inertie*. Ce mot *paſſive* ne doit pas être pris au ſens étroit, puiſque la réſiſtance eſt une véritable action.

Les Forces actives & les Forces paſſives ſont ainſi les Principes premiers de tous les effets que nous obſervons dans la Nature.

MONADES.

La Force active d'un Agrégat ou d'un Corps eſt donc le réſultat de toutes les Forces particulieres des Elémens qui le compoſent. Sa Force paſſive eſt le réſultat de toutes les réſiſtances particulieres des Elémens.

Mais, parce que nous ne pouvons pas démêler toutes ces Activités & ces Réſiſtances particulieres, le Mouvement & la Réſiſtance ne ſont pour nous, comme l'Etendue, que des phénomenes ou des apparences. Le Mouvement nous paroît une Force ajoutée au Corps. Nous nous repréſentons le Mouvement comme une Subſtance, dont les Modes, ſont la viteſſe & la direction.

Cette maniere de voir & de concevoir eſt relative à la limitation ou à l'imperfection de nos Facultés. Si nous pouvions atteindre juſqu'aux Elémens des Compoſés; ſi nous avions des notions diſtinctes des déterminations internes ou de l'Activité de chaque Elément ou Monade, nous verrions diſtinctement comment le Mouvement s'engendre de toutes les Activités particulieres. Nous ne l'imaginerions plus comme un Etre diſtinct, nous le verrions dans les Monades mêmes ou plutôt nous ne verrions que les Monades produiſant tel ou tel effet par telle ou telle modification de leur Activité. Nous ne diſtinguerions point cete Activité de la Monade où elle réſide: ces deux choſes s'identifieroient. (3)

L'Activité eſt donc une réalité de la Monade, puiſqu'elle conſtitue ſon Eſſence. L'Etendue n'eſt donc point une réalité, puiſque la Monade eſt abſolument ſimple. Mais, les Monades

(3) Je prie qu'on ſe ſouvienne de ce que j'ai dit plus haut dans une courte Note; que je ne traitois pas ici du *Leibnitianiſme*, pris dans toute ſa rigueur: car dans la rigueur métaphyſique du Syſtême Leibnitien, il n'y a point du tout de *Mouvement* ou de tranſport d'un lieu dans un autre; puiſque des Etres ſimples n'ont point de rapport au lieu.

MONADES.

existent à part les unes des autres; leur Agrégat doit donc nous paroître de l'E'tendue. Dans chaque point de cette E'tendue, il y a une action, & l'action d'une Monade n'est pas celle d'une autre Monade. Nous ne démêlons pas toutes ces actions; elles doivent donc se confondre dans notre Ame sous l'image d'une certaine E'tendue.

Si nous analysons ce que nous entendons par le mot de *Force* ou d'*activité*, nous reconnoîtrons bientôt que tout se réduit pour nous à la simple capacité de produire un certain effet. Nous ignorons profondément ce qu'une Force est en elle-même; nous ne la connoissons que par ses effets, & ces effets nous ne les connoissons encore que très-imparfaitement. Un Corps en choque un autre qui est en repos: que voyons-nous? le Corps choqué change de lieu; il s'applique à différens points d'un espace que nous imaginons; nous mesurons sa vîtesse; nous jugeons de sa direction; &c. mais tout cela n'est encore, encore une fois, qu'une collection d'effets, & la Force qui les produit nous échappe entiérement. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque instant nous est aussi profondément inconnue que toute autre Force.

Les Composés périssent précisément parce qu'ils sont composés. Ils se décomposent ou ils sont décomposés.

Les Monades ou les Etres simples ne périssent point, précisément parce qu'ils sont simples. Ils ne peuvent se résoudre en d'autres Etres. (4)

(4) Leibnitz disoit, *qu'il n'y a point de dissolution à craindre pour les Monades; parce qu'on ne peut concevoir aucune maniere dont une Substance simple peut naturellement finir.* Il ajoutoit; *que les Monades ne peuvent ni commencer ni finir que dans un instant; c'est-à-dire, qu'une Monade ne peut commencer que par la création ni finir que par l'annihilation.* Il disoit encore; *qu'une Monade ne peut être altérée ou changée dans son intérieur;*

MONADES.

LES Composés sont plus ou moins composés. Le Microscope nous montre ici une progression qui épuise notre admiration. Plus la composition augmente, plus la décomposition devient facile : une plus grande composition soumet le Composé à l'action d'un plus grand nombre de Causes décomposantes.

LES Corps qui tombent sous nos Sens sont composés de Corps plus petits; ceux-ci de Corpuscules ; ces Corpuscules, de Corpuscules plus petits ; ceux-ci, de Corpuscules plus petits encore, & ainsi, dans une progression dont l'imperfection de notre vue & de nos Instrumens ne nous permet pas d'assigner le dernier terme.

LA Métaphysique seule nous montre qu'il est ici un *dernier terme*, & que ce terme est dans l'Etre simple.

LA divisibilité de la Matiere à l'infini est donc une vérité géométrique & une erreur physique ; car tous nos raisonnemens sur l'Infini géométrique ne reposent que sur l'Étendue abstraite. L'Étendue concrete est nécessairement déterminée.

LES Corpuscules qui composent les Corps peuvent se diviser en *primitifs* & en *dérivés*.

LES Corpuscules *primitifs* sont formés d'Etres simples.

puisqu'on ne peut concevoir en elle ni transposition ni aucun mouvement intérieur. Il se servoit à ce sujet d'une expression fort singuliere ; *les Monades*, disoit-il, *n'ont point de* fenêtres *par où quelque chose puisse entrer ou sortir.* Je tire ce Passage de l'Écrit intitulé : *Principia Philosophiæ ; seu Theses in gratiam Principis* EUGENII ; IV, VI, VII. C'est sur-tout dans ce petit Écrit qu'il faut chercher la véritable maniere de penser de LEIBNITZ sur les divers Sujets de Métaphysique & de Cosmologie dont il s'étoit occupé : il le composa deux années avant sa mort ; c'est-à-dire en 1714, & on peut le regarder, en quelque sorte, comme son Testament philosophique. Le grand Prince pour lequel il l'avoit composé le rend plus intéressant encore.

MONADES.

LES Corpuſcules *dérivés* ſont formés de Corpuſcules primitifs.

LES Corpuſcules *dérivés* peuvent ſe diviſer en divers *Ordres*. Les Corpuſcules formés de Corpuſcules primitifs ſont des Corpuſcules dérivés qu'on nomme du *premier Ordre*. Les Corpuſcules formés de ceux-ci ſont des Corpuſcules du *ſecond Ordre*; les Corpuſcules du ſecond Ordre compoſent les Corpuſcules du *troiſieme Ordre*, &c. &c.

TOUS les Compoſés peuvent donc ſe réſoudre enfin dans leurs premiers E'lémens, & ces E'lémens ſont les Etres ſimples, au-delà deſquels la réſolution ne peut aller.

AINSI, les Qualités ſenſibles des Compoſés de tous les Ordres ont pour raiſon primitive les déterminations internes des Etres ſimples.

LA *Perceptibilité* a de la convenance avec la ſimplicité : et s'il y a plus de Beauté où il y a plus de Perfection, & plus de Perfection où il y a plus de Facultés réunies, les Monades ſeront encore douées de perceptions, & ces perceptions les différencieront les unes des autres. (5)

(5) JE dois le faire remarquer. Ce n'étoit pas ſimplement ſur la convenance que l'on conçoit entre la Perceptibilité & la ſimplicité que LEIBNITZ ſe fondoit pour attribuer des perceptions à ſes Monades. Ce point eſt un des plus difficiles ou des plus abſtraits de ſa Doctrine. Il faut d'abord l'écouter lui-même : j'eſſayerai enſuite de l'expliquer en expoſant briévement la maniere dont je conçois ſa penſée.

" Les Monades, dit-il, ſont ſujettes » au changement, & même le changement dans chacune d'entr'elles eſt » continuel. »

" Les changemens naturels des Monades partent d'un Principe interne; » puiſqu'aucune Cauſe extérieure ne » peut influer dans leur intérieur. »

" La Force n'eſt autre choſe que le » Principe des changemens. *Principes* » *Philoſ.* X, XI. »

Il n'y a pas ici de difficulté à ſaiſir la penſée du Métaphyſicien. On comprend facilement que les Etres naturels changent ſans ceſſe. Suivant l'Au-

MONADES.

Les perceptions de chaque Monade seront relatives à la place que cette Monade occupera dans le Syſtême général.

teur le Principe de ces changemens eſt dans les Monades dont l'état varie continuellement. Mais comme les Monades ne peuvent rien recevoir du dehors, ce n'eſt pas du dehors que viennent les changemens continuels qu'elles éprouvent. La Cauſe ou le Principe de ces changemens eſt dans la *Force* ou l'*Activité* dont elles ſont douées & qui ſe déploie ſuivant certaines Loix.

" Il faut auſſi, continue l'Auteur, » qu'outre le Principe des changemens, » il y ait quelque *Schema* de ce qui » eſt changé, qui faſſe, pour ainſi » dire, la ſpécification & la variété » des Subſtances ſimples. »

" Cette eſpece de Schema doit envelopper la multitude dans l'unité » ou dans le ſimple : car dans tout » changement naturel, puiſqu'il arrive » par degré, quelque choſe eſt changé » & quelque choſe reſte : donc il faut » reconnoître dans une Subſtance ſimple une certaine pluralité d'affections » & de relations, quoique cette Subſtance manque de Parties. »

" Cet état paſſager qui enveloppe » & repréſente la multitude dans l'unité ou la Subſtance ſimple, n'eſt » autre choſe que ce que nous appellons perceptions. »

C'eſt ici qu'on a le plus de peine à ſe faire une idée un peu nette de la ſinguliere Doctrine du profond Métaphyſicien. Voici comment je conçois la choſe. La Monade éprouve des changemens continuels & ſucceſſifs : voilà ce que l'Auteur nomme *la multitude dans l'unité*. Mais ces changemens & cette ſuite particuliere de changemens ne ſe trouvent que dans cette Monade : chaque Monade a ſes changemens propres & ſa ſérie déterminée de changemens qui la différencie de toute autre Monade : c'eſt ce que l'Auteur exprime par les termes de *ſpécification des Subſtances ſimples*. Il y a donc dans chaque Monade une pluralité d'états qui ont des relations les uns avec les autres & qui caractériſent la Monade comme Etre individuel ; car puiſqu'elle eſt parfaitement ſimple, elle ne peut être caractériſée ou différenciée à la maniere d'un Compoſé. Puis donc qu'il y a ici pluralité dans l'unité, il faut qu'il y ait quelque choſe dans la Monade qui repréſente cette pluralité ou qui en ſoit comme une eſpece de Tableau ou de *Schema*, comme parle l'Auteur : or, on conçoit que cette ſorte de repréſentation de la pluralité dans l'unité ne peut ſe trouver que dans la Perceptibilité ou dans la Capacité d'avoir des perceptions ; puiſque la Monade, en qualité d'Etre abſolument ſimple n'eſt ſuſceptible que de cette ſeule ſorte de repréſentation. La Monade paſſe donc d'une perception à une autre perception ; & toutes ces perceptions plus ou moins confuſes ne ſont jamais accompagnées dans la Monade d'*apperception* ou de *conſcience* qui ne convient qu'aux Ames capables de réflexion.

Suivons encore notre Auteur : " nous » devons, dit-il, ſoigneuſement diſtinguer la *perception* dans les Monades de l'apperception ou de la » conſcience..... L'action du principe interne en conſéquence de la

MONADES.

ET comme tout eſt lié ou harmonique dans ce Syſtême, il y aura dans chaque Monade une repréſentation *idéale* de toutes les réalités de l'Univers.

CETTE Métaphyſique tranſcendante deviendra un peu plus intelligible, ſi l'on fait attention, qu'en vertu du principe de la raiſon ſuffiſante tout eſt néceſſairement lié dans l'Univers. Toutes les actions des Etres ſimples ſont harmoniques ou ſubordonnées les unes aux autres. L'exercice actuel de l'Activité d'une Monade donnée, eſt déterminé par l'exercice actuel de l'Activité des Monades auxquelles elle correſpond immédiatement. L'Activité des Monades correſpondantes eſt déterminée par celle des Monades avec leſquelles elles correſpondent immédiatement. Cette correſpondance continue d'un point quelconque de l'Univers juſques à ſes extrémités. Repréſentez vous les ondes circulaires & concentriques qu'une pierre excite dans une eau dormante : elles vont toujours en s'élargiſſant & en s'affoibliſſant.

VOILA une image groſſiere des Harmonies méchaniques de

„ quelle arrive le changement ou le „ paſſage d'une perception à une autre, „ peut-être appellée *appétit*„. XIV, XV. On voit bien que cet appétit n'eſt au fond qu'une ſorte de tendance de la Monade à paſſer d'une perception à une autre, & cette tendance a ſon fondement dans le rapport qui lie les deux perceptions.

Telle eſt en général la maniere dont LEIBNITZ avoit été conduit à accorder la perception à ſes Monades : préciſément parce qu'il les concevoit comme des Etres parfaitement ſimples, il ne lui paroiſſoit pas " qu'elles puſſent renfermer autre choſe que des perceptions & des changemens de perceptions : & c'eſt en cela ſeul, conclucit-il, que doivent conſiſter toutes les actions intérieures des Subſtances ſimples. „ Il donnoit le nom de *Monades* ou d'*Entéléchies* aux Subſtances ſimples bornées aux ſeules perceptions, & il réſervoit celui d'*Ame* aux Subſtances ſimples douées de *perception* & de *conſcience*. XIX. Mais parce que LEIBNITZ ne concevoit pas qu'il pût y avoir autre choſe dans des Etres ſimples que des perceptions, s'enſuit-il que de tels Etres ne puiſſent poſſéder des propriétés très-différentes des perceptions ? la maniere de raiſonner de notre Philoſophe étoit-elle ici d'une Logique aſſez exacte ?

MONADES. l'Univers. En vertu du principe des Indiſcernables, (6) il doit y avoir dans chaque *Monade* une repréſentation *idéale* de cette méchanique. Les ondes qui vont en s'élargiſſant & en s'affoibliſſant de plus en plus ſont repréſentées dans la Monade par des perceptions de plus en plus *confuſes* : car il faut qu'à des mouvemens plus foibles, répondent des perceptions plus foibles.

MAIS, l'état actuel d'une Monade eſt néceſſairement déterminé par ſon état antécédent ; celui-ci par un état qui a précédé & ainſi en remontant juſqu'à l'inſtant de la Création. Or, comme cette ſuite d'états divers d'une Monade donnée eſt en rapport aux Monades qui l'avoiſinent immédiatement, il s'enſuit qu'il y a dans chaque Monade une ſuite ordonnée de perceptions correſpondantes à la ſuite des mouvemens de l'Univers.

C'EST proprement dans ce ſens que LEIBNITZ diſoit ; que chaque *Monade* étoit un *Miroir* ou une *repréſentation* de l'Univers entier. (7)

(6) ON ſait que LEIBNITZ ſoutenoit qu'il n'y avoit pas dans la Nature deux Etres préciſément ſemblables, & c'eſt ce qu'il nommoit *le principe des indiſcernables*. Il le déduiſoit du principe plus général de la *raiſon ſuffiſante* ; car s'il avoit exiſté deux Etres préciſément ſemblables, il n'y auroit eu aucune raiſon ſuffiſante pourquoi DIEU auroit placé l'un de ces Etres dans un certain lieu plutôt que l'autre ; puiſqu'il faut toujours des motifs pour déterminer le choix de la Volonté & qu'il n'eſt point de Liberté d'indifférence.

(7) IL convient que je tranſcrive ici les propres termes de LEIBNITZ. " Cette adaptation de toutes les Créatures à chacune d'entr'elles, & de chacune d'entr'elles à toutes les autres, fait que chaque Subſtance ſimple a des rapports qui expriment toutes les autres, & devient par conſéquent un Miroir vivant & perpétuel de l'Univers. "

" Or, comme la même Ville apperçue de différens lieux ne paroît pas la même, & ſe multiplie, pour ainſi dire, avec les différens points de vue ; il arrive auſſi qu'à cauſe de la multitude infinie des Subſtances ſimples, il exiſte en quelque maniere autant d'Univers différens, qui ne ſont pourtant que des repréſentations ſé-

AINSI

MONADES.

AINSI, le paſſé, le préſent & le futur ne forment dans la même Monade qu'une ſeule chaîne. Notre Philoſophe diſoit ingénieuſement, *que le préſent eſt toujours gros de l'avenir.*

IL diſoit encore; que l'ETERNEL GÉOMETRE réſolvoit ſans ceſſe ce Problême; *l'état d'une Monade étant donné, en déterminer l'état paſſé, préſent & futur de tout l'Univers.*

EXPLIQUEZ par les principes que je viens d'eſquiſſer ce Paſſage de la *Théodicée* §. 403.

" L'OPÉRATION des Automates ſpirituels, c'eſt-à-dire des
" Ames, n'eſt point méchanique; mais elle contient éminem-
" ment ce qu'il y a de beau dans la Méchanique: les mouve-
" mens développés dans les Corps y étant concentrés par la
" repréſentation, comme dans un Monde idéal, qui exprime
" les Loix du Monde actuel & leurs Suites, avec cette diffé-
" rence du Monde idéal parfait qui eſt en DIEU, que la plu-
" part des perceptions dans les autres ne ſont que confuſes.

" nographiques du même Univers ſui-
" vant les différens points de vue de
" chaque Monade. "

" C'eſt auſſi le moyen d'obtenir au-
" tant de variété qu'il eſt poſſible, mais
" avec le plus grand ordre poſſible,
" c'eſt-à-dire, le moyen d'obtenir la
" plus grande ſomme poſſible de per-
" fection. *Theſes in grat. EUGENII*,
" LVIII, LIX, LX. "

Quand on connoit un peu les terribles objections qu'on a élevées contre toute la Doctrine monadologique de LEIBNITZ, combien eſt-on étonné de ce qu'il ajoute immédiatement après: " cette hypotheſe, que j'oſe dire dé-
" montrée, eſt la ſeule qui donne une
" aſſez haute idée de la Grandeur de
" DIEU? LXI. " Comment un ſi excellent Philoſophe a-t-il pu donner pour *démontrée* une Hypotheſe dont les fondemens ne repoſent que ſur l'ignorance profonde où nous ſommes de la véritable nature de l'Étendue matérielle? J'oſe le dire à mon tour; LEIBNITZ ne ſavoit pas douter aſſez; & l'enchaînement qu'il ſavoit mettre dans ſes profondes méditations lui perſuadoit trop qu'elles l'avoient conduit au vrai Syſtême du Monde. Il énonçoit ſes propoſitions monadologiques du même ton dont on énonceroit les vérités les mieux prouvées ou des propoſitions de Géométrie.

MONADES.

„ Car il faut ſavoir que toute Subſtance ſimple enveloppe l'U-
„ nivers par ſes perceptions confuſes ou ſentimens, & que la
„ ſuite de ces perceptions eſt réglée par la nature particuliere
„ de cette Subſtance; mais d'une maniere qui exprime toujours
„ toute la Nature univerſelle : & toute perception préſente
„ tend à une perception nouvelle, comme tout mouvement
„ qu'elle repréſente tend à un autre mouvement. Mais il eſt
„ impoſſible que l'Ame puiſſe connoître diſtinctement toute ſa
„ Nature & s'appercevoir comment ce nombre innombrable
„ de petites perceptions entaſſées ou plutôt concentrées enſem-
„ bles, s'y forme : il faudroit pour cela qu'elle connût par-
„ faitement tout l'Univers qui y eſt enveloppé, c'eſt-à-dire,
„ qu'elle fût un DIEU. „

IL réſulte donc des idées de notre ſublime Métaphyſicien, que comme les mouvemens naiſſent les uns des autres dans le Syſtême phyſique; les perceptions naiſſent les unes des autres dans le Syſtême intellectuel. Ces deux Syſtêmes correſpondent exactement l'un à l'autre, & cette correſpondance conſtitue l'Harmonie univerſelle qui fait de l'Univers entier un ſeul Tout, une Machine unique.

ET comme dans une Machine parfaite, toutes les Pieces ſont néceſſaires, parce qu'elles concourent toutes à un but commun par les rapports mutuels qu'elles ſoutiennent entr'elles & avec le Tout; de même auſſi dans la grande Machine de l'Univers, il n'y a pas une ſeule Monade qui ne ſoit néceſſaire & qui ne conſpire au but général par les rapports qu'elle ſoutient avec les Monades environnantes & par elles avec tout le Syſtême.

AINSI, une ſeule *Monade* ajoutée ou retranchée au Syſtême général en détruiroit toute l'Harmonie.

L'HARMONIE PRÉÉTABLIE.

PARCE que LEIBNITZ ne concevoit point de rapport naturel entre la Subſtance matérielle & la Subſtance immatérielle, & que les *Cauſes occaſionelles* lui paroiſſoient ſuppoſer des Miracles continuels; il imagina ſa fameuſe *Harmonie préétablie*, qui auroit ſuffi ſeule à immortaliſer ſon Nom.

DANS cette ſinguliere Hypotheſe il n'y a point proprement de commerce réciproque entre l'Ame & le Corps, parce qu'il n'y a point d'action réciproque des deux Subſtances l'une ſur l'autre.

AFIN donc de ſatisfaire philoſophiquement aux Phénomenes de l'*Union*, notre profond Métaphyſicien ſuppoſoit que toutes les perceptions & toutes les volitions de l'Ame naiſſent de ſon propre fond, & qu'elles ſont engendrées les unes par les autres, comme par une ſorte de génération naturelle.

L'AME eſt ainſi, ſelon lui, une eſpece d'*Automate ſpirituel*, qui exécute par lui-même & indépendamment de tout Agent extérieur, toute la ſuite des opérations qui doivent conſtituer la Vie ſenſitive, intellectuelle & morale de l'Individu.

LE Corps eſt un autre Automate proprement dit, dont tous les mouvemens ont été calculés par le SUPREME ARTISTE, de maniere qu'ils correſpondent exactement à toutes les perceptions & à toutes les volitions de l'Ame.

LES deux Automates ſont donc dans une harmonie parfaite l'un avec l'autre; & tout ce qui ſe paſſe dans l'un eſt repré-

HARM. PR. senté avec la plus grande préciſion par ce qui ſe paſſe dans l'autre. Ce ſont, ſi l'on veut, deux Horloges montées l'une ſur l'autre, & qui indiquent la même heure chacune à ſa maniere.

ON voit par ce léger crayon de l'Harmonie préétablie, que quoique les deux Automates exiſtaſſent ſéparément l'un de l'autre, il ne ſurviendroit aucun changement ni dans l'un ni dans l'autre. Tout s'y paſſeroit de la même maniere & dans le même ordre que dans la ſuppoſition de leur Union.

CETTE ingénieuſe Hypotheſe eſt ſujette à de très-grandes objections: il en eſt même qui me paroiſſent prouver la fauſſeté de cette ſorte d'Harmonie ou du moins la rendre très-improbable. BAYLE en a élevé quelques-unes dans ſon Dictionnaire, Art. RORARIUS; mais je me ſuis étonné de leur foibleſſe: je ne ſais même ſi ce fameux & ſubtil Dialecticien avoit bien ſaiſi l'Hypotheſe qu'il combattoit & les principes ſur leſquels elle repoſoit. Quoi qu'il en ſoit; mon plan ne me conduit point à faire un examen critique de cette opinion de LEIBNITZ: je n'ai voulu qu'en tracer l'Eſquiſſe.

JE trouve dans la *Théodicée* un Paſſage fort remarquable, que je placerai ici d'autant plus volontiers qu'il eſt un de ceux où l'Auteur a le plus développé ſa penſée ſur les Monades & ſur l'Harmonie préétablie.

„ ON peut, dit-il, donner un ſens véritable & philoſophique à cette *dépendance mutuelle* que nous concevons entre „ l'Ame & le Corps: c'eſt que l'une de ces Subſtances dépend „ de l'autre idéalement en tant que la raiſon de ce qui ſe fait „ dans l'une, peut être rendue par ce qui eſt dans l'autre; ce „ qui a déja eu lieu dans les Décrets de DIEU, dès-lors que „ DIEU a réglé par avance l'Harmonie qu'il y auroit entr'elles. „ Comme cet Automate qui feroit la fonction de Valet dépen-

» droit de moi idéalement, en vertu de la ſcience de celui, qui » prévoyant mes ordres futurs, l'auroit rendu capable de me » ſervir à point nommé pour tout le lendemain. La connoiſ- » ſance de mes volontés futures auroit mu ce grand ARTISAN, » qui auroit formé enſuite l'Automate : mon influence ſeroit » objective, & la ſienne phyſique. » HARM. PR.

» CAR en tant que l'Ame a de la perfection & des penſées » diſtinctes, DIEU a accommodé le Corps à l'Ame & a fait » par avance que le Corps eſt pouſſé à exécuter ſes ordres : & » en tant que l'Ame eſt imparfaite, & que ſes perceptions ſont » confuſes, DIEU a accommodé l'Ame au Corps, en ſorte que » l'Ame ſe laiſſe incliner pour les paſſions qui naiſſent des re- » préſentations corporelles : ce qui fait le même effet & la » même apparence, que ſi l'un dépendoit de l'autre immédia- » tement & par le moyen d'une *influence phyſique* : & c'eſt pro- » prement par ſes penſées *confuſes* que l'Ame repréſente les » Corps qui l'environnent. »

« ET la même choſe ſe doit entendre de tout ce que l'on » conçoit des actions des Subſtances ſimples les unes ſur les » autres. C'eſt que chacune eſt cenſée agir ſur l'autre à meſure » de ſa perfection, quoique ce ne ſoit qu'*idéalement* & dans » les raiſons des Choſes; en ce que DIEU a réglé d'abord une » Subſtance ſur l'autre, ſelon la perfection ou l'imperfection » qu'il y a dans chacune : bien que l'action & la paſſion ſoient » toujours mutuelles dans les Créatures, parce qu'une partie » des raiſons qui ſervent à expliquer diſtinctement ce qui ſe » fait, & qui ont ſervi à le faire exiſter, eſt dans l'une de ces » Subſtances; & une autre partie de ces raiſons eſt dans l'au- » tre, les perfections & les imperfections étant toujours mêlées » & partagées. C'eſt ce qui nous fait attribuer l'*action* à l'une » & la *paſſion* à l'autre. »

HARM. PR. Ce Paſſage prouve clairement que LEIBNITZ n'admettoit point proprement d'action réciproque entre les Monades.

CHAQUE Monade ne fait que repréſenter par ſes perceptions ce qui réſulteroit de cette action réciproque ſi elle exiſtoit en effet.

LA liaiſon ou l'harmonie que les Monades ont entr'elles eſt purement *idéale* ou *rationnelle*; c'eſt-à-dire, qu'elles répréſentent par leurs perceptions diverſes tout ce qui naîtroit de leur action ſi elles agiſſoient réellement les unes ſur les autres & les unes par les autres.

LES perceptions *confuſes* de l'Ame repréſentent ainſi l'*Activité* que nous concevons communément dans les Objets & dans les Organes lorſqu'ils font naître des ſenſations dans l'Ame ou plutôt les perceptions confuſes de l'Ame expriment l'effet de cette Activité.

LES Objets & les Organes ſont un aſſemblage de Monades qui expriment auſſi par des perceptions très-confuſes cette ſorte d'action réciproque que nous concevons entr'eux.

CONCLUSION.

LORSQU'on réfléchit profondément ſur le Syſtême des Monades, on ne peut s'empêcher d'admirer la hardieſſe & l'invention qui éclatent de toute part dans ce grand E'difice, & qui annoncent ſi hautement le puiſſant Génie de l'Architecte; mais on eſt en même temps forcé de reconnoître que cet étonnant E'difice n'eſt qu'un Palais enchanté, bâti au milieu des airs, & qui ne ſauroit loger que des Sylphes & des Gnomes.

LA Métaphyſique a, comme la Géométrie, des *Data* (1) qui doivent ſervir de baſe à nos raiſonnemens. Les Propriétés eſſentielles des Corps ſont au nombre des *Data* de la Métaphyſique, & il eſt fort dans l'eſprit d'une ſaine Logique de n'entreprendre point de remonter au-delà de ces vérités phyſiques. L'E'tendue, l'Impénétrabilité, la Force d'inertie ſont des Faits fondamentaux que l'expérience nous atteſte, & ſur leſquels nous pouvons élever les Théories les plus certaines; mais il n'eſt aucune expérience dont nous puiſſions déduire la connoiſſance de la nature intime de ces Propriétés. Tout ce que nous pouvons inférer légitimement de l'expérience, c'eſt qu'elles dépendent de Forces ſecretes inhérentes à la Matiere. Nous pouvons encore déduire de l'idée que nous acquérons de la Force par l'expérience, qu'elle eſt quelque choſe de ſimple, puis que nous ne ſaurions en décompoſer l'idée.

UN Philoſophe ſage renoncera donc à rechercher la véritable nature de ces Propriétés qui conſtituent à ſes yeux l'Eſſence de la Matiere; parce qu'il comprendra facilement qu'il

(1) Des *données*.

CONCLUS. n'auroit aucun moyen de parvenir à cette connoiſſance. Il ne recherchera donc point avec LEIBNITZ, *comment l'Etendue matérielle eſt poſſible*: il ne ſe jettera point, comme lui, dans le pur métaphyſique pour eſſayer de rendre raiſon du phyſique. Il ſe bornera à admettre que l'Etendue matérielle exiſte, & ne ſe mettra point en peine du comment. Il admettra de même l'exiſtence de l'Impénétrabilité & de la Force d'inertie, & ſe contentera d'entrevoir que toutes ces Propriétés ſont de ſimples effets produits par des Forces ſecretes qui ne ſe manifeſtent à lui que par ces ſeuls effets.

IL admettra encore l'Influence phyſique parce qu'elle lui paroîtra auſſi un fait fondamental, & qu'une Logique ſévere ne lui permettra point de prononcer ſur l'impoſſibilité de cette Influence. Il ne regardera donc l'Harmonie préétablie que comme un Roman ingénieux dont l'originalité fait le principal mérite. (2)

J'OSEROIS bien prédire que la Monadologie tombera un jour comme la Philoſophie Scholaſtique, avec laquelle elle a bien des rapports, que l'Inventeur lui-même vouloit bien ne diſſimuler point. On ſait qu'elle a déja perdu beaucoup de Partiſans en Allemagne, & qu'elle n'a guere fait de progrès dans le reſte de l'Europe. Il eſt très-bon néanmoins que les jeunes Philoſophes s'occupent de cette Méthaphyſique tranſcendante, ne fût-ce que pour accroître les forces de leur Entendement & le familiariſer avec les abſtractions. J'ai dû moi-même beaucoup à cette Philoſophie & je ſaiſis avec plaiſir cette occaſion d'en faire l'aveu public & d'en témoigner ma reconnoiſſance. Je puis même ajouter qu'il y eût un tems dans ma vie où je goûtois aſſez la Doctrine des Monades, malgré la violence qu'elles

(2) JE prie que l'on conſulte ici la Note additionnelle ſur le paragr. 46 de l'*Eſſai analytique* & celle ſur le paragr. 510.

faiſoient

faiſoient à mes Sens & à mon Eſprit ; mais à meſure que j'ai vieilli & que j'ai approfondi d'avantage cette Doctrine, je m'en ſuis détaché de plus en plus, parce que j'ai reconnu de plus en plus qu'elle ne repoſe pas ſur des fondemens ſolides & qu'elle eſt ſujette à des objections inſolubles. (3)

(3) SUIVANT LEIBNITZ, les *Monades* ſont eſſentiellement actives : elles ſont des Etres *ſimples*, & l'Activité eſt la ſeule choſe poſitive qu'on puiſſe concevoir dans de tels Etres.

L'Activité des Monades eſt une *tendance* au changement. Ce changement eſt ce que notre Philoſophe nomme une *modalité*. Il dit, *que la Monade produit par elle-même ſes propres modalités*. Elles naiſſent donc de ſon propre fond, & dérivent ainſi les unes des autres par une ſorte de filiation naturelle ; car la Monade ne recevant rien du dehors, il faut bien que toutes ſes modalités dépendent uniquement de l'Activité ou de la Force qui conſtitue ſon Eſſence.

Mais, la Force ou l'Activité de la Monade eſt de ſa nature *indéterminée* : elle eſt ſuſceptible d'une multitude de déterminations ou de modalités différentes, & ne peut ſe donner par elle-même aucune détermination particuliere. Quelle eſt donc ici la *raiſon ſuffiſante* de l'exiſtence de la *premiere modalité*, de cette modalité qui date de l'inſtant de la Création, & dont dérivent originairement toutes les autres modalités ?

Je prie qu'on n'oublie point, que notre Métaphyſicien n'admet aucune ſorte d'influence des Monades les unes ſur les autres ni aucune action immédiate du CRÉATEUR. Je demande donc, encore une fois, comment on peut concevoir la production de la premiere modalité ?

On voit bien, que cette objection porte autant contre l'*Harmonie préétablie* que contre la *Monadologie* ; puiſque dans l'Hypotheſe de l'Harmonie préétablie, il s'agit auſſi de rendre raiſon de la premiere perception de l'Ame & du premier mouvement du Corps, qui correſpond, ſuivant l'Auteur, à cette premiere perception.

On a vu ci-deſſus que dans l'hypotheſe de l'Harmonie préétablie toutes les perceptions de l'Ame naiſſent de ſon propre fond, & que tous les mouvemens du Corps qui correſpondent à ces perceptions, dérivent uniquement de ſon organiſation ou d'une méchanique ſecrete. Les deux Subſtances ſont eſſentiellement harmoniques, ſans exercer, ni ſans pouvoir exercer aucune action réciproque l'une ſur l'autre.

Dans ce Syſtême ſingulier, toutes les perceptions & tous les mouvemens ſont ſoumis aux loix particulieres de l'évolution des deux Subſtances. Les perceptions ſont produites les unes par les autres, & les mouvemens engendrés les uns par les autres.

Mais, pour qu'une perception naiſſe d'une autre perception, ne faut-il pas qu'il y ait entre les deux perceptions un certain rapport ? Or ; quel rapport y a-t-il entre la perception de la couleur rouge & la notion très-abſtraite

CONCL.

de l'Infini ? Il peut arriver pourtant, que tandis que je médite profondément ſur la notion de l'Infini, un Corps rouge vienne ſubitement frapper ma Vue. Comment donc la notion de l'Infini a-t-elle produit dans mon Ame la perception du rouge ? A cette perception ſuccede encore tout auſſi bruſquement la perception d'un ſon éclatant ; à celle-ci une ſaveur piquante, &c. &c. Comment concilier tout cela & mille autres faits analogues avec l'Harmonie préétablie & le grand principe de la *raiſon ſuffiſante*.

Une autre objection s'offre à mon Eſprit : puiſque dans l'Hypotheſe leibnitienne toutes les idées de l'Ame naiſſent du fond de ſon Etre & que rien de ce qui eſt hors d'elle ne peut agir ſur elle ; il s'enſuit néceſſairement que l'Inventeur de l'Hypotheſe n'a dû qu'à ſon Ame ſeule le Savoir profond & l'immenſe érudition qui ont rendu ſon Nom immortel ; car ces milliers de Volumes qu'il avoit lus ou cru lire n'avoient pu être la ſource de tant de Connoiſſances. Les Livres n'agiſſent ſur l'Ame que par les Yeux ou les Oreilles, & dans l'Hypotheſe de l'Inventeur, les Yeux & les Oreilles n'ont & ne peuvent avoir aucune ſorte d'influence ſur l'Ame. Le Cerveau ne fait que repréſenter à ſa maniere ce qui ſe paſſe dans l'Ame, & qui lui eſt abſolument étranger.

En vérité, plus on approfondit l'Harmonie préétablie de notre ARISTOTE moderne, & moins on la juge conforme aux faits ou aux principes les plus fondamentaux de la Pſychologie expérimentale. On admire toujours le Génie de l'Inventeur, & l'on finit par en revenir à l'*Influence phyſique* ou aux notions communes.

L'Analyſe du Deſir & de l'Attention ne fournit pas de moins fortes objections contre l'Harmonie *préétablie*, comme je l'ai fait ſentir *ailleurs*. Et que n'aurois-je point encore à dire ſur la maniere de concevoir les Propriétés eſſentielles des Corps dans la Monadologie ! Quelle idée ſe faire en particulier du Mouvement ſuivant cette Doctrine toute tranſcendante ? que ſont ces *préparations* ou ces évolutions de la Force des Monades ou des Ames par leſquelles les Leibnitiens tentent de montrer comment le Mouvement ou le tranſport d'un Corps d'un lieu dans un autre n'eſt au fond qu'une pure apparence ? Et quelle ne ſeroit point la ſurpriſe du Lecteur Philoſophe, ſi je lui produiſois ici les argumens par leſquels LEIBNITZ tentoit de prouver la poſſibilité de la *Préſence réelle !* Mais je crois en avoir dit aſſez pour juſtifier le jugement que j'ai oſé porter de quelques-unes des Opinions de ce grand Homme.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LES BORNES NATURELLES DE NOS CONNOISSANCES,

POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT AUX PARTIES XII & XIII DE LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.

J'Ai donné dans les Parties XII & XIII de la *Palingénéſie* mes premieres méditations ſur les bornes naturelles de nos Connoiſſances. Je reprends aujourd'hui cet important Sujet, & je me propoſe uniquement de le conſidérer dans le rapport aux idées que nous nous formons des Etres *ſimples*. J'ai ici un but ſecret qui ne ſe manifeſtera à mon Lecteur que lorſqu'il aura marché quelque tems avec moi dans cette route philoſophique.

Ce n'eſt pas préciſément parce que nos Facultés ſont très-limitées que nos Connoiſſances ſur les Etres *ſimples*

ſont ſi imparfaites : c'eſt plutôt par la nature même de notre Conſtitution.

Nous ſommes des *Etres mixtes* : notre Conſtitution eſt le réſultat de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps. C'eſt ce qu'on a voulu exprimer par un ſeul mot quand on a dit, que l'Homme eſt un *Etre mixte*.

Si donc nous ſommes eſſentiellement des Etres mixtes, il faut bien que nos premieres idées ſoient purement ſenſibles.

Nos Sens ſont les Inſtrumens que l'Auteur de notre Etre a conſtruits ſur des rapports déterminés aux différentes Qualités qu'ils devoient nous manifeſter dans les Objets.

Les Sens ſont ainſi à l'Ame ce que les Machines ſont au Phyſicien.

Notre Ame, perpétuellement unie à ces Inſtrumens, ne pouvoit connoître les Objets que dans le rapport à la maniere dont ils lui en tranſmettent les impreſſions diverſes.

Les impreſſions des Sens ſur l'Ame donnent lieu à la génération des idées qu'on peut nommer *directes*, par oppoſition aux idées *dérivées* ou *réfléchies* que l'Entendement déduit par abſtraction des idées directes.

Si nous examinons de fort près la formation des idées dérivées, nous reconnoîtrons évidemment qu'elles ne ſont que des idées directes ou ſenſibles plus ou moins déguiſées. Je l'ai montré bien clairement dans les Chapitres XV & XVI de l'*Eſſai analytique*.

Ce déguiſement des idées directes ſera d'autant plus grand,

que les abſtractions de l'Entendement auront été pouſſées plus loin : mais, toujours parviendra-t-on à reconnoître la premiere origine des idées dérivées les plus déguiſées.

Si donc nos idées les plus abſtraites ſont encore des idées plus ou moins ſenſibles, il ſera vrai de dire, que tout ce que notre Ame ſent ou apperçoit a des rapports plus ou moins immédiats avec ce Corps auquel elle eſt unie.

Il ſera donc pſychologiquement impoſſible que notre Ame puiſſe ſe faire aucune idée repréſentatrice ou poſitive des Subſtances, qui par leur nature ne ſoutiennent aucun rapport avec les Etres qui ſont les objets immédiats de ſes perceptions.

Nous ne ſaurions donc nous former aucune idée qu'on puiſſe dire *directe* des Subſtances abſolument ſimples.

Ainsi, nous ne parvenons à la connoiſſance des Etres ſimples que par la conſidération métaphyſique des effets qui ſuppoſent l'exiſtence des Etres ſimples. C'eſt de cette maniere, par exemple, que nous déduiſons légitimement de la ſimplicité de notre *Moi* l'exiſtence de cette Subſtance immaterielle qui en eſt le Siége immédiat & que nous nommons l'Ame. (1)

Donnons la plus grande attention à cette marche de notre Eſprit, & nous démêlerons bientôt que l'idée que nous nous formons de l'Ame n'eſt point du tout celle d'une Subſtance que nous nous repréſentions comme *ſimple*; mais qu'elle eſt celle d'une collection d'effets, que nous attribuons à une Cauſe inviſible & intangible.

C'est donc préciſément parce que nous ſommes eſſentielle-

(1) Conſultez la Préface de l'*Eſſai analytique*.

ment des Etres mixtes ou des Etres appellés à connoître par l'intervention d'une Subſtance matérielle, que toutes nos idées, même les plus abſtraites ou les plus ſpiritualiſées, ſont encore plus ou moins matiere, ſi je puis m'exprimer de la ſorte. On peut dire à rigueur, que nous n'opérons que ſur la Matiere. Je prends ici la *Matiere* dans le ſens qu'on attache communément à ce mot.

Combien ſeroit-il donc abſurde de tirer des objections contre l'exiſtence de l'Ame de l'impoſſibilité abſolue où nous ſommes de nous la repréſenter! Ne ſeroit ce pas vouloir que nous fuſſions à la fois *Eſprits purs* & *Etres mixtes?* N'y a-t-il pas même lieu de ſoupçonner, que les Eſprits purs, s'ils exiſtent, ſont dans la même impoſſibilité de ſe repréſenter la Matiere, que celle où nous ſommes de nous repréſenter l'Ame?

Il eſt donc des bornes éternelles preſcrites aux différens Ordres d'Intelligences, & ces bornes ſont dans la nature même de leur Conſtitution. Si cette nature venoit à changer, ces bornes ne ſubſiſteroient plus: d'autres bornes leur ſuccéderoient: mais alors ce ne ſeroient plus les mêmes Intelligences qui ſeroient limitées par ces nouvelles bornes; ce ſeroient des Intelligences qui appartiendroient à un autre Ordre.

Ceci eſt fondé dans la Doctrine des *Eſſences*. Chaqu'Etre a ſon Eſſence en vertu de laquelle il eſt ce qu'il eſt. Son Eſſence ne differe point de ſa nature; ces deux termes ſont ſynonymes. Si donc la nature d'un Etre vient à changer, l'Identité de cet Etre eſt détruite. Si nous perdions notre nature d'Etre mixte, nous ne ſerions plus des Hommes.

Appliquons ces raiſonnemens généraux à l'Etre des etres; combien en deviendront-ils plus frappans! D'abord il eſt bien évident que les mêmes Cauſes pſychologiques qui nous empê-

chent de connoître l'Ame comme par une ſorte d'intuition, s'oppoſent pareillement à ce que nous puiſſions connoître cet ESPRIT ÉTERNEL qui eſt le PERE de tous les Eſprits.

Nous ne voyons, nous ne ſentons, nous ne palpons que des Etres matériels, des Etres qui commencent, changent, périſſent. Toutes nos obſervations, toutes nos expériences roulent ſur des Etres de cet Ordre. Le moyen que nous puiſſions parvenir à nous faire aucune idée de l'EXISTENCE NÉCESSAIRE! je parle d'une idée *directe* ou repréſentatrice de l'EXISTENCE NÉCESSAIRE, de cette EXISTENCE qui eſt à Elle-même ſa propre CAUSE.

Qu'on y prenne bien garde; la PUISSANCE INFINIE ELLE-même ne ſauroit ſe manifeſter à des Etres mixtes autrement que dans le rapport à la nature particuliere des Etres mixtes. Quelle n'eſt donc point la folie de ceux qui rejettent l'Exiſtence de DIEU, parce qu'ils ne peuvent voir ni palper ce GRAND ETRE!

TIRONS de tout ceci une conſéquence générale: c'eſt que la diſproportion naturelle ou le défaut d'analogie de nos Facultés avec la nature des Objets que nous deſirerions de connoître eſt l'unique cauſe de l'impoſſibilité où nous ſommes de parvenir à cette Connoiſſance.

LE vrai Philoſophe cherchera donc dans cette diſproportion les bornes preſcrites à notre Faculté de connoître. Il meſurera cette Faculté aux Objets, & déduira de cette ſorte de comparaiſon les conſéquences pratiques qui deviendront les regles de ſa conduite dans la recherche des Vérités.

Continuation du même Sujet.

JE reprends ma méditation : ce ſujet ſi fécond eſt en même tems un des plus importans de la Philoſophie rationnelle.

LA Vue eſt de tous les Sens celui dont nous faiſons un plus fréquent uſage. Il eſt auſſi celui qui tient le plus à *l'Imagination*. La Vue eſt ſans ceſſe occupée d'étendue, de lumiere & de couleurs. L'Imagination peint d'après elle, & elle peint ſans ceſſe. Elle ne peint pas ſeulement dans la veille ; elle peint encore dans le ſommeil. Nos ſonges nous repréſentent plus fréquemment & plus fortement les Objets de la Vue que ceux des autres Sens. Notre Ame eſt donc toujours affectée d'Objets ſenſibles : comment les ſenſations ne ſe mêleroient-elles pas à ſes idées les plus intellectuelles ? Ce n'eſt jamais que par une ſorte d'effort & par un très-grand effort qu'elle parvient à ſe détacher un peu de ſes Sens, & bientôt elle retombe dans la Matiere comme entraînée par ſon propre poids.

C'EST dans cette ſource pſychologique que je voudrois chercher la premiere origine de l'Idolâtrie, de l'Antropomorphiſme & du Matérialiſme. Il eſt aſſez prouvé que les premiers Peres croyoient que DIEU étoit corporel. Les plus Philoſophes ſuppoſoient que ſa Nature tenoit de celle de la Lumiere. Je renvoie là-deſſus à la ſavante *Hiſtoire du Manichéiſme* de BEAUSOBRE. Cette idée ſur la Nature de DIEU donna naiſſance à la *Probole* ou à la *Génération* du FILS par l'*extenſion* de la Subſtance du PERE. ORIGENE, grand Platonicien, rejeta la Probole comme indigne de la MAJESTÉ DIVINE. Les Ariens la rejeterent auſſi & par les mêmes motifs. Mais, parce que les Ariens rejeterent la Probole, les Orthodoxes la défendirent.

Quelques-uns

Quelques-uns qui ſpiritualiſoient un peu plus que les autres la NATURE DIVINE, comparoient la Génération du FILS par le PERE à un Flambeau qui en allume un autre.

TELLE étoit la Théologie des premiers Siecles: penſe-t-on qu'on eût imaginé cette étrange Probole, ſi l'on ne s'étoit point repréſenté la DIVINITÉ ſous une forme ſenſible? Auroit-on imaginé que le PERE avoit pouſſé au-dehors ſon FILS, à-peu-près comme un Arbre pouſſe ſes Branches? car c'eſt ce que ſignifioit le terme de *Probole*. Auroit-on imaginé encore, que le Pere avoit *engendré éternellement* ſon FILS, de la même maniere à-peu-près qu'un Flambeau allume un autre Flambeau? Et que dirois-je de tant d'autres comparaiſons tout auſſi déceptrices ou tout auſſi choquantes, qui ne tiroient leur origine que de la grande peine que les Hommes ont toujours eu à ſe détacher des Sens & à généraliſer leurs idées par des abſtractions de plus en plus intellectuelles!

ON juge bien que des Hommes, qui faiſoient DIEU *matériel*, ne manquoient pas non plus de faire auſſi l'Ame matérielle. Ainſi, tout étoit Matiere à leurs yeux, parce que leur Ame étoit toute entiere dans leurs yeux. Et l'on peut douter, à bon droit, ſi le ſublime PLATON avoit des idées beaucoup plus juſtes de la nature de l'Ame & de celle de DIEU. Nous ne connoiſſons pas aſſez les idées que ce Philoſophe attachoit à tel ou tel terme. J'étendrois cette remarque importante à toute la Philoſophie ancienne. Nous ne ſaurions nous flatter de ſaiſir exactement ce que nous croyons en entendre le mieux. Il faut réfléchir profondément ſur la marche des Philoſophes modernes, pour reconnoître que celle des Philoſophes anciens ne les conduiſoit point à ſe former des notions bien exactes de la *Spiritualité*: auſſi la plupart de ces Philoſophes ſe repréſentoient-ils l'Ame comme un Feu, comme un Air ſubtil, comme un Souffle, comme une Molécule très-active &c. Les

termes mêmes qu'ils employoient pour désigner la Substance penſante tenoient tous plus ou moins à la Matiere. Il eſt vrai qu'ANAXAGORE, chez les Grecs, & CICÉRON, chez les Latins, avoient beaucoup épuré leurs idées ſur ce grand ſujet, & il ſemble qu'on ne puiſſe douter qu'ils n'euſſent connu la diſtinction des deux Subſtances. *Mentem*, diſoit ANAXAGORE, (1) *principium eſſe omnium, ſolam namque rerum omnium ipſam ſimplicem & non permiſtam, & puram eſſe atque ſinceram.* Voilà, ſans doute, un Paſſage bien clair & bien précis, & l'on ſait que la maniere ſublime dont ANAXAGORE penſoit ſur l'Ame lui avoit mérité le beau ſurnom d'*Eſprit* que lui impoſerent les Grecs. Le Paſſage de CICÉRON eſt plus remarquable encore, parce que l'idée principale y eſt beaucoup plus développée. *Animorum nulla in Terris origo inveniri poteſt*, diſoit ce beau Génie qui ſavoit à peu près tout ce qu'on pouvoit ſavoir de ſon tems en matiere de Philoſophie. *Nihil enim eſt in Animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum eſſe videatur : nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in Naturis nihil ineſt, quod vim memoriæ, Mentis, cogitationis habeat, quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti poſſit præſentia : quæ ſola divina ſunt. Nec invenietur unquam unde ad Hominem venire poſſint, niſi à* DEO. *Singularis eſt igitur quædam natura atque vis Animi, ſejuncta ab his uſitatis notiſque Naturis. Ita quidquid eſt illud quod ſentit, quod ſapit, quod vult, cæleſte & divinum eſt : ob eamque rem æternum ſit neceſſe eſt. Nec verò* DEUS *ipſe, qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi poteſt, niſi Mens ſoluta quædam & libera, ſegregata ab omni concretione mortali, omnia ſentiens ac movens, ipſaque prædita motu ſempiterno.* On ne lit point ſans une agréable ſurpriſe ce beau Paſſage : qu'il me ſoit permis néanmoins de faire remarquer que CICÉRON parle plus ici en Orateur qu'en Philoſophe, & que ce qu'il peint avec tant

(1) C'EST dans ARISTOTE que ſe trouve ce Paſſage d'ANAXAGORE.

de nobleſſe tient plus encore de l'inſpiration ou de l'admiration que d'un raiſonnement exact ou vraiment pſychologique. Il eſt frappé avec raiſon des grandes opérations de l'Ame, & il en conclut qu'elle ne peut avoir une origine terreſtre ni reſſembler à rien de corporel. Il veut donc qu'elle ſoit d'une Nature céleſte ou Divine, & que DIEU ſoit de même un Eſprit dégagé de toute matiere périſſable, qui connoit tout & qui eſt doué d'un mouvement perpétuel. Je prie qu'on faſſe attention à ces termes de *mouvement perpétuel*, qui prouvent ſi bien que notre Orateur Philoſophe n'avoit pas encore aſſez épuré ſes idées ſur l'ETRE SUPREME; mais il eſt toujours très-admirable de s'être élevé ſi haut & d'avoir autant approché de la vraie notion des Natures ſpirituelles.

ET comment les Anciens auroient-ils pu parvenir aux notions les plus exactes ſur DIEU & ſur l'Ame humaine, eux qui ignoroient profondément la méthode qui ſeule peut conduire à de telles notions! DESCARTES paroît être le premier entre les Modernes qui ait découvert cette méthode. C'eſt par une recherche approfondie des Propriétés eſſentielles de la Matiere & des Facultés de l'Ame & par la comparaiſon des unes avec les autres qu'on parvient à démontrer la diſtinction réelle des deux Subſtances. Or; les Anciens ne paroiſſent pas avoir connu cette route philoſophique. Ils n'ont pas eu de la Matiere & de l'Ame des notions vraiment philoſophiques. Ils n'ont pas connu le vrai métaphyſique de ces Choſes. Ils n'ont pas vu que le ſentiment du *Moi*, toujours un, toujours ſimple, toujours indiviſible démontroit qu'il ne pouvoit appartenir à un Sujet multiple & conſéquemment diviſible. Ils admiroient la belle ordonnance du Monde & les nobles Facultés de l'Homme, & ſe bornoient à en inférer que de telles Choſes ne pouvoient dépendre d'une Matiere morte. Ceci fait aſſez ſentir combien les Commentateurs modernes ont pu ſe méprendre ſur le véritable ſens des expreſſions des Anciens. Nous-mêmes qui vivons au ſein de la lumiere, combien avons-

nous de peine à fixer le ſens de nos propres expreſſions quand nous traitons de Choſes qui ne tombent pas ſous les Sens! Ne tranſportons-nous pas ſans ceſſe à l'Eſprit des expreſſions qui ne conviennent qu'au Corps? Combien de métaphores qui n'ont pas d'autre ſource que notre habitude invétérée de nous repréſenter les Choſes ſpirituelles ſous des images corporelles! Toutes les Langues mortes & toutes les Langues vivantes fourmillent de ces expreſſions métaphoriques. Elles ſe gliſſent même juſques dans les Traités de Métaphyſique pure.

Les Ecrivains ſacrés eux-mêmes n'ont-ils pas employé fréquemment ces Figures qui contraſtent fortement avec la Nature ſpirituelle? Ne nous ont-ils pas repréſenté Dieu deſcendant ſur la Terre pour viſiter les Hommes & exercer ſes Jugemens? Ne lui ont-ils pas donné des yeux, une bouche, des mains, des pieds? Ces Ecrivains admirables ne s'y méprenoient pas aſſûrément: ils n'étoient point Antropomorphites; mais ils approprioient leur Langage à l'ignorance & à la groſſiéreté des Hommes auxquels ils avoient à parler. Euſſent-ils été entendus de ces Hommes charnels, s'ils leur avoient parlé dans la Langue pneumatologique?

Je ne m'arrêterai pas à faire l'application de ces principes à l'Idolatrie & aux diverſes ſortes d'Anthropomorphiſmes: cette application ſe fait d'elle-même, & mon Lecteur l'a déja faite.

L'Esprit humain ne ſe développe que par degrés; & voilà encore une de ces expreſſions figurées qui ſe gliſſent dans la Langue philoſophique, & qui ſont priſes de la Matiere; car il n'y a que le Corps qui *ſe développe*; mais on m'entend, & l'expreſſion eſt conſacrée. Ce développement de l'Eſprit exige un tems plus ou moins long; il eſt l'ouvrage des Siecles: les circonſtances phyſiques & morales le retardent ou le favoriſent. Si les premiers Docteurs de l'Egliſe avoient pu contem-

pler le Plan de la Rédemption ſous le Point de vue le plus philoſophique, ils n'auroient pas agité avec chaleur ces étranges controverſes qui déparent tant les Annales de la Société Chrétienne, & qui ont mis de ſi grands obſtacles à la propagation de la Foi. Nous avons à regretter que les Siecles poſtérieurs n'aient pas mieux reuſſi à épurer la Théologie, & qu'elle ſoit reſtée ſurchargée d'opinions qui retiennent beaucoup trop encore de leur premiere origine.

S'IL m'étoit permis de m'expliquer un peu ſur une matiere ſi haute & ſi contentieuſe, il me ſemble que je pourrois eſpérer de la ramener à des principes qui, par leur nature & par leur extrême ſimplicité, ſatisferoient également l'Eſprit & le Cœur. Je me bornerai à eſquiſſer ces principes.

DIEU n'a rien *engendré*, parce qu'un Eſprit n'engendre point: mais, par un acte unique de SA VOLONTÉ eſſentiellement efficace DIEU a créé tout ce qui a été, qui eſt & qui ſera.

DIEU n'a rien *engendré éternellement*; parce qu'une *Génération éternelle* eſt une contradiction palpable dans les termes & dans les idées. Le Créant eſt néceſſairement avant le Créé; parce que pour créer il faut être, & que pour être créé, il faut n'avoir point été.

LA Création ne pouvoit rien ajouter à la Félicité de l'ETRE SUPREME, parce que l'ETRE SUPREME étoit ſouverainement heureux par la ſeule prééminence de SA NATURE: mais, SES PERFECTIONS ADORABLES LE ſollicitoient à donner l'Exiſtence à des Etres capables d'en ſentir le Bienfait.

SI DIEU a voulu ſe révéler à cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme*, IL a dû approprier SES Révélations à la nature particuliere de cet Etre & à ſes relations les plus eſſentielles.

Puiſque c'étoit à l'Homme qu'il s'agiſſoit de parler, il étoit dans l'Ordre de la Choſe d'adreſſer à l'Homme le Langage de l'Homme : autrement comment l'Homme auroit-il entendu ſon CRÉATEUR ?

DE toutes les relations que l'Homme ſoutient, celle de Pere & de Fils eſt, ſans doute, la plus importante & la plus féconde en grands effets. Cette relation réſulte de la Génération ou de la maniere dont un Homme eſt Cauſe productrice d'un autre Homme. Les ſentimens naturels attachés à cette relation ſont ennoblis par la Réflexion & fortifiés par l'Habitude.

SI donc DIEU a jugé convenable de parler à l'Homme par le miniſtere d'un ENVOYÉ CÉLESTE ; ſi par une ſuite naturelle de cette Diſpenſation il falloit que cet ENVOYÉ ſouffrît la mort pour le Bonheur du Genre humain ; cet ENVOYÉ a dû revêtir la forme humaine, & être préſenté aux Hommes ſous la relation ſi ſenſible & ſi touchante de FILS du TRÈS-HAUT ; *c'eſt ici mon* FILS *bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. DIEU a tant aimé le Monde, qu'IL a envoyé ſon FILS au Monde, afin que quiconque croiroit en Lui ne périt point, & qu'il eût la Vie éternelle.*

C'EST donc parce que la relation de Pere & de Fils exiſtoit ſur la Terre que DIEU a produit aux Hommes ſon ENVOYÉ ſous la relation de *Fils*, de *Fils bien-aimé*, de *Fils unique* : on comprend de reſte l'énergie & le but de toutes ces expreſſions : toutes ſont deſtinées à parler au Cœur. Les Cœurs ſenſibles s'émeuvent au ſeul nom de *Pere*.

AINSI, l'on conçoit avec la plus grande facilité que ſi les Hommes, au lieu d'être engendrés les uns par les autres, étoient ſortis tout faits du ſein de la Terre, cette relation de

Pere & de Fils n'auroit pu exiſter parmi eux; & que conſéquemment DIEU n'auroit pu leur préſenter ſon ENVOYÉ ſous la relation de ſon FILS: car cette relation auroit été alors auſſi inintelligible pour les Hommes, que les Myſteres les plus profonds de la Nature ou de la GRACE. Combien eſt-il aiſé d'appercevoir, que dans la ſuppoſition dont il s'agit, l'Ordre de la Nature étant entiérement changé, les Hommes n'auroient jamais pu parvenir à ſe former aucune idée de cette Perſonne que nous nommons un *Fils*.

CEUX qui auront un peu médité ſur les analogies des Planetes avec la Terre, n'auront pas de peine à admettre que les Planetes ſont habitées. Et s'ils ont beaucoup réfléchi ſur l'infinie variété qui regne dans toutes les Productions de la Nature, ils ne ſuppoſeront pas que les Habitans des Planetes ſoient des Etres ſemblables à ceux qui peuplent notre Terre. Ils préféreront de croire qu'il y a des Planetes dont les Habitans peuvent être inférieurs à cet égard à ceux qui peuplent notre Globe; comme il peut y avoir des Planetes dont les Habitans ſurpaſſent en perfection ceux de notre Monde.

SI la Conſtitution & les beſoins des Habitans de telle ou telle Planete exigeoient que le GRAND ETRE ſe révélât à eux, on m'accordera, je penſe, que cette Révélation ne ſeroit pas ſemblable à celle que nous tenons de SA BONTÉ. Il ſaute aux yeux qu'elle en différeroit autant que nous différons des Habitans de la Planete.

GRACES aux progrès de l'Hiſtoire naturelle, nous connoiſſons des Animaux qui multiplient d'une maniere fort étrange, & que nous étions bien éloignés de ſoupçonner: nous ſavons qu'il en eſt qui multiplient, comme les Plantes, de bouture & par rejettons; qu'il en eſt d'autres qui ſe propagent par des divi-

ſions & des ſoudiviſions naturelles, &c. (1) Ne ſeroit-il pas poſſible qu'il y eût dans quelque Planete des Etres organiſés intelligens qui multipliaſſent d'une maniere analogue à celle dont multiplient les Polypes à bras ou les Polypes à bouquet ? car la grande variété que nous découvrons dans les Productions organiques de notre Globe, peut nous aider à juger de la variété bien plus grande encore qui regne dans les Productions organiques des autres Mondes. Si nous euſſions été les ſeuls Animaux de notre Planete, comment euſſions-nous deviné la poſſibilité de tant d'Inſectes, de Reptiles, de Poiſſons, d'Oiſeaux, de Quadrupedes qui peuplent & embelliſſent notre Demeure, & fourniſſent ſi abondamment à nos beſoins ou à nos plaiſirs ? (2) Suppoſons donc qu'il y a dans une certaine Planete, dans la Lune, par exemple, un Habitant principal qui domine ſur tous les autres par la ſupériorité de ſes Facultés, comme l'Homme domine ici-bas ſur tous les autres Animaux : ſuppoſons encore, que cet Habitant de la Lune ſe propage à la maniere du Polype à bras ; il ſera de l'évidence la plus parfaite que chez de tels Lunicoles, la relation de Pere & de Fils différera prodigieuſement de celle qui a lieu parmi les Hommes. Si donc DIEU vouloit ſe révéler à nos Lunicoles comme il s'eſt révélé au Genre humain, il faudroit qu'il leur préſentât ſon ENVOYÉ ſous une image relative à la maniere dont ils naîtroient les uns des autres & aux ſentimens qui réſulteroient chez eux de cette façon d'engendrer.

AINSI, la Théologie de nos Lunicoles différeroit autant de la nôtre, que notre Économie phyſique différeroit de la leur.

(1) *Conſidérations ſur les Corps organiſés.* Tom. I. Chap. XI. *Contemplation de la Nature.* Chap. IX, X, XI, XII, XIV, XV, de la Part. VIII.

(2) Conſultez ici la Note 1, du Chap. V, Part. I. de la *Contemplation de la Nature*; nouv. Edit. *Oeuvres* T. IV. Part. I.

QUAND

QUAND on a un peu réfléchi ſur la Généalogie des Sciences, on ſait aſſez que les Sciences rationnelles ſont Filles de la Phyſique ou ce qui revient au même, que nos idées les plus réfléchies ou les plus abſtraites dérivent originairement des idées que nos Sens nous tranſmettent, & que notre Entendement généraliſe plus ou moins. Voyez combien de choſes dans la Théologie, dans le Droit naturel, dans la Morale, dans la Logique, dans la Métaphyſique même la plus tranſcendante qui dérivent immédiatement de notre Conſtitution phyſique & qui s'y rapportent directement ! Analyſez un peu nos idées de Matiere, de Corps organiſés, de Conception, de Naiſſance, de Vie, de Mouvement, de Mort, de Réſurrection, & vous reconnoîtrez facilement que les notions que nous nous formons de toutes ces Choſes tiennent indiſſolublement à notre Etre phyſique particulier, & que ſi notre Etre phyſique particulier avoit été ordonné autrement, nous euſſions raiſonné bien différemment ſur les mêmes Choſes. Je ne dis pas aſſez; il eſt pluſieurs de ces Choſes dont il nous auroit été phyſiquement impoſſible d'acquérir les notions, & par rapport auxquelles nous aurions été condamnés à une ignorance abſolue. Ceci eſt ſi clair, que je me reproche d'y inſiſter.

C'EST donc parce que nous ſommes ici bas des Etres qui tiennent beaucoup à la Matiere, que la SOUVERAINE SAGESSE parle beaucoup à nos ſens dans la RÉVÉLATION. C'eſt encore par la même raiſon qu'Elle a inſtitué des Cérémonies deſtinées à frapper les Sens & à imprimer dans l'Ame les Vérités les plus ſublimes, les plus conſolantes & les plus pratiques. (3)

JE m'arrête; peut-être même en ai-je déja trop dit: il

(3) Voyez ſur ce ſujet le *Diſcours ſur l'accord de la Metaphyſique avec la Religion*, qui ſe trouve au-devant des *Principes Philoſophiques* de l'*Eſſai de Pſychologie*. *Oeuvres*. Tom. VIII.

eſt des Eſprits qui abuſent de tout. Si je voulois appliquer mes principes aux autres Dogmes de la RÉVÉLATION, à l'Incarnation, à la Rédemption, à la Grace, au Jugement dernier, &c. je montrerois que tous ces Dogmes ſont relatifs à notre nature d'*Etre mixte*; que les ECRITURES nous les préſentent ſous ce rapport, & que c'eſt ſur ce principe fondamental que repoſent les regles les plus ſûres de l'Interprétation.

LETTRE (1)

AU SUJET

DU DISCOURS

DE

M. J. J. ROUSSEAU

SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENS

DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES.

JE viens, Monſieur, de lire le Diſcours de M. J. J. ROUSSEAU de Geneve *ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Hommes.* J'ai admiré le coloris de cet étrange Tableau;

(1) †† CETTE Lettre avoit été publiée dans le *Mercure de France* du Mois d'Octobre 1755. L'Auteur n'avoit gardé l'Anonyme & ne s'étoit déguiſé ſous le nom de *PHILOPOLIS Citoyen de Geneve*, que pour laiſſer à Mr. ROUSSEAU une plus grande liberté de lui répondre tout ce qu'il jugeroit à propos. Il ne ſavoit pas alors que cet Écrivain célebre ne pouvoit ſouffrir qu'on gardât l'Anonyme auprès de lui: auſſi déclara-t-il dans le Mercure ſuivant, qu'il ne pouvoit croire que cette Lettre fût d'un Citoyen de Geneve, parce qu'un Citoyen de Geneve ne ſe ſeroit pas déguiſé ainſi aux yeux de ſon Compatriote. Il ne fit donc alors aucune Réponſe; mais ayant apparemment appris aſſez long-tems après qui étoit ce PHILOPOLIS dont il ſe défioit trop, il compoſa une aſſez longue Réponſe à ſa très-courte Lettre, qui n'a été publiée que cette année 1782 dans le Tom. I. de ſes Oeuvres poſthumes, pag. 244 de l'édit. in-8°. de Geneve.

La mort de mon éloquent Compatriote ne me permet plus de repliquer & de le ſuivre dans des raiſonnemens

mais je n'ai pu admirer de même le deſſin & la repréſentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de Mr. Rousseau, & je félicite Geneve, qui eſt auſſi ma Patrie, de le compter parmi les Hommes célebres auxquels elle a donné le jour : mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroiſſent ſi oppoſées au vrai & ſi peu propres à faire des Heureux.

On écrira, ſans doute, beaucoup contre ce nouveau Diſcours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon ; & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre Mr. Rousseau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop careſſé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un Livre contre Mr. Rousseau, & qui ſuis très-convaincu que la diſpute eſt de tous les moyens celui qui peut le moins ſur ce Génie hardi & indépendant, je me borne à lui propoſer d'approfondir un raiſonnement tout ſimple & qui me ſemble renfermer ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la queſtion. Voici ce raiſonnement.

Tout ce qui réſulte immédiatement des Facultés de l'Homme ne doit-il pas être dit réſulter de ſa nature? Or ; je crois que l'on démontre fort bien que l'état de Société réſulte immédiatement des Facultés de l'Homme : je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre ſavant Auteur que ſes propres

ſubtils & pleins d'Eſprit, mais qui prouvent trop qu'il n'avoit pas ſaiſi le véritable eſprit de ma Lettre ni le nœud de la queſtion.

Au reſte ; quand je compoſois ma Lettre je ne connoiſſois Mr. Rousseau que comme un vertueux Patriote & un grand Écrivain, mais dont l'Imagination ardente & l'Eſprit original le portoient à ſoutenir des Paradoxes qu'une Raiſon ſévere auroit reprouvés. Il n'avoit pas fait encore le *Contract Social*, ſi contraire à la ſtabilité des Loix, ni ſes fameuſes *Lettres de la Montagne*, qui incendierent cette Patrie qu'il cheriſſoit.

idées sur l'établissement des Sociétés; idées ingénieuses & qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son Discours. Si donc l'état de Société découle des Facultés de l'Homme, il est naturel à l'Homme. Il seroit donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces Facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le seroit de se plaindre de ce que DIEU a donné à l'Homme de telles Facultés.

L'HOMME est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des Hommes qui bâtissent des Villes, comme il y falloit des Castors qui construisissent des Cabanes. Cette *perfectibilité* dans laquelle Mr. ROUSSEAU fait consister le caractere qui distingue essentiellement l'Homme de la Brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'Homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce seroit vouloir que l'Homme ne fût point Homme. L'Aigle, qui se perd dans la nue, rampe-t-il dans la poussiere comme le Serpent?

L'HOMME *Sauvage* de Mr. ROUSSEAU, cet Homme qu'il chérit avec tant de complaisance, n'est point du tout l'Homme que DIEU a voulu faire; mais DIEU a fait des Orang-outangs & des Singes qui ne sont pas Hommes.

QUAND donc Mr. ROUSSEAU déclame avec tant de véhémence & d'obstination contre l'état de Société, il s'éleve, sans y penser, contre la VOLONTÉ de CELUI qui a fait l'Homme & qui a ordonné cet état. Les Faits sont-ils autre chose que l'expression de sa VOLONTÉ ADORABLE?

LORSQU'AVEC le Pinceau d'un LE BRUN, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état Civil a enfantés, il oublie que la Planète où l'on voit ces choses, fait

partie d'un Tout immenſe que nous ne connoiſſons point ; mais que nous ſavons être l'Ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

AINSI, renonçons pour toujours à la chimérique entrepriſe de prouver que l'Homme ſeroit mieux s'il étoit autrement : l'Abeille qui conſtruit des Cellules ſi régulieres voudra-t-elle juger de la Façade du Louvre ? Au nom du Bon-ſens & de la Raiſon, prenons l'Homme tel qu'il eſt, avec toutes ſes dépendances ; laiſſons aller le Monde comme il va, & ſoyons ſûrs qu'il va auſſi bien qu'il pouvoit aller.

S'IL s'agiſſoit de juſtifier la PROVIDENCE aux yeux des Hommes, LEIBNITZ & POPE l'ont fait, & les Ouvrages immortels de ces Génies ſublimes ſont des Monumens élevés à la gloire de la Raiſon. Le Diſcours de Mr. ROUSSEAU eſt un Monument élevé à l'Eſprit, mais à l'Eſprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

LORSQUE notre Philoſophe voudra conſacrer ſes lumieres & ſes talens à nous découvrir les Origines des Choſes ; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des biens & des maux ; en un mot, à ſuivre l'Humanité dans la courbe tortueuſe qu'elle décrit ; les tentatives de ce Génie original & fécond pourront nous valoir des connoiſſances précieuſes ſur ces objets intéreſſans. Nous nous empreſſerons alors à recueillir ces connoiſſances & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoiſſance & d'éloges qu'elles lui auront mérité, & qui n'aura pas été, je m'aſſure, la principale fin de ſes recherches.

IL y a lieu, Monſieur, de s'étonner, & je m'en étonnerois davantage, ſi j'avois moins été appellé à réfléchir ſur les ſources de la diverſité des opinions des Hommes ; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a ſi bien connu les avantages d'un bon Gouvernement, & qui les a ſi bien peints dans

ſa belle Dedicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait ſi-tôt & ſi parfaitement perdus de vue dans ſon Diſcours. On fait des efforts inutiles pour ſe perſuader qu'un E'crivain qui ſeroit, ſans-doute, fâché qu'on ne le crût pas judicieux, préférât ſérieuſement d'aller paſſer ſa vie dans les Bois ſi ſa ſanté le lui permettoit, à vivre au milieu de Concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais préſumé qu'un E'crivain qui penſe, avanceroit dans un Siecle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme ſeul une ſi grande foule d'inconſéquences, pour ne rien dire de plus fort? *Si la Nature nous a deſtinés à être ſains, j'oſe preſqu'aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'Homme qui médite eſt un Animal dépravé.* (2). Diſc. pag. 22.

Je l'ai inſinué en commençant cette Lettre; mon deſſein n'eſt point de prouver à M. Rousseau par des argumens, qu'aſſez d'autres feront ſans moi, & qu'il ſeroit peut-être mieux que l'on ne fît point, la ſupériorité de l'état de Citoyen ſur

(2) †† Je ſuis obligé de tranſcrire ici la réponſe de Mr. Rousseau à cet endroit de la Lettre de Philopolis.

" Il me ſemble, Monſieur, que vous " me cenſurez bien gravement ſur une " réflexion qui me paroit très juſte, " & qui juſte ou non n'a point dans " mon Ecrit le ſens qu'il vous plait " de lui donner par l'addition d'une " ſeule lettre. *Si la Nature nous a " deſtinés à être ſaints*, me faites-" vous dire, *j'oſe preſqu'aſſurer que " l'état de réflexion eſt un état contre " nature & que l'Homme qui médite eſt " un Animal dépravé.* Je vous avoue " que ſi j'avois ai ſi confondu la ſanté " avec la ſainteté, & que la profeſſion " fût vraie, je me croirois très-pro-" pre à devenir un grand Saint moi-" même dans l'autre Monde où du " moins à me porter toujours bien " dans celui-ci. "

Mon Lecteur préſume-t-il que toute cette petite ironie de mon ſpirituel Compatriote porte uniquement ſur une faute d'impreſſion que Philopolis n'avoit pas même occaſionée? Sans doute, que dans le Mercure de France on avoit imprimé *ſaints*, *ſanctî*, au lieu de *ſains*, *ſans* que portoit bien le Manuſcrit original de Philopolis. Et comment Mr. Rousseau n'avoit-il pas ſoupçonné cette faute d'impreſſion qui venoit ſi naturellement à l'Eſprit, plutôt que de ſuppoſer que Philopolis avoit ajouté une lettre pour ſe donner le plaiſir *de le cenſurer gravement*?

l'état d'Homme Sauvage ; qui eût jamais imaginé que cela ſeroit mis en queſtion ! mon but eſt uniquement d'eſſayer de faire ſentir à notre Auteur combien ſes plaintes continuelles ſont ſuperflues & déplacées : & combien il eſt évident que la Société entroit dans la deſtination de notre Etre.

J'AI parlé à M. ROUSSEAU avec toute la franchiſe que la relation de Compatriote autoriſe. J'ai une ſi grande idée des qualités de ſon Cœur, que je n'ai pas ſongé un inſtant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour ſeul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faiſant il m'étoit échappé quelque choſe qui pût déplaire à M. ROUSSEAU, je le prie de me le pardonner & d'être perſuadé de la pureté de mes intentions. (3)

JE ne dis plus qu'un mot ; c'eſt ſur la *pitié*, cette vertu ſi célébrée par notre Auteur, & qui fut, ſelon lui, le plus bel appanage de l'Homme dans l'enfance du Monde. Je prie M. ROUSSEAU de vouloir bien réfléchir ſur les queſtions ſuivantes.

UN Homme ou tout autre Etre ſenſible qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la pitié, & ſeroit-il ému à la vue d'un Enfant qu'on égorgeroit ?

POURQUOI la Populace, à qui M. ROUSSEAU accorde une ſi

(3) †† SI l'on compare les deux Lettres, on trouvera, je m'aſſure, que le ton aſſez cavalier de la Lettre de Mr. ROUSSEAU ne répond guere au ton honnête de celle de PHILOPOLIS. Mr. ROUSSEAU débute ainſi : " vous „ voulez, Monſieur, que je vous ré- „ ponde, puiſque vous me faites des „ queſtions. Il s'agit d'ailleurs d'un „ Ouvrage dédié à mes Concitoyens ; „ je dois en le défendant juſtifier „ l'honneur qu'ils m'ont fait de l'ac- „ cepter. Je laiſſe à part dans votre „ Lettre ce qui me regarde en bien & „ en mal, parce que l'un compenſe „ l'autre à-peu-près, que j'y prends peu „ d'intérêt, &c. „

grande

grande doſe de pitié, ſe repaît-elle avec tant d'avidité du ſpectacle d'un Malheureux expirant ſur la roue ?

L'AFFECTION que les Femelles des Animaux témoignent pour leurs Petits, a-t-elle ces Petits pour objets ou la Mere ? Si par hazard c'étoit celle-ci, le bien-être des Petits n'en auroit été que mieux aſſuré.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Geneve le 25 d'Août 1755.

PHILOPOLIS, *Citoyen de Geneve.*

REMARQUES

SUR LE

SENTIMENT DE CLARKE,

TOUCHANT LA LIBERTÉ.

LE célebre CLARKE diſputant avec le ſubtil COLLINS ſur la Liberté, lui oppoſoit divers raiſonnemens que j'expoſerai ici en abrégé.

1. UN Agent *néceſſaire* n'eſt pas, ſelon CLARKE, un *Agent*. Une Horloge n'eſt pas un Agent, parce qu'elle ne ſe meut pas elle-même; mais elle eſt mue par le poids qui eſt mu lui-même par la Peſanteur. Pour qu'un Etre ſoit vraiment un Agent, il faut qu'il puiſſe commencer par lui-même le mouvement ou l'action.

2. LE plaiſir ne peut jamais être la Cauſe *efficiente* d'une action *libre*; parce que toutes les ſenſations & toutes les perceptions ſont purement *paſſives* : l'Ame ne peut pas ne pas ſentir & appercevoir à la préſence des objets. Et comment un état purement *paſſif* ſeroit-il la Cauſe phyſique ou efficiente d'un état *actif* ? Il vaudroit autant dire que le repos eſt cauſe du mouvement.

3. CLARKE veut donc que les perceptions, les ſenſations, les *motifs* ne ſoient que les *occaſions* qui déterminent l'Ame à agir ou qui lui donnent lieu de déployer ſon Activité, ſans qu'il y ait ni qu'il puiſſe y avoir aucun rapport phyſique ou néceſſaire entre le motif & l'action. Notre Philoſophe demande là-deſſus; ſi des notions abſtraites ou des *motifs* ſont des Subſtances qui agiſſent ſur l'Ame comme un Etre agit ſur un autre Etre?

4. IL déſapprouve cette définition, *que la Liberté eſt le pouvoir de faire ce que l'on veut.* Il lui oppoſe l'exemple d'une Balance qui acquieſceroit au poids qui la fait incliner. Il ſe borne donc à dire; que la Liberté eſt le *pouvoir d'agir ou de ne pas agir.*

5. LA *néceſſité morale* n'eſt point une *vraie néceſſité*; parce que le contraire *phyſique* eſt toujours poſſible. Il eſt impoſſible *moralement* qu'un Homme de bon ſens ſe jette par la fenêtre; mais il en a toujours le pouvoir phyſique. Cette ſorte de *néceſſité* n'eſt donc que la *certitude morale.*

6. SOIT que nous ſoyions libres ou non, on eſt forcé de convenir, que quand DIEU nous auroit fait libres en effet, il n'auroit pas pu nous donner un autre Sentiment de la Liberté que celui que nous en avons. Ceux qui nient la Liberté n'ont donc en leur faveur que la ſimple poſſibilité que ce Sentiment de notre Liberté ſoit trompeur. Ceci revient à la queſtion s'il eſt des *Corps.* On conçoit qu'il eſt poſſible que l'Univers ſoit purement *idéal*, & pourtant, ajoute CLARKE, qui ſeroit aſſez fou pour ſe perſuader que les Corps n'exiſtent point?

7. IL prétend, que *préférer* & *vouloir* ſont deux choſes différentes. Le premier eſt un ſimple *jugement* ſur la convenance, & ce jugement eſt purement *paſſif.* Il ne dépend pas de nous de juger mauvais ce qui nous paroît bon. Le ſecond ou la Fa-

culté de vouloir eſt le pouvoir qu'a l'Homme *de commencer ou de finir une action*, & ce pouvoir eſt vraiment actif. A l'aide de cette diſtinction, CLARKE entreprend de réſoudre cette queſtion ; *ſi nous ſommes libres de vouloir ou de ne vouloir pas ?* Il dit ; que relativement à la *préférence* nous ne ſommes pas *libres*, & que relativement à la *Volonté* & au *pouvoir actif* nous le ſommes toujours.

8. L'AUTEUR revient à ce qu'il a dit du Pouvoir phyſique d'agir, qu'il nomme auſſi le Pouvoir *ſoi-mouvant* ou le Pouvoir de ſe mouvoir ſoi-même, de commencer ou de finir une action. On objectoit, que les Enfans & les Animaux ne ſont pas *libres*, & que toutes leurs actions ſont réputées *néceſſaires*. CLARKE répond, que les Enfans & les Animaux ſont toujours *libres*, parce qu'ils jouiſſent toujours du Pouvoir *ſoi-mouvant* ; ils agiſſent par eux-mêmes, ils ſe meuvent eux-mêmes, rien d'extérieur ne les meut. La ſeule différence qui eſt entr'eux & l'Homme, c'eſt que dans celui-ci l'exercice du Pouvoir *ſoi-mouvant* eſt toujours accompagné de la *conſcience* du bien ou du mal *moral* que renferme l'action.

9. ON objectoit encore ; que toute action doit avoir un commencement ſans quoi il faudroit nier la relation naturelle de la *Cauſe* à l'*Effet*. Notre Métaphyſicien replique ; que quand on admet le Principe *ſoi-mouvant*, on a une Cauſe du commencement de l'action. Si ce Principe n'exiſtoit point, il faudroit admettre une ſuite infinie d'Effets ſans Cauſe *premiere*, ce qui ſeroit abſurde : car ſuivant la définition de l'Agent (1), cette conſéquence abſurde ſeroit inévitable, puiſque chaqu'action, chaque choix étant un effet qui a ſa cauſe dans un autre effet, & celui-ci dans un autre encore, la ſuite ſuppoſée eſt infinie. Cette difficulté s'évanouit au moment qu'on admet que la nature du Principe *ſoi-mouvant* eſt de pouvoir commencer *par lui-même* l'action.

10. Les Saints, dit-on, les Anges, Dieu lui-même ne ſont pas *libres* de faire le mal. Clarke répond en reprenant ſa diſtinction entre le *jugement* & l'*action.* (2) Dieu juge infailliblement du *bien*; il ne peut jamais ſe méprendre; ce jugement eſt *néceſſaire*; mais il n'eſt pas une *action*; il eſt une choſe purement *paſſive.* Il n'y a point de relation *phyſique* ou *néceſſaire* entre le jugement & l'action; l'un n'eſt pas la cauſe efficiente de l'autre, & dans chaqu'action des Etres les plus parfaits, le contraire eſt toujours *poſſible*; ce qui ſuffit, ſuivant notre Auteur, pour détruire toute idée de *Fatalité.*

11. Si Dieu *prévoit* infailliblement les *Futurs contingens*, ſa Preſcience ne les rend pas *néceſſaires.* Elle ne change rien à la *nature* des Choſes. Elle n'eſt qu'un jugement *certain*, analogue à celui que nous portons nous-mêmes ſur divers contingens.

12. Les *récompenſes* & les *peines* ne déterminent pas l'Ame *néceſſairement.* Mais elle a égard à ces *motifs*; elle n'y eſt jamais indifférente; mais elle peut toujours produire le contraire phyſique.

13. Si les actions morales étoient *néceſſaires*, il n'y auroit, ſuivant notre Philoſophe, ni *mérite* ni *démérite*, & la Justice divine ſeroit anéantie: car dans ce Syſtême, comment admettre *l'Imputabilité?*

REMARQUES.

J'ADMETS avec notre Auteur le Principe *actif* ou *ſoi-mouvant*. Je dis que toutes les actions de l'Ame émanent de ſon propre fond. J'admets encore que le jugement n'eſt point la cauſe *efficiente* de l'action. J'admets enfin, que dans chaque action morale le contraire *phyſique* eſt toujours *poſſible*. (5, 8.)

MAIS, je crois pouvoir avancer contre CLARKE, que ce contraire phyſique ne doit pas entrer ici en conſidération : c'eſt qu'il ne s'agit pas de ſavoir ſi nous pouvions agir *autrement* dans tel ou tel cas particulier ; mais il eſt uniquement queſtion de ſavoir ſi nous pouvions *vouloir autrement*, & ſi le *motif* en vertu duquel nous nous déterminons dans tel ou tel cas particulier pouvoit ne pas produire ſon effet. Remarquez que je ne dis pas que les motifs *nous déterminent* : l'expreſſion ne ſeroit pas exacte : mais je dis que *nous nous déterminons* ſur la vue plus ou moins claire des motifs. Or ; l'influence des motifs dépend en dernier reſſort des idées que l'Entendement ſe forme des Choſes, & celles-ci dépendent des circonſtances qui ont concouru à leur formation.

EST-IL bien démontré que les ſenſations & les perceptions ſoient purement *paſſives*, comme l'affirme notre Métaphyſicien ? (2) Les Sens n'agiſſent pas ſur l'Ame comme un Corps agit ſur un autre Corps : mais en ſuppoſant la réalité de l'action des Sens ſur l'Ame, cette action n'emporte-t-elle pas une *réaction* de l'Ame ſur les Sens ; puiſqu'autrement on ne ſauroit concevoir l'action ? Or ; cette *réaction* n'eſt-elle pas elle-même une action ? Je ne veux point dire aſſûrément que dans les ſenſations l'Ame réagit ſur les Sens ou ſur le *Senſorium* à la

maniere d'un Corps ; elle n'eſt pas un Corps : je veux dire ſeulement qu'il ſe paſſe alors dans l'Ame quelque choſe qui correſpond à l'action des Sens ou du *Senſorium* & qui eſt une véritable action que l'Ame exerce à ſa maniere. Comment donc notre Auteur a-t-il pu affirmer que les ſenſations ne renferment rien que de *paſſif ?* Je lui accorde que l'Ame eſt *néceſſitée* dans chaque ſenſation : elle ne peut pas ne point réagir à ſa maniere lorſqu'elle éprouve l'impreſſion d'un Objet. Mais, ſi l'Ame ne peut jamais ceſſer de s'aimer elle-même ; ſi elle ne peut pas ne vouloir point ce qui ſe montre à elle comme un *vrai bien*, n'eſt-elle pas auſſi néceſſitée dans l'acquieſcement qu'elle donne à ce bien ? Et quoique ce jugement puiſſe n'avoir point de liaiſon *phyſique* avec l'action, il n'en eſt pas moins vrai que cette action en eſt la conſéquence *néceſſaire* ; puiſqu'il eſt moralement impoſſible que l'Ame voie diſtinctement le bien réel ou apparent, & qu'elle lui préfere le mal reconnu pour *mal*. Elle peut ſe méprendre dans le choix ; mais toujours veut-elle ce qui lui paroît le meilleur. En vain a-t-elle le Pouvoir phyſique de faire le contraire ; combien eſt-il évident que cette poſſibilité phyſique ne ſauroit être réduite en acte dans ce cas particulier ! (1)

Quand il eſt queſtion des Agens moraux, il faut les conſidérer avec toutes leurs déterminations phyſiques & morales. Les Facultés corporelles & les Facultés intellectuelles agiſſent collectivement : elles forment un Enſemble qui ne peut être décompoſé que par abſtraction, & tout ce qui réſulte de la collection dans chaque cas donné eſt néceſſaire, puiſque le contraire eſt impoſſible conſidéré dans l'Enſemble. La Liberté

(1) Tout ceci ſemble trop confondre la néceſſité *morale* avec la néceſſité *phyſique*. Il faut le modifier par la Note qui termine le Chapitre XL. des *Recherches philoſophiques ſur les preuves du Chriſtianiſme*. Édit. de 1771.

peut aller au mal; mais la ſageſſe qui la dirige la porte au bien; & comme il eſt phyſiquement impoſſible qu'une pierre ſoutenue tombe; il eſt de même moralement impoſſible que le Sage, reſtant *ſage*; ſe conduiſe comme un Fou. Mais il eſt poſſible que le Sage ſe corrompe, comme il eſt poſſible que la pierre perde ſon ſupport: or; qui ne voit que le cas a changé.

J'ose le dire; il ne me paroît pas que Clarke eût aſſez approfondi la queſtion & qu'il l'eût enviſagée ſous ſon vrai point de vue. Je renvoie ſur cette Matiere, la plus importante de toutes celles dont la Pſychologie s'occupe, aux Chap XII & XIX de l'*Eſſai analytique*. J'ai tâché dans le §. 470 d'analyſer la nature de cette action de l'Ame, que nous exprimons par les termes de *préférence*, de *détermination*, de *choix*. On comparera mes principes avec ceux de l'illuſtre Philoſophe dont je viens d'examiner l'opinion. Il raiſonnoit d'ailleurs très-juſte ſur la Prescience Divine, quand il diſoit que la Préviſion de Dieu *ne rend pas néceſſaires les Futurs contingens*. (11.)

Je n'en dirai pas de même de ſa penſée ſur l'*Imputabilité*: (13) car il eſt un ſens ſuivant lequel elle pourroit avoir lieu encore, même dans le ſyſtême de la néceſſité. L'Auteur de l'*Eſſai de l'Pſychologie* l'avoit aſſez bien prouvé, autant qu'il m'eſt permis d'en juger. (2) Il en va donc de même du *mérite* & du *démérite*, qui ſubſiſtent, comme l'Imputabilité, ſous un aſpect différent de celui ſous lequel les Théologiens & les Juriſconſultes les enviſagent.

Je n'ajoute plus qu'une remarque; c'eſt ſur la définition que notre Auteur donne de la Liberté, *qu'elle eſt le Pouvoir*

(2) *Eſſai de Pſychologie ou Conſidérations ſur les opérations de l'Ame* &c. Chap. LVII.

d'agir

d'agir ou de ne pas agir (4). Ce n'eſt pas parce que nous pouvons *ne pas agir* que nous ſommes *libres*; c'eſt uniquement parce que *nous pouvons agir*, & que nous agiſſons en effet conformément à la détermination de notre Volonté. La Liberté, cette belle Faculté ſur laquelle on controverſe tant, devient une choſe fort ſimple dès qu'on ſait la conſidérer ſous ſon vrai point de vue : elle n'eſt au fond que le *Pouvoir exécutif* de la Volonté : celle-ci ſe détermine, préfere ou choiſit, & la Liberté exécute le choix. Notre Philoſophe dit très-bien, que les Enfans & les Animaux ſont *libres* parce qu'ils jouiſſent toujours du Pouvoir ſoi-mouvant, qu'ils agiſſent & ſe meuvent par eux-mêmes (8). La *Moralité* n'eſt donc pas eſſentielle à la Liberté.

OBSERVATIONS (1)

SUR UNE NOTE

DE

Mr. DE CASTILLON

DE L'ACADÉMIE DE PRUSSE

AJOUTÉE A LA TRADUCTION FRANÇOISE

DU LIVRE DE Mr. CAMPBELL

SUR LES MIRACLES.

ON trouve à la fin de la Traduction Françoiſe du Livre de Mr. CAMPBELL contre Mr. HUME, (2) quelques Notes du célebre Traducteur, qui font beaucoup regretter qu'il n'ait pas lui-même compoſé un Ouvrage ſur les preuves de la RÉVÉLATION. Une de ces Notes a ſur-tout fixé mon attention & m'a donné lieu de jeter ſur le papier quelques Obſervations

(1) †† CE petit Écrit avoit paru en 1765 dans le *Journal des Savans* de Hollande. J'ignore s'il étoit parvenu à la connoiſſance de Mr. DE CASTILLON.

(2) *Diſſertation ſur les Miracles contenant l'examen des principes poſés par Mr. DAVID HUME Ecuyer, dans ſon Eſſai ſur les Miracles; compoſée en Anglois par Mr. GEORGE CAMPBELL &c. Traduite par Mr. JEAN DE CASTILLON, &c.* A Utrecht chez HENRI SPRUYT 1765.

que je ſoumets au jugement du ſavant Auteur. Je vais tranſcrire cette Note en entier ; elle eſt à la page 258.

" La réponſe de Mr. CAMPBELL eſt fort ingénieuſe ; elle
„ me paroît également ſolide. Mais on peut en faire une autre.
„ L'Homme qui ſe donne pour inſpiré avance deux choſes
„ fort différentes : d'abord il enſeigne une Doctrine inconnue
„ auparavant ; & en ſecond lieu, il l'enſeigne de la part de
„ DIEU. „

" FAUT-IL recevoir ou rejeter la nouvelle Doctrine ? Ceci
„ eſt du reſſort de la Raiſon. C'eſt à la Raiſon à examiner ſi
„ ce qu'on propoſe à croire eſt, autant que nous pouvons le
„ comprendre, conforme aux ſaines idées que nous avons de la
„ DIVINITÉ, & ſi ces Articles de Foi fourniſſent de puiſſans
„ motifs pour porter les Hommes à faire ce qui eſt manifeſte-
„ ment bon ; c'eſt à la Raiſon à voir ſi les nouveaux préceptes
„ s'accordent avec ces principes inaltérables de juſte & d'hon-
„ nête que nous portons gravés dans notre Cœur. Si cela eſt,
„ il faut recevoir la nouvelle Doctrine de quelque part qu'elle
„ vienne, car elle eſt bonne & utile. Si c'eſt le contraire, il
„ faut la rejeter quel qu'en ſoit l'Auteur. On doit donc pre-
„ miérement examiner la Doctrine pour voir ſi on doit l'ad-
„ mettre ou la rejeter. „

" SI la Raiſon & la Conſcience nous aſſûrent que la Doc-
„ trine eſt bonne, on doit la recevoir, que ce ſoit un Homme
„ ou que ce ſoit DIEU qui nous l'enſeigne : mais il importe
„ d'en connoître l'Auteur, ſur-tout ſi celui qui la prêche ſe
„ donne pour inſpiré. S'il m'en impoſe, je rougirois d'être
„ ſa dupe. Je mépriſerai le Docteur en admirant ſa Doctrine,
„ j'en recevrai tous les Articles que je comprends, & je la
„ recevrai, parce que je le dois à moi-même & à la vérité :
„ mais ſi cet Homme eſt réellement inſpiré & ſi ſa Doctrine,

» vient de DIEU, je dois recevoir même ce que je ne com-
» prends point, c'eſt-à-dire, je dois croire que les paroles que
» je n'entends pas ont un ſens & ſont vraies dans ce ſens.
» Je dois recevoir la Doctrine céleſte par tout ce que je dois
» à moi-même, à la vérité & à mon CRÉATEUR. Si la Doc-
» trine humaine eſt accompagnée de promeſſes & de mena-
» ces, les récompenſes & les peines ne ſauroient être que
» des ſuites naturelles de mes actions; & c'eſt à la Raiſon à
» juger de leur réalité. Mais la ſanction d'une Doctrine révélée
» peut dépendre de la libre volonté de DIEU qui eſt l'AUTEUR
» de tous les biens dont je jouis, qui peut les augmenter à
» l'infini, & qui les couronne par cette même Révélation
» que je dois recevoir avec reconnoiſſance. »

« MAIS comment pourrai-je reconnoître ſi cette Doctrine
» vient de DIEU ? D'abord elle *doit porter le ſacré caractere*
» *de la* DIVINITÉ. *Non ſeulement elle doit nous éclaircir les idées*
» *confuſes que le raiſonnement en trace dans notre Eſprit : mais*
» *elle doit auſſi nous propoſer un Culte, une Morale & des Ma-*
» *ximes convenables aux* ATTRIBUTS *par leſquels ſeuls nous conce-*
» *vons ſon Eſſence.* A l'égard des Dogmes ils doivent être
» clairs, lumineux, frappans par leur évidence; en un mot,
» la Doctrine doit être ſi pure & ſi ſublime que nous ſoyions
» forcés à reconnoître qu'elle eſt au-deſſus des forces de l'Hu-
» manité. En ſecond lieu, cette Doctrine doit être confirmée
» par des Miracles; DIEU ſeul a établi les Loix de la Nature
» & DIEU ſeul peut les ſuſpendre.

» AINSI, les Miracles prouvent la divinité d'une Doctrine
» que la Raiſon reconnoît pour vraie. Ceux qui diſent *qu'après*
» *avoir prouvé la Doctrine par le Miracle, il faut prouver le*
» *Miracle par la Doctrine*, ſe trompent ; ils voient un *dialele*
» où il n'y en a point. La vérité de la Doctrine ſe prouve
» par la Raiſon qui peut fort bien comprendre ce qu'elle ne

» peut pas découvrir ; & la réalité des Miracles ſe prouve par
» le témoignage qui nous aſſûre du fait & par le bon ſens qui
» nous montre ſuffiſamment *quels faits ſont dans l'ordre de la*
» *Nature & quels autres faits n'y ſont pas*, & qui crie que
» DIEU ne permettra jamais les Miracles deſtinés à prouver une
» Doctrine fauſſe & pernicieuſe. Voilà pourquoi dans le Deu-
» teronome, chap. XIII, verſ. 1, 2, 3, 5, il ordonne que
» *ſi un Prophete annonçant des Dieux étrangers, confirme ſes*
» *Diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin*
» *d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophete à mort.*
» Dès qu'il annonce *des Dieux étrangers*, il enſeigne une Doc-
» trine que la Raiſon peut d'abord reconnoître pour manifeſte-
» ment fauſſe & pernicieuſe ; s'il la confirme par des prodiges,
» ce ſont des impoſtures ou peut-être les œuvres d'un Eſprit
» malin que DIEU laiſſe libre pour éprouver la Foi des Hommes :
» car enfin la Doctrine eſt mauvaiſe & il faut la rejeter, que
» ſon Auteur faſſe des Miracles ou non. Ce n'eſt pas ici le lieu
» de détailler pourquoi le Prophete impoſteur devoit être *mis*
» *à mort*. Le cas étoit bien différent quand les Payens *met-*
» *toient à mort les Apôtres*. Ceux-ci prêchoient aux Payens un
» Evangile *dont la ſainteté parle au cœur* ; ils leurs offroient
» une Ecriture *dont la majeſté étonne, près de laquelle les Li-*
» *vres des Philoſophes avec toute leur pompe ſont bien petits.* (3)
» On pouvoit objecter aux Payens perſécuteurs la Morale éle-
» vée & pure, dont JÉSUS *ſeul a donné les leçons & l'exemple* ;
» les Apôtres pouvoient dire aux Payens, examinez notre Doc-
» trine & puis faites ce que vous trouvez à propos ; & les
» Payens ne pouvoient pas rétorquer cette réponſe contre les
» Apôtres. Il faut commencer *par le raiſonnement* & il ne faut
» pas *laiſſer là les Miracles*. Il faut *y recourir* pour prouver la
» Miſſion, ſi la Doctrine eſt bonne. *C'eſt là du bon ſens le plus*

(3) Tous ces paſſages que notre Auteur a mis en lettres italiques me paroiſſent pris de l'*Emile* de Mr. ROUSSEAU, quoiqu'il ne ſoit point cité.

„ *ſimple*, & la diſtinction entre la *vérité* & la *divinité* d'une „ Doctrine n'eſt pas une diſtinction au moins très-ſubtile. „

Cette diſtinction entre la vérité & la divinité d'une Doctrine me paroît fondamentale. M. de Castillon l'expoſe ici avec clarté, & avant que d'avoir lu ſa Note, je m'en étois ſervi plus d'une fois contre cette fauſſe Philoſophie qui voudroit nous faire enviſager les *Miracles* comme de purs *acceſſoires* : mais examinons de plus près le principe ſur lequel cette diſtinction repoſe.

L'Auteur ſoutient *que c'eſt à la Raiſon à voir ſi la Doctrine s'accorde avec les principes inaltérables du juſte & de l'honnête.* (4)

SI cela eſt, ajoute-t-il, *il faut recevoir la Doctrine de quelque part qu'elle vienne. Si c'eſt le contraire, il faut la rejeter quel qu'en ſoit l'Auteur ; ſoit qu'il faſſe des Miracles ou qu'il n'en faſſe point.* (5)

Mr. de Castillon admet donc que la *vérité* d'une Doctrine eſt le ſeul caractere dont il faut partir, pour juger ſi elle doit être admiſe.

Il entend par cette *vérité* la *conformité de la Doctrine avec les principes inaltérables du juſte & de l'honnête.*

Il ne veut pas qu'on reçoive une Doctrine qui choqueroit ces principes lors même que ſon Auteur feroit des *Miracles.*

La raiſon qu'il en donne eſt tirée du *bon-ſens qui crie que*

(4) Pag. 258. (5) Ibid.

DIEU *ne permettra jamais les Miracles deſtinés à prouver une Doctrine fauſſe & pernicieuſe.* (6)

SUR ces principes il eſt évident qu'ABRAHAM ne devoit point ſe mettre en devoir de ſacrifier ſon Fils: quoi de plus contraire aux Loix *inaltérables du juſte & de l'honnête!* quelle Doctrine *plus fauſſe & plus pernicieuſe* que celle qui porte un Pere à plonger le couteau dans le ſein de ſon Fils! comment y reconnoître le DIVIN AUTEUR de la Loi Naturelle, *de cette Loi gravée dans tous les Cœurs?*

MAIS ce fut une *Révélation*, & par conſéquent un ou pluſieurs *Miracles* qui perſuaderent au Patriarche cette Doctrine.

IL devoit donc la rejeter ſuivant notre Auteur, & pourtant les Écritures célebrent la Foi du Patriarche & la propoſent pour modele à tous les Siecles.

ET qu'on ne diſe pas que la Révélation étoit ſi claire, ſi certaine, qu'ABRAHAM ne pouvoit douter le moins du monde que DIEU lui eût parlé; je répondrois, que cette Révélation ne pouvoit être ni plus *claire* ni plus *certaine* que la Loi *Naturelle* qui lie un Pere à ſon Fils.

IL y a plus; ce Fils que DIEU lui ordonna d'immoler, lui avoit été promis & donné par une diſpenſation *miraculeuſe*: voilà donc de *vrais* Miracles *oppoſés* ici à de *vrais* Miracles. Les uns atteſtent au Patriarche, que ce Fils ſera le Pere d'un grand Peuple; les autres l'appellent à le ſacrifier. Au milieu de ce *conflict* de Miracles, la *Loi Naturelle* ne devoit-elle pas prévaloir, & quand le Patriarche lui auroit donné la préférence, auroit-il été coupable?

(6) Pag. 261.

On répondra peut-être que l'exception à la Loi Naturelle n'étoit ici qu'apparente ou imparfaite, & que la Révélation étoit réelle ou parfaite: ce *Fils de la Promeſſe* n'étoit pas encore ſacrifié; l'ordre pouvoit à tout inſtant être révoqué; l'Auteur de la Révélation étoit auſſi celui de la *Loi Naturelle*; Il étoit encore celui de la *Promeſſe*; Il pouvoit reſſuſciter l'innocente Victime; Il . . . . mais tout cela ſatisfait-il à l'objection qui ſort immédiatement du principe que j'examine?

Mr. de Castillon parlant des *Prodiges* qui tendent à confirmer une *fauſſe* Doctrine, dit *que ce ſont des impoſtures ou peut-être les œuvres d'un Eſprit malin que* Dieu *laiſſe libre pour éprouver la Foi des Hommes.* (7)

Mais eſt-il bien conforme au bon ſens d'admettre que l'Etre sage & bon permette à l'*Eſprit malin d'éprouver la Foi des Hommes par des Prodiges?* Les Hommes ont-ils appris de Dieu même les caracteres *eſſentiels* auxquels on peut diſtinguer les Prodiges des Miracles? Et combien cette diſtinction eſt-elle délicate aux yeux de la Raiſon? Combien eſt-il facile que *la Foi* des Hommes échoue dans cet examen? Et ce ſeroit Dieu lui-même qui les expoſeroit à un ſemblable danger!

En vain répondroit-on que les Prodiges ne tendront jamais qu'à confirmer une Doctrine *que la Raiſon reconnoîtra d'abord pour fauſſe & pernicieuſe*: le Sacrifice d'Abraham prouveroit l'inſuffiſance de cette réponſe.

Cependant c'eſt un Fait établi par les E'critures elles-mêmes, que Dieu permet les *Prodiges* ou les *Preſtiges*, témoins les Magiciens de Pharaon. Et à propos de ces Magiciens, com-

(7) Au bas de la page 261.

ment

ment les Ecritures ne nous disent-elles point que Moyse découvrit l'*impoſture* ? Cette Verge changée en *Serpent* n'étoit-elle pas manifeſtement un tour de paſſe paſſe ? Il eſt vrai que les Miracles de Moyse triompherent des Prodiges des Magiciens; mais n'auroit-il pas été, ce ſemble, plus conforme au but de l'Envoyé de démontrer à Pharaon la fourberie de ſes Magiciens, & de faire tomber ainſi toute la prétendue Magie ? Ce qui ſe paſſe ici entre Moyse & les Enchanteurs ne peut-il pas paroître un jeu ridicule aux yeux de l'Incrédule ?

Il y a auſſi dans le Nouveau Teſtament quelques Paſſages qui annoncent des *Prodiges* tendans à ébranler la Foi. Voyez en particulier Matth. XXIV, v. 24. *Car il s'élevera de faux Chriſts & de faux Prophetes, qui feront des choſes ſi merveilleuſes & ſi prodigieuſes que s'il étoit poſſible les Elus mêmes en ſeroient ſéduits.* Les *Foibles* ſuccomberont donc à ces Prodiges, & les Foibles ne demandent-ils pas à être fortifiés ?

On nous a donné en divers tems d'excellens Traités ſur la Vérité de la Religion; pluſieurs de ces Traités forment de gros Volumes, & pourtant nous n'avons pas encore une définition bien exacte & vraiment philoſophique du *Miracle*. Tout ce qu'on nous a dit là-deſſus eſt encore plus ou moins vague. De là mille objections que l'Incrédulité moderne propoſe avec confiance, & dont elle s'applaudit d'autant plus que les réponſes ſont moins ſatisfaiſantes. On n'a pas même procédé philoſophiquement dans l'emploi des *Miracles*, & ce défaut dans la marche a infirmé cette belle preuve. Je connois un Homme dont le nom n'eſt pas inconnu à la République des Lettres, qui ſe propoſe, ſi ſa ſanté le lui permet, de préſenter dans un ordre analytique les principales preuves de la Révélation. Il n'écrira pas contre les Incrédules; il n'en ſuppoſera pas même l'exiſtence; mais il cherchera ſincérement la Vérité, il l'expoſera avec clarté & avec candeur, & les ob-

jections qu'il ſe propoſera ſortiront du fond même de ſon ſujet. (8)

Voici une autre réflexion que je ſoumets au jugement de M. DE CASTILLON. *Il faut*, dit-il, *que la Doctrine ſoit ſi pure & ſi ſublime que nous ſoyions forcés de reconnoître qu'elle eſt au-deſſus des forces de l'Humanité.* (9)

IL eſt clair qu'il s'agit ici de la Morale, & ce caractere eſt le ſeul que M. Rouſſeau admet pour preuve de la *Divinité* de l'E'vangile.

MAIS comment prouver que la Morale de l'E'vangile eſt *au-deſſus des forces de l'Humanité ?* a-t-on calculé les forces de la Raiſon humaine & l'influence des circonſtances ſur ſes progrès ? Dix à douze SOCRATES qui ſe ſeroient ſuccédés ſans interruption n'auroient-ils point conduit enfin la Morale au même degré de perfection que l'E'vangile ? Nous ſommes obligés d'admettre cette poſſibilité, & elle eſt un argument très-fort contre M. ROUSSEAU. Nous en déduiſons légitimement la néceſſité des Miracles pour prouver la *Divinité* de la Doctrine. D'ailleurs, comment les premiers Fondateurs de la Religion auroient-ils pu triompher du Juif & du Grec avec la Morale toute ſeule ?

JE me reſſerre beaucoup : M. DE CASTILLON me comprend aſſez : voilà donc les *Miracles* qui reviennent de nouveau comme preuve de la Divinité de la Doctrine & avec eux toutes les objections que j'ai indiquées ci-deſſus.

(8) †† C'EST ce que l'Auteur eſſaya quelques années après d'exécuter dans les Recherches ſur le CHRISTIANISME qui faiſoient partie de la *Palingénéſie philoſophique* publiée pour la premiere fois en 1769.

(9) Pag. 260.

Je prie l'eſtimable Auteur de vouloir bien réfléchir ſur tout ceci : il a trop de ſagacité & de juſteſſe dans l'Eſprit pour ne pas découvrir enfin quelque ſolution raiſonnable, & je la recevrois de lui avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance. Le ſujet eſt de la plus haute importance, ſur-tout dans un tems où l'Incrédulité, ſemblable à un Prothée, revêt toutes ſortes de formes.

Les objections que je viens de propoſer ne me font pas beaucoup de peine. Je ſuis très-perſuadé qu'il n'eſt aucun Incrédule de bonne foi qui ne ſe fût rendu aux Miracles ſi nombreux, ſi variés, ſi éclatans de N. S. & de ſes Apôtres, & je ne penſe pas qu'aucun Incrédule eût pris de meilleures précautions contre l'impoſture & eût montré plus de défiance que le Sanhedrin & Thomas. Mais je ſouhaiterois que M. de Castillon parvînt à débarraſſer ſes argumens des difficultés que j'y découvre.

Encore une obſervation, & ce ſera la derniere. L'Auteur dit à la page 261 *que le bon ſens nous montre ſuffiſamment quels ſont les Faits qui ſont dans l'ordre de la Nature & quels autres Faits n'y ſont pas.*

Ceci eſt-il bien exact ? Le *bon ſens* auroit-il ſuffi aux Hébreux & aux premiers Chrétiens pour leur faire toujours diſtinguer certains Prodiges de la Chymie, de l'Electricité, &c. d'avec les *vrais Miracles ?* N'auroit-il pas été facile à nos Phyſiciens modernes de leur en impoſer, & de paſſer parmi eux pour de *vrais Prophetes* ? (10)

(10) †† Il falloit donc montrer dans quel cas le ſimple bon ſens peut ſuffire pour diſtinguer un Miracle d'un Prodige de la Phyſique. Conſultez là-deſſus la Note qui termine le Chap. VI. des *Recherches Philoſophiques ſur les preuves du Christianisme*, de l'Edit. de 1771.

IDÉES

SUR

L'ART D'ETUDIER

ET SUR

L'ORDRE ET LE BUT DES ÉTUDES

DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.

De l'Art d'étudier.

CET Art, ſi utile à la Jeuneſſe & trop peu connu de la Jeuneſſe, conſiſte proprement à acquérir ſur chaque Sujet le fond d'idées qui le conſtitue.

ET comme chaque Sujet a un fond d'idées qui lui eſt propre, il s'enſuit que les diſpoſitions de l'Eſprit doivent être relatives à ce fond d'idées pour qu'il puiſſe en faire l'acquiſition.

IL faut donc s'attacher d'abord à démêler ces diſpoſitions naturelles de l'Eſprit, afin de déterminer le choix des Études.

ON y parvient en partant du plus ou du moins de facilité qu'on éprouve à acquérir telle ou telle ſuite d'idées, comparativement à d'autres ſuites. Ce que l'Eſprit aura plus de facilité à exécuter, ſera toujours ce qu'il exécutera le mieux.

Mais, parce que la capacité de l'Eſprit eſt fort bornée, & qu'elle l'eſt ſur-tout chez les Commençans, il eſt dans l'ordre de ces limites d'aller toujours du plus facile au moins facile, du ſimple au compoſé.

Toutes les idées d'un Sujet ayant des liaiſons néceſſaires entr'elles, il importe infiniment de ne paſſer jamais d'une idée à une autre, qu'on ne tienne fortement la premiere ou celle qui eſt le principe de la ſeconde, &c.

Il arrive ſouvent qu'on ne parvient pas d'abord à ſaiſir fortement un principe, même très-ſimple : cela tient à la ſituation actuelle de l'Eſprit : on ſent une certaine fatigue, une réſiſtance qu'on ne réuſſit point à ſurmonter : il ne faut point alors lutter trop contre cette réſiſtance : il faut ſuſpendre le travail, laiſſer repoſer l'Eſprit ; j'ai preſque dit, le faire rafraîchir, & revenir enſuite à une nouvelle lutte.

Comme les *Définitions* ſont l'Abrégé de la Science ; c'eſt ſur les Définitions qu'il importe le plus d'inſiſter. Il ne ſuffit point de les graver dans ſa Mémoire, il faut encore ſe rendre raiſon à ſoi-même de chaque membre de la Définition & de chaque partie qui entre dans la compoſition du membre, &c.

Et parce que les *Diviſions* du Sujet ſont les principaux points de vue ſous leſquels le Sujet peut être enviſagé, il importe beaucoup encore de les graver dans ſa Mémoire, & de ſe rendre attentif au fondement de ces Diviſions & aux liaiſons qu'elles ont entr'elles.

Les principes que l'Eſprit a une fois ſaiſis, doivent être appliqués à des *Exemples* bien choiſis. Les Exemples ſont ce qui contribue le plus à l'éclairciſſement & au développement des principes. Il convient donc encore de varier les Exemples

pour donner plus d'exercice à l'Eſprit & faire ſaillir davantage tout ce qui eſt renfermé dans le principe.

Chaque Auteur a ſes Définitions, ſes Diviſions, ſes Exemples; en un mot, ſa marche ou ſa maniere. Un Commençant courroit donc le riſque de jeter de la confuſion dans ſes idées s'il ſuivoit en même tems pluſieurs Auteurs ſur chaque Sujet: il devra donc ſe borner d'abord à un ſeul, & conſulter un habile Maître ſur le choix.

Le Commençant devra ſe rendre ſi familier l'Auteur choiſi, que ſur quelqu'endroit du Livre qu'il tombe, il puiſſe toujours s'en faire à ſoi-même l'Analyſe exacte.

Quand le Commençant ſera parvenu à poſſéder ainſi l'Auteur élémentaire, il pourra conſulter avec fruit les autres Auteurs qui auront traité du même Sujet, & y puiſer ſans confuſion les idées de détail auxquelles l'Auteur élémentaire n'avoit pas touché. Le jeune Homme en fera un Extrait ſommaire, qu'il aura ſoin de rapporter à l'endroit correſpondant de ſon Auteur élémentaire. Ces ſortes d'Extraits ſeront ainſi le Commentaire de cet Auteur, & le Commentaire ſera au jeune Homme. Il ſera donc gravé plus profondément dans ſa Tête, & ſe liera mieux avec ce qu'il aura déja appris.

Précisément parce que les Forces de l'Eſprit s'affoibliſſent en ſe partageant, le Commençant devra ſe ménager des heures particulieres pour les divers Sujets auxquels il ſe propoſera de s'appliquer, afin d'être tout entier à un ſeul Sujet.

Comme le changement d'occupations eſt une ſorte de diſtraction, & que les diſtractions ſont néceſſaires pour entretenir le reſſort de l'Eſprit, le jeune Etudiant aura ſoin de ne

demeurer jamais trop long-tems ſur le même Sujet : il variera donc ſes occupations relativement au ſentiment de ſes Forces.

Dans la même vue, il ſaura ſe ménager des heures de délaſſement, qu'il placera de préférence après celles des repas, & il fera en ſorte que ces délaſſemens ſoient toujours du nombre de ceux qui peuvent fortifier le tempérament & cultiver ou orner l'Eſprit.

De l'Ordre des Etudes de Philoſophie rationnelle.

JE l'ai déja dit : le choix des Etudes doit être ſubordonné aux diſpoſitions naturelles de l'Eſprit : mais, ſi l'on ſuppoſe des diſpoſitions à peu près égales pour divers *Genres*, il eſt bien évident qu'il faudra s'attacher de préférence au Genre qui a le plus de rapport au perfectionnement de l'Eſprit & du Cœur.

Dieu, l'Homme & le Monde ſont les Objets de la Philoſophie rationnelle, & combien eſt-il manifeſte que ces objets ſont les plus importans de tous ceux qui entrent dans la ſphere des Connoiſſances humaines !

L'Homme eſt né pour le Bonheur : il doit donc s'appliquer à l'*Etude* du Bonheur & rechercher ſoigneuſement les routes qui conduiſent au Bonheur.

Les *Facultés* de l'Homme ſont les moyens qui lui ont été donnés pour parvenir au Bonheur : la Vérité eſt la route qui y conduit.

La principale E'tude de l'Homme eſt celle de l'Homme. La Pſychologie, la Morale, le Droit Naturel ſont les trois parties de la Philoſophie rationnelle qui ont des rapports plus directs avec l'Homme : elles ſont donc celles qui méritent le plus d'être cultivées par l'Homme qui s'occupe de la recherche du Bonheur.

Et parce que c'eſt un certain Etre qui deſire de parvenir au Bonheur, la Connoiſſance de cet Etre eſt un préliminaire néceſſaire de l'E'tude du Bonheur. La Pſychologie qui eſt proprement la Science de l'Homme & des Opérations de ſon Etre, occupera donc le premier rang dans la gradation des E'tudes de Philoſophie rationnelle.

Mais, la recherche du Bonheur ne differe point de la recherche de la Vérité : l'Homme doit être éclairé ſur le Bonheur : il doit acquérir un juſte diſcernement des Biens & des Maux, du vrai & du faux ; l'ignorance, l'erreur, les préjugés ſont les ténebres de l'Eſprit. Il y a un Art de diſſiper ces ténebres & de ſe conduire dans la recherche de la Vérité : cet Art ſi important par ſes uſages & ſi noble dans ſa fin, eſt l'Art de penſer ou la Logique.

La Logique ſuivra donc la Pſychologie dans l'Ordre des E'tudes philoſophiques.

A la ſuite de la Logique marchera la Science des Mœurs ou la Morale ; car ce ſont les actions de l'Homme qu'il s'agit ſur-tout de diriger vers une certaine Fin.

Le Droit Naturel ſe lie naturellement à la Morale : l'un & l'autre ont le même fondement & à peu près le même Objet. L'Homme n'eſt pas iſolé ſur la Terre ; il eſt enchaîné à ſes Semblables : il l'eſt encore à une multitude d'autres Etres : les

les rapports ſi nombreux, ſi divers qu'il ſoutient avec tous ces Etres ſont ce qui influe le plus immédiatement ſur ſon Bonheur.

Mais, l'Homme a des rapports avec ſon Créateur comme ſa Créature & comme un Etre que ſa Souveraine Bonté deſtine au Bonheur. Après s'être étudié ſoi-même, & après s'être occupé des moyens qui conduiſent le plus directement à ſa Fin, l'Homme tâchera donc de parvenir à la connoiſſance de ſon Créateur, & ce grand Objet eſt celui de la Théologie Naturelle.

Et comme tout eſt enchaîné dans les Ouvrages du Créateur, & que chaque Etre particulier eſt une Partie conſtituante de l'Univers, l'Homme s'occupera de cet Enchaînement univerſel, & il le contemplera dans la Science du Monde ou la Coſmologie.

Mais, parce que toutes les Parties mixtes de la Philoſophie rationnelle ſont les différentes Branches d'un même Tronc & que ce Tronc eſt la Métaphyſique pure ou l'Ontologie, il ſera bien dans l'ordre de la marche de l'Eſprit, qui va naturellement des concrets aux abſtraits & des moins abſtraits aux plus abſtraits, de finir par l'Ontologie ou la Science de l'Etre en général, & de la placer ainſi à la ſuite des autres Parties de la Philoſophie rationnelle. Cet ordre n'eſt pas le plus ſcientifique : il eſt même oppoſé à celui que la plupart des Auteurs préferent; mais il eſt au moins le mieux approprié à l'enfance de la Raiſon. L'Inſtituteur doit ſe plier aux beſoins d'une Raiſon naiſſante : des notions trop abſtraites, trop éloignées des Objets ſenſibles repouſſent fortement l'Eſprit d'un Commençant, & combien importe-t-il de lui rendre facile l'acquiſition de toutes les Vérités ! Pourquoi entaſſer

des épines à l'entrée de la Carriere qu'on veut lui faire parcourir !

La Métaphyſique pure eſt, en quelque ſorte, la *Science univerſelle*, puiſqu'elle eſt la Science *des Abſtraits* : elle enveloppe donc toutes les autres Sciences, & leur fournit à toutes des principes communs dont elles ne ſauroient ſe paſſer. Elle accoutume encore l'Eſprit à ſe détacher des Objets matériels; elle le familiariſe avec un genre de notions, plus indépendant que tout autre des idées purement ſenſibles. Elle accroît donc merveilleuſement les forces & la pénétration de l'Eſprit, & le met à portée de ſaiſir les rapports les plus éloignés & les plus compliqués.

Telles ſont les principales réflexions que l'Art d'étudier préſente au Philoſophe, & telles ſont les gradations que la bonne Méthode fait mettre dans les Etudes philoſophiques. Il m'auroit été facile d'étendre beaucoup ces réflexions : le Champ eſt immenſe : je me ſuis reſſerré dans le rapport à mon but particulier : il ne ſera pas difficile de développer davantage cette légere Eſquiſſe d'un Sujet ſi riche ; & je dois laiſſer ce développement à ceux qui ſont chargés par état de l'Inſtruction de la Jeuneſſe. Si j'étois entré ici dans le détail, j'aurois dit ma penſée ſur la maniere dont chaque Partie de la Philoſophie rationnelle demande à être traitée ſoit dans le rapport à ſon Objet, ſoit dans le rapport à l'Inſtruction. Je me ſerois ſur-tout attaché à faire ſentir combien les Logiques ordinaires répondent peu au but que leurs Auteurs ſe ſont propoſé. Au lieu de préſenter au jeune E'tudiant une Logique ſans ceſſe en action; au lieu de lui montrer par des exemples intéreſſans puiſés principalement dans la Phyſique & dans l'Hiſtoire naturelle comment le Philoſophe parvient à la découverte de la Vérité, on ne lui préſente qu'un tas de regles,

de diſtinctions, de préceptes plus faits pour charger ſa Mémoire que pour éclairer ſon Eſprit, former ſon jugement, lui inſpirer le goût de la bonne Philoſophie & développer chez lui le génie de l'obſervation ſi fécond en grands effets, & qui eſt lui-même une Logique vivante, toujours active, toujours inventive & toujours ſage.

Nature & fin de la Philoſophie rationnelle.

PARCE que l'Homme eſt un Etre ſentant, il veut ſentir beaucoup & agréablement: & parce qu'il eſt un Etre actif, il recherche les Biens & fuit les Maux.

L'ACTIVITÉ a été ſubordonnée à la Senſibilité. On ne recherche point & l'on ne fuit point ce qu'on ne connoît point.

UN Etre qui ne ſeroit que *ſentant* auroit des ſenſations, ſans pouvoir jamais ſe déterminer en conſéquence de ce qu'il ſentiroit. Il ſeroit un Miroir qui demeureroit immobile à la préſence des Objets dont il peindroit l'image.

LE grand Objet de la Senſibilité & de l'Activité eſt le Bonheur.

L'AMOUR du Bonheur eſt le principe premier & univerſel des actions de l'Homme. Il ne diffère point de l'Amour de ſoi-même bien entendu: car c'eſt ſon propre Bonheur que l'Homme recherche, & il le recherche encore quand il s'occupe du Bonheur de ſes Semblables & qu'il le procure.

Ce ſeroit donc une grande mépriſe, que de confondre l'Amour de ſoi-même bien entendu avec l'intérêt groſſier: celui-ci eſt l'éponge de toutes les Vertus: l'Amour-propre bien ordonné en eſt la ſource la plus pure & la plus féconde.

Tout ce qui peut contribuer directement ou indirectement à la conſervation & au perfectionnement de l'Homme entre dans les ingrédiens de ſon Bonheur.

Le Bonheur eſt un état permanent, & il differe ainſi du plaiſir, qui n'eſt qu'un état paſſager.

Le Bonheur eſt donc la grande Fin de l'Homme. La Raiſon eſt le moyen relatif à cette Fin.

J'entends ici par la *Raiſon* l'Enſemble de ces nobles Facultés dont l'Homme eſt enrichi & la meilleure application de ces Facultés à la Fin.

Ce ne ſera donc qu'une Raiſon très-éclairée qui pourra procurer à l'Homme la plus grande ſomme de Bonheur qu'il puiſſe obtenir ſur la Terre: c'eſt que les Objets de ſes Affections étant très-nombreux & très-variés, les mépriſes peuvent être infinies, & la Raiſon peut ſeule prévenir les plus dangereuſes.

Elle les prévient par la connoiſſance réfléchie qu'elle acquiert des divers Objets avec leſquels l'Homme ſoutient des rapports. La raiſon apprécie les Objets, & décide par cette appréciation du choix que l'Homme doit en faire.

La Philoſophie rationnelle n'eſt donc proprement que la Raiſon elle-même appliquée à l'importante recherche du Bonheur. La Philoſophie rationnelle ſera donc ainſi la Science

du Bonheur : ce qui revient à dire, qu'elle ſera la Sageſſe ; puiſque la Sageſſe choiſit toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure Fin.

La Philoſophie rationnelle eſt donc la Science qui mérite le plus d'être cultivée puiſqu'elle eſt celle qui influe le plus directement ſur le perfectionnement de l'Eſprit & du Cœur.

HYPOTHESE

SUR

L'AME DES BÊTES

ET

LEUR INDUSTRIE.

IL eſt peu de queſtions qui aient autant exercé la ſagacité des Philoſophes que celle de l'Ame des Bêtes. Cela étoit fort naturel : les Animaux ſont ſans ceſſe ſous nos yeux, & pluſieurs nous ſurprennent par leurs procédés ingénieux. Ils affectent une ſorte de reſſemblance avec nous ſur laquelle notre Imagination s'échauffe aiſément, & qu'elle ſe plaît d'autant plus à accroître, qu'il en réſulte plus de facilité à expliquer ces procédés : car il eſt bien ſimple que plus l'Animal ſe rapprochera de l'Homme, & plus on ſera tenté d'interpréter l'Animal par l'Homme : on ne ſe défiera pas même de l'interprétation, parce qu'on ne s'aviſe guere de ſe défier de ce qu'on croit voir, entendre & toucher.

UN vice général m'a paru régner dans les E'crits des Philoſophes ſur l'Ame des Bêtes : ils diſſertent trop & ſe perdent dans les détails. Il falloit chercher dans cette foule immenſe de petits détails, qu'on étale ſouvent avec trop de complaiſance & toujours avec aſſez peu de Logique; il falloit,

dis-je, chercher au milieu de tout cela quelque grande Vérité, quelque Fait ſaillant, qui fût comme le centre où tous les rayons vont aboutir.

C'est ce Fait que j'ai cherché & que je n'ai pas analyſé dans mes E'crits (1) autant que je l'aurois deſiré. La nature & le but de ces E'crits ne me le permettoient pas. Je vais eſſayer d'y ſuppléer ici; & encore donnerai-je plutôt les élémens de cette analyſe que l'analyſe elle-même. Il faut bien laiſſer quelque choſe à faire à l'Eſprit; & comme le diſoit Montesquieu, *le moyen de dire tout ſans un mortel ennui*?

Ce Fait fondamental dont il me paroît qu'on doit partir, eſt celui-ci : tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de l'Individu & à celle de ſon Eſpece, l'Animal l'exécute du premier coup, ſans préparation, ſans étude, ſans expérience, ſans imitation, & l'exécute auſſi parfaitement que ſi l'Ouvrage étoit le réſultat de la plus longue habitude ou des réflexions les plus profondes.

Je prie qu'on y prenne garde : tous les détails ſur l'induſtrie des Animaux vont ſe réſoudre dans ce Fait fondamental, c'eſt toujours ce Fait qu'il s'agit d'expliquer, & ſi l'on peut jamais en donner une ſolution ſatisfaiſante, cette ſolution enveloppera tous les détails. Si les Naturaliſtes Philoſophes l'avoient bien ſenti, ils auroient fait un meilleur emploi du tems qu'ils ont conſumé dans cette recherche, & une plus heureuſe application de leurs talens & de leurs lumieres.

(1) *Eſſai analyt.* Chap. XVI. XXIV. *Contempl.* Part. XI, Chap. XIX, XXII, XXX, & dans les Notes : Part. XII, Chap. II, IV, XXXII, XXXIII, XXXVII, XXXVIII, XLVII & les Notes.

Il ſuffit de conſidérer un Animal d'un point de vue général, pour reconnoître auſſi-tôt l'appropriation de ſa Structure à ſes beſoins ou à ſon genre de vie. Il eſt même rigoureuſement vrai que ces beſoins & ce genre de vie ſont les réſultats néceſſaires de cette Structure elle-même ; c'eſt que l'Animal n'a certains beſoins, que parce qu'il a une certaine Structure, & il ne mene un certain genre de vie, que parce que ce genre de vie eſt le réſultat néceſſaire de ſa Structure. Combien eſt-il évident que la faim a ſon principe dans la conſtruction organique de l'eſtomac, & n'eſt-ce pas encore la conſtitution particuliere des ouïes du Poiſſon qui lui rend le ſéjour dans l'eau néceſſaire ?

La Structure de l'Animal n'eſt que l'enſemble harmonique de ſes différens Organes. J'entends ici par les Organes, toutes les Parties relatives à la conſervation de l'Individu & à celle de l'Eſpece.

Il y a donc dans chaque Animal un aſſemblage d'Organes qui ne ſe trouve que dans les Individus de ſon Eſpece, & qui caractériſent cette Eſpece.

Cet aſſemblage d'Organes répond exactement à la deſtination de l'Animal: ces Organes ſont les moyens phyſiques relatifs à une fin phyſique.

Je ſupprime les détails d'Anatomie, & je m'avance rapidement vers le terme de cette diſcuſſion.

Les Organes de l'Animal ſont diverſifiés: ils le ſont comme l'eſt leur fin. Chaque Organe eſt ſuſceptible de bien des mouvemens différens: mais entre ces mouvemens il n'y en a qu'un certain nombre & quelquefois qu'un ſeul qui réponde directement

directement à la fin : tout autre mouvement y ſeroit indifférent ou contraire.

Il peut donc m'être permis d'enviſager chaque Organe comme une Puiſſance indéterminée : or, dans une Puiſſance indéterminée quelconque, la raiſon ſuffiſante d'une détermination particuliere ne peut être dans la Puiſſance elle-même.

Il y a donc une raiſon ſuffiſante, une cauſe ſecrete qui détermine le mouvement ou l'exercice particulier de chaque Organe, & qui approprie ce mouvement ou cet exercice à une certaine fin.

Cette cauſe eſt prochaine ou éloignée : je cherche d'abord la cauſe prochaine.

L'Anatomie m'apprend que le Principe des mouvemens volontaires eſt dans le Cerveau. On voit aſſez que je ne dois parler ici que des mouvemens qu'on ſuppoſe ſoumis à la Volonté.

Il y a donc dans le Cerveau de l'Animal une organiſation corrélative aux mouvemens que tel ou tel Organe doit exécuter.

Mais, les Opérations de l'Animal ſont toujours de la plus grande préciſion & répondent exactement à ſa deſtination. Il y a donc dans le Cerveau de l'Animal quelque choſe qui détermine infailliblement la maniere & l'eſpece de l'opération.

Un Architecte ne conſtruit un Bâtiment que parce qu'il en a conçu le plan. L'invention ou le deſſein eſt le fruit de l'étude & du travail. Mais quels effets cette étude & ce travail ont-ils produit dans ſon Cerveau ? ils ont donné à différentes

fibres & à différens faiſceaux de fibres des déterminations particulieres & coordonnées qu'ils ont conſervé & en conſéquence deſquelles l'Ame de l'Architecte a opéré. L'étude & le travail ont produit encore dans d'autres faiſceaux, liés à ceux-là, des déterminations relatives à l'exécution du plan, &c.

Supposons maintenant que cet Architecte fût venu au Monde avec un Cerveau pourvu de fibres ſenſibles dont les déterminations fuſſent exactement les mêmes que celles qu'y auroient produit l'étude & le travail; cet Architecte, ſi heureuſement né, ne porteroit-il pas dans ſon Cerveau un Architecture *innée*, en vertu de laquelle il exécuteroit ſans préparation tout ce que le commun des Architectes n'exécute qu'à force d'étude & de travail ?

Ne ſeroit-ce point ici préciſément le cas de l'Animal ? Son Cerveau ne contiendroit-il point originairement un ſyſtême de fibres repréſentatif de l'Ouvrage & des moyens relatifs à l'exécution; & ce Syſtême de fibres ne le placeroit-il point à ſa naiſſance préciſément dans le même état où une étude de pluſieurs années place l'Architecte ?

Mais, il ne ſuffiroit pas pour la ſolution du problême que le Cerveau de l'Animal contînt des fibres repréſentatrices de l'Ouvrage à exécuter; il faudroit encore deux conditions eſſentielles : la premiere, que ce Syſtême repréſentatif eût avec le Syſtême des membres ou des Organes une liaiſon telle que les mouvemens de celui-ci fuſſent déterminés par les mouvemens de celui-là : la ſeconde, que le Syſtême repréſentatif eût lui-même une cauſe motrice qui le mît en action. Par-tout la ſage Nature a lié le plaiſir au beſoin. Le beſoin à remplir ne l'eſt jamais ſans quelque ſenſation agréable. Mais toute ſenſation ſuppoſe la préſence d'un Etre capable de ſentir.

Nous ne pouvons douter de l'exiſtence des ſens dans l'Animal : nous ne pouvons pas plus douter raiſonnablement de l'analogie des Sens de l'Animal avec les nôtres.

Si dans l'Homme les Sens ſont les moyens des ſenſations, & ſi nous avons de bonnes preuves de l'exiſtence de l'Ame de l'Homme, nous pouvons légitimement en inférer qu'à des moyens ſemblables répond au moins une fin analogue.

Il y a donc dans l'Animal une Subſtance immatérielle qui reçoit les impreſſions des Sens & qui agit en conſéquence de ces impreſſions.

Mais ſi cette Subſtance eſt unie à un Corps organiſé, & ſi elle eſt deſtinée à agir ſur lui & par lui, elle agira relativement à la Structure particuliere de ce Corps organiſé & aux déterminations originelles du Cerveau.

Le Lecteur intelligent a ſaiſi mon Hypotheſe & n'a pas beſoin que je la développe davantage. Il expliquera par ces principes ce que j'ai expoſé ailleurs fort en raccourci.

IDE'ES

SUR

L'ORIGINE DU MAL.

JE partirai d'une ſuppoſition qui ne ſauroit m'être conteſtée; c'eſt qu'il y avoit un nombre indéfini d'Etres ſentans & d'Etres intelligens poſſibles.

JE me repréſente donc la Senſibilité & l'Intelligence comme deux Maſſes qui pouvoient ſe diſtribuer entre tous ces Etres par portions inégales; & j'imagine que par cette diſtribution les deux Maſſes étoient épuiſées.

JE ſuppoſe encore, que la Création a dû être dans un rapport exact avec les PERFECTIONS de ſon AUTEUR; & je ne penſe pas que cette ſeconde ſuppoſition me ſoit plus conteſtée que la premiere.

J'OBSERVE enſuite que tout Etre ſentant ou intelligent, dont la ſomme entiere de l'exiſtence renfermoit plus de Bien que de Mal, a pu être créé ſans choquer ni la Sageſſe ni la Bonté.

MAIS, ſi le Plan de la SAGESSE SUPREME emportoit que l'Etre ſentant ou intelligent, créé d'abord avec des Facultés extrêmement bornées, accrût par la ſuite en perfection; je dis,

que l'exiſtence d'un tel Etre ſeroit encore plus harmonique avec la Sageſſe & la Bonté; car cet accroiſſement de perfection ſeroit un accroiſſement de Bonheur.

Si nous comparons les Etres entr'eux, nous pourrons nommer *imparfaits* ceux qui ne poſſedent point la perfection que nous découvrons dans les autres; puiſque c'eſt par leurs perfections relatives que les Etres ſentans ou intelligens ſe différencient le plus. Il ne s'agit donc pas ici de la perfection abſolue ou de celle qui eſt propre à chaque Etre ſentant ou intelligent conſidéré en lui-même. Tous les Etres conſidérés de la ſorte peuvent être dits parfaits, parce qu'ils ſont tels qu'ils devoient être dans le rapport à leur fin. (1)

Ainsi, les Animaux, conſidérés ſous le point de vue que je viens d'indiquer, pourront être dits *imparfaits*, comparés à l'Homme, & ils ſeront plus ou moins imparfaits, comparés entr'eux. Une Moule, un Ver de terre, un Polype &c. ſeront donc ainſi des Animaux très-imparfaits.

L'Homme ſera lui-même un Polype, comparé au Chérubin.

Supposons à préſent, que le Créateur nous eût admis à ſon Conſeil avant que de créer l'Univerſalité des Etres: ſuppoſons qu'il en eût offert à nos yeux la Chaîne entiere, en commençant par le Polype & en finiſſant par le Chérubin: ſuppoſons enfin, que tous les Anneaux de cette Chaîne immenſe euſſent été mis en mouvement ſous nos yeux, & que le Créateur nous eût montré toutes les Eſpeces inférieures s'élevant par degrés à une plus grande perfection,

(1) On voit donc que le terme d'*imparfaits* que j'emploie ici, n'indique proprement qu'une moindre perfection relative.

ſans que nous puſſions découvrir un terme à cet accroiſſement de perfection ou de Bonheur ; euſſions-nous été d'avis de retrancher de la Chaîne ces Eſpeces inférieures, par la ſeule raiſon qu'elles devoient demeurer très-imparfaites pendant un certain nombre de Siecles ? N'euſſions-nous pas reconnu d'abord, que c'eût été laiſſer dans le néant une multitude innombrable d'Etres capables de goûter à leur maniere les douceurs de l'exiſtence, & n'euſſions-nous pas cru entendre la voix de tous ces Etres réclamer contre nous !

Si donc nous examinons attentivement la fameuſe & litigieuſe queſtion de l'Origine du Mal, nous reconnoîtrons qu'elle ſe réduit en derniere analyſe à ſavoir pourquoi il eſt dans le Monde des Moules, des Vers de terre, des Polypes &c ; car l'Homme eſt encore à ſa maniere un Polype dans le rapport aux Natures Supérieures ou à ſes imperfections originelles de toute eſpece.

Pour bannir le Mal, il eût donc fallu bannir toutes les Eſpeces inférieures ; mais, ne concevons-nous pas facilement qu'il peut y avoir au-deſſus de l'Homme un nombre prodigieux d'Eſpeces encore très-imparfaites à leur maniere, quoique très-parfaites en comparaiſon de l'Homme ? Il eût donc fallu retrancher encore de l'E'chelle des Etres toutes ces Eſpeces.

Mais où nous arrêterons-nous dans ces retranchemens ſucceſſifs ? quelles bornes leur aſſignerons-nous ? Il y a pourtant un terme à cette Série graduelle des Etres : le terme ou le degré le plus élevé ſera donc formé de la Créature la plus parfaite que nous puiſſions concevoir.

Afin donc de bannir de l'Univers le Mal, il eût fallu ré-

duire l'Univers à ce premier terme de la Série, à cette ſeule Créature que nous concevons comme la plus parfaite.

Cependant, combien eſt-il évident que cette Créature auroit encore bien des imperfections originelles inſéparables de tout ce qui eſt *créé*; puiſqu'entre le Fini & l'Infini la diſtance eſt toujours infinie, & qu'il n'y a que l'Etre existant par soi dont la Perfection ſoit *abſolue !*

Voila, ſi je ne me trompe, juſqu'où l'on eſt conduit quand on veut analyſer la grande queſtion de l'Origine du Mal. Je haſarderai encore quelques idées ſur un Sujet qui a engendré tant & de ſi longues controverſes.

Le Monde matériel a été fait pour le Monde immatériel ou le Monde des Ames ou des Intelligences : il a donc été néceſſaire que l'arrangement du premier fût en rapport avec la progreſſion graduelle du ſecond. Si donc l'Univers avoit été réduit à une ſeule Créature intelligente, on comprend bien qu'il auroit fallu arranger autrement le Monde matériel.

Je fais une autre réflexion : toutes les Eſpeces ont été ſubordonnées les unes aux autres, & cette admirable ſubordination conſtitue le caractere eſſentiel de l'Harmonie univerſelle. Les Eſpeces inférieures ſont pour les Eſpeces ſupérieures : la Plante eſt pour la Brute, la Brute pour l'Homme, l'Homme pour des Natures plus parfaites, celles-ci pour d'autres plus parfaites encore, &c.

Le Bonheur des Natures ſupérieures tenoit donc à l'exiſtence des Natures inférieures; car les Connoiſſances des premieres, ſources fécondes de plaiſirs intellectuels, devoient naturellement s'accroître par la contemplation des dernieres. Pour procurer à l'Homme la riche Connoiſſance du Monde organi-

que, il falloit appeller à l'exiſtence les Végétaux & les Animaux. Retranchez de la ſphere des Connoiſſances de l'Homme celles qu'il puiſe dans l'étude de ces Etres organiſés, & vous vous étonnerez de l'appauvriſſement de ſes idées. Le perfectionnement de l'Intelligence de l'Homme étoit donc lié à l'exiſtence de ces Etres organiſés qui lui ſont ſi inférieurs en perfection.

Il y a plus; l'exiſtence même de l'Homme étoit enchaînée à celle de ces Etres, puiſqu'il ne peut ſe conſerver que par leur moyen. Il en eſt de même de tous les Etres vivans; ils ſubſiſtent tous les uns par les autres, & cette ſorte de dépendance réciproque, qui conſerve par-tout la Vie & l'Activité, fait encore partie de cette Harmonie univerſelle qu'on admire d'autant plus qu'on l'approfondit davantage ou qu'on la contemple dans un plus grand détail.

Dès qu'on s'eſt une fois convaincu qu'il n'eſt aucun Etre de notre Monde qui ſoit parfaitement iſolé, on vient bientôt à ſe repréſenter notre Monde ſous l'image d'une grande Machine dont toutes les Pieces façonnées les unes pour les autres, jouent les unes par les autres, & concourent enſemble à produire un effet principal, qui eſt ainſi le réſultat général de la conſtruction de la Machine.

On ne demande plus alors pourquoi il exiſte des Moules, des Vers de terre, des Polypes & tant d'autres Eſpeces plus dégradées encore; parce qu'en contemplant le Chef-d'œuvre d'un profond Méchanicien, on ne s'aviſe pas de douter que les plus petites Pieces de ſa Machine n'aient leur utilité comme les plus grandes & qu'elles ne concourent à leur maniere au but principal que le Méchanicien s'eſt propoſé.

Suite

Suite du même Sujet.

SI l'on a bien ſaiſi ce que je viens d'expoſer, on ſera, ſans doute, porté à penſer que c'eſt principalement dans la limitation naturelle & reſpective des Etres qu'il faut chercher l'Origine du Mal. Les Métaphyſiciens diſent que le Mal eſt de trois ſortes; le Mal métaphyſique ou de limitation, le Mal phyſique & le Mal moral. Ils font conſiſter le Mal *métaphyſique* dans la ſimple imperfection, le Mal *phyſique* dans la ſouffrance, le Mal *moral* dans le péché.

MAIS, ſi l'on y regarde de bien près, ne ſera-t-on point tenté de croire qu'il n'y a proprement qu'une ſeule ſorte de Mal, ſavoir, le Mal d'imperfection ou de limitation ? Je me bornerai à propoſer là deſſus quelques conſidérations générales, dont j'abandonnerai l'examen & le développement au Lecteur Philoſophe.

SI l'on enviſage l'Univers comme une Machine immenſe, ne ſera-t-on pas dans l'obligation naturelle de convenir que les Etres qui entrent dans la compoſition de cette Machine ne pouvoient être tous préciſément ſemblables, & que leurs Propriétés ou leurs Facultés devoient varier dans un rapport déterminé à la place qu'ils devoient occuper dans la Machine ou aux fonctions qu'ils étoient appellés à y exercer; car toutes les Pieces d'une Machine quelconque doivent avoir des formes, des proportions & un arrangement exactement relatifs aux actions réciproques qu'elles doivent exercer les unes ſur les autres & au but principal de la Machine ?

L'HOMME eſt donc préciſément tel que l'exigeoit le rôle qu'il étoit appellé à jouer dans la grande Machine de l'Uni-

vers. Il n'eſt pas une Maîtreſſe-Roue de cette Machine, il n'en eſt qu'un très-petit Pignon; mais ſi l'on vouloit qu'il en eût été une Maîtreſſe-Roue, il eût fallu le remplacer par un autre Etre préciſément ſemblable, deſtiné, comme lui, à exercer la fonction de Pignon; autrement il y auroit eu un déſordre dans la Machine & elle n'auroit plus répondu à ſa fin. Je ne dis pas aſſez : l'Homme, devenu Maîtreſſe-Roue, auroit pris la place d'un autre Etre, appellé lui-même à faire la fonction de cette Maîtreſſe-Roue; celui-ci en auroit donc dû déplacer un autre, &c. &c. & il eût fallu ainſi changer toute la conſtruction de la Machine, ce qui reviendroit à dire, que DIEU auroit dû créer un autre Univers. Mais, qui ne voit que la même difficulté auroit lieu pour tous les Univers poſſibles ! Qui ne voit encore que la difficulté emporteroit enfin, que DIEU ne devoit point créer du tout; car UN ETRE SOUVERAINEMENT INTELLIGENT peut-il ne pas mettre entre toutes les Parties de ſon Ouvrage une harmonie qui les ſubordonne les unes aux autres & les faſſe concourir à la meilleure Fin ?

L'HOMME eſt donc tel qu'il devoit être, & il n'eſt tel qu'il eſt que par ſes Facultés. Ce ſont ſes Facultés corporelles & intellectuelles qui conſtituent ſa nature ou ſon eſſence. L'Homme eſt donc limité par ſes Facultés même; puiſqu'il ne peut connoître & agir que dans le rapport à ſa nature ou à ſon eſſence.

L'HOMME eſt eſſentiellement un Etre mixte : il réſulte eſſentiellement de l'union de deux Subſtances, l'une matérielle, l'autre immatérielle, qui agiſſent ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre. Les deux Subſtances ſe limitent donc réciproquement. La portée des Sens limite la Faculté de connoître; la portée des Membres limite la Faculté d'agir. &c.

L'IGNORANCE & l'erreur étoient donc le réſultat naturel de ces limites, & ces limites devoient varier dans chaque Individu relativement aux circonſtances particulieres où il ſe trouve placé ; puiſqu'on ne peut diſconvenir que les circonſtances n'influent plus ou moins ſur le développement & le perfectionnement des Facultés de l'Homme.

MAIS, à la Faculté de connoître & d'agir l'Homme joint encore la Faculté de ſentir, & cette Faculté qui ne s'exerce non plus que par les Sens, eſt de même limitée par les Sens. L'Homme ne ſauroit avoir plus de plaiſirs & de peines que ne comportent le nombre, l'eſpece & l'activité de ſes Sens.

ET parce que l'Homme eſt un Etre ſentant, il aime à ſentir agréablement. Il ſe plait donc d'autant plus aux ſenſations agréables, que ſes Sens ſont plus exquis ou qu'ils ſont plus propres à l'affecter vivement. Il a donc un penchant naturel pour les Objets ſenſibles : le degré de ce penchant détermine la Paſſion.

LES Paſſions, ſources, fécondes de tant de Biens & de tant de Maux, ſont donc les réſultats néceſſaires de la Faculté de ſentir miſe en action par les Sens. Elle eſt réprimée ou balancée dans ſes effets par la Faculté de connoître, & ces deux Facultés ſe limitent ainſi réciproquement. Ce ſont deux Puiſſances qui agiſſent & réagiſſent ſans ceſſe l'une ſur l'autre.

MAIS, parce que l'Homme tient plus ici-bas à la Matiere qu'à l'Eſprit, les plaiſirs des Sens l'attirent plus fortement que les plaiſirs de l'Eſprit : il eſt donc plus porté à ſentir qu'à réfléchir ; & c'eſt apparemment ainſi qu'il faut entendre ce que les Moraliſtes nous diſent de la corruption naturelle de l'Homme. Ce n'eſt pas néanmoins que l'Homme ſoit eſſentiellement

corrompu; mais il eſt eſſentiellement limité, & de ſes limites réſultent en dernier reſſort toutes ſes imperfections.

L'Aetivité dont l'Homme eſt doué eſt inhérente à ſon Ame & fait le fond de ſon eſſence. L'Homme a une Volonté, & cette Volonté ne peut jamais être contrainte. L'Homme ne pouvoit donc être porté vers le Bien moral, comme un Corps eſt projeté vers un certain point. L'Homme ne pouvoit être porté au Bien que par des motifs proportionnés à ſa Faculté de connoître. Le sage Auteur de ſon Etre lui a donc fourni ces motifs; mais Il ne pouvoit ôter aux Sens leur influence dangereuſe ſans dénaturer l'Homme: Il ne pouvoit pas plus lui donner les Facultés & les Connoiſſances des Natures ſupérieures, puiſqu'il en auroit fait ainſi un autre Etre.

L'Homme faiſoit eſſentiellement partie d'un Syſtême particulier, dont il étoit la principale Piece. Ce Syſtême eſt notre Planete, Théatre dont les ſcenes varient ſans ceſſe & ſur lequel les Elémens ſe livrent des combats perpétuels qui entretiennent la vie & le mouvement dans toute la Nature. La Machine ſi admirablement bien organiſée à laquelle l'Ame humaine eſt unie par des nœuds qui nous ſont inconnus, eſt donc ſoumiſe aux actions combinées de tous les Etres terreſtres avec leſquels elle ſoutient des rapports. Ses Forces ſont coordonnées & limitées relativement à ſa Fin. Elle agit & réſiſte dans le rapport à ces Forces: elle ſe nourrit, végete, ſe développe, ſe dégrade, ſe décompoſe, périt: Mais l'Homme ne périt pas tout entier: il ne fait que ſe dépouiller de ſon Enveloppe terreſtre, & n'eſt que transformé.

Enfin; parce que l'organiſation des Sens devoit être dans un rapport direct à la conſervation, au bien-être & au perfectionnement de l'Homme, il étoit dans l'ordre de cette importante fin, que les Sens fuſſent doués d'une délicateſſe

extrême pour tranſmettre promptement & fidellement à l'Ame les impreſſions des Objets, & cette délicateſſe elle-même les rendoit autant les Inſtrumens de la douleur que ceux du plaiſir. Mais la douleur, que nous nommons un *Mal*, avoit auſſi une fin, & cette fin étoit bonne. Comment l'Homme eût-il pu conſerver ſon Etre, ſi la douleur ne l'eût point averti de ce qui pouvoit lui nuire?

Le Mal *phyſique* ou de ſouffrance dérivoit donc originairement des limites aſſignées aux Forces organiques de l'Homme, & ces limites étoient déterminées par la place qu'il devoit occuper dans la grande Chaîne des Etres mixtes.

MEDITATIONS

SUR

L'ORIGINE DES SENSATIONS

ET SUR

L'UNION DE L'AME ET DU CORPS.

JE voudrois tâcher de parvenir par la route des faits à quelque chose de philosophique sur l'Origine de nos sensations. Je partirai donc des faits les mieux constatés : je les analyserai autant qu'ils demanderont à l'être, & j'en déduirai par le raisonnement des conséquences plus ou moins immédiates, qui feront comme les élémens de la petite Théorie à laquelle je desirerois d'atteindre.

Je prendrai pour exemple la Vue : j'ai analysé autrefois l'Odorat. Je suivrai une marche analogue dans l'examen de la Vue. Je préfere actuellement ce Sens, parce qu'il répond mieux à mon but particulier.

On connoît la structure admirable de l'Oeil : on sait qu'elle a pour fin de rassembler sur la Rétine les rayons qui émanent des Objets. Cette réunion des rayons au fond de l'Oeil, est le premier fait qui s'offre à mon examen.

Une Pyramide ſe préſente à ma Vue : les rayons réfléchis par tous les points de la ſurface de l'Objet entrent dans mon Oeil, traverſent ſes humeurs, en ſont rompus s'ils tombent obliquement, & vont peindre ſur ma Rétine une très-petite image, une miniature parfaite, qui eſt celle de la grande Pyramide que j'ai ſous les yeux.

Les détails d'Optique n'entrent point dans mon plan : il me ſuffit de rappeller ici les faits fondamentaux : ce ſont ces faits qui doivent ſervir de baſe à mes raiſonnemens.

Une image eſt donc peinte ſur ma Rétine, & cette image eſt celle d'une Pyramide. Tout ce que la Pyramide qui eſt ſous mes yeux m'offre très-en grand, la Pyramide qui eſt peinte ſur ma Rétine, l'offre très-en petit.

Je puis donc comparer mon Oeil à une Chambre obſcure. Les Humeurs de l'Oeil en ſont les verres ; la rétine eſt le carton qui reçoit l'image.

Mais, eſt-ce en qualité de Chambre obſcure que mon Oeil fait naître dans mon Ame la perception très-claire d'une Pyramide ? non aſſûrément ; car pour ſuivre la comparaiſon, il faudroit que mon Ame fut préſente à l'intérieur de l'Oeil ; qu'elle y fût placée comme le Spectateur eſt placé dans la Chambre obſcure.

Je ſais certainement que la choſe ne ſe paſſe point ainſi : un fait très-connu me le démontre : une paralyſie du Nerf optique détruit la Viſion ; & pourtant les images des Objets peuvent encore ſe peindre ſur la Rétine : l'Ame n'eſt donc pas préſente à l'intérieur de l'Oeil. Et puiſque le Nerf optique ſe prolonge juſques dans le Cerveau, ce doit être dans la Partie

du Cerveau à laquelle il ſe termine, que je dois ſuppoſer que l'Ame eſt préſente.

Je puis nommer cette Partie, quelle qu'elle ſoit, le *Senſorium* ou le Siege de l'Ame.

Je ſuis donc obligé de reconnoître que la Structure de l'Oeil n'a pas pour derniere & principale fin de crayonner ſur la Rétine les images des Objets placés à une certaine diſtance de l'Oeil.

Ces images ſont pourtant du fini le plus parfait; & lorſque j'ai dépouillé un Oeil de Bœuf de ſes enveloppes, & que je l'ai ſubſtitué au verre de la Chambre obſcure, je ne puis me laſſer d'admirer la miniature peinte avec tant de netteté & de préciſion ſur la Rétine de cet Oeil. On n'imagine pas d'abord que les Humeurs de cet Oeil aient d'autre fin que d'exécuter cette ſurprenante miniature. Il ſemble que ce ſoit déja bien aſſez que l'exécution d'un tel chef-d'œuvre.

Cependant, il eſt prouvé que ce chef-d'œuvre n'eſt point ici la derniere & principale fin de la Nature. Pourquoi donc la miniature eſt-elle ſi finie ? pourquoi tous ſes traits, toutes ſes couleurs, toutes ſes proportions ſont-ils une imitation ſi parfaite de tout ce que je découvre dans l'Objet ? Pourquoi eſt-ce une Pyramide qui ſe peint actuellement au fond de mon Oeil ?

Il faut que j'analyſe ceci. Je ſais que la Lumiere eſt une Matiere très-ſubtile, & qui ſe meut avec une extrême rapidité. Réfléchie par la Pyramide que j'ai devant les yeux, & raſſemblée ſur ma Rétine, elle excite dans les fibrilles de cette membrane des ébranlemens relatifs à la rapidité & à la nature de ſon mouvement. Ces fibres ſont un prolongement de la ſubſtance

ſubſtance médullaire du Nerf optique : les ébranlemens communiqués aux fibres de ma Rétine ſe propagent donc par mon Nerf optique juſques à cette Partie de mon Cerveau où mon Ame eſt immédiatement préſente.

Mais, c'eſt la lumiere réfléchie par un certain Objet qui ſe raſſemble ſur ma Rétine : c'eſt la Lumiere qui réjaillit d'une Pyramide, & cette Lumiere en trace l'image ſur une portion de ma Rétine. Il n'y a donc que les Fibres contenues dans cette portion de ma Rétine, qui reçoivent les ébranlemens des rayons partis de la Pyramide.

La maniere dont ces fibres reçoivent ces ébranlemens eſt exactement correſpondante à l'ordre ſuivant lequel les rayons ſont réfléchis & raſſemblés, & à l'eſpece de leur mouvement. Il eſt donc néceſſaire qu'il en réſulte ſur la Rétine une certaine image en miniature, & que cette image ſoit celle d'une Pyramide.

Si donc je concevois un doigt doué du Toucher le plus exquis, placé à l'extrémité de mon Nerf optique, à cette extrémité qui aboutit à mon *Senſorium*, ce doigt ſentiroit les ébranlemens de tous les points de ma Rétine occupés actuellement par l'image de la Pyramide ; & ſi ce doigt étoit fort exercé, il démêleroit tous ces ébranlemens, & de l'enſemble de tous ces ébranlemens naîtroit une impreſſion totale qui ſeroit celle de la Pyramide.

Ce ne ſeroit donc plus une image que le doigt ſentiroit : ce ſeroit une multitude de petites impreſſions partielles coordonnées dans un rapport direct à l'image tracée ſur ma Rétine.

Je place une Ame dans ce doigt pour ſentir tout cela

& en juger; car je ne puis attribuer au doigt le ſentiment & le jugement. Cette Ame ſentiroit donc l'image & en jugeroit par le Toucher; à-peu-près comme un Aveugle-né qui diſcerneroit les couleurs par le Toucher. L'Ame que je ſuppoſe ne verroit donc pas l'image; mais elle la ſentiroit, & ce ſeroit encore comme l'Aveugle qui touche un Corps avec ſon bâton.

Mon Ame eſt donc cet Aveugle; le Nerf optique eſt ſon bâton. Elle ſent les impreſſions de la Lumiere qui frappe ſur l'autre extrémité du bâton. Et parce que ces impreſſions ſont coordonnées dans un rapport à une certaine figure, à certaines proportions, à certaines couleurs, mon Ame a la perception ou pour parler plus pſychologiquement le ſentiment d'une Pyramide.

La production de ce ſentiment eſt donc ici la dernière & principale fin de l'Auteur de mon Etre. Il a voulu que mon Ame fût ainſi en commerce avec le Monde viſible ou plutôt tangible.

Mais, ce ſentiment ne me ſemble pas avoir rien de commun ni avec l'image tracée ſur la Rétine ni avec les fibres de cette Membrane ni avec la ſubſtance médullaire du Nerf optique ni avec les Eſprits qui animent les Nerfs ni avec les ébranlemens que la lumiere excite dans les Nerfs ou dans les Eſprits. La Lumiere agit ſur la Rétine & par elle ſur mon *Senſorium* comme un Corps agit ſur un autre Corps. Tout ceci eſt ſoumis aux Loix générales du Mouvement, & je ne ſaurois y concevoir qu'un jeu de méchanique; mais d'une méchanique très-profonde, & dont je n'entrevois que les effets les plus généraux ou les plus ſaillans.

Je ne découvre rien du tout de méchanique dans le ſen-

timent de mon Ame. Il eſt une modification, une maniere d'être de mon Ame qui ne reſſemble à rien de tout ce que m'offre la Matiere. Mon Ame paroît recevoir l'impreſſion qui ſe fait ſur l'extrémité antérieure du Nerf optique; mais c'eſt à la maniere d'une Subſtance immatérielle: elle éprouve un ſentiment & ne reçoit pas un choc.

Je tâche d'analyſer ce ſentiment. Il réſulte de mon analyſe, que ce ſentiment eſt un, ſimple, indiviſible: & pourtant il eſt celui d'un Objet très-compoſé. Je diſtingue très-nettement les différentes Parties de la Pyramide: elles ne ſe confondent point dans mon Ame. J'ai la perſuaſion intime que c'eſt mon Ame qui les apperçoit & les diſtingue toutes. Je ſens intimement, que c'eſt dans mon *Moi* que toutes les impreſſions partielles ſe réuniſſent ſans s'y confondre jamais: je ſens de la maniere la plus claire, qu'il eſt le même Moi dans chaque impreſſion partielle & dans l'enſemble de toutes les impreſſions: que le Moi qui apperçoit la pointe de la Pyramide eſt eſſentiellement le même Moi qui en apperçoit la baſe; & que c'eſt encore le même Moi qui compare les deux impreſſions & juge ainſi de la hauteur de la Pyramide.

Ce Moi qui eſt toujours un dans toutes ces opérations; ce Moi qui ſe les approprie toutes ou qui s'identifie avec toutes; ce Moi qui dans le même inſtant indiviſible apperçoit, compare, juge, & qui a toujours le ſentiment intime que c'eſt lui-même qui apperçoit, compare, juge; ce Moi, en un mot, qui ne ceſſe jamais d'être un, identique, quoique ſes opérations puiſſent ſe multiplier & ſe diverſifier à l'infini; ce Moi, dis-je, n'eſt donc pas *Matiere*. Je ne vois dans l'Organe que compoſition & diverſité de Parties: j'y découvre des fibres dont l'arrangement, l'entrelacement, les rapports me préſentent une foule de particularités que je ne parviens point à épuiſer. Chaque fibre, chaque fibrille, chaque molécule exiſte

à part; l'une n'eſt pas l'autre; mais de leur collection harmonique réſulte l'Organe. Ce n'eſt donc pas l'Organe lui-même qui apperçoit, compare, juge; car un Etre multiple ne ſauroit former cette Unité, ce Moi dont j'ai le ſentiment ſi intime, ſi clair, & qui réunit en ſoi, ſans confuſion, tant de choſes qui exiſtent ſéparément hors de lui. Quelque organiſation que je conçoive, il en ſera eſſentiellement de même que de celle de l'Oeil que l'Anatomiſte diſſeque : je ne trouverai par-tout que multiplicité & variété, & jamais cette *Unité pſychologique* qui conſtitue le ſentiment du Moi.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique de reconnoître que mon Moi n'eſt pas Matiere; & pourtant il eſt uni intimement à cette portion de Matiere qui fait partie de mon Etre.

Comment la Matiere peut-elle agir ſur ce qui n'eſt point Matiere; & comment ce qui n'eſt point Matiere peut-il agir ſur ce qui eſt Matiere ?

J'ai fait bien peu de chemin encore, & me voici déja parvenu aux dernieres bornes de la Connoiſſance humaine. Je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les franchir : je ſais trop que mes tentatives ſeroient vaines. Mais, je veux eſſayer d'obſerver de plus près ce qui eſt placé ſur les limites & en deçà de ces limites. Je retourne donc ſur mes pas : je vais examiner de nouveau l'Objet & l'Organe qui m'en tranſmet l'impreſſion : je tenterai enſuite de tirer de mes obſervations des réſultats qui puiſſent m'éclairer un peu plus ſur la nature de l'Union des deux Subſtances, & ſur les effets généraux de cette Union.

L'Objet eſt une Pyramide. Il eſt de la plus grande évidence que l'image qui s'en forme ſur ma Rétine n'eſt pas plus cette

Pyramide qu'un Portrait n'eſt le Viſage qu'il repréſente. Des faiſceaux de Lumiere qui, ſi je puis parler ainſi, appuient par un bout ſur chaque point viſible de la Pyramide, & par l'autre ſur autant de points correſpondans de ma Rétine, y impriment l'image de l'Objet : en ſorte qu'à un point donné de la Pyramide répond un point de ma Rétine. De cet aſſemblage de points diverſement colorés & plus ou moins lumineux ſe forme dans mon Oeil une repréſentation en miniature de la Pyramide.

Si donc il n'y avoit point de Fluide interpoſé entre l'Objet & mon Oeil, il me ſeroit phyſiquement impoſſible d'acquérir la perception viſuelle de l'Objet. La Lumiere eſt ce Fluide interpoſé.

Mais, ſi je me repréſentois la Lumiere comme l'on a coutume de la repréſenter ſur le papier par des traits ou des faiſceaux de traits; ſi j'imaginois des baguettes infiniment déliées qui porteroient par une de leurs extrémités ſur la Pyramide & par l'autre ſur ma Rétine; je concevrois bien comment ces baguettes imprimeroient ſur ma Rétine, comme ſur une pâte molle, l'image ou la repréſentation de la Pyramide; mais, je ne pourrois concevoir comment cette repréſentation paſſeroit dans mon Cerveau, & par mon Cerveau juſqu'à mon Ame.

La difficulté ne viendroit donc que de ce que je me repréſenterois la Lumiere comme un aſſemblage de traits roides & immobiles, fichés par un bout dans la Pyramide, & par l'autre dans mon Oeil.

Mais, dès que je ſais que la Lumiere eſt un Fluide doué d'un mouvement très-rapide, mon point de vue change, mes conceptions deviennent plus exactes & la difficulté s'évanouit.

Je vois auſſi-tôt que le mouvement très-rapide de la Lumiere ſe communique aux fibres très-délicates de ma Rétine, par elles aux fibres de mon Nerf optique, & que le mouvement ſe propage ainſi juſqu'à mon *Senſorium*.

Ce n'eſt donc plus une peinture qui doit m'occuper à préſent; c'eſt un certain mouvement imprimé à une certaine Partie de mon Oeil, & communiqué par elle à certaines parties de mon Cerveau.

Je ne cherche point à pénétrer la nature du mouvement de la Lumiere, la maniere dont elle ſe réfléchit de deſſus la Pyramide & dont elle eſt portée à mon Oeil: une ſemblable recherche ſeroit trop hors de ma portée. Je dois me contenter de ſavoir que la Lumiere eſt douée d'un certain mouvement, & que ce mouvement eſt d'une rapidité extrême.

Puisque c'eſt par ſon mouvement combiné avec la prodigieuſe ténuité de ſes molécules, que la Lumiere eſt deſtinée à tranſmettre à mon Organe l'impreſſion de l'Objet, il faut que la ſtructure de cet Organe ſoit en rapport direct avec la nature de la Lumiere & ſa maniere d'agir. J'apprends en effet de l'Anatomie, que la ſtructure de l'Oeil eſt préciſément telle qu'il convenoit pour admettre la Lumiere; & j'apprends en même tems de l'Optique, que cette ſtructure renferme toutes les conditions néceſſaires pour raſſembler ſans confuſion ſur la Rétine la Lumiere que l'Objet réfléchit.

Mais, l'action de cette Lumiere que l'Objet réfléchit & que l'Oeil raſſemble ſur la Rétine, ne ſe termine pas à la Rétine. Elle ſe propage dans un inſtant juſqu'à cette Partie du Cerveau que je regarde comme le Siege de l'Ame, & il eſt de la plus grande évidence que cette propagation ne ſauroit s'opérer que par des Corps interpoſés. L'Anatomie me montre

dans le Nerf optique & dans le Fluide extrêmement ſubtil qui y circule les inſtrumens de cette propagation inſtantanée : mais l'Anatomie ne me découvre pas la maniere dont ces inſtrumens agiſſent, & elle ne me préſente ſur ce ſujet obſcur que des conjectures plus ou moins plauſibles, qu'elle déduit de faits qui paroiſſent bien conſtatés.

Les Nerfs, qu'on ſe repréſentoit comme les cordes d'un Inſtrument de Muſique, ne ſont point tendus comme les cordes de cet Inſtrument ; ils ne ſont point deſtinés à oſciller comme elles : ils ne ſont point étendus comme elles en ligne droite ; ils ſouffrent une multitude d'inflexions : enfin, ils ne ſont ni élaſtiques ni irritables : leur ſubſtance propre eſt molle ou pulpeuſe ; & l'on connoît des Animaux doués d'une ſenſibilité exquiſe qui ſemblent n'être qu'une gelée un peu épaiſſie. Comment des filets auſſi mous que le ſont ceux qui compoſent la Subſtance propre des Nerfs, pourroient-ils tranſmettre en un inſtant de la Rétine au Siege de l'Ame les impreſſions de la Lumiere ?

Puis donc que la partie ſolide du Nerf ne paroît pas propre à tranſmettre l'impreſſion de l'Objet, & qu'il eſt pourtant bien prouvé qu'elle ne ſe tranſmet que par l'intervention du Nerf, il faut qu'il y ait dans le Nerf quelqu'autre choſe qui opere cette tranſmiſſion. Cette choſe ne peut être qu'un Fluide très-ſubtil & très-élaſtique qui réſide dans le Nerf, & qui en a pris le nom de *Fluide nerveux*. Une ligature faite à un Nerf ſuſpend l'action du Muſcle où ce Nerf va ſe plonger : le Nerf porte donc dans le Muſcle un Fluide qui le met en action, & dont le cours rapide eſt intercepté par la ligature. La paralyſie opere un effet analogue.

La Lumiere que réfléchit l'Objet agit donc ſur le Fluide très-actif contenu dans les filets nerveux de la Rétine, & cette

action ſe propage ainſi dans le Nerf optique, dont ils ne ſont qu'un prolongement ou un épanouiſſement.

La célérité prodigieuſe avec laquelle cette impreſſion ſe communique juſqu'au Siege de l'Ame, ne permet pas de croire que cette communication s'opere par un tranſport ou par des ondulations du Fluide nerveux, de la Rétine à ce Siege : mais, ſi l'on ſe repréſente les molécules du Fluide nerveux rangées, comme des billes, à la file les unes des autres, on concevra facilement, que le choc de la Lumiere imprimé aux premieres molécules ou à celles qui touchent à la ſurface de la Rétine, pourra ſe communiquer dans un inſtant aux dernieres par les molécules intermédiaires.

Je ſuppoſe maintenant que la Pyramide qui s'offre à ma vue eſt diverſement colorée ; que ſa pointe eſt rouge, ſon milieu jaune & ſa baſe bleue. J'ai appris de l'Optique newtonienne que chaque rayon coloré a ſes propriétés particulieres : tous les rayons colorés n'agiſſent donc pas ſur l'Organe préciſément de la même maniere : la différence qui eſt entre leurs propriétés doit en mettre dans leur action. L'Organe, deſtiné à tranſmettre à mon Ame cette action, doit donc avoir été conſtruit dans un rapport direct à la maniere d'agir de chaque rayon. Il doit donc ſe trouver dans l'Organe des filets nerveux qui ſe différencient comme les rayons ou d'une maniere analogue, & qui ſont ainſi appropriés à la diverſité d'action de ces rayons. Il en eſt probablement de même du Fluide nerveux contenu dans ces filets : il peut ſe diverſifier comme ces filets, & pour la même fin. Et ce que je dis ici de l'Organe doit ſur-tout s'entendre de cet Organe principal ou immédiat que je nomme le Siege de l'Ame.

C'est donc par cette appropriation de l'Organe que j'acquiers la perception des couleurs de la Pyramide.

Mais

Mais, ſi je m'éloigne de cette Pyramide au point de ne la voir plus, je n'en perdrai pas l'idée: mon expérience m'aſſure que je conſerve long-tems le ſouvenir des Objets qui m'ont affecté, & que mon Imagination peut toujours me les peindre avec beaucoup de fidélité. Je me repréſente donc la Pyramide à-peu-près comme ſi elle étoit encore ſous mes yeux. Mon Imagination produit donc ſur mon Ame le même effet eſſentiel que l'Objet y produit par ſa préſence: & puiſque l'Objet n'agit ſur mon Ame que par l'ébranlement qu'il occaſione dans l'Organe, il eſt bien naturel de penſer que l'Imagination excite dans l'Organe un ſemblable ébranlement lorſqu'elle retrace la peinture de l'Objet.

La ſorte d'Imagination dont je parle n'eſt donc proprement qu'un jeu phyſique qui s'opere dans l'Organe, & auquel a été attaché le ſouvenir ou la repréſentation de l'Objet.

Une multitude de faits très-frappans & bien atteſtés ne me permet pas de douter que l'Imagination & la Mémoire n'aient dans le Cerveau un Siege phyſique, & que la tenacité de la Mémoire ne dépende eſſentiellement de la perfection des très-petits organes qui en ſont le ſiege. J'en infere donc légitimement que l'Objet ne produit pas ſur ces Organes un effet momentané, & que la durée plus ou moins longue de cet effet eſt relative au degré de perfection des Organes.

Un Fluide très-ſubtil qui ſe renouvelle ſans ceſſe n'eſt pas fait pour être le ſiege phyſique d'impreſſions durables. Ce n'eſt donc pas dans le Fluide nerveux que ſe conſerve pendant des mois & des années le ſouvenir des Objets. Il eſt bien manifeſte qu'il doit tenir aux parties ſolides de l'Organe de la Penſée. L'Objet imprime donc à certaines parties ſolides de cet Organe ou aux élémens conſtituans de ces parties

des déterminations durables en vertu desquelles elles conservent & retracent le souvenir ou l'image de l'Objet.

J'IGNORE profondément en quoi consistent ces déterminations, & je ne cherche point à le pénétrer. Je me borne à remarquer que l'action de l'Objet doit produire un certain changement dans l'état actuel des solides déliés sur lesquels elle s'exerce, que l'effet qui en résulte est plus ou moins durable, & que le souvenir de l'Objet se conserve aussi longtems que ces solides retiennent les déterminations particulieres qui dérivent immédiatement du changement survenu.

MAIS, j'ai reconnu que les parties solides des Nerfs sont d'une grande molleſſe : elles doivent être bien plus molles encore dans les dernieres extrémités des Nerfs ou dans celles qui aboutissent au Siege de l'Ame. Comment donc des parties si molles pourroient-elles être le siege d'impressions durables ? La difficulté est pressante ; j'essaie de la résoudre.

JE remarque d'abord, que quelle que soit la maniere dont se conserve dans le Cerveau le souvenir des Objets, il faut nécessairement que ce souvenir y ait un Siege physique, puisque des accidens qui affectent le Cerveau affoiblissent & détruisent même la Mémoire. L'extrême molleſſe du Cerveau n'est donc pas un obstacle à la conservation du souvenir.

JE remarque en second lieu, que quoique les solides du Cerveau, & en particulier ceux des Sens, soient d'une prodigieuse délicatesse, ils ne laissent pas de s'acquitter de leurs fonctions propres pendant une longue suite d'années & jusques dans une grande vieilleſſe. Leur structure intime demeure donc la même pendant un tems si long & malgré toutes les altérations que les mouvemens intestins de la nutrition, de la circulation, de l'accroissement, &c. sembleroient devoir y causer.

A quoi donc attribuerai-je une telle ſtabilité, jointe à une ſi grande délicateſſe? Ce ne ſera pas aſſûrément aux ſolides en tant que ſolides mous; mais ce ſera aux ſolides en tant que doués de cette organiſation admirable ſupérieure à toutes les conceptions humaines, & dont je n'entrevois confuſément que les dehors. Si toutefois je ne puis pénétrer le fond des merveilles que recele cette organiſation, je puis au moins en juger juſqu'à un certain point par la multitude, la diverſité & l'importance de ſes effets, & en inférer que la Mémoire, qui eſt au nombre de ces effets les plus importans, tient à certaines conditions particulieres de la profonde Méchanique qui a préſidé à la conſtruction des Organes. Je conçois facilement, que puiſqu'il eſt des moyens phyſiques qui conſervent aux Organes leurs fonctions pendant une longue ſuite d'années, il peut y en avoir d'analogues qui leur conſervent pareillement les déterminations particulieres qu'ils ont reçu de l'action des Objets & auxquelles le ſouvenir de ces Objets a été attaché.

Je ne ſaurois me faire que de très-foibles idées du grand appareil d'Organes qui concourent à la production, à la conſervation & au rappel des ſenſations & des perceptions de tout genre: quelle étonnante compoſition que celle de l'Oeil, & combien me paroîtroit-elle plus étonnante encore ſi je pouvois en ſaiſir les parties les plus microſcopiques & la ſuivre juſques dans le Siege de l'Ame! Mais il eſt ici une bien plus grande Merveille encore & qui abſorbe toutes les conceptions de l'Eſprit humain: cette Machine ſi prodigieuſement compoſée & d'une compoſition ſi ſavante eſt intimement unie à une Subſtance exempte de toute compoſition, à une Subſtance abſolument ſimple, à une Subſtance qui n'eſt point Matiere & qui agit pourtant ſur la Matiere & ſur laquelle la Matiere agit. Me voici ramené de nouveau au bord de cet abîme que j'ai contemplé tant de fois: oſerai-je y fixer encore mes re-

gards, & puis-je eſpérer de découvrir quelque foible lueur dans cette nuit profonde ?

Cette Machine merveilleuſe à laquelle mon Ame eſt unie a donc été faite pour mon Ame ; puiſque c'eſt cette Machine qui met en valeur toutes ſes Facultés. La grande compoſition de la Machine n'eſt donc pas en oppoſition réelle avec la ſimplicité de mon Ame ; car ſi l'oppoſition étoit réelle comment les deux Subſtances pourroient-elles être unies & agir réciproquement l'une ſur l'autre ? Je ſuppoſe, comme l'on voit, que l'impoſſibilité de l'*Influence phyſique* n'eſt pas démontrée, & je crois en avoir de bonnes preuves, auxquelles je toucherai dans un moment.

La Machine n'agit que par ſon mouvement, & ce mouvement anime toutes ſes Pieces. J'ignore la nature intime du Mouvement ; mais je ſais en général qu'il eſt une Force qui s'applique au Corps & par laquelle le Corps agit. Ce n'eſt donc pas proprement la Matiere de la Machine qui eſt ici le véritable Agent ; c'eſt la Force qui l'anime. Mais, une Force phyſique quelconque eſt en ſoi *indéterminée* & ne ſauroit ſe donner par elle-même aucune détermination particuliere : pour qu'elle produiſe de certains effets, il faut qu'elle ſoit appliquée à un Sujet d'une certaine maniere, dans un certain ordre, ſuivant certaines proportions & une certaine direction. Le Sujet auquel s'applique la Force que je conſidere eſt le Cerveau, & c'eſt ſon organiſme qui regle les déterminations particulieres de la Force & la fait converger vers un certain but. Ce but eſt d'exciter dans l'Ame les ſenſations ou les perceptions correſpondantes aux modifications de la Force qui les fait naître.

Cette Force eſt néceſſairement un Etre ſimple ; car l'idée que j'ai de cette Force ne peut être décompoſée en d'autres

idées. Je ne puis pas plus la décompoſer, que je ne puis décompoſer le Sentiment que j'ai de mon Moi. La Force dont il s'agit, me paroît toujours une, ſimple, immatérielle. (1) Je ſuis dans la plus profonde ignorance ſur la maniere dont cette Force s'applique à la Machine organiſée à laquelle mon Ame eſt immédiatement préſente; mais je ſais très-certainement qu'elle s'y applique, qu'elle agit en elle, & j'en contemple les merveilleux effets.

Ce ne ſeroit donc pas proprement un Etre purement matériel qui agiroit ſur mon Ame: ce ſeroit proprement un Etre ſimple, qui par ſa ſimplicité pourroit ſoutenir des rapports ſecrets avec cette Subſtance ſimple que je nomme mon Ame. Si un Etre ſimple peut, ſans ceſſer d'être un & ſimple, s'appliquer à un Etre multiple, comme l'eſt la Matiere, trouverai-je plus de difficulté à admettre qu'il s'applique à un Etre auſſi ſimple que lui & qu'il le modifie par ſon action?

Il eſt vrai que je ne conçois pas comment un Etre actif & ſimple s'applique à un Etre multiple & en anime toutes les parties; mais puis-je le moins du monde douter raiſonnablement de l'exiſtence du Mouvement, & puis-je concevoir le Mouvement autrement que ſous l'idée d'une Force ou d'un Etre actif & ſimple?

Il eſt vrai encore que je n'ai aucune idée repréſentative ou ſenſible d'un Etre ſimple, & que ce n'eſt que par un effort de raiſonnement que je parviens à la connoiſſance de

(1) Je puis me démontrer à moi-même d'une maniére plus directe l'immatérialité de la Force qui opere le mouvement. Je ſuis certain que le Corps ne ſe met pas de lui-même en mouvement: le mouvement ne découle donc pas immédiatement de la nature propre du Corps: il dérive donc de quelque choſe d'extérieur au Corps, & ſi cette choſe étoit encore Matiere, où trouverois-je la cauſe du mouvement?

l'exiſtence d'un tel Etre; mais le raiſonnement m'apprend en même tems que c'eſt préciſément parce que je ſuis un Etre mixte ou un Etre qui n'appençoit que par le miniſtere des Sens, que je ne puis me former une idée repréſentative ou directe d'un Etre ſimple.

A la foible lueur de ces idées, je crois entrevoir comment il eſt poſſible que les Sens agiſſent ſur l'Ame & la modifient. On juge bien que je ne cherche pas à pénétrer le profond myſtere de l'Union des deux Subſtances; je ne fais qu'indiquer le point de vue ſous lequel la méditation me conduit à la conſidérer.

Si les Sens agiſſent ſur l'Ame, il faut bien que l'Ame réagiſſe ſur les Sens; car je ne ſaurois concevoir d'action ſans réaction. Je ne connois pas plus la nature intime de mon Ame, que je ne connois celle de tout autre Etre; mais j'ai les meilleures preuves que mon Ame eſt un Etre abſolument ſimple & doué d'une Activité qui lui eſt eſſentielle. Mon Ame eſt donc une Force, & cette Force eſt ſuſceptible d'une multitude de modifications diverſes. Elle eſt auſſi indéterminée en ſoi que toute autre Force, & ne peut pas plus ſe donner par elle-même des déterminations particulieres, que ne le peut la Force qui anime la Matiere. Cette Force, qui conſtitue mon Moi, reçoit donc ſes déterminations du Corps organiſé auquel elle eſt unie, ou pour parler plus exactement, elle les reçoit de la Force qui anime ce Corps, & celle-ci reçoit elle-même les ſiennes des Forces inhérentes aux Corps environnans.

Mais afin que mon Ame puiſſe déployer la Force dont elle eſt douée, il eſt néceſſaire qu'il y ait un Sujet auquel cette Force s'applique & qui ſoit doué lui-même d'une Force réagiſſante; car ſi rien ne réſiſtoit, comment la Force produiroit-elle ſon effet? Le ſujet ſur lequel mon Ame déploie

ſa Force & par lequel elle agit, eſt la Machine organiſée qui lui eſt unie, ou plutôt la Force inhérente à cette Machine.

J'ai la plus parfaite certitude que mon Ame eſt une *Force*, puiſque j'exerce à chaque inſtant cette Force & que je ſens à chaque inſtant que c'eſt moi qui l'exerce. J'ai une volonté, & je l'exécute; j'ai des deſirs, & je les ſatisfais; je fais effort contre les obſtacles, & je les ſurmonte; &c. J'ai la conſcience la plus intime de tout cela. Vouloir, deſirer, faire effort n'eſt pas ſimplement ſentir, appercevoir, pâtir; c'eſt agir, c'eſt produire un certain effet, & cet effet, mon Ame le produit ſur ſon Corps. J'analyſe le deſir, & la lumiere jaillit de tous côtés. Le deſir eſt une volonté exaltée. Je ne puis deſirer fortement un Objet, que je ne m'en retrace vivement l'image. Ces deux choſes ſont inſéparables, & je ne puis les ſéparer que par abſtraction, mais les abſtractions n'exiſtent point dans la Nature. L'image que mon deſir retrace tient à des fibres de mon Cerveau qui en ſont le ſiege phyſique : je m'en ſuis convaincu : mon Ame agit donc ſur ces fibres lorſqu'elle éprouve ce deſir. L'Attention me préſente le même fait eſſentiel : elle peut rendre très-vive une impreſſion très-foible, & ajouter ainſi à l'action de l'Objet. L'Attention eſt donc une Force qui ſe déploie avec énergie ſur les petits organes que l'Objet n'ébranle que foiblement. Si elle s'exerce trop longtems avec la même énergie, j'éprouve un ſentiment de fatigue qui peut aller juſqu'à la douleur, & cette fatigue ou cette douleur n'eſt-elle pas elle-même une preuve de l'action trop forte ou trop continuée que mon Ame exerce ſur ces Organes ? Je détourne mon Attention, je la porte ſur d'autres Objets, & je ceſſe de ſouffrir; c'eſt que mon Ame ne déploie plus ſon Activité ſur les mêmes Organes.

Puis donc qu'il eſt de la derniere évidence que le deſir & l'Attention ſont des modifications de l'Activité de l'Ame, &

qu'ils ſont inſéparables d'un certain ébranlement dans les Organes des Sens, il eſt prouvé par cela même que l'Ame exerce une action ſur ſon Corps. La ſimplicité de l'Ame ne la met donc pas en oppoſition réelle avec la compoſition des Organes : il y a donc un rapport ſecret qui lie les deux Subſtances, un moyen ſecret qui établit entr'elles un commerce réciproque ; & ce moyen doit, ce me ſemble, ſe trouver dans la nature des Forces inhérentes aux deux Subſtances. Ce ſont les différentes modifications de ces Forces combinées qui produiſent tous les phénomenes de la Vie.

Je borne ici ma méditation : la foible lueur qui dirigeoit mes pas s'éteint, & je me retrouve dans les plus profondes ténebres.

PHILALETHE

PHILALETHE

OU

ESSAI D'UNE MÉTHODE

POUR ÉTABLIR QUELQUES VÉRITÉS

DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.

AVANT-PROPOS.

AVANTP.

CET E'crit, compoſé dans les années 1767 & 1768, avoit été deſtiné à ſervir d'Introduction à une Morale Philoſophique que je projetois. L'idée de la *Palingénéſie* s'étant offerte alors à mon Eſprit & m'ayant beaucoup plû, je me mis auſſi-tôt à la développer ; elle devint un Ouvrage en forme, & j'abandonnai mon PHILALETHE. La publication de mes Oeuvres m'a rappellé en dernier lieu à ce petit E'crit : je l'ai revu, & j'y ai ajouté un nouveau Chapitre ſur la Cauſe & l'Effet. En me liſant avec un peu d'attention, le Lecteur Philoſophe démêlera mon but & jugera ſi la méthode que j'emploie eſt celle qui pouvoit le mieux le remplir. Je ne me produis ici que ſous l'aſpect d'un Sceptique raiſonnable, qui cherche ſincérement le vrai & qui indique la route qu'il a ſuivie pour tâcher d'y parvenir & fixer ſa croyance philoſophique.

CHAP. I.

CHAPITRE I.

Conſidérations ſur les Facultés de l'Homme.

Les Sens. La Senſibilité. L'Attention.

La Réflexion. L'Entendement.

JE ne ſaurois douter raiſonnablement que je ne ſois doué de Senſibilité, d'Entendement, de Volonté, parce que j'exerce à chaque inſtant ces Facultés; à chaque inſtant je ſens, j'apperçois, je veux, & j'ai la conſcience ou le ſentiment intime de tout cela.

COMME je déduis de mes propres opérations la Connoiſſance des Facultés dont je ſuis doué, je déduis des opérations de mes Semblables la conformité de leurs Facultés avec les miennes. Ce jugement repoſe ſur ce principe, que les mêmes Effets ſuppoſent les mêmes Cauſes. (1)

EN m'obſervant avec un peu d'attention, je reconnois que je n'ai la perception des Objets que par l'intervention de mes Sens. Je vois très-clairement que ſi j'étois privé de la Vue je ne pourrois me former l'idée de la Lumière, & ſi je pouvois en douter, un Aveugle-né me le prouveroit.

MAIS en continuant de m'obſerver, je me perſuade bientôt que ma Faculté de ſentir ou d'appercevoir n'eſt pas bornée préciſément à l'impreſſion que les Objets font ſur mes Sens.

(1) JE montre ailleurs dans quel ſens je prends ce canon philoſophique: voy. le Chap. XV.

Je puis, ſi je le veux, modifier cette impreſſion, la rendre plus ou moins vive. Je nomme cet effet un acte de l'Attention.

PAR le ſecours de l'Attention je puis encore ne conſidérer dans un Objet que ſa figure, ſans avoir égard aux autres déterminations que mes Sens y découvrent. Je nomme cet acte de mon Attention une *abſtraction.*

JE continue de m'obſerver, & je vois que je puis beaucoup étendre mes abſtractions. Non ſeulement je puis abſtraire d'un Objet la partie ou le mode que je veux; mais je puis encore ne retenir de cet Objet que ce qu'il a de commun avec pluſieurs autres. A l'aide de la Parole je puis repréſenter par un mot cette qualité commune, & ce mot deviendra ainſi le ſigne d'une idée univerſelle ou d'une notion.

EN réfléchiſſant ſur ces diverſes opérations de mon Etre, je découvre que toutes mes idées dérivent originairement de deux ſources, des Sens & de la Réflexion; car cet acte de mon Attention par lequel j'acquiers une idée univerſelle, que je repréſente par un ſigne, cet acte, dis-je, eſt l'effet de la Réflexion, qui n'eſt au fond que l'Attention en tant qu'elle ſe déploie d'une certaine maniere.

MAIS comme mon Attention ne peut jamais ſe déployer que ſur des idées qui viennent originairement de mes Sens, je puis dire que les idées que je nomme *réfléchies* ne ſont que des idées ſenſibles, plus ou moins modifiées ou généraliſées par la Réflexion.

JE découvre encore que ma Faculté de ſentir & de connoître renferme une autre opération, celle de comparer entr'elles les idées que je reçois par les Sens & celles qui naiſſent de

CHAP. I.

la Réflexion, & cette comparaiſon eſt ſuivie du jugement que je porte du rapport ou de l'oppoſition que ces idées ont entr'elles.

J'EXPRIME par un ſeul mot ces différentes Opérations d'abſtraire, de comparer, de juger; ce mot eſt celui d'*Entendement* ou d'*Intelligence*.

L'ENTENDEMENT eſt donc en général la Faculté d'avoir des notions, de les comparer & d'en juger.

L'ENTENDEMENT ſuppoſe donc l'uſage des Sens & de la Réflexion.

EN méditant ſur tout ceci, je m'aſſure que mon Entendement ne crée rien; mais qu'il opere ſur ce qui eſt créé. Je vois fort bien qu'il eſt limité par mes Sens, puiſque mes idées les plus abſtraites ou les plus réfléchies tiennent toujours par quelque endroit aux idées purement ſenſibles ſur leſquelles mon Entendement s'eſt exercé.

JE ne puis douter de cette vérité, puiſque je vois clairement que ſi j'étois réduit au ſeul Sens de l'Odorat, mon Entendement ſeroit reſſerré dans les limites étroites des idées qui dérivent de ce Sens. Je vois, au contraire, que ſi j'acquérois de nouveaux Sens, la ſphere de mon Entendement s'étendroit fort au-delà de ſes limites actuelles. J'acquerrois des idées ſenſibles d'un tout autre ordre, je découvrirois dans les Objets de nouvelles Propriétés, qui donneroient naiſſance à de nouvelles comparaiſons, à de nouveaux jugemens, à de nouvelles idées abſtraites ou réfléchies. Je verrois un autre Univers.

PARCE que les idées qui viennent par un Sens n'ont aucun

rapport avec celles qui viennent par un autre Sens, mes Sens actuels ne peuvent suppléer à ceux qui me manquent. L'Oreille ne sauroit s'acquiter des fonctions de l'Oeil.

CHACUN de mes Sens est donc en rapport avec la maniere d'agir des Objets dont il me transmet les impressions. Chaque Sens a sa fin ; & la structure de chaque Sens est le moyen ou l'assemblage des moyens relatifs à cette fin. Si la structure d'un Sens s'altéroit ou changeoit, les impressions ne seroient plus les mêmes. Si la structure de mon Oeil devenoit aussi parfaite que l'est celle de l'Oeil de certains Animaux, je découvrirois dans les Objets mille choses qui échappent à mes regards. Les Verres nous fournissent, en quelque sorte, de nouveaux yeux, & nous font juger de ce que nous pourrions découvrir par des Sens plus parfaits ou par de nouveaux Sens.

CHAPITRE II.

L'Ame : son immatérialité.

L'Union de l'Ame & du Corps.

LES Sens dont je suis doué sont Matiere ; ils sont étendus & solides. Si ce qui apperçoit en moi, qui compare, qui juge est aussi Matiere, je serois dans l'impossibilité de me rendre raison de mon *Moi* ou de ce sentiment un, simple, indivisible que j'ai de tout ce qui s'opere en moi & de tout ce que j'opere.

Je tâche d'approfondir ceci. Dans tous mes jugemens il y

CHAP. II.

a au moins deux idées que je compare. J'ai le ſentiment un & ſimple de chacune de ces idées. Je ſens intimement que le Moi qui apperçoit l'une eſt le même qui apperçoit l'autre. Or, ſi ce Moi étoit quelque choſe de matériel, il ſeroit étendu. La partie de ce Moi qui ſeroit affectée par une des idées ne ſeroit pas la même qui ſeroit affectée par l'autre. Dans toute étendue les parties ſont néceſſairement diſtinctes, l'une n'eſt pas l'autre, & ſi l'une n'eſt pas l'autre, comment ai-je le ſentiment un & ſimple des deux idées? Comment le ſentiment de mon Moi eſt-il unique?

J'APPERÇOIS que je puis raiſonner d'une maniere analogue ſur l'impulſion ou le mouvement. Je vois des Corps en mouvement choquer des Corps en repos & les mettre en mouvement. Je ne ſais point ce que l'impulſion eſt en elle-même; je ne la connois que par ſes effets. Mais, une choſe que je crois ſavoir très-bien, c'eſt qu'un Corps ne ſe met pas de lui-même en mouvement & que pour qu'il ſorte de ſon état de repos il faut que quelqu'autre Corps en mouvement agiſſe ſur lui. Il peut arriver que je n'apperçoive pas le Corps qui choque, parce que ſa petiteſſe ou ſa tranſparence me le rendent inviſible; mais, je parviens à m'aſſurer de ſon exiſtence en obſervant attentivement les faits.

JE découvre encore, que ſi un Corps en repos eſt choqué en même tems par deux Corps qui agiſſent ſur lui ſuivant deux directions différentes, il ſe prête à la fois aux deux impreſſions & décrit par un mouvement compoſé une ligne qui eſt comme le produit ou l'expreſſion des deux actions.

SI donc ce qui eſt en moi qui apperçoit, compare, juge eſt *Corps*, il faut bien que je raiſonne ſur ce Corps conformément à ce que je découvre dans tous les Corps qui me ſont connus. Je ne conçois point d'action dans les Corps ſans mou-

vement. Ce Corps, quel qu'il ſoit, qui apperçoit en moi eſt donc ſuſceptible de mouvement. Ses différentes perceptions ſont différens mouvemens que lui impriment les divers Organes auxquels il correſpond. Lors donc que j'ai à la fois deux perceptions différentes, le Corps ou l'Organe qui apperçoit au-dedans de moi reçoit deux impulſions différentes. Il ſe prête donc à la fois à ces deux impulſions par un mouvement compoſé. Mais ce mouvement n'eſt aucune des deux impulſions en particulier; il eſt le produit ou l'expreſſion des deux impulſions réunies: comment donc ai-je le ſentiment diſtinct des deux perceptions ſimultanées? Comment ne ſe confondent-elles point, puiſqu'elles ne ſont que mouvement, & que les deux impulſions ſe confondent dans le Corps qui eſt le Siege de ces perceptions?

MAIS je ne ſuis pas borné à appercevoir; je compare mes perceptions & j'en juge: cette comparaiſon, ce jugement ſont donc de nouveaux mouvemens communiqués à ce Corps qui apperçoit, compare & juge. Son mouvement devient donc de plus en plus compoſé. Comment donc un pareil mouvement peut-il me donner le ſentiment diſtinct des deux perceptions & me donner en même tems le ſentiment diſtinct du rapport ou de l'oppoſition des deux perceptions? Comment ai-je dans tous ces cas & dans une infinité d'autres plus compoſés, le ſentiment intime de mon Moi? Comment ſens-je que le Moi qui apperçoit une des Perceptions eſt le même qui apperçoit l'autre? Comment ſens-je que le Moi qui compare & qui juge eſt le même qui apperçoit? Comment ai-je la conſcience ſi diſtincte de toutes ces choſes?

JE reconnois clairement que je ne parviendrois pas à réſoudre l'objection en ſuppoſant que je n'ai jamais qu'une ſeule idée préſente au même inſtant: car ſi cela étoit, je ne pourrois jamais ni comparer ni juger. La choſe me paroît évidente.

CHAP. II.

Si au même inſtant que je paſſerois d'une idée à une autre, la premiere diſparoiſſoit entiérement, comment pourrois-je comparer celle-ci avec celle qui ſeroit préſente & juger ainſi du rapport ou de l'oppoſition des deux idées ? Si l'idée qui m'étoit préſente a diſparu, elle eſt nulle pour moi. Je ne dirai pas que j'en conſerve un certain ſouvenir; parce que ce ſouvenir ſeroit au fond l'idée elle-même un peu affoiblie; j'aurois donc réellement deux idées préſentes à la fois, ce qui ſeroit contraire à la ſuppoſition. Pour que j'aie l'idée d'un triangle il faut néceſſairement que je me repréſente à la fois ſes trois côtés; ſi je ne me les repréſentois que ſucceſſivement, comment parviendrois-je jamais à acquérir l'idée de la figure qui réſulte de leur enſemble ? comment pourrois-je comparer les côtés entr'eux & juger de leurs rapports ?

Je reconnois encore que je ne réuſſirois pas mieux à réſoudre l'objection en ſuppoſant dans l'Organe qui apperçoit différentes parties organiques qui, comme autant de petits Organes diſtincts ſeroient deſtinés à recevoir chaque impreſſion, à la faire exiſter à part & à ſe la repréſenter; car il faudroit toujours un Moi, une *Unité* qui réunît en ſoi toutes ces impreſſions ſans les confondre, qui ſe les appropriât toutes, qui fût la même dans toutes, les comparât, en jugeât, s'appropriât encore toutes ces comparaiſons, tous ces jugemens ſans les confondre jamais, ſans ceſſer un inſtant d'être le même Moi, la même Unité dans chaque perception, dans chaque comparaiſon, dans chaque jugement.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique d'admettre qu'il eſt en moi une Subſtance diſtincte de la Matiere, une Subſtance ſimple, une, indiviſible, qui apperçoit, compare, juge, & qui a le *ſentiment intime* ou la conſcience de toutes ſes Perceptions, de tous ſes jugemens & par cela même le Sentiment

Sentiment de ſa propre individualité ou de ſa propre exiſtence. C'eſt cette Subſtance que je nomme mon *Ame*, mon *Moi*.

JE découvre donc ainſi que je ſuis formé de deux Subſtances très-différentes, entre leſquelles je n'apperçois aucun rapport, qui pourtant ſont unies ou me paroiſſent l'être, qui agiſſent ou me paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre, & dont l'union conſtitue mon Etre ou mon état d'*Homme*.

JE ne cherche point à pénétrer le ſecret de cette Union. Je vois que pour y parvenir, il faudroit que je connuſſe la nature intime des deux Subſtances, & je ſuis forcé de convenir que je ne les connois un peu que par quelques-uns de leurs effets. J'admire ces Génies immortels qui ont tenté dans ces derniers tems de lever un coin du voile épais qui couvre ce grand myſtere, & je n'ai pas la témérité d'y porter la main. Je dois me borner à admettre l'Union de mon Ame & de mon Corps comme un phénomene dont j'ignore profondément la maniere, & dont j'étudie les Effets, les Loix & la Fin.

JE renonce donc à ſavoir comment tel ou tel mouvement d'un de mes Sens fait naître dans mon Ame telle ou telle perception, & comment à l'occaſion d'une certaine perception il s'excite dans mon Corps ou dans un ou pluſieurs de ſes Membres un certain Mouvement. Je regarde ceci comme une Loi fondamentale de l'Union des deux Subſtances. Je raiſonne d'après cette Loi, & je fais profeſſion d'ignorer ſa Cauſe ſecrete. Je ne ſais point du tout pourquoi une certaine perception eſt conſtamment la ſuite d'un certain mouvement ni pourquoi cette perception fait naître à ſon tour un certain mouvement, qui eſt ſuivi lui-même d'une autre perception. Tout mon ſavoir ſe réduit ici à connoître le Fait ou ce qui me paroît l'être. Je ſais encore qu'il n'y a aucun rapport, au

CHAP. III.

moins apparent, entre un mouvement & une perception; quoique l'une de ces choſes ſemble être la cauſe ou du moins l'occaſion de l'autre.

C'EST donc à mon Ame & à mon Ame ſeule qu'appartiennent les Facultés d'appercevoir, de comparer, de juger. J'exprime ceci par un ſeul mot, quand je nomme l'*Entendement.*

CHAPITRE III.

Suite des Conſidérations ſur les Facultés de l'Homme.

La Volonté: la Liberté.

L'Imagination : la Mémoire.

JE pourſuis l'examen de mon Etre. Ce ſont ſur-tout les faits que je veux ſaiſir : ils ſont les vrais élémens de toute Science. Deux autres Facultés de mon Ame viennent s'offrir à ma méditation. J'éprouve que je ne ſuis point renfermé dans les limites de la Faculté de connoître & de juger; je ſens que je puis me déterminer en conſéquence de mes jugemens, préférer un Objet à un autre Objet & agir conformément à cette préférence ou à ce choix.

JE nomme *Volonté*, cette Faculté en vertu de laquelle je me détermine ou je choiſis, & *Liberté*, cette Faculté par laquelle j'exécute ma détermination ou mon choix.

JE ne puis douter le moins du monde que je ne poſſede ces

deux Facultés, parce que je les exerce à chaque inſtant & que j'ai le ſentiment intime ou la *conſcience* que je les exerce. Rien n'eſt plus évident pour moi que le ſentiment que j'ai de ma propre exiſtence; or je ne ſuis pas plus ſûr que j'exiſte que je ne le ſuis que je veux. Si quelque choſe eſt à moi, c'eſt inconteſtablement ma Volonté, & ce Moi qui veut eſt inconteſtablement le même qui apperçoit & qui juge.

Je ne cherche pas encore à m'aſſurer ſi c'eſt moi-même qui exécute ma Volonté. J'ai bien le ſentiment intime que c'eſt moi-même qui veux mouvoir mon bras; mais ce ſentiment, quelqu'évident qu'il ſoit, ne me prouve pas encore que c'eſt moi-même qui meus mon bras. Je ſuis ſeulement aſſuré que lorſque j'ai la volonté de mouvoir mon bras, mon bras eſt mû. Je puis donc me regarder à bon droit comme l'Auteur de ce mouvement, puiſqu'il n'eſt produit qu'en conſéquence de la volonté que j'ai de le produire, & que cette volonté eſt Moi-même.

Au reſte; je vois aſſez que la ſolution de cette queſtion pſychologique eſt enveloppée dans le myſtere de l'Union des deux Subſtances; mais, il me ſuffit préſentement d'être aſſuré que la vérité que je cherche ne tient point du tout à cette queſtion ténébreuſe. Il m'importe fort peu de connoître comment ma volonté s'exécute; ce qu'il m'importe de ſavoir & que je ſais très-bien, c'eſt que j'ai une volonté & que je l'exerce. Une autre choſe que je ſais tout auſſi bien, c'eſt que ma volonté s'exécute conſtamment dans tel ou tel cas particulier: mais je dois approfondir davantage tout ce qui concerne la Volonté.

QUAND je ne fais qu'appercevoir deux Objets, mon Ame n'a que la ſimple perception de ces Objets. Quand je juge que l'un n'eſt pas l'autre ou que l'un n'eſt pas comme l'autre, mon

CHAP. III.

Ame n'a que le ſimple ſentiment de la diverſité des deux impreſſions. Si mon Ame étoit privée de volonté, elle ne pourroit ſe déterminer pour un de ces Objets plutôt que pour l'autre; elle ſeroit, en quelque ſorte, immobile en leur préſence. Elle ſentiroit bien que l'un lui plairoit plus que l'autre; mais ſentir cela ne ſeroit pas préférer l'un à l'autre, & moins encore agir en conſéquence de cette préférence. Une ſimple perception, une ſimple ſenſation, même la plus agréable, n'eſt que le ſimple réſultat de l'action de l'Objet ſur les Sens & des Sens ſur l'Ame. Je ne veux pas dire que la ſenſation ſoit l'effet immédiat ou phyſique de l'action des Sens ſur l'Ame; je crois m'être donné à moi-même de bonnes preuves que l'Ame n'eſt pas Corps : (1) je veux dire ſeulement qu'une certaine ſenſation eſt toujours la ſuite d'une certaine action d'un de mes Sens. Cette ſenſation peut augmenter d'intenſité; je puis même démêler ſes degrés; mais, ces degrés ne ſont jamais que la même ſenſation renforcée plus ou moins.

MA Faculté de vouloir renferme donc quelque choſe que ne renferme pas ma Faculté de ſentir. Je déſigne cette choſe par le mot d'*Activité*. Je dis donc que ma Volonté eſt *active*: je veux ſignifier par ce mot, que mon Ame a une *Force* inhérente à ſa nature, en vertu de laquelle elle ſe détermine par elle-même, agit à ſon gré, préfere, choiſit: je regarde toutes ces façons de parler comme ſynonimes, parce qu'elles expriment toutes un même effet, dont mon Ame eſt la Cauſe efficiente & immédiate.

J'AI reconnu que j'étois doué d'Attention: (2) cette Faculté me paroît fort caractériſée par ſes effets. Si pluſieurs

(1) Chap. II.
(2) Chap. I.

Objets frappent à la fois ma Vue, & qu'aucun de ces Objets ne ſoit propre à ſe faire diſtinguer par lui-même, je ſens que je puis à mon gré fixer mes Yeux ſur un de ces Objets & les détourner des autres Objets environnans. Il en réſulte auſſi-tôt un effet très-ſenſible : la perception de cet Objet devient plus *vive*; je viens à y appercevoir des traits qui m'avoient échappé : plus je redouble d'Attention & plus je démêle de traits nouveaux. Si je fixe mes Yeux ſur un ſeul de ces traits, il devient lui-même un Objet très-compoſé; j'y découvre mille particularités dont je ne me doutois pas le moins du monde. Je continue à tendre mon Attention, & je commence à me ſentir fatigué; cette fatigue augmente de plus en plus; elle va preſque à la douleur; il faut malgré moi que je ceſſe d'être attentif.

Je ſuis aſſuré de ces faits; j'ai éprouvé tout cela & je l'ai éprouvé bien des fois. Je l'analyſe avec ſoin; je cherche quelles ſont les principales vérités qui en découlent comme de leur ſource naturelle. Tous ces Objets que j'avois ſous les Yeux faiſoient ſur mon Organe une impreſſion à-peu-près égale en intenſité; puiſqu'aucun d'eux ne ſe faiſoit remarquer plus que les autres : ils étoient à mon égard, pour ainſi dire, au même niveau. Si mon Ame n'avoit été douée que de la ſeule Faculté d'appercevoir, comment auroit-elle pu fixer un de ces Objets préférablement aux autres ? elle auroit éprouvé les diverſes perceptions attachées à l'action de ces divers Objets ſur l'Organe & elle n'auroit rien éprouvé de plus; car appercevoir & agir ſont deux choſes qui paroiſſent ici très-diſtinctes.

L'action de l'Objet ſur l'Organe eſt un mouvement imprimé à celui-ci : le degré d'intenſité ou de vivacité de la perception doit dépendre du degré d'intenſité du mouvement. Je ne puis concevoir l'action d'un Corps ſur un autre Corps que par l'impulſion. J'ai éprouvé mille fois que la vivacité de

CHAP. III.

mes perceptions répondoit toujours au degré d'ébranlement communiqué à mes Sens. Je ſais auſſi que je n'ai jamais de perceptions nouvelles que par l'intervention de mes Sens.

Si donc l'Attention que j'ai donnée à un des Objets que j'avois ſous les Yeux a rendu la perception de cet Objet plus vive, ſi elle m'y a fait découvrir des particularités que je n'y avois pas d'abord apperçues; il faut néceſſairement que mon Ame ait augmenté l'ébranlement de l'Organe : elle a donc exercé quelque action ſur certaines fibres de cet Organe; elle les a ébranlées d'une maniere analogue à celle dont l'Objet agit, & l'effet de cette augmentation de mouvement a été de rendre la perception plus vive : elle n'a pu le devenir ſans que toutes les parties de l'Objet ne m'aient paru plus diſtinctes. Mais, en continuant d'agir ſur l'Organe, mon Ame a dû éprouver enfin ce ſentiment de fatigue attaché à tout ébranlement trop long-tems continué, & cela même me prouve que l'Attention eſt une Force que mon Ame déploie à ſon gré ſur tel ou tel Organe des Sens; puiſque le ſentiment de la fatigue ne peut avoir ſon ſiege que dans des parties organiques qui commencent à ſouffrir.

Mais, je n'*exerce* mon Attention que parce que je veux l'exercer. Si je ne voulois point être attentif, je n'éprouverois point ce ſentiment que j'exprime par le terme de *fatigue*. Mon Attention eſt donc une modification ou un acte de ma Volonté. Elle eſt ma Volonté elle-même appliquée à un certain Objet. Et ſi l'Attention que je donne à cet Objet en rend la perception plus vive; ſi cette augmentation de vivacité ſuppoſe une augmentation de mouvement dans certaines fibres de l'Organe, je ſuis fondé à en conclure que ma Volonté eſt une Force qui s'applique à ces fibres dans un certain degré. J'admets donc que mon Ame eſt douée d'une *Force motrice*

qui ſe déploie au gré de ſa Volonté ſur certaines fibres de mon Cerveau.

Je ne dis pas que cette Force motrice de mon Ame ſoit de même nature que celle qui ſe manifeſte dans les Corps : j'ai reconnu que mon Ame n'eſt pas Corps. Je me borne donc à dire que l'effet de cette Force motrice de mon Ame ſur mon Cerveau eſt une augmentation de mouvement dans quelques-unes de ſes fibres. J'ignore comment cet effet eſt produit ; je ne cherche pas même à le pénétrer ; il me ſuffit de m'être aſſuré du Fait.

Je vois très-bien que ſi j'analyſois le Deſir comme je viens d'analyſer l'Attention, j'aurois le même réſultat eſſentiel ; car je ne puis deſirer un Objet ſans me retracer en même tems l'image de cet Objet, & j'éprouve que la vivacité de l'image répond toujours à la vivacité du Deſir. Le Deſir eſt donc une action que mon Ame exerce ſur certaines parties de ſon Cerveau, & je ne puis pas plus douter de la réalité de cette action, que je ne puis douter de la réalité du Deſir, puiſque ces deux choſes ſont de leur nature inſéparables. Or, le Deſir n'eſt qu'une modification de ma Volonté, & ma Volonté eſt mon Ame elle-même. Mon Ame agit donc lorſqu'elle deſire : deſirer & agir ne ſont donc au fond qu'une même choſe.

Mais, ſi je ne puis raiſonnablement refuſer d'admettre que mon Ame agit ſur certaines parties de ſon Cerveau, pourquoi refuſerois-je d'admettre encore qu'elle agit auſſi ſur ſes Membres & que c'eſt elle-même qui les meut ? l'un n'eſt pas plus difficile que l'autre ; l'un n'eſt pas plus oppoſé que l'autre à la ſimplicité de mon Ame ; & je ne ſuis pas plus aſſuré par le ſentiment intérieur que c'eſt bien Moi-même qui deſire, que je ne le ſuis que c'eſt Moi-même qui meus mon bras. Il me

CHAP. III.

paroît donc que je puis admettre l'*Influence phyſique* comme une Loi de mon Etre ; car ſi mon Ame peut agir ſur ſon Corps, pourquoi le Corps ne pourroit-il agir ſur elle ? Tous les phénomenes de l'Humanité ne ſemblent-ils pas dépoſer en faveur de ce commerce réciproque des deux Subſtances ?

CETTE Volonté que je reconnois m'appartenir, parce que je l'exerce à chaque inſtant & que je ſens à chaque inſtant que c'eſt Moi qui l'exerce, & que ce ſentiment intime n'a rien du tout d'équivoque, cette Volonté, dis-je, a toujours un Objet. Je ne puis vouloir ſans raiſon de vouloir, ou pour parler plus clairement encore, lorſque je veux, c'eſt toujours quelque choſe que je veux. Je ne veux point en général ou d'une maniere vague & indéterminée. Je veux toujours quelque choſe en particulier. Ma Volonté en général eſt bien la Faculté que j'ai de vouloir ; mais elle n'eſt pas telle ou telle volonté en particulier. Une volonté particuliere eſt l'application de la Faculté de vouloir à tel ou tel objet particulier.

MA Volonté ſe détermine donc toujours en conſidération de quelque objet particulier. Je nomme cet objet un *motif*, & je dis que je me détermine toujours en conſidération de quelque motif.

JE ne dis pas que les motifs *me déterminent* : ils n'agiſſent pas ſur mon Ame par une ſorte d'impulſion ſemblable à celle qu'un Corps exerce ſur un autre Corps. Mais en vertu de la Senſibilité ou de l'Intelligence dont mon Ame eſt douée, elle juge du rapport de l'objet à ſon bien-être, & en vertu de l'Activité qui lui eſt eſſentielle elle *ſe détermine* pour cet objet, elle le préfere, elle le choiſit. Cette détermination ne vient point proprement du dehors : elle ſort du fond même de mon Ame ; elle eſt toute à elle, parce qu'elle n'eſt qu'une modification

modification de cette Activité ou de cette Force qui conſtitue ſon eſſence. L'objet ou le motif n'eſt donc pas la cauſe efficiente de la détermination de mon Ame ; il n'en eſt que la cauſe finale. C'eſt ainſi que je *me détermine* à déployer mon Activité d'une maniere plutôt que de toute autre qui ſeroit également en mon pouvoir.

AFIN donc que je veuille quelque choſe, il faut néceſſairement que quelque choſe ſoit préſent à mon Entendement ou que j'apperçoive quelque choſe. Si j'étois totalement privé d'idée, comment pourrois-je vouloir quelque choſe? Les Objets eux-mêmes ne viennent pas ſe loger dans mon Ame. Leur action eſt bornée à l'impreſſion qu'ils font ſur mes Sens. Cette impreſſion ſe tranſmet à mon Cerveau & par mon Cerveau à mon Ame. Je ne pénetre pas le ſecret de cette tranſmiſſion : je ſais ſeulement, qu'en conſéquence de l'action des Objets ſur mes Sens, j'ai des idées ou des repréſentations des Objets.

MA Volonté ſe détermine donc ſur les idées qui ſont actuellement préſentes à mon Ame. Je dis *actuellement* parce qu'une idée qui m'a été préſente & qui ne l'eſt plus, ne peut pas plus influer ſur ma détermination actuelle que ſi elle ne m'avoit jamais été préſente.

MAIS, une idée qui n'eſt pas actuellement préſente à mon Ame peut lui devenir préſente par l'Imagination ou par la Mémoire. Mon expérience journaliere me prouve, en effet, que les idées des Objets ſe retracent à mon Ame ſans l'intervention des Objets. J'en conclus donc, que les impreſſions que les Objets font ſur mes Sens, ne s'effacent pas au même inſtant que les Objets ceſſent d'agir ſur mes Sens. Ceux-ci communiquent avec cette partie du Cerveau qui eſt l'Organe immédiat des opérations de l'Ame. Par leur action ſur les

CHAP. III.

Sens les Objets impriment donc à cet Organe des déterminations durables auxquelles l'image ou le ſouvenir des Objets a été attaché. C'eſt donc à cette Faculté qui conſerve chez moi les impreſſions reçues & par laquelle mon Ame ſe les retrace, que je donne le nom d'*Imagination* ou de *Mémoire*.

LA Mémoire a donc un ſiege phyſique dans le Cerveau, & pourrois-je douter un inſtant d'une vérité que tant de faits m'atteſtent ! L'âge, la maladie & mille accidens divers n'influent-ils pas ſur la Mémoire ? Ne connois-je pas des procédés purement méchaniques qui en perfectionnent l'exercice & en accroiſſent la ténacité ? Et ſi je n'acquiers l'idée d'un Objet que par l'ébranlement qu'il produit ſur un ou pluſieurs de mes Sens ; ſi l'effet qui en réſulte ſur le Cerveau eſt durable ; ſi la Mémoire a dans le Cerveau un ſiege phyſique, ne ſuis-je pas conduit à penſer, que lorſque mon Ame ſe retrace l'idée d'un Objet, elle agit ſur cette partie du Cerveau qui a retenu les déterminations que l'Objet lui avoit imprimées & auxquelles la reproduction de l'idée eſt attachée, & qu'elle produit dans cette partie un ébranlement ſemblable à celui que l'Objet y avoit excité ?

ET parce que les idées ou les images que la Mémoire ou l'Imagination me retrace ne ſont jamais auſſi vives que celles que les Objets eux-mêmes excitent par leur préſence, & que j'ai ſur les premieres un empire que je n'ai pas ſur les ſecondes, je ne confonds point les unes avec les autres & je parviens toujours à les diſtinguer.

CHAPITRE IV.

L'Amour de ſoi-même ou l'Amour du Bonheur.

Le Bien, Objet de la Volonté.

Il ſe préſente ici à mon examen une queſtion importante : quel eſt le Principe général de mes déterminations ? Pourquoi me déterminé-je par tel ou tel motif dans tel ou tel cas particulier ? J'ai reconnu évidemment que la ſphere de mon Activité s'étend à un très-grand nombre de cas différens : d'où vient donc que dans tel ou tel cas particulier, je me détermine d'une certaine maniere préférablement à toute autre qui ſeroit également en mon pouvoir ? Je vais tâcher de me réſoudre à moi-même cette belle queſtion.

Toutes mes perceptions, toutes mes ſenſations ſont des modifications ou des manieres d'être de mon Ame. Je crois m'être prouvé ſolidement, qu'elles ne peuvent être des modifications ou des manieres d'être de mon Corps. (1) Mais je ſuis certain, qu'à certaines manieres d'être de mon Corps répondent conſtamment dans mon Ame certaines manieres d'être, que j'exprime par les termes généraux de perceptions & de ſenſations. C'eſt ainſi qu'à certains mouvemens de mon nerf optique répondent dans mon Ame certaines modifications, que je déſigne par le terme de *Couleurs*.

Il ne me paroît pas que la ſenſation differe eſſentiellement de la perception. J'ai une perception quand j'apperçois un Objet : cette perception ne fait que m'annoncer la préſence de

(1) Chap. II.

CHAP. IV.

cet Objet. Mais, ſi cette perception devient aſſez vive pour être accompagnée de plaiſir ou de douleur, je la nomme une *ſenſation*. Il me ſemble donc que la ſenſation ne differe de la perception que par le degré d'intenſité. J'apperçois de loin un Corps lumineux; j'ai la ſimple perception de la Lumiere; je m'en approche de trop près; j'ai la ſenſation de la douleur.

JE nomme en général *plaiſir*, toute ſituation de mon Ame qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver. Je nomme en général *douleur* ou *déplaiſir*; toute ſituation de mon Ame qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

QUOIQUE beaucoup de mes perceptions me paroiſſent indifférentes ou n'être accompagnées ni de plaiſir ni de déplaiſir, je reconnois facilement que ce n'eſt que par comparaiſon avec des perceptions plus vives; car il eſt bien évident que toute perception eſt agréable ou déſagréable en ſoi & qu'aucune perception ne peut être abſolument indifférente dans un ſens pſychologique.

JE ſuis un Etre ſentant: je puis être affecté de plaiſir ou de douleur. Il répugne à ma nature d'Etre ſentant que je ſois indifférent au plaiſir & à la douleur. Préciſément parce que je ſuis un Etre ſentant; je veux ſentir *agréablement*. Cette Volonté eſt ce que je nomme en général l'*Amour de moi-même*. Je ne puis pas plus ne pas m'aimer moi-même; que je ne puis ne pas ſentir de la chaleur à l'approche du Feu. Je n'exiſte à l'égard de moi-même qu'autant que j'apperçois ou que je ſens. Une privation abſolue de perception ou de ſenſation feroit à mon égard une privation d'exiſtence. Mon exiſtence ne me paroît donc un Bien que par les perceptions & les ſenſations qui la compoſent. Et parce que je ne puis ceſſer un inſtant de m'aimer moi-même, je ne puis préférer un inſtant le mal-être au bien-être. Mais, s'il arrive que je préfère un

mal-être, ce ſera toujours pour éviter un mal-être plus grand ou pour me procurer un bien-être, &c.

MA Volonté ſe détermine donc dans un rapport direct à la nature & au degré de mes perceptions & de mes ſenſations. Ainſi, lorſque je préfere un Objet à un autre Objet, un motif à un autre motif, c'eſt toujours en conſéquence du rapport que je découvre entre cet Objet ou ce motif & mon bien-être préſent ou futur.

CE rapport n'eſt pas toujours préſent à mon Entendement d'une maniere diſtincte. Aſſez ſouvent je ne l'apperçois que confuſément & au travers d'une multitude de petites perceptions que je ne démêle point & que je ne cherche pas à démêler. Mais, quand je veux prendre la peine d'analyſer cette ſituation de mon Ame, je découvre bientôt, que parmi ces petites perceptions, il en eſt toujours une ou pluſieurs qui ſaillent plus ou moins au-deſſus des autres, & que je puis nommer des perceptions dominantes. Ce ſont ces perceptions qui produiſent ma détermination ou mon choix.

CETTE détermination eſt un effet qui doit avoir ſa Cauſe immédiate & efficiente; car dans ma maniere de concevoir, tout effet ſuppoſe une Cauſe ou quelque choſe qui précede & qui a en ſoi la raiſon de l'exiſtence de l'effet. Ma détermination a donc auſſi une Cauſe, & cette Cauſe ne peut être autre choſe que ma Volonté. C'eſt moi qui me détermine, qui préfere, qui choiſis; & je me détermine pour telle ou telle action, parce que j'ai la Volonté de la produire. Mais, je n'ai la Volonté de la produire, que parce que mon Entendement a apperçu diſtinctement ou confuſément quelque Bien renfermé dans cette action & dont elle étoit le moyen. Si parmi cette multitude de petites perceptions ou de perceptions foibles qui m'affectoient, aucune n'avoit prévalu, je n'aurois pu

CHAP. IV.

me déterminer, puiſqu'il n'y auroit point eu de motif déterminant ou d'Objet de préférence.

MA Volonté eſt bien en général la Faculté en vertu de laquelle je me détermine; mais elle n'eſt point telle ou telle détermination en particulier. Une détermination particuliere eſt un effet, un acte de la Volonté. Et parce que ma Volonté n'eſt point déterminée par ſa nature à produire tel ou tel effet particulier, & qu'elle pourroit également produire tel ou tel autre effet particulier; il faut que l'effet qu'elle produit actuellement ait une raiſon qui ne ſoit pas dans la Volonté même. Cette raiſon ne peut ſe trouver que dans la prévalence que mon Entendement découvre dans un certain motif ou dans un certain Objet dont l'idée lui eſt actuellement préſente. Le motif eſt donc ainſi la cauſe finale ou conditionnelle de ma détermination; ma Volonté en eſt la cauſe efficiente.

JE me détermine donc toujours en vue de quelque Bien réel ou apparent ou en vue d'éviter quelque Mal réel ou apparent. Je me détermine donc toujours en vue de mon Bonheur. Je veux eſſentiellement mon Bien-être, mon Bonheur; & cette Volonté eſt-elle autre choſe que l'Amour de mon Etre?

JE découvre donc qu'il eſt un Principe univerſel de toutes mes déterminations: je le nomme l'*Amour du Bonheur*. Et comme c'eſt mon Bonheur que je veux toujours & que je ne puis ceſſer un inſtant de vouloir, je ne puis ſéparer cet Amour du Bonheur de l'Amour que j'ai pour moi-même. J'ai donc réſolu la queſtion que je m'étois propoſée: j'ai trouvé ce Principe que je cherchois & que je puis regarder comme le fondement de toute l'Economie de mon Etre.

MA Volonté ſe porte donc eſſentiellement vers le Bien ou

le Bonheur. J'entends ici par le *Bien* ou le *Bonheur* tout ce qui tend directement ou indirectement à la conſervation, à l'agrément ou au perfectionnement de mon Etre.

CHAPITRE V.

Conſidérations pſychologiques & morales ſur nos idées de Bonheur.

LE Bonheur en général n'exiſte pas plus que la Vertu en général. Ce ſont de pures abſtractions que l'Entendement forme en généraliſant des idées particulieres. (1) Ainſi, en détachant d'un certain nombre d'actions vertueuſes ce qu'elles ont de commun; l'Entendement forme l'idée générale de *Vertu*. De même auſſi en détachant d'un certain nombre de Biens particuliers ce qu'ils ont de commun, l'Entendement forme l'idée générale du *Bien* ou du *Bonheur*. Il n'eſt donc rien dans la Nature qui reſſemble aux idées générales: les Métaphyſiciens expriment cela à leur maniere quand ils diſent que ces idées n'ont point d'*Archetypes* dans la Nature.

C'EST à l'aide des ſignes ou des mots que l'Entendement parvient à généraliſer ſes idées. Quand les Sens & la Réflexion lui ont découvert ce que les Biens particuliers ont de commun, il déſigne cette choſe commune à tous les Biens particuliers par le terme de *Bonheur*, & ce terme devient ainſi le ſigne repréſentatif de l'idée très-générale de Bonheur.

AFIN donc que ce terme de Bonheur ne ſoit pas abſolu-

(1) Chap. I.

CHAP. V.

ment vuide de ſens pour l'Entendement, il faut néceſſairement qu'il réveille chez lui quelques-unes des idées particulieres dont l'idée générale de Bonheur a été tirée par abſtraction. Tantôt ce ſera l'idée particuliere d'un certain Bien qui ſera rappellée par le mot *Bonheur*; tantôt ce ſera celle d'un autre Bien particulier. Le rappel de telle ou telle idée particuliere dépendra ainſi des circonſtances où l'Entendement ſe rencontrera. Les idées que ce mot de *Bonheur* reveillera pourront n'être pas toujours *diſtinctes*, ſouvent même elles ſeront très-confuſes; elles repréſenteront vaguement quelque choſe d'agréable, & cela ſuffira pour que l'idée générale de Bonheur produiſe ſon effet dans tel ou tel cas particulier.

AINSI, lorſque je dis que ma volonté ſe porte eſſentiellement vers le Bonheur, je ne veux pas dire qu'elle ſe porte eſſentiellement vers le Bonheur en général; puiſqu'il n'eſt qu'une pure abſtraction: mais, je veux dire que ma volonté ſe détermine toujours par la repréſentation diſtincte ou confuſe de quelque Bien particulier ou par le deſir d'éviter quelque mal préſent ou futur que mon Entendement ſe repréſente diſtinctement ou confuſément.

LES idées que la vue des Biens particuliers me donne du Bien en général me font naître l'idée du plus grand Bien poſſible auquel mon Etre ſoit capable de parvenir. Je le déſigne par le terme de *Souverain-Bien*. J'ajoute donc, que ma volonté ne pourroit pas ne pas ſe porter avec force vers le Souverain Bien ſi mon Entendement ſe le repréſentoit d'une maniere diſtincte.

PARCE que je ſuis doué de réflexion & que j'ai ſouvent réfléchi ſur mes déterminations, j'ai reconnu qu'il m'eſt arrivé bien des fois de me méprendre dans le diſcernement des Biens & des Maux & de préférer un Bien apparent ou trompeur à un Bien réel, ou d'enviſager comme réel un Mal qui n'étoit

n'étoit qu'apparent & qui enveloppoit un Bien réel. Mais dans tous les cas de cette eſpece, il m'eſt aiſé de me convaincre que je n'embraſſe jamais le Mal en le reconnoiſſant pour Mal: il eſt bien évident que ce ſeroit ceſſer de m'aimer moi-même; ce qui eſt impoſſible : il y a donc ici de ma part une méprise ſur un Objet particulier : cet Objet ſe montre à moi ſous des dehors trompeurs ; je ne ſais pas le dépouiller de ſes apparences ou quelque Paſſion ne me permet pas de l'en dépouiller. Il me ſéduit, m'entraîne, & je m'étonne enſuite qu'il m'ait ſéduit & entraîné. Je viens même à douter ſi je ne me ſuis pas déterminé contre la vue diſtincte des meilleurs motifs ou du vrai Bien : mais en y réfléchiſſant davantage, je ſuis forcé de convenir que dans l'inſtant où je me ſuis déterminé, le vrai Bien avoit diſparu à mes yeux & fait place au Bien apparent. Quand je parle ici du *vrai Bien*, j'entends les idées que mon Entendement peut me fournir du vrai Bien.

CHAPITRE VI.

Les Choſes, leurs Relations: maniere dont l'Entendement les apperçoit & en juge. L'Evidence: la Certitude.

L'EXPÉRIENCE & la réflexion ſe réuniſſent donc pour me faire ſentir combien il m'importe que mon Entendement ſoit fort éclairé ſur les Biens & ſur les Maux; car puiſque ma Volonté ne peut ſe déterminer que ſur les idées que mon Entendement a des Choſes, il eſt clair que plus les idées ſe-

CHAP. VI.

ront diſtinctes, exactes, vraies, & mieux ma Volonté ſe déterminera dans chaque cas particulier.

MAIS, mon Entendement n'apperçoit les choſes & n'en juge qu'autant qu'elles ont un certain rapport avec ſa maniere d'appercevoir & de juger. Si ce rapport n'exiſtoit point, il eſt évident que les Choſes elles-mêmes n'exiſteroient point pour mon Entendement; puiſque ce ne peut être qu'en vertu de la proportion qu'elles ont avec ſa capacité de connoître, qu'il les apperçoit, & que ce qui n'eſt point apperçu par l'Entendement n'exiſte point à ſon égard. C'eſt ainſi qu'en vertu des rapports que mes Sens ſoutiennent avec les Objets, ils en tranſmettent à mon Ame les diverſes impreſſions. Si mes Sens ne ſont point en rapport avec certains Objets, je ne pourrai acquérir par leur ſeul ſecours la perception de ces Objets. Des Objets trop petits ou trop éloignés échappent à ma Vue.

AVEC un peu d'attention je découvre qu'il eſt des relations, des rapports entre les Choſes : je vois qu'elles ont des Qualités, des Déterminations communes ou analogues, par leſquelles elles ſe rapprochent plus ou moins les unes des autres, & par leſquelles en influant les unes ſur les autres, elles concourent à produire un certain effet. Il eſt donc auſſi des relations entre mes idées; puiſque mes idées ſont les repréſentations que mon Entendement ſe forme des Choſes dont les Sens lui tranſmettent les premieres impreſſions.

PLUS j'étudie les relations qui ſont entre les Choſes, & plus je les vois s'étendre & ſe multiplier. Je reconnois bientôt que toutes mes Connoiſſances ſe réduiſent en dernier reſſort à ſavoir quelles relations immédiates ou médiates lient les Choſes entr'elles & quel eſt l'Ordre dans lequel ces relations coexiſtent ou ſe ſuccedent.

COMME il eſt des relations entre les Choſes, il eſt auſſi entr'elles des oppoſitions qui réſultent de Qualités ou de Déterminations qui s'excluent réciproquement ou qui ne peuvent coexiſter enſemble.

IL eſt entre certaines Choſes des relations ſi ſimples, ſi immédiates que je les ſaiſis par elles-mêmes & à la premiere vue. C'eſt ainſi que j'apperçois d'un coup d'œil que les Parties ſont égales au Tout. Je ne puis en effet avoir l'idée d'un Tout quelconque, que je n'aie en même tems l'idée des Parties qui le compoſent, & je ne puis avoir l'idée de ces Parties ſans avoir à la fois celle du rapport d'égalité de leur collection avec le Tout.

LA facilité avec laquelle je ſaiſis de ſemblables rapports & tous les rapports analogues dérive eſſentiellement de l'eſpece d'identité que mon Entendement découvre entre deux ou pluſieurs idées qu'il compare, & en vertu de laquelle il peut ſubſtituer, en quelque ſorte, l'une à l'autre ſans que rien ſoit changé.

JE fais donc conſiſter en ceci le caractere de ce que je nomme l'*Evidence*, & j'affirme que tout ce qui porte ce caractere eſt de la plus parfaite *Certitude*.

MAIS, il eſt une infinité de Choſes dont je ne puis ſaiſir les relations avec la même facilité; ſoit parce que ces choſes ſont trop éloignées les unes des autres eu égard à la portée de mon Entendement ou que leurs relations ſont trop compliquées ou trop cachées; ſoit encore parce que ces Choſes elles-mêmes ne me ſont pas aſſez connues. Je ſuis donc réduit alors à m'aider des Choſes qui me ſont mieux connues, & dans leſquelles j'apperçois quelques traits de reſſemblance ou d'analogie avec celles dont je cherche à démêler les relations. Je me-

CHAP. VI.

ſure ces Choſes entr'elles; je paſſe ainſi des unes aux autres par des comparaiſons plus ou moins faciles, plus ou moins immédiates, & plus j'étends & multiplie ces comparaiſons, & plus les relations que je cherche ſe dévoilent, s'étendent, ſe multiplient.

CET Art par lequel je parviens à rémplir les vuides qui ſéparoient à mes yeux deux ou pluſieurs Choſes; cet Art au moyen duquel j'arrive à la découverte des relations qui lient les Choſes entr'elles, je le nomme l'*Art de raiſonner*.

AINSI, n'appercevant pas d'un coup d'œil les relations qui ſont entre toutes mes idées *réfléchies* & mes idées *ſenſibles*, & comment celles-là dérivent originairement de celles-ci; je porte mon attention ſur une opération de mon Entendement qui m'eſt très-connue, ſur celle par laquelle il *généraliſe* ſes idées. J'examine ce que c'eſt que cette *généraliſation* des idées: elle me conduit elle-même à l'examen de la nature & des effets des abſtractions. Je compare enſuite une idée abſtraite avec l'idée purement ſenſible dont je reconnois qu'elle a été tirée. J'obſerve comment en détachant d'une certaine idée ſenſible quelques-unes des idées particulieres qui la compoſent, & en revêtant ces idées de ſignes ou de termes qui les repréſentent, mon Entendement leur donne une ſorte d'exiſtence individuelle en vertu de laquelle il peut opérer ſur ces idées abſtraites comme ſur des Etres réels. C'eſt de cette maniere, par exemple, que je m'éleve de la conſidération de quelques Biens particuliers à la conſidération du Bien en général. (1)

LE plus ou le moins de facilité que mon Entendement éprouve à ſaiſir telles ou telles Choſes, telles ou telles rela-

(1) Chap. V.

tions dépend donc toujours en dernier reſſort des rapports plus ou moins directs que ſa capacité d'appercevoir & de juger ſoutient avec ces Choſes. Je conçois donc, que des Choſes qui me paroiſſent ſéparées par de grands intervalles, ſe rapprochent ou paroiſſent même ſe toucher aux yeux d'Intelligences qui me ſont ſupérieures. Je conçois encore, que l'exercice de mon Entendement étant eſſentiellement limité par le nombre & la portée de mes Sens, ſi mes Sens ſe perfectionnoient ou ſi j'acquérois de nouveaux Sens, mon Entendement ſe perfectionneroit dans le même rapport, & ſaiſiroit une multitude de Choſes & de relations qui lui échappent entiérement dans ſon état actuel.

PUISQUE les idées que mon Entendement ſe forme des Choſes & de leurs relations, ſont des eſpeces de repréſentations de ces Choſes, il s'enſuit que ces repréſentations ſeront d'autant plus fideles, d'autant plus vraies, qu'elles exprimeront plus exactement la nature des Choſes & leurs relations.

J'ENTENDS donc ici par la *Vérité* des idées, leur conformité avec l'état des Choſes.

J'ENTENDS par l'*état des Choſes*, leur nature, leurs relations & tout ce qui en dérive.

J'ENTENDS par la *nature des Choſes*, tout ce qui les conſtitue, tout ce qui fait qu'elles ſont ce qu'elles ſont. C'eſt ce que la Métaphyſique nomme dans ſa Langue l'*Eſſence des Choſes*.

CHAPITRE VII.

Les degrés de la Certitude ou la Probabilité.

La Vérité, Objet de l'Entendement.

L'EXAMEN que j'ai fait d'un grand nombre de Choſes m'a appris qu'il en eſt beaucoup à l'égard deſquelles je ne ſaurois parvenir à une parfaite certitude. Je puis bien par des efforts redoublés approcher juſqu'à un certain point de cette parfaite certitude; mais, il me reſte toujours quelques degrés d'incertitude que je ne parviens point à faire évanouir.

JE puis donc conſidérer la *Certitude* comme un Tout, & diviſer par la penſée ce Tout en parties ou degrés qui ſeront ainſi des parties ou des degrés de la Certitude.

JE nommerai *Probabilités* ces diviſions idéales de la Certitude. Je connoîtrai donc le degré de la Certitude, lorſque je ſerai parvenu à découvrir le rapport de la partie au Tout. Si elle en eſt la $\frac{1}{2}$, les $\frac{3}{4}$ &c. ce ſera $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de Certitude.

DANS les Choſes qui ſont déterminées par leur propre nature ou par les idées qui les conſtituent & qui ne peuvent être ainſi que d'une ſeule maniere, je ſuis toujours aſſuré de parvenir à la parfaite Certitude. Il me ſuffit pour cela d'avoir les idées de ces Choſes & de les comparer entr'elles. De ce genre ſont toutes les Vérités métaphyſiques & toutes les Vérités géométriques. De là l'Evidence métaphyſique & l'Evidence géométrique qui n'admettent aucun doute.

MAIS, il n'en eſt pas de même des Choſes dont l'exiſtence actuelle ou future exige certaines conditions. Afin que je ſois certain qu'une pareille Choſe exiſte ou exiſtera, il faut que je ſois aſſuré de toutes les conditions que ſon exiſtence actuelle ou future ſuppoſe néceſſairement : car c'eſt du nombre des conditions que réſulte ici la Probabilité ou les degrés de la Certitude. Si donc je ne ſuis aſſuré que d'une partie des conditions, l'exiſtence actuelle ou future de cette Choſe ne ſera pour moi que probable, & elle le ſera d'autant plus que je ſerai aſſuré d'un plus grand nombre de conditions. Je puis appliquer ceci aux Choſes paſſées comme aux Choſes actuelles ou futures. C'eſt ſur ce fondement que je dois juger de la Certitude hiſtorique.

SI je ſuis parvenu à m'aſſurer d'un ſi grand nombre de conditions qu'il ne me reſte plus de doute raiſonnable, je dis que l'exiſtence de la Choſe eſt d'une Certitude phyſique ou morale : *phyſique* s'il s'agit d'une Choſe qui dépende uniquement des Loix des Corps ; *morale* s'il s'agit d'une Choſe qui dépende des Loix du Sentiment ou de l'Intelligence.

AU reſte ; j'entends ici en général par les *Choſes*, non-ſeulement tout ce qui exiſte ou que je conçois exiſter hors de moi ; mais encore toutes les idées de mon Entendement.

J'ENTENDS en général par les *conditions* d'une Choſe, tout ce qui eſt néceſſaire pour déterminer l'exiſtence de cette Choſe : ou ſi l'on aime mieux ; tout ce que l'exiſtence paſſée, préſente ou future de cette Choſe ſuppoſe eſſentiellement.

DE tout ce que je viens de m'expoſer à moi-même il me paroît en réſulter cette conſéquence générale ; que la

CHAP. VII.

Vérité eſt l'Objet de mon Entendement, comme le *Bien* eſt l'Objet de ma Volonté. Il faut que je développe un peu ceci.

J'OBSERVE que mon Entendement eſt fait de maniere qu'il ne peut pas ne pas acquieſcer à l'Evidence au moment qu'il l'apperçoit. Il n'eſt pas plus dans ſa nature de ne pas affirmer le rapport d'égalité des Parties au Tout, qu'il ne l'eſt dans la nature de ma Volonté de préférer le Mal au Bien.

CECI découle de la nature même de l'Intelligence. Je ne ſais point du tout ce que l'Intelligence eſt en ſoi : je ſais ſeulement qu'elle eſt la Faculté d'avoir des notions, de les comparer & d'en juger. Je ſais encore qu'il eſt des relations naturelles entre les idées, parce qu'il en eſt entre les Choſes qu'elles repréſentent, & que ces relations ſont indépendantes de l'Intelligence qui les apperçoit : je veux dire, que l'Intelligence apperçoit les relations qui ſont à ſa portée, comme la Faculté de ſentir apperçoit les Qualités ſenſibles des Corps. Il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Intelligence de ne pas appercevoir telle ou telle relation, qu'il n'eſt au pouvoir de la Senſibilité de n'être pas affectée de la chaleur à la préſence d'un Corps chaud.

QUAND donc l'Entendement apperçoit avec évidence les relations qui ſont entre deux ou pluſieurs idées, il apperçoit une *Vérité*. Il acquieſce à l'inſtant à cette Vérité, & ſon acquieſcement eſt l'affirmation de cette Vérité. Il eſt fait de telle ſorte qu'il cherche la Vérité comme par un appétit naturel, & lorſqu'il l'a trouvée il eſt ſatisfait. L'Evidence eſt toujours le dernier terme de ſa recherche. C'eſt dans ce ſens que je dis, que la Vérité eſt l'Objet de l'Entendement comme le Bien eſt l'Objet de la Volonté.

MAIS, dans les Choſes où l'Entendement ne ſauroit atteindre

dre à la Vérité ou à la parfaite certitude ; il eſt forcé de ſe contenter du plus grand degré de probabilité ; & j'ajoute, qu'alors même il ne dépend pas plus de l'Entendement de ne pas acquieſcer à cette probabilité, qu'il ne dépend de lui de ne pas acquieſcer à l'Evidence elle-même : c'eſt que l'Entendement apperçoit les Choſes comme elles ſe montrent à lui ou conformément aux rapports qu'il ſoutient avec elles. Or, l'Entendement ne peut appercevoir la probabilité d'une Choſe, qu'il n'affirme la probabilité de cette Choſe ; car appercevoir & affirmer ſont ici ſynonymes. Il y auroit une véritable contradiction ſi l'Entendement jugeoit autrement qu'il n'apperçoit ; s'il regardoit comme douteux ce qui ſe montre à lui comme très-probable.

L'ENTENDEMENT peut bien ſe méprendre & regarder comme très-probable une Choſe qui eſt plus qu'incertaine. Mais, dans ce cas comme dans tout autre, l'Entendement juge toujours conformément à la maniere dont la Choſe ſe montre à lui. Il jugeroit autrement ſi ſon point de vue étoit redreſſé : il le feroit ſi l'Entendement acquéroit de cette Choſe & de ſes relations des idées plus juſtes.

JE fais ici une réflexion eſſentielle : lorſque je dis, qu'il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Entendement de ne pas acquieſcer à la Probabilité, qu'il n'eſt en ſon pouvoir de ne pas acquieſcer à l'Evidence elle-même ; je ne veux pas dire que la Probabilité faſſe ſur lui préciſément le même effet que l'Evidence. Dans tout ce qui ne s'offre à lui que comme probable, il voit toujours au-delà quelque choſe qui lui manque pour arriver à la pleine certitude & ſon deſir eſt toujours d'y arriver. Mais, dans tout ce qui s'offre à lui comme évident, il n'y a jamais lieu à ce deſir, parce que l'Evidence porte avec elle la marque la plus parfaite de la pleine certitude, ou de la Vérité.

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Le Jugement ; le Raiſonnement.

Le Sentiment intime ou la Conſcience.

L'ENTENDEMENT forme un Jugement toutes les fois qu'il apperçoit le rapport ou l'oppoſition qui eſt entre deux ou pluſieurs Choſes. S'il exprime ce Jugement par des termes, les Logiciens nomment cela une *Enonciation*. L'aſſemblage d'un certain nombre de Jugemens compoſe ce qu'ils nomment un *Raiſonnement*, dont ils nous tracent les regles, peut-être trop en détail.

J'AI remarqué, qu'il eſt des Choſes que je puis comparer immédiatement les unes aux autres, & que de cette comparaiſon immédiate naiſſoit l'Evidence proprement dite. J'en ai donné des exemples. (1) J'apperçois au-dedans de moi une autre ſource de cette ſorte d'Evidence ; c'eſt mon *Sentiment intime*.

JE n'ai en effet, qu'à rentrer en moi-même pour être convaincu que mon Ame a le Sentiment intime ou la *Conſcience* de tout ce qu'elle éprouve ; elle ſent que c'eſt elle-même qui l'éprouve. J'ai déjà touché à cette grande vérité pſychologique : (2) elle eſt ſi claire que je crains de l'obſcurcir en l'expliquant. Mon Ame ne peut appercevoir, penſer, agir, qu'elle ne ſente en même tems que c'eſt elle qui apperçoit, qui penſe, qui agit. Ce ſentiment qu'elle a d'elle-même, toujours un, toujours ſimple, toujours indiviſible,

(1) Chap. VI.
(2) Chap. I.

eſt inſéparablement lié à toutes ſes perceptions, à toutes ſes opérations. Il conſtitue cette *Unité*, ce *Moi* qui s'incorpore ou s'identifie avec tout ce qui ſe paſſe dans l'Ame, qui raſſemble en lui tout cela, s'approprie le paſſé comme le préſent, & réunit ainſi dans une ſeule Individualité, dans une ſeule Exiſtence toute la ſuite des perceptions & des opérations de l'Ame.

C'est ce Sentiment ſi clair, ſi permanent, ſi uniforme que j'ai de ma propre Individualité, de mon Moi qui m'aſſure que j'exiſte; & mon exiſtence eſt une de ces vérités d'une évidence proprement dite que rien ne peut le moins du monde affoiblir: car puiſque je ne puis avoir une perception que je ne ſente en même tems que c'eſt moi qui l'ai, je ne puis ſentir que j'ai cette perception que je ne ſente en même tems que j'exiſte.

Si donc je détache par abſtraction de mes propres perceptions le Sujet qui apperçoit, j'acquerrai l'idée abſtraite de ce Sujet, que je repréſenterai par les mots d'*Ame* ou de *Moi*.

Mais, je ne puis jamais exiſter d'une maniere indéterminée: rien n'exiſte & ne peut exiſter de cette maniere. Mon exiſtence ne peut être, à mon égard, que la ſuite des idées & des opérations de mon Etre. Chaque moment de mon exiſtence eſt donc caractériſé par une certaine modification de mon Ame, par une certaine ſituation de mon Etre. Mon Ame a le Sentiment intime ou la Conſcience de chacune de ſes modifications. J'entends ici par ces modifications les perceptions, les ſenſations, & en général tout ce qui ſe paſſe dans l'Ame dont elle a le Sentiment ou la Conſcience. Je ne ſuis donc pas plus aſſuré que j'exiſte, que je ne le ſuis que j'éprouve telle ou telle ſenſation, que j'ai telle ou telle idée.

CHAP. VIII.

Je ne parle que de la ſenſation ou de l'idée conſidérées en elles-mêmes ou indépendamment de leurs Objets & de leurs Cauſes : car j'ai reconnu que je ne pouvois tirer aucune conſéquence néceſſaire de la préſence d'une ſenſation ou d'une idée quelconque à la Cauſe qui la produit ou qui me paroît la produire. Je ſuis très-aſſuré que je ſens de la douleur ; mais ce Sentiment que j'exprime par le mot de douleur ne m'aſſure point que cette douleur eſt dans mon doigt, quoique je la rapporte à mon doigt par un faux jugement. Ce Sentiment ne m'aſſure point non plus que cette douleur a pour cauſe efficiente le mouvement trop accéléré de quelques nerfs. Je ne ſens pas même ces nerfs quoique mon Ame leur ſoit immédiatement unie. Ainſi, je ne ſuis aſſuré ici que d'une ſeule choſe, c'eſt que j'éprouve une certaine douleur, & je ſuis auſſi certain de la préſence de cette ſenſation que je le ſuis de ma propre exiſtence.

COMME mon Ame a la Conſcience de toutes ſes modifications, de toutes ſes manieres d'être, elle a conſéquemment la Conſcience de toutes les Facultés qu'elle exerce & que ces modifications ſuppoſent eſſentiellement. Mon Ame ne peut avoir des idées, les comparer, en juger qu'elle ne ſente en même tems qu'elle eſt douée de Senſibilité & d'Entendement. Mon Ame ne peut avoir des volontés particulieres qu'elle ne ſente en même tems qu'elle eſt douée de Volonté : elle ne peut exécuter ſa Volonté, qu'elle ne ſente qu'elle eſt douée de Liberté. J'en dis autant de toutes les autres Facultés que mon Ame exerce & dont elle a le Sentiment intime ou la Conſcience. Tous les efforts de mon Scepticiſme viennent ſe briſer contre ce rocher.

CHAPITRE IX.

Sur la réalité des Objets de nos ſenſations.

Les Propriétés de la Matiere.

Les Forces.

MON Ame ne peut avoir la même eſpece de certitude de ce qui ſe paſſe hors d'elle que de ce qui ſe paſſe en elle. Il m'eſt facile d'en découvrir la raiſon. Mon Ame ne juge de ce qui eſt hors d'elle, qu'au travers de certains milieux, qu'à l'aide de certains Inſtrumens : ces Inſtrumens ſont les Organes des Sens.

J'AI vu que chacun de mes Sens eſt en rapport avec la maniere d'agir des Objets dont il doit tranſmettre à mon Ame les impreſſions. (1) Ce rapport réſulte eſſentiellement de la ſtructure de chaque Sens & de certaines Qualités des Objets qui agiſſent ſur ce Sens. Mon Ame n'apperçoit pas immédiatement ces Qualités : un milieu eſt interpoſé entr'elle & ces Qualités, entr'elle & les Objets : ce milieu eſt un aſſemblage d'Organes. Mon Ame ne peut donc juger des Qualités des Objets que conformément à la maniere dont chaque Sens les lui manifeſte. Mais, cette manifeſtation eſt néceſſairement renfermée dans les limites plus ou moins étroites de chaque Sens : les Sens ne peuvent donc manifeſter à mon Ame les Objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes ; ils ne peuvent les lui manifeſter que dans un rapport déterminé à leur maniere d'agir combinée avec celle dont l'Ame apperçoit.

(1) Chap. I.

CHAP. IX.

MON expérience journaliere me convainc que certaines ſenſations ne dépendent point du tout du bon plaiſir de mon Ame. Elle ſent intimement qu'il n'eſt point du tout en ſon pouvoir de n'être pas affectée de telle ou de telle ſenſation dans telle ou telle circonſtance. Toute ſenſation eſt un effet qui, dans ma maniere de concevoir, doit avoir une Cauſe. La Cauſe de telle ou telle ſenſation ne peut être dans ma Volonté, puiſqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de n'être pas affectée de telle ou telle ſenſation dans telle ou telle circonſtance. Je ſuis donc fondé à en conclure, qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui me procure telle ou telle ſenſation, & c'eſt cette Choſe que je conçois que mes Sens ſont appellés à me manifeſter.

J'AJOUTE; que ce que les Sens me découvrent ou paroiſſent me découvrir renferme de vraies réalités dont j'ai la plus parfaite certitude. Je ſuis très-certain, par exemple, que j'ai la perception très-claire de quelque choſe qui ſe montre à moi & hors de moi comme étendu, ſolide, réſiſtant : je donne à cette Choſe ou à cette Collection de Qualités ſenſibles le nom de *Corps*, & je dis, que je connois le Corps par quelques unes de ſes Qualités ſenſibles ou de ſes Propriétés.

MAIS, il s'en faut de beaucoup que je ſois certain que ce qui ſe montre à moi & hors de moi comme étendu, ſolide, réſiſtant ſoit dans la réalité ce qu'il me paroît être. Je ne dois pas oublier que je ne l'apperçois pas immédiatement; que je ne le vois qu'au travers d'un milieu qui me le déguiſe plus ou moins. Mais, je ſuis au moins très-ſûr que ce qu'il me paroît être réſulte eſſentiellement de ce qu'il eſt en lui-même & de ce que je ſuis par rapport à lui.

AINSI, lors même que j'admettrois que cette Collection de Qualités ſenſibles, à laquelle je donne le nom de *Corps*, pour-

roît n'être à mon égard qu'une apparence, un phénomene; il n'en demeureroit pas moins évident que ce phénomene ſeroit quelque choſe de très-réel & dont je ne pourrois révoquer en doute l'exiſtence. Plus j'étudierois ce phénomene, & plus je m'aſſurerois qu'il eſt conſtant, invariable, uniforme. Je déduirois donc de tout cela la réalité de la Cauſe extérieure qui le produit; mais je conviendrois en même tems que cette Cauſe, quelle qu'elle ſoit en elle-même, ne m'eſt connue que par quelques effets, & ce ſont ces effets que je déſigne par les termes d'*étendue*, de *ſolidité*, de *réſiſtance*.

J'AI les perceptions très-claires d'un grand nombre d'autres Qualités ſenſibles, dont les combinaiſons variées preſqu'à l'infini compoſent cet Aſſemblage de Corps particuliers que je nomme la *Nature*, le *Monde*.

LES Qualités que je découvre conſtamment dans tous les Corps, les Qualités qui ne ſont ſuſceptibles ni d'augmentation ni de diminution & ſans leſquelles je ne pourrois avoir l'idée du Corps, je les nomme les *Attributs eſſentiels* du Corps. C'eſt en détachant par abſtraction ces Attributs des autres Qualités, que je me forme l'idée du Corps en général.

JE nomme les autres Qualités, ſubordonnées à celles-là, des modifications ou des *Modes* du Corps. Ainſi, le mouvement, la couleur, la dureté, &c. &c. ſont des Modes ou des manieres d'être du Corps. Elles peuvent être ou n'être pas dans le Corps, ſans que l'idée que j'ai de ſon Eſſence en ſoit changée.

JE dois le répéter: le Principe ou la Cauſe de toutes ces Qualités, dont j'ai les perceptions claires, m'eſt entiérement inconnue. Mais, parce que j'ignore profondément ce que cette Cauſe ſecrete eſt en ſoi, révoquerois-je en doute l'exiſtence

CHAP. IX.

de ſes effets? ne ſeroit-ce pas révoquer en doute l'exiſtence de mes propres perceptions? ce qui équivaudroit à douter de ma propre exiſtence.

CES Qualités ou ces Modes que je diſtingue ſi nettement dans le Corps ne ſont donc proprement que de ſimples effets. Mais, des effets ſont les réſultats de certaines actions qui ſuppoſent eſſentiellement des Forces qui les produiſent. Il y a donc dans le Corps certaines Forces ſecretes de l'action deſquelles réſultent ces Qualités ou ces Modes dont j'ai les idées.

JE ne ſais point du tout ce qu'une Force quelconque eſt en elle-même: je ne ſais pas même ce qu'une action quelconque eſt en ſoi: Je ne connois une Force quelconque que par ſes produits ou par ſes effets. Je déduis de ces effets l'exiſtence de la Force, parce que je ſuis conſtitué de maniere, que je ne puis concevoir qu'une choſe ſoit, ſans qu'il y ait une raiſon pourquoi elle eſt. Je définis donc la *Force*, ce qui a en ſoi le principe ou la raiſon de l'effet dont j'ai l'idée.

ET parce qu'il m'eſt impoſſible de décompoſer l'idée que j'acquiers des Forces du Corps par leur action, je crois être fondé à en inférer que les Forces ſont des Etres ſimples ou immatériels, qui par leur influence ſur ce Sujet que je nomme le *Corps*, produiſent les divers aſpects ſous leſquels il ſe montre à moi.

JE vois clairement, que ſi je pouvois former quelque doute ſur l'exiſtence de ces Forces immatérielles, la Cohéſion, la Dureté, le Mouvement ſuffiroient à m'en convaincre: c'eſt qu'il me paroît très-évident, que le Corps ne ſauroit par lui-même me donner la raiſon de ces Choſes. Pourrois-je nier que

que toute particule de Matiere ne ſoit indifférente de ſa nature à quelque ſituation ou à quelque poſition reſpective que ce ſoit? Pourrois-je attribuer aux E'lémens de la Matiere des affections particulieres qui ne conviennent qu'aux Etres ſentans? Puis donc que les Corps ſont des Compoſés d'E'lémens matériels, & qu'il faut que les E'lémens coherent pour que les Compoſés ſoient permanens, ne dois-je pas admettre qu'il eſt quelque Choſe qui lie entr'eux les E'lémens & qui produit ce que je nomme la *Cohérence?*

Et ſi cette Choſe étoit encore Matiere, ſes E'lémens cohéreroient auſſi, & je n'aurois point encore la raiſon de la Cohérence. Je ſuis donc obligé de reconnoître, que cette raiſon ne peut ſe trouver que dans quelque Choſe qui n'eſt point Matiere, & c'eſt à cette Choſe que je donne le nom de *Force*: j'ajoute; que l'idée que j'ai de la Force eſt abſolument ſimple ou indécompoſable.

Non-ſeulement le Corps eſt indifférent de ſa nature à quelque ſituation que ce ſoit; il l'eſt encore au repos & au mouvement. Je ſuis très-aſſuré qu'aucun Corps ne ſe met de lui-même en mouvement ni ne ceſſe de lui-même de ſe mouvoir. Ce n'eſt donc pas dans le Corps lui-même ou dans ſa propre nature que je dois chercher la Cauſe du Mouvement: il faut néceſſairement que cette Cauſe ſoit extérieure au Corps, & qu'elle ne ſoit point elle-même quelque Choſe de corporel: j'admets donc que le Mouvement eſt l'effet d'une Force immatérielle qui s'applique au Corps & agit en lui d'une maniere qu'il m'eſt impoſſible de pénétrer. Cette impoſſibilité n'a pas de quoi me ſurprendre; car puiſque le Corps ne peut par lui-même ſe mouvoir & qu'il doit ſon mouvement à un Agent immatériel, il eſt bien dans ma nature d'Etre mixte ou d'Etre qui n'a des perceptions que par le miniſtere de Sens matériels, que je ne puiſſe appercevoir cet Agent, & que je ne

CHAP. X.

parvienne à me perſuader ſon exiſtence & ſon influence ſur le Corps, que par des effets qui tombent ſous mes Sens, & que le Raiſonnement me porte à lui attribuer comme à leur Cauſe immédiate.

CHAPITRE X.

L'Analogie, ſource de la Certitude morale.

LORSQUE j'ai étudié la nature & les relations d'un très-grand nombre de Choſes, & que j'ai reconnu dans toutes la même nature & les mêmes relations, il me paroît que je ſuis très-autoriſé à en conclure que les Choſes qui ſe montrent à moi préciſément ſous les mêmes caracteres que celles-là; mais que je n'ai pas examinées dans le même détail, ſont auſſi douées des mêmes Propriétés.

IL faut que j'éclairciſſe ma penſée par un ou deux exemples. Tous les Corps que j'ai examinés m'ont fait éprouver une certaine réſiſtance : lors donc que de nouveaux Corps s'offriront à moi, je ne jugerai pas néceſſaire de les examiner auſſi pour être certain qu'ils me feroient éprouver pareillement une certaine réſiſtance. Toutes les fois que j'ai vu du Feu & que je m'en ſuis approché j'ai éprouvé cette ſenſation que j'exprime par le terme de *chaleur* : lors donc que je verrai de nouveau du *Feu*, je ne jugerai pas néceſſaire de m'en approcher pour être certain qu'il me feroit éprouver de la chaleur.

C'EST à cette maniere de juger des Choſes que les Logiciens ont donné le nom d'*Analogie*, & ils nous diſent là-

deſſus des vérités d'autant plus dignes d'être méditées qu'elles ſont plus pratiques.

MAIS, parce que je ne découvre aucun rapport néceſſaire entre ce que mon expérience me manifeſte dans un Corps & ce qu'elle me manifeſteroit dans un autre, je ſuis forcé de convenir que l'Analogie ne ſauroit me conduire à la Démonſtration ou à l'Evidence proprement dite.

J'APPROFONDIS un peu la nature de l'Analogie & je reconnois qu'elle repoſe principalement ſur cette propoſition; *que des Effets préciſément ſemblables ſuppoſent les mêmes Cauſes*: c'eſt que dans ma maniere de concevoir, tout ce qui eſt, doit avoir une raiſon pourquoi il eſt & pourquoi il eſt d'une maniere plutôt que de toute autre. Quand donc je vois clairement, que pluſieurs Choſes ſont préciſément de la même maniere, je ſuis porté naturellement à en inférer l'identité de leurs Cauſes.

PAR une ſuite du même principe, lorſque j'ai vu certaines Qualités coexiſter conſtamment dans un grand nombre de Choſes, je ſuis porté à conclure de la préſence d'une partie de ces Qualités dans d'autres Choſes, que les autres Qualités s'y trouvent pareillement, & dans cette perſuaſion ſi naturelle je ne prends pas la peine de m'en aſſurer par l'expérience.

IL eſt bien clair que plus j'ai multiplié mes expériences ſur les Choſes de même Eſpece, & plus mes concluſions ont acquis de probabilité. La parfaite certitude gît ici dans la connoiſſance de la totalité de ces Choſes. Mes expériences n'ont pu embraſſer cette totalité : mais plus le nombre des Individus qu'elles auront embraſſé aura été grand, & plus la probabilité aura accrû.

CHAP. XI.

UNE vérité frappante vient à l'appui de mes raiſonnemens ſur l'Analogie : c'eſt que ſi je refuſois abſolument de la prendre pour guide dans toutes les Choſes où elle peut toujours me conduire à une très-grande probabilité, je menerois la vie la plus déplorable, & même je ne pourrois conſerver mon Etre : car ſi les caracteres ſenſibles ſous leſquels les boiſſons & les alimens ordinaires ſe montrent à moi ne ſuffiſent point pour fonder la perſuaſion où je ſuis que tout ce qui ſe montre à moi revêtu des mêmes caracteres poſſede les mêmes qualités bienfaiſantes, j'aurai ſans ceſſe à craindre de boire ou de manger des choſes nuiſibles. J'apperçois d'un coup d'œil que cette vérité s'étend à toute la Vie commune.

CHAPITRE XI.

L'Ordre phyſique : les Loix de la Nature.

Les Eſſences.

EN creuſant un peu ce que je viens de m'expoſer à moi-même ſur l'Analogie, je ne puis m'empêcher d'admettre qu'il eſt dans la Nature un certain Ordre conſtant, que je nommerai *phyſique*, parce qu'il ſe montre à moi comme le réſultat général des Propriétés des Etres corporels & des rapports qu'ils ſoutiennent entr'eux.

MAIS, puiſque mes connoiſſances ſur l'Ordre phyſique tiennent en dernier reſſort à l'Analogie, je ne puis me diſſimuler que les jugemens que je fonderai ſur l'Ordre phyſique ne ſauroient jamais être d'une Certitude rigoureuſe ou d'une Evidence proprement dite : car ſi l'Analogie ne peut me con-

duire à cette ſorte de Certitude ou d'Evidence, il eſt bien manifeſte que tous les jugemens que je porterai d'après le raiſonnement analogique ne pourront être d'une plus grande certitude que le raiſonnement qui leur aura ſervi de baſe.

CETTE obſervation philoſophique ne m'entraîne point vers le Scepticiſme univerſel: c'eſt que je reconnois auſſi-tôt que ma condition préſente ne comportoit pas que mes connoiſſances ſur l'ordre phyſique fuſſent d'une Certitude rigoureuſe. Ces connoiſſances étoient relatives à mes beſoins, & je puis me prouver à moi-même qu'elles ſuffiſoient à ces beſoins.

CECI eſt d'une vérité que je ne ſaurois méconnoître. Les viciſſitudes du jour & de la nuit, celles des Saiſons qui ont tant d'influence ſur mon Etre, dépendent eſſentiellement du mouvement diurne & du mouvement annuel de la Planete que j'habite. De là, les divers aſpects ſous leſquels le Ciel s'offre à mes regards pendant le cours de l'année. J'ai contemplé toute ma vie ce Spectacle, & il m'a toujours paru conſtant, uniforme. J'ai vu toute ma vie le Soleil ſe lever & ſe coucher une fois en 24 heures. Je ne m'aviſe donc pas de douter que cet Aſtre ne ſe leve & ne ſe couche demain comme il l'a fait aujourd'hui. Cependant j'apperçois évidemment qu'il n'y a aucune liaiſon néceſſaire entre un lever du Soleil & un autre lever: que dis-je! il n'y a pas même de liaiſon néceſſaire entre un inſtant donné de ſa courſe & l'inſtant qui ſuivra immédiatement. Je me conduis néanmoins comme ſi cette liaiſon étoit de la néceſſité la mieux démontrée; c'eſt que mon expérience journaliere ne manque jamais de confirmer mon jugement analogique: c'eſt encore que ſi je voulois en uſer autrement & n'agir ici que d'après une démonſtration rigoureuſe, je ne pourvoirois point à mes beſoins, & il faudroit que je me condamnaſſe à une apathie abſolue.

CHAP. XI.

JE vois assez que cette réflexion s'applique d'elle-même à tout ce que je nomme en chaque Genre *le Cours ordinaire de la Nature*, à l'action des Elémens, à la Génération des Etres organisés, à leur accroissement, à leur dépérissement, &c. &c. C'est donc sur ce Cours de la Nature que je forme ces jugemens analogiques qui sont les regles communes de ma conduite. Et parce que mon expérience journaliere me convainc que ma conservation & mon bien-être dépendent essentiellement de l'observation de ces regles, je me crois fondé à en conclure que mes jugemens, quoique simplement analogiques, sont dans un rapport exact avec ma condition présente, & que je ne cours aucun risque de me tromper en me déterminant sur de pareils motifs.

JE n'objecterai pas, que ce que je nomme le Cours de la Nature & que je me représente comme existant hors de moi, pourroit n'exister que dans mes idées: car dans cette supposition même, je serois toujours forcé de reconnoître qu'il est dans mes idées la même variété, la même harmonie, le même Ordre de coexistence & de succession que je suis porté naturellement à placer hors de moi, & qui constituent ce que j'appelle l'*Univers sensible.*

JE ne puis me dissimuler une chose si évidente. L'idée que j'ai du Soleil levant n'est pas suivie immédiatement dans mon Ame de l'idée du Soleil couchant: je suis affecté involontairement (1) d'une suite d'idées qui me représentent le Soleil placé successivement dans tous les points compris entre celui de son lever & celui de son coucher. De même encore; à l'idée que j'ai d'une Plante naissante ne succede pas immédiatement dans mon Ame l'idée de cette Plante prête à fleurir:

(1) Consultez le Chap. IX.

mon Ame ſe repréſente involontairement cette Plante paſſant par tous les degrés d'accroiſſement compris entre la germination & la floraiſon. Et ce que je dis ici de l'Ordre de ſucceſſion je dois le dire de l'Ordre de coexiſtence. Je ſuis obligé d'avouer qu'il s'offre à mon Ame, indépendamment de ma volonté, un enſemble d'idées prodigieuſement variées qui me repréſentent cette multitude preſqu'infinie d'Etres divers, dont j'admire la coordination, & qui compoſent ce grand Tout que je nomme l'*Univers*.

RIEN ne changeroit donc pour moi dans l'étrange ſyſtême de l'*Idéaliſme*. Il y a plus ; rien ne changeroit encore dans le Syſtême beaucoup plus étrange, & pourtant plus conſéquent, de l'*Egoiſme* : c'eſt que lors même que je ſuppoſerois que tout l'Univers ſe réduiroit à ma ſeule Individualité, à mon ſeul Moi, il n'en exiſteroit pas moins dans mon Moi un Enſemble d'idées, qui répondroit exactement à cet Enſemble d'Etres divers, que je crois réels, & que je me figure comme exiſtans hors de moi. Je ſerois donc toujours fondé en bonne Logique à raiſonner ſur mes idées comme je raiſonne ſur les Etres que je crois réels. Mes idées ſeroient ainſi de purs ſymboles, de ſimples ſignes ; & je ſubſtituerois, ſans riſque de me tromper, le ſymbole ou le ſigne à la place de la choſe que je croirois ſignifiée. Il n'exiſteroit donc pour moi qu'un Univers *ſymbolique* & dont les apparences ſuivroient les mêmes Loix que celles qui régiſſent cet Univers que je me repréſente comme exiſtant hors de moi. Le Cours de la Nature ne ſeroit donc dans cette ſinguliere ſuppoſition, que l'Ordre des apparences que m'offriroient mes idées.

MAIS, puiſque dans le Syſtême rigoureux de l'*Egoïſme*, comme dans le Syſtême moins rigoureux de l'*Idéaliſme*, les apparences ſont préciſément les mêmes que dans la ſuppoſition d'un Univers réel ; je puis raiſonner ſur l'Ordre phyſique ou

CHAP. XI.

le Cours de la Nature, comme ſi ſa réalité ou ſon exiſtence hors de moi m'étoit rigoureuſement démontrée. Je puis donc ſans choquer la rigueur philoſophique me ſervir des expreſſions communes pour continuer à développer mes penſées ſur l'Ordre phyſique : je puis encore attacher à ces expreſſions les idées communes que l'uſage général leur a aſſociées.

Au reſte ; je vois clairement que la même concluſion logique auroit lieu pour tout autre Syſtême par lequel je tenterois d'expliquer les phénomenes ou les apparences de l'Univers. Ceci s'applique de ſoi-même au Syſtême des *Cauſes occaſionelles* & à celui des *Monades*. Seulement ne dois-je point oublier que chaque Syſtême a ſa Langue particuliere, ſon Dictionnaire, & que pour traduire bien la Nature dans chaque Syſtême, il faut poſſéder à fond la Langue du Syſtême.

UNE ſeule choſe me paroît ici importante, c'eſt de partir de mon Sentiment intime ou de la conſcience que j'ai de tout ce que j'éprouve ou qui ſe paſſe au-dedans de moi. Je ne puis raiſonnablement aſpirer à un plus haut degré d'évidence que celui que me fournit mon Sentiment intime. (2) Or, j'ai le Sentiment intime de la préſence de certaines idées & de certaines ſuites d'idées qui s'offrent à moi dans un certain ordre conſtant. Je diſtingue nettement ces idées & ces ſuites d'idées. Je ſens intimement qu'il ne dépend point du tout de ma Volonté de changer l'Enſemble ou l'Ordre de certaines idées ni même de n'être pas affecté de telle ou telle idée, de telle ou telle ſuite d'idées dans telle ou telle circonſtance. Je conclus donc légitimement de cette obſervation, que ces idées ou ces ſuites d'idées ont une autre origine que celles que je produis à mon gré par certaines opérations de mon

(2) Conſultez le Chap. VIII.

Eſprit.

Eſprit. (3) Et parce que l'apparition de ces idées ou de ces ſuites d'idées eſt abſolument indépendante de ma Volonté, je les range dans une claſſe particuliere & je les déſigne par les termes d'*idées ſenſibles*.

MAIS les idées ſenſibles me repréſentent toujours leurs Objets comme exiſtans hors de moi, & cette repréſentation eſt encore auſſi indépendante de ma Volonté que ce que je nomme une *ſenſation*. J'en infere donc qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui produit en moi cette repréſentation, & c'eſt dans cette choſe que je place l'origine des *idées ſenſibles* dont je ſuis affecté. J'admets donc la réalité des Objets que mes idées ſenſibles me repréſentent, & je raiſonne ſur l'Ordre phyſique comme le Phyſicien. Il me ſuffit d'avoir prévenu les équivoques ou les mépriſes qui auroient pu ſe gliſſer dans mes jugemens ſur ce ſujet.

EN obſervant les Etres qui m'environnent, je ne tarde pas à m'appercevoir qu'ils ne ſont pas iſolés ou indépendans les uns des autres. Je découvre qu'ils ſont liés par divers rapports plus ou moins directs, qui les ſubordonnent les uns aux autres, & qu'ils concourent ainſi à un but commun.

JE découvre encore que ces rapports qui enchaînent les différens Etres dérivent eſſentiellement des propriétés ou des Déterminations propres aux différens Etres; & que c'eſt en vertu de ces Déterminations qu'agiſſans les uns ſur les autres & les uns par les autres, ils conſpirent à produire certains effets plus ou moins généraux.

JE dis, que ces effets ſont des Loix de la Nature; & je définis les *Loix de la Nature*, les réſultats des rapports qui

(3) Voy. le Chap. I.

CHAP. XI.

lient les Etres. Le Syſtême entier de ces Loix conſtitue donc, dans mes idées, ce que je nomme l'*Ordre phyſique.*

C'EST donc en conſéquence de ces Loix que les mouvemens ſont reçus, tranſmis & propagés dans l'Univers. C'eſt par elles que les Parties principales & ſecondaires dans leſquelles la Matiere eſt diviſée & ſoudiviſée, exercent les unes ſur les autres cette grande action générale ou univerſelle d'où réſulte cette multitude preſqu'infinie d'effets particuliers, qui ſont l'objet des recherches du Phyſicien & des calculs du Mathématicien.

MAIS, puiſque les Loix de la Nature dérivent originairement des rapports qui ſont entre les Etres, & que ces rapports dérivent eux-mêmes des déterminations eſſentielles des Etres, je ſuis fondé à regarder les Loix de la Nature comme invariables; puiſque les Eſſences des Etres ſont immuables. Chaque Etre eſt ce qu'il eſt.

J'AI défini l'*Eſſence*, ce qui fait qu'une Choſe eſt ce qu'elle eſt : (4) c'étoit tout ce que je pouvois en dire. Ce n'eſt donc point que je prétende ſavoir ce qui fait qu'une Choſe eſt ce qu'elle eſt : je me ſuis déja expliqué là-deſſus. (5) Ainſi, tout ce que je puis raiſonnablement affirmer ſe réduit à ceci; que ce qu'une Choſe me paroît être, réſulte eſſentiellement de ce qu'elle eſt en elle-même & de ce que je ſuis par rapport à elle.

LE *Principe* ſecret des déterminations des Etres conſtitue donc ce que je nomme l'*Eſſence réelle* des Etres. Les divers aſpects ſous leſquels cette Eſſence ſe montre à moi ou les di-

(4) Voy. le Chap. VI.

(5) Chap. IX.

verſes Propriétés que je découvre dans les Etres, ſont ce que je déſigne par les termes d'*Eſſence nominale.* CHAP. XI.

J'AVOUE donc que je ne connois point du tout l'Eſſence réelle des Etres, & que tout ce que je connois un peu des Etres ſe réduit à leur Eſſence nominale. Je ſuis donc fondé à en inférer qu'il ſeroit poſſible que telle ou telle Propriété que je juge eſſentielle ne le fût que dans le rapport à ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Etres. Mais, cette réflexion philoſophique ne ſauroit m'empêcher de raiſonner ſur les Propriétés qui me paroiſſent eſſentielles, comme ſi elles l'étoient en elles-mêmes; parce qu'il doit me ſuffire qu'elles demeurent conſtamment les mêmes par rapport à moi, & qu'elles faſſent partie de ce que j'appelle l'*Eſſence nominale* du Sujet : car je n'acquiers la notion du Sujet que par les Propriétés qui le caractériſent à mes yeux, & je ne les nomme *eſſentielles*, que parce que je ne ſaurois en retrancher aucune par la penſée ſans détruire la notion que je me forme du Sujet.

JE fais une autre réflexion. En examinant les Etres qui m'environnent, j'ai remarqué que plus je multipliois mes obſervations, mes expériences, mes combinaiſons, plus je découvrois de Propriétés de ces Etres, & plus je démêlois de Choſes dans chaque Propriété. Mais, comme ma Connoiſſance eſt renfermée dans les limites des moyens que j'ai de connoître, & que ces limites ſont fort étroites, j'en conclus légitimement qu'il eſt poſſible que les Etres qui me ſont le mieux connus renferment des Propriétés ou des Déterminations qui me ſont inconnues & que je ne connoîtrai peut-être jamais ici bas. Un Aveugle-né devine-t-il les propriétés de la Lumiere, & tous les Hommes n'étoient ils pas à cet égard des eſpeces d'Aveugles avant l'apparition de l'Anatomiſte de la Lumiere? Si j'avois été privé du Tact à ma naiſſance, ſoupçon-

CHAP. XI.

nerois-je l'exiſtence de l'Impénétrabilité des Corps? Je ne connois donc les Etres matériels que dans le rapport à mes Sens. Si donc j'acquérois de nouveaux Sens, mes rapports aux Etres matériels ſe multiplieroient dans une proportion relative au nombre & à la qualité des nouveaux Sens dont je ſerois enrichi. (6) Mais, les Loix de la Nature dérivent des rapports qui lient tous les Etres, & ces rapports dérivent eux-mêmes des Propriétés ou des Déterminations des Etres: or; puiſque je ne ſaurois me flatter de connoître toutes les Déterminations des Etres & même de ceux que j'ai le plus étudiés; je ne ſaurois me flatter non plus de connoître toutes les Loix de la Nature. Je ne puis même préſumer raiſonnablement de ſaiſir toutes les modifications dont les Loix que je connois le plus ſont ſuſceptibles.

CEPENDANT, comme les Etres me paroiſſent enchaînés les uns aux autres & ne former ainſi qu'un ſeul Tout, je puis en inférer logiquement que le Syſtême des Loix qui les régiſſent n'eſt pas moins lié dans toutes ſes parties, & qu'il n'eſt point de véritable oppoſition entre une Loi & une autre Loi; mais que lorſqu'une Loi me paroît en conflict avec une autre Loi, le conflict n'eſt qu'apparent, & n'indique que la ſuſpenſion ou la modification d'un effet, en conſéquence de certains rapports que les Agens ſoutiennent entr'eux.

ET parce que les Etres ne ſauroient être enchaînés les uns aux autres par leurs rapports divers, ſans être ſubordonnés les uns aux autres en conſéquence de ces mêmes rapports; il s'enſuit que les Loix de la Nature ſont auſſi ſubordonnées les unes aux autres; & de cette ſubordination réſulte l'Harmonie du grand Tout. C'eſt encore de cette ſubordination que je vois découler ces modifications des Loix de la Nature, que

(6) Chap. I.

je pourrois enviſager comme des exceptions de ces Loix. CHAP. XI.

ENFIN; puiſque les Loix de la Nature dérivent eſſentiellement des rapports qui lient les Etres, & que ces rapports ont leur fondement dans les Déterminations des Etres; je me crois en droit d'en conclure qu'il n'eſt aucune Loi de la Nature qui ſoit purement arbitraire. Comment, en effet, pourrois-je admettre que ce qui découle immédiatement de l'Eſſence d'un Etre ne fût pas auſſi déterminé en ſoi que l'eſt cette Eſſence; puiſqu'il eſt le réſultat naturel de cette Eſſence elle-même? Si donc je ſuppoſe un certain Etre, doué de telles ou de telles Propriétés eſſentielles, je ſerai dans l'obligation de reconnoître que tout ce qui réſultera immédiatement d'une de ces Propriétés, comme la conſéquence de ſon principe, ne ſera pas plus arbitraire que cette Propriété. Mais, je découvre encore d'autres raiſons qui me perſuadent qu'il n'eſt rien & qu'il ne peut rien y avoir d'arbitraire dans l'Univers: je m'en occuperai ailleurs.

CHAPITRE XII.

Le Témoignage, autre Source de la Certitude morale.

JE ne pouvois examiner tout par mes propres Sens. Je ne pouvois coexiſter à toutes les Générations & à tous les Lieux. Ma durée eſt un moment; mon lieu eſt un point. Cependant il eſt je ne ſais combien de Choſes que je ſuis très-intéreſſé à connoître, & qui ſe ſont paſſées avant ma naiſſance ou qui ſe paſſent dans des lieux plus ou moins éloignés de celui que j'occupe, & même dans des lieux où je ne puis me tranſ-

CHAP. XII.

porter. Il eſt donc tout à fait dans l'ordre de la Conſtitution de mon Etre que je m'en rapporte ſur ces Choſes à ceux qui en ont été les témoins & qui me les apprennent de vive voix ou par écrit.

JE recherche le fondement de cet aſſentiment que je donne au Témoignage; & je trouve qu'il repoſe ſur une conſidération que ma Raiſon ne ſauroit déſavouer: c'eſt que je dois ſuppoſer dans les Hommes les mêmes Facultés eſſentielles que celles dont je ſuis doué; & que je dois leur ſuppoſer encore le même principe général de détermination que j'ai reconnu chez moi. (1)

IL faut pourtant que je convienne que ma ſuppoſition, quoique très-naturelle, eſt purement analogique. Je n'ai pas examiné tous les Hommes, pour être certain qu'ils poſſedent tous les mêmes Facultés eſſentielles que je découvre chez moi. Je ne puis même obſerver aucun Homme préciſément comme je m'obſerve moi-même. Ainſi, l'aſſentiment que je donne au Témoignage ne repoſe que ſur l'Analogie.

CETTE réflexion ne me précipite point dans un pyrrhoniſme univerſel ſur ces Choſes qui ſont uniquement du reſſort du Témoignage & que j'ai intérêt à connoître. Je reprends mes premieres conſidérations ſur l'Analogie; (2) je les peſe de nouveau, & je parviens bientôt à m'aſſurer que l'Analogie n'eſt pas moins propre à me conduire ici à la Certitude morale, que dans les autres cas auxquels je l'ai appliquée avec le plus de ſûreté. (3) Je dois ſur-tout porter de la bonne

(1) Voy. le Chap. IV.

(2) Chap. X.

(3) *Ibid.*

foi dans mes recherches & ne choquer point le Sens commun : mon bien-être en dépend eſſentiellement : or, ne choquerois-je pas la bonne foi & le Sens commun, ſi je prétendois, que pour être moralement certain que les autres Hommes ſont de même nature que moi, il faudroit que je les euſſe tous fait paſſer en revue & que je les euſſe tous examinés en détail ! N'ai-je pas obſervé un aſſez grand nombre d'Hommes pour être moralement certain que tous les Hommes participent à la même nature ? Et ne puis-je pas raiſonnablement juger par ce qu'ont fait les Hommes que je n'ai pas vus ni pu voir, qu'ils poſſédoient eſſentiellement les mêmes Facultés corporelles & intellectuelles dont je ſuis pourvu ? Je n'étends pas trop ma concluſion ; & je ne dis pas que tous les Hommes ont poſſédé & poſſedent ces Facultés au même degré : je me renferme ici dans ce qui conſtitue, à mon égard, la nature propre de cet Etre que je déſigne par le nom général d'*Homme*. Je vois bien clairement que les Facultés humaines ſont ſuſceptibles d'une multitude de modifications diverſes, relatives au degré de leur développement ou à la place que chaque Homme occupoit dans l'eſpace & dans le tems. Mais, je ne vois pas moins clairement qu'une modification quelconque ne peut changer l'Eſſence ou la nature propre d'un Etre, & que toute modification a néceſſairement ſon fondement dans l'Eſſence. (4)

De tout ceci je déduis une conſéquence qui me paroît juſte : c'eſt que ces Choſes dont je me ſerois aſſuré par mes propres Sens, ſi j'en avois été à portée, ont pu être connues avec certitude des Hommes qui exiſtoient dans le tems & dans le lieu où elles ſe paſſoient. Et pourrois-je douter légitimement qu'elles ne l'aient été en effet, ſi je ſuppoſe que ces Hommes avoient le même intérêt que moi de s'aſſurer de la vérité de

(4) Chap. IX. XI.

CHAP. XIII.

ces Choſes, & qu'elles n'exigeoient pour être ſuffiſamment connues que des Sens bien organiſés & un jugement ſain!

IL y a plus; combien eſt-il de choſes qui ne concernent que la vie commune, & à l'égard deſquelles je ſuis encore forcé de m'en rapporter au Témoignage d'autrui, parce que ſi je ne voulois me déterminer ſur ces Choſes que d'après le Témoignage de mes propres Sens, je ne ſatisferois point à mes beſoins toujours renaiſſans, & je menerois la vie du monde la plus miſérable & la plus incertaine!

J'APPRENDS donc de cette obſervation fort ſimple; qu'il eſt dans l'ordre de la Conſtitution de mon Etre, que j'adhere ſur un grand nombre de Choſes au Témoignage des autres Hommes: je regarde donc cet aſſentiment que je ſuis obligé de donner au Témoignage d'autrui, comme une Loi de mon Etre moral.

CHAPITRE XIII.

L'Ordre moral. Les Loix morales.

Les Agens moraux.

C'EST en conſidérant les Facultés de mon Ame dans leur application à la pratique, que j'acquiers la notion philoſophique de l'*Etre moral*, & par elle celle de l'Ordre moral.

J'APPRENDS de mon expérience journaliere qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés qui ſoit en rapport avec mon Bonheur ou auquel aient été attachés la conſervation & les

les agrémens de ma Vie, ainſi que le perfectionnement de mon Etre. (1) CHAP. XIII.

J'APPRENDS encore de l'expérience que je ne ſuis point un Etre abſolument iſolé; mais que je ſuis enchaîné à la multitude des Etres qui m'environnent par les rapports plus ou moins directs que je ſoutiens avec eux. Entre ces rapports je diſtingue ſur-tout ceux qui me lient à ces Etres que je nomme mes Semblables.

CE Corps organiſé qui fait une partie ſi eſſentielle de mon Etre & auquel mon Ame eſt unie par des nœuds qui me ſont inconnus, ne ſauroit ſe conſerver ſans le ſecours de matieres étrangeres qui doivent être introduites journellement dans ſon intérieur pour remplacer celles que les mouvemens inteſtins diſſipent. C'eſt par le travail de certains organes, dont j'admire la ſtructure & le jeu, que ce remplacement journalier s'exécute. Il eſt donc entre la maniere d'agir de ces Organes & les matieres étrangeres ſur leſquelles ils déploient leur action des rapports tels que l'incorporation de ces matieres à ma propre ſubſtance en eſt le réſultat immédiat. Ce réſultat eſt une Loi de mon Etre; mais de mon Etre purement phyſique. (2) Une conſéquence naturelle de cette Loi eſt que l'incorporation ne peut ſe faire qu'autant qu'il exiſte une certaine proportion entre la quantité des matieres & la Force des Organes deſtinés à les travailler & à les incorporer. Ma Raiſon apperçoit facilement cette conſéquence, & l'expérience m'en convainc encore. Je ſuis donc averti de n'introduire chaque fois dans mon intérieur qu'une certaine quantité de ces matieres étrangeres, à l'incorporation deſquelles la conſervation de mon

(1) Chap. IV.

(2) Voyez ce que j'ai expoſé ſur les Loix du Monde phyſique dans le Chap. XI. J'y ai défini les Loix de la Nature & les rapports dont elles ſont les réſultats.

CHAP. XIII.

Etre phyſique a été attachée. Cet avertiſſement m'eſt donné par ma Raiſon; parce que c'eſt elle qui déduit de mon expérience les Loix de mon Etre phyſique. Il ne dépend point de moi de changer ces Loix : je ne les ai pas établies. Je ſuis donc dans l'obligation de les obſerver; puiſque j'éprouve tôt ou tard un mal lorſque je les viole. Mon Bonheur a donc été attaché à l'obſervation de ces Loix; & je ne puis ceſſer un inſtant de vouloir mon Bonheur : j'ai même reconnu que lorſqu'il m'eſt arrivé de préférer le Bonheur apparent au Bonheur réel, ç'a toujours été par quelque mépriſe de mon *Entendement*, (3) occaſionée pour l'ordinaire par la ſéduction de mes Sens ou la prévalence des Objets ſenſibles ſur les Objets intellectuels. Ma Raiſon déduit donc de ma Conſtitution phyſique & des rapports qu'elle ſoutient avec les Etres phyſiques qui m'environnent certaines conſéquences ſur leſquelles elles me montre que je dois diriger ma conduite pour atteindre à la meſure de Bonheur que comporte mon *état* préſent. Ces conſéquences ſont encore des Loix de mon Etre; mais des Loix de mon Etre *moral*. Je les nomme des *Loix morales*; parce que je ne les découvre qu'à l'aide d'un certain exercice de ma Raiſon, & qu'elles ne régiſſent que les Etres doués de Raiſon. (4) Ainſi, dans le cas particulier dont il s'agit ici, la *Tempérance* devient une Loi de mon Etre moral. Cet exemple s'applique facilement à tous les exemples de même genre. Mon plan m'interdit les détails.

Si ma Raiſon s'occupe enſuite des rapports qui me lient à ces Etres que je juge m'être ſemblables, elle découvrira auſſitôt que ce ſont des rapports de dépendance fondés ſur les beſoins de ma nature. Elle remarquera encore que ces beſoins ſont réciproques, & qu'ils enchaînent tous les Individus de

(3) Conſultez les Chap. IV & V.

(4) ou de Réflexion; car c'eſt la même choſe. Conſultez ſur la Réflexion le Chap. I.

l'Humanité. Ma Raiſon découvre donc ainſi, que tous les Individus de l'Humanité ſont liés par des ſervices mutuels, & que la *Sociabilité* eſt une des grandes Loix de l'Homme moral.

De cette obſervation je tire une conſéquence importante; c'eſt que mon Bonheur a été attaché aux relations qui me lient à mes Semblables, comme il a été attaché aux rapports qui me lient aux Etres phyſiques dont ma conſervation dépend. Je ne puis donc parvenir à un Bonheur ſolide qu'en obſervant les Loix de la Sociabilité; puiſque ces Loix découlent auſſi eſſentiellement de la Conſtitution morale de l'Homme, que les Loix de la nutrition découlent de ſa Conſtitution phyſique. Pourrois-je me refuſer à des conſéquences de pratique auſſi lumineuſes ? n'éprouvé-je pas chaque jour que je ne ſaurois pourvoir à mes beſoins ni perfectionner mon Etre ſans le ſecours de mes Semblables ? Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique de me conduire à l'égard de mes Semblables comme je ſouhaite qu'ils ſe conduiſent à mon égard. Ainſi, la *Bienfaiſance* me paroît la premiere Loi de l'Etre ſocial.

Je ſuis doué de la Parole : je lie mes idées à des ſignes arbitraires ou de convention, à des ſons articulés, & je fais connoître ainſi à mes Semblables ce qui ſe paſſe au-dedans de moi. Ils jouiſſent de la même prérogative, & me rendent auſſi participant de leurs penſées. La Parole eſt le lien de la Société : celle-ci la ſuppoſe manifeſtement. La Parole eſt le moyen relatif à une grande fin. L'uſage de la Parole eſt donc ſubordonné aux Loix de la Sociabilité : car il ſeroit contre la nature de la choſe que le moyen choquât la fin. Je déduis de cette conſidération ſi palpable, que la Parole ne doit pas être en oppoſition avec la penſée : la *Vérité* dans le diſcours me paroît donc une des principales Loix de l'Etre ſocial.

CHAP. XIII.

Je me borne à ces exemples, & je généraliſe mes principes. Puiſque ma Raiſon me découvre qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés qui ſoit en rapport direct avec l'E'tat ſocial, & qu'elle me découvre encore que mon Bonheur eſt attaché à cet E'tat; j'en conclus légitimement, que je ſuis dans l'obligation étroite de diriger l'exercice de mes Facultés d'une maniere conforme aux diverſes relations que je ſoutiens avec mes Semblables. Je ne puis me diſſimuler la réalité & l'étendue de cette obligation, puiſque je ne puis me diſſimuler qu'elle ne ſoit fondée ſur mon intérêt perſonnel bien entendu.

Mais, ce n'eſt pas ſeulement avec mes Semblables que je ſoutiens des rapports; j'ai reconnu que j'en ſoutenois encore avec tous les Etres qui m'environnent. Je vois clairement qu'il n'en eſt aucun qui ne puiſſe ſervir à mes beſoins, à mes plaiſirs ou à mon inſtruction. Je ſuis donc lié avec tous par le beſoin, par le plaiſir ou par la connoiſſance. Je ſuis ainſi enchaîné aux Etres purement matériels : je le ſuis ſur-tout par la partie matérielle de mon Etre particulier. Je le ſuis par un autre lien, par un lien plus noble; par la Senſibilité à ces Etres (5) qui me ſemblent la partager avec moi, & goûter avec moi les douceurs de l'exiſtence. Je ne me conduirai donc pas à l'égard de ces Etres, comme à l'égard des Etres purement matériels ou dans leſquels je ne découvre aucun ſigne de Senſibilité : c'eſt que ma Raiſon m'enſeignant à proportionner mes actions à la nature des Etres avec leſquels je ſoutiens quelque rapport direct ou indirect, cette proportion ſeroit détruite & la Loi du Sentiment violée, ſi je traitois un Etre ſentant comme un Caillou.

Ces conſidérations générales me conduiſent à la notion de

(5) Les Animaux.

l'*Etre moral*, & je le définis un Être intelligent, (6) qui en vue de ſon Bonheur ou des idées qu'il ſe fait de la perfection, conforme ſes actions aux divers rapports qu'il ſoutient avec différens Etres.

JE déſigne donc ces actions de l'être intelligent, par les termes d'*actions morales* ou plus briévement, par celui de *mœurs*, pour les diſtinguer des actions purement machinales & de celles qui n'ont pas une liaiſon ſenſible avec la pratique ou le Bonheur.

LES Loix qui régiſſent les actions morales, ſont donc des *Loix morales*. Je puis auſſi les nommer des *Loix naturelles*, parce qu'elles dérivent eſſentiellement de la nature de l'Etre intelligent & de celle des Etres avec leſquels il a des rapports.

LA *moralité* des actions de l'Etre intelligent conſiſtera donc dans le rapport de ces actions à la Loi qui les régit.

LES *Loix naturelles* ne ſeront ainſi aux yeux de mon Entendement que les conſéquences ou les réſultats des rapports que l'Homme ſoutient avec les différens Etres.

L'ENSEMBLE ou le Syſtême général de ces Loix conſtituera ce que je nomme l'*Ordre moral*.

L'*obligation* d'obſerver l'Ordre moral ſera une reſtriction de la Liberté naturelle de l'Homme, opérée par ſa Raiſon, en conſéquence de la liaiſon qu'elle découvre entre l'obſer-

(6) Voy. dans le Chap. I. la définition de l'*Intelligence* ou de l'*Entendement*.

CHAP. XIII.

vation de l'Ordre moral & le Bonheur (7) ou la Perfection.

ET parce qu'il m'arrive tôt ou tard d'éprouver un mal lorsque je viole les Loix de l'Ordre, je regarde ce mal comme une *Sanction naturelle* des Loix de l'Ordre.

J'INFERE donc de mon expérience & des réflexions qu'elle me fait naître, que je ſerai d'autant plus heureux ou ce qui revient au même, d'autant plus parfait, que *j'obſerverai* plus exactement & plus conſtamment les Loix de l'Ordre.

JE déſignerai par le terme général de *Vertu*, l'habitude de ſe conformer aux Loix de l'Ordre; car ces termes de *Vertu* & d'*habitude*, dérivés originairement du phyſique, ſont très-propres à déſigner cette Force directrice dont l'Agent moral eſt doué, & à exprimer que les effets que la contemplation de l'Ordre produit ſur ſon Entendement ſont auſſi naturels que permanens.

MAIS, comme la Volonté de l'Etre intelligent ne ſauroit ſe déterminer que ſur les idées que ſon Entendement ſe forme des Choſes, (8) il s'enſuit clairement que les actions de l'Etre intelligent harmoniſeront d'autant plus avec ſon Bonheur ou la Perfection, que les idées que ſon Entendement ſe formera de l'Ordre ſeront plus vraies ou plus exactes.

J'ENTENDS ici par la *vérité* des idées, leur conformité avec la nature des Choſes. (9)

(7) Chap. IV. V.

(8) Voyez ſur la *Volonté* & la *Liberté* le Chap. III.

(9) Conſultez ce que j'ai dit ſur les *Choſes*, ſur la *nature des Choſes* & ſur leurs *relations* dans le Chap. VI.

CHAPITRE XIV.

Continuation des mêmes Sujets.

Le Caractere moral.

IL n'y a donc proprement que les Etres intelligens qui ſoient des Agens moraux ; parce qu'il n'y a que les Etres intelligens qui ſoient doués de la Faculté éminente de diriger leurs actions dans le rapport aux Loix de l'Ordre. Les Etres purement ſentans ne peuvent donc être des Agens moraux ; parce que de pures ſenſations ne ſont pas des notions ; & que l'obſervation des Loix de l'Ordre ſuppoſe la connoiſſance de ces Loix, & celle-ci des notions.

AINSI, les mêmes conſidérations philoſophiques qui m'ont porté à admettre dans le Monde un certain Ordre phyſique, (1) doivent me porter à y admettre auſſi un certain Ordre moral. Et comme l'Ordre phyſique m'a paru dériver des Propriétés ou des déterminations des Corps & des rapports qu'ils ſoutiennent entr'eux en vertu de ces Déterminations ; l'Ordre moral me paroît réſulter auſſi des Facultés de l'Ame humaine & des rapports qu'elles ſoutiennent avec les Choſes qui en déterminent le développement & l'exercice.

JE puis donc fonder des jugemens ſur l'Ordre moral, comme j'en fonde ſur l'Ordre phyſique : mais, il me paroît bien évident que ces jugemens que je fonde ſur l'Ordre moral, ne repoſant jamais que ſur l'Analogie, (2) ne peuvent pas plus

(1) Chap. XI.
(2) Conſultez les Chap. X & XII.

CHAP. XIV.

me donner la parfaite certitude, que ceux que je fonde ſur l'Ordre phyſique: c'eſt que telle eſt la nature de la Volonté de l'Agent moral, que dans chaque cas particulier elle pourroit ſe déterminer autrement qu'elle ne ſe détermine; car la ſphere de cette Volonté s'étend à un nombre indéfini de cas plus ou moins différens: (3) c'eſt encore, comme je l'ai déja remarqué, (4) que la connoiſſance que j'ai des Facultés de mes Semblables & du Principe de leurs déterminations, ne repoſe non plus que ſur l'Analogie. Ainſi, je ſuis forcé d'avouer que tous les jugemens que je porte ſur l'Ordre moral ne ſont qu'analogiques & conſéquemment ſimplement probables.

MAIS, en convenant de la vérité de cette obſervation, je ſuis en même tems obligé de reconnoître qu'il eſt un grand nombre de cas où les jugemens que je fonde ſur l'Ordre moral ſont d'une probabilité qui ſuffit à mes beſoins, & que je choquerois le ſens commun ſi je ne me déterminois point dans tous ces cas ſur de pareils jugemens. Je m'explique.

POURROIS-JE, ſans choquer le ſens commun, me refuſer à ce qui réſulte immédiatement de ma propre expérience ou de mon ſentiment intime (5)? N'ai-je pas éprouvé un aſſez grand nombre de fois que je ne violois point impunément les Loix de la Tempérance? N'ai-je pas éprouvé la même choſe à l'égard des autres Loix de l'Ordre moral; ſoit de celles qui me lient à moi-même, ſoit de celles qui me lient à mes Semblables? N'ai-je pas éprouvé dans tous ces cas qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés corporelles & de mes Facultés intellectuelles qui ſoit dans un accord parfait avec mon Bonheur? Pourrois-je donc me refuſer à des concluſions que mon intérêt perſonnel bien entendu ne ſauroit déſavouer.

(3) Conſultez le Chap. III.
(4) Chap. XII.
(5) Voy. le Chap. VIII.

IL eſt vrai, & j'en ai convenu, que dans chaque cas donné, la Volonté de l'Agent moral pourroit ſe déterminer autrement. L'Activité dont l'Ame eſt douée eſt une Force inhérente à ſa nature & qui eſt en ſoi indéterminée. Elle embraſſe dans ſa ſphere un nombre indéfini de cas auxquels elle peut également s'appliquer. J'ai reconnu évidemment que ce qui en détermine l'application dans tel ou tel cas particulier, tient eſſentiellement à la Senſibilité ou à l'Entendement de l'Agent, & en dernier reſſort aux circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé placé. (6) Si donc je ſuppoſe dans l'Agent moral une très-grande prudence, je ſerai en même tems fondé à ſuppoſer qu'il ne ſe conduira pas comme un Inſenſé dans tel ou tel cas donné de la Vie commune. Il auroit pourtant toujours le pouvoir phyſique de le faire; puiſque cette maniere d'agir ne répugneroit pas à ſon Activité. Il n'eſt donc que probable que cet Agent ne ſe conduira pas en Inſenſé; & je dois convenir, ſi je veux être de bonne foi avec moi-même, que cette probabilité eſt aſſez grande pour que je puiſſe y fonder un jugement ſolide & proportionné à mes beſoins ou à ma condition préſente.

C'EST donc ſur des probabilités de ce genre que je me crois autoriſé en bonne Logique à fonder les jugemens que je porte du Caractere & des déterminations de mes Semblables. L'Analogie me conduiſant directement à leur ſuppoſer les mêmes Facultés corporelles & intellectuelles dont je ſuis doué, (7) il faut bien que je ſuppoſe auſſi qu'ils ſoutiennent avec les Etres qui les environnent les mêmes rapports eſſentiels que je ſoutiens avec ces Etres ou avec ceux qui leur reſſemblent. J'en conclus donc analogiquement, que mes Semblables tirent ou peuvent tirer de la conſidération de ces

(6) Conſultez le Chap. III.

(7) Chap. X & XII.

CHAP. XIV.

rapports les mêmes conſéquences pratiques que j'en tire; car leur expérience perſonnelle ne doit pas différer eſſentiellement de la mienne, puiſque nous participons à la même nature. Mes Semblables parviennent donc ou peuvent parvenir par les mêmes voies que moi à la connoiſſance des Loix de l'Ordre & de la liaiſon naturelle de ces Loix avec le Bonheur, &c.

LES idées que l'Entendement ſe forme des Choſes, les ſentimens qui réſultent de ces idées & que l'expérience développe & fortifie, le Tempérament & les Affections dont il eſt la ſource phyſique, les Habitudes qu'elles produiſent & qui s'enracinent par la réitération des actes, compoſent dans chaque Individu de l'Humanité un certain Enſemble *phyſico-moral* que je puis déſigner par le terme général de *Caractere*.

LES jugemens que je porterai du Caractere de mes Semblables ſeront donc d'autant plus probables, que je connoîtrai un plus grand nombre des ingrédiens qui le compoſent & que je connoîtrai mieux ces ingrédiens.

CE ſera par l'expérience & la réflexion que j'acquerrai cette connoiſſance ſi néceſſaire à mon Bonheur, & elle ſera le fondement de mes déterminations à l'égard de chacun des Individus auxquels elle s'étendra.

MAIS, en obſervant le Caractere de mes Semblables, & en méditant ſur cet important ſujet, je découvrirai facilement que les Caracteres ſe diverſifient comme les circonſtances qui préſident à leur formation & à leur développement; & entre ces circonſtances je diſtinguerai ſur-tout la Génération & l'Education. Le Climat me frappera à ſon tour, & je le verrai comme une Cauſe modifiante très-générale.

JE n'inférerai pas de ces variétés, que le Syſtême de l'Hu-

manité n'eſt point régi par des Loix; mais j'en inférerai que je dois être très-réſervé à prononcer ſur le Caractere de tel ou tel Individu de l'Humanité, & j'en ſentirai mieux que mes jugemens ſur mes Semblables ne peuvent jamais repoſer que ſur des probabilités. Je tâcherai d'apprécier ces probabilités dans chaque cas particulier; & je me déterminerai en conſéquence de cette appréciation toutes les fois que mes beſoins ou mes convenances m'appelleront à agir. CHAP. XV.

Il pourra arriver néanmoins que je me tromperai bien des fois dans cette ſorte d'évaluation; ſoit parce que je n'y apporterai pas aſſez d'attention, ſoit parce que les choſes à évaluer ne ſeront pas aſſez à ma portée ou qu'elles ſeront de nature réfractaire: mais, il n'en demeurera pas moins vrai, que dans beaucoup de cas je ne courrai que peu ou point de riſque de me tromper, en partant des principes les plus fondamentaux de la Conſtitution humaine, dont j'aurai puiſé la connoiſſance dans ma propre expérience ou mon Sentiment intime.

CHAPITRE XV.

Précis ou récapitulation des Principes ſur les fondemens de la Certitude.

Avant que d'aller plus loin, il faut que je me retrace à moi-même ce que je viens d'expoſer ſur la Certitude & ſur ſes Fondemens, & que je conſidere quels en ſont les réſultats les plus généraux. Ces réſultats ſeront des principes puiſés dans

CHAP. XV.

ma propre expérience ; & ce ſont de ſemblables principes qui ſont le principal objet de ma recherche.

SI mon Entendement étoit borné à ne conſidérer ſes idées que ſéparément ou chacune à part & parfaitement iſolée, il eſt clair qu'il ne compareroit jamais, & que par conſéquent il ne jugeroit jamais : car le jugement eſt toujours une comparaiſon entre deux ou pluſieurs idées. (1).

IL eſt clair encore, que dans cette ſuppoſition le nombre & l'eſpece de mes idées ſeroient exactement limités par le nombre & l'eſpece des Objets qui auroient affecté mes Sens. Mon Entendement, réduit ainſi à ne faire qu'appercevoir, & n'opérant jamais ſur ſes perceptions, n'en déduiroit aucun réſultat, aucune vérité. Il n'auroit que des idées purement ſenſibles, & ne pourroit jamais s'élever à des idées réfléchies.

MAIS, mon Entendement eſt doué de la Faculté de comparer ſes idées ; & des comparaiſons qu'il forme entr'elles naît un nouvel ordre de perceptions, qui perfectionne lui-même de plus en plus cette Faculté de comparer, & multiplie preſqu'à l'infini le nombre & l'eſpece des idées. Aux idées purement ſenſibles, déja ſi nombreuſes & ſi variées, ſe joint une multitude d'idées réfléchies qui ne ſe diverſifient pas moins ; & toutes ſont liées les unes aux autres par différentes relations.

CES relations ſont immédiates ou médiates. Elles ſont immédiates toutes les fois que les idées ſont tellement identiques, qu'elles peuvent être ſubſtituées l'une à l'autre ſans que la relation change. Dans tous ces cas l'Entendement n'a point beſoin de recourir à des idées intermédiaires ou moyennes pour juger de la relation : il la voit comme par une ſorte d'intuition.

(1) Chap. I. VIII.

C'EST de cette maniere que l'Entendement juge de tout ce qu'on nomme *Axiome* ou *Vérité premiere*. L'Evidence la plus parfaite eſt toujours inſéparable des jugemens de cette eſpece. Et cela doit bien être ; puiſqu'il n'y a pas de rapport plus ſaillant, plus ſimple, plus facile à ſaiſir que le rapport d'identité ; ſur-tout lorſqu'il s'agit de Choſes très-connues, très-ſimples, très-diſtinctes. Tel eſt le rapport d'identité entre l'idée d'un Tout en général & l'idée de la collection de ſes Parties ; d'où naît ce jugement d'une évidence ſi palpable ; que le Tout eſt plus grand qu'une ou pluſieurs de ſes Parties.

LES relations ſont médiates lorſque les idées ſe lient l'une à l'autre par des idées moyennes. Ces idées moyennes ſont autant de chaînons de la chaîne qui lie les deux idées dont l'Entendement cherche la relation. Les chaînons ſont plus ou moins nombreux, la chaîne eſt plus ou moins longue ſelon que la relation eſt plus ou moins médiate.

L'ENTENDEMENT ſe fixe donc alors ſur les idées moyennes : & parce que la comparaiſon qu'il forme entre deux idées moyennes eſt immédiate, il va par la route de l'Evidence à la découverte de la relation qui l'occupe.

TELLE eſt la marche du Géometre ou du Métaphyſicien. J'en ai donné un exemple dans le Chapitre VI. Il s'y agiſſoit de découvrir le rapport qui eſt entre une idée *réfléchie* & les idées purement *ſenſibles* dont elle tire ſon origine. Il eſt bien manifeſte que ce rapport n'eſt pas celui d'identité ; car je ne pourrois ſubſtituer l'idée réfléchie aux idées ſenſibles ſans dénaturer les Choſes. Mais, je vois avec évidence que je puis ſubſtituer l'idée d'*abſtraction* (2) à l'idée réfléchie ; parce que je découvre entre ces deux idées un rapport d'identité. Je

(2) Chap. I.

CHAP. XV.

vois très-clairement que je tire l'idée abſtraite de l'idée ſenſible par une opération de mon Entendement. Je puis donc aſſigner ſûrement l'origine de chaque idée abſtraite, & montrer avec évidence qu'elle dérive plus ou moins immédiatement de quelque idée purement ſenſible.

JE découvre donc ainſi le rapport ſecret qui lie les idées réfléchies aux idées ſenſibles. Je ne pouvois l'appercevoir intuitivement, parce qu'il n'étoit pas immédiat à mon égard. Je dis *à mon égard*; parce qu'il en eſt ici de la Vue de l'Eſprit comme de celle du Corps: une Vue courte a beſoin de Lunettes: les idées *moyennes* ſont les Lunettes de l'Eſprit: une Vue étendue ſe paſſe de ces Lunettes.

JE ne ſuis pas plus certain que le Tout eſt la même Choſe que la collection de ſes Parties, que je ne le ſuis que c'eſt mon Moi qui apperçoit ce rapport d'identité. Je découvre donc dans le Sentiment intime que j'ai de mon Moi & de toutes ſes opérations une autre ſource de l'E'vidence. (3) Ainſi, j'affirme, ſans riſquer de me tromper, que tout ce que je puis déduire immédiatement de mon Sentiment intime eſt pour moi de l'E'vidence la plus parfaite. Puis-je jamais être plus certain qu'une Choſe eſt, que je ne le ſuis que c'eſt moi qui apperçois qu'elle eſt. J'en infere donc par une conſéquence rigoureuſe ma propre exiſtence.

L'E'VIDENCE conſiſte donc dans la perception immédiate ou claire des rapports qui lient les idées. La certitude eſt l'effet que cette perception des rapports produit ſur l'Entendement ou la conviction qu'il acquiert de la vérité des rapports. C'eſt ce que le Logicien exprime à ſa maniere quand il dit, *que*

(3) Chap. VIII.

l'Evidence eſt la marque caractériſtique du Vrai ; Criterium Véri. (4)

JE ne courrai donc aucun riſque de tomber dans l'erreur, lorſque mon Entendement n'opérera que ſur ſes propres idées & ſur les rapports qui les lient immédiatement; car il n'eſt rien dont mon Entendement ſoit plus aſſuré que de la préſence de ſes propres idées & des rapports directs ou immédiats qu'elles ſoutiennent entr'elles. L'erreur ne pourra donc commencer à ſe gliſſer dans les jugemens de mon Entendement, que lorſqu'il viendra à s'occuper de la Cauſe de ſes idées & de la nature des Objets qu'elles lui repréſentent.

LA raiſon en eſt, que je ne puis déduire de mon Sentiment intime que ce qui ſe montre à moi comme exiſtant hors de moi ſoit réellement tel qu'il me paroît être. Mon Sentiment intime ne m'aſſure que de la réalité, de la diverſité ou de l'eſpece de mes perceptions ; & il ne m'aſſure point du tout que ce qui ſe montre à moi comme la Cauſe ou l'Objet de ces perceptions ſoit en lui-même ce qu'il me ſemble être. (5)

JE n'ai beſoin que d'un moment de réflexion pour juger de ceci. Il eſt inconteſtable qu'il n'y a que mes perceptions, mes ſenſations, & en général mes idées qui ſoient immédiatement préſentes à mon Ame, & dont elle ait une certitude parfaite. Tout ce qui eſt hors d'elle lui eſt étranger ou n'eſt point elle ; car ſes perceptions ou ſes idées ſont elle-même ; puiſque les idées ſont des modifications de l'Ame ou l'Ame elle-même modifiée. Mon Ame n'a donc pas & ne peut avoir

(4) Chap. VI. VII.

(5) Chap. VIII. IX.

CHAP. XV.

par ſes ſeules idées la parfaite certitude de l'exiſtence de ſes Sens ou de ſon Corps. Ses Sens ou ſon Corps ne ſont pas elle. Mais, en ſuppoſant même l'exiſtence réelle des Sens, je ne ſerai pas plus certain que ce qu'ils me montrent comme placé hors de moi, ſoit réellement hors de moi ou tel qu'il me paroît être. Je reconnoîtrai clairement, que mes Sens ſont des eſpeces de milieux interpoſés entre mon Ame & ce qu'elle apperçoit comme placé hors d'elle; & que ſuivant que ces milieux ſeront diſpoſés, les apparences devront changer par rapport à mon Ame.

En pouſſant plus loin mes réflexions, je reconnois encore, qu'un Etre immatériel qui agiroit immédiatement ſur mon Ame, à ſon inſu, pourroit y faire naître les mêmes perceptions dont j'attribue l'origine aux Sens. Je ne puis me démontrer à moi-même la fauſſeté de l'hypotheſe des *Cauſes occaſionelles*. Je ne ſaurois me démontrer non plus (6) la fauſſeté d'une autre Hypotheſe imaginée pour rendre raiſon de l'*Union*; je parle de l'*Harmonie préétablie*. Il ne ſeroit donc pas rigoureuſement impoſſible que mon Ame eût de ſon propre fond toutes ces perceptions que j'ai coutume d'attribuer aux impreſſions du dehors, & que ces perceptions lui devinſſent préſentes en vertu de certaines Loix ſecretes, qui en détermineroient l'actualité, la ſucceſſion & la combinaiſon. Ainſi, dans l'une & l'autre Hypotheſe, mon Ame auroit toutes ſes idées ſans aucune intervention des Sens.

Si mon Sentiment intime ne peut me donner la parfaite certitude de l'exiſtence des Corps, il me donne au moins la certitude la plus parfaite de l'exiſtence des idées qui me repréſentent les Corps. Et puiſque ces idées ne dépendent point

(6) Je raiſonne ici dans l'eſprit du Scepticiſme rigoureux. On en démêle la raiſon

du

du tout de ma volonté, (7) je ſuis porté tout naturellement à les regarder comme un effet médiat ou immédiat de quelque choſe qui eſt hors de mon Ame, & que ces idées me repréſentent comme étendu, ſolide, réſiſtant, &c. L'exiſtence des Corps devient ainſi pour moi d'une Certitude équivalente à ce que je nomme la *Certitude morale*, & cette ſorte de Certitude ou plutôt de Croyance, je dirai mieux, d'Opinion, ſuffit pleinement à tous les beſoins de ma vie. En effet, quand il ne ſera queſtion que de ces beſoins, & nullement d'un point de Métaphyſique très-ſubtile, pourrai-je jamais courir le plus léger riſque de me tromper en raiſonnant & en agiſſant d'après cette perſuaſion ſi naturelle de l'exiſtence des Corps ?

La Certitude que me donne l'Analogie ne peut être non plus une Certitude rigoureuſe ; elle ne peut être que phyſique ou morale. (8) Une ſeule conſidération ſuffiroit pour m'en convaincre : c'eſt que quel que ſoit le nombre des expériences ou des obſervations que j'ai faites ſur des Sujets qui me paroiſſent ſemblables, je ne puis tirer aucune conſéquence néceſſaire ou rigoureuſe d'un Sujet à un autre Sujet, comme je puis en tirer de la comparaiſon que je fais entre deux ou pluſieurs idées métaphyſiques ou géométriques. La raiſon m'en paroît évidente : les Vérités de ce genre ſont déterminées par leur propre nature & indépendamment de toute Cauſe extérieure : elles ne peuvent être que d'une ſeule maniere ; ce qui revient à dire, qu'elles ſont immuables, néceſſaires. Ainſi, toutes les conſéquences que je déduirai immédiatement de ces Vérités ſeront néceſſaires comme elles ou d'une Certitude rigoureuſe. Mais, ces Sujets, auxquels je donne le nom de Corps, ſont modifiables de mille & mille

(7) Chap. IX. XI.
(8) Chap. VII. X.

CHAP. XV.

manieres différentes, & toutes leurs modifications dérivent de Cauſes externes. L'état actuel d'un Corps quelconque n'eſt donc pas déterminé par la ſeule nature de ce Corps ou par ce qui conſtitue ſon Eſſence; puiſque cette Eſſence eſt ſuſceptible d'une multitude de modifications diverſes. L'état actuel d'un Corps peut donc toujours changer, & mes obſervations m'apprennent qu'il change ſans ceſſe.

Mais, ſi les expériences ou les obſervations que j'ai faites ſur le même Corps ou ſur des Corps qui m'ont paru ſemblables, ſont en très-grand nombre, & ſi les réſultats n'en ont jamais varié, je regarderai comme moralement certain, que j'aurois les mêmes réſultats ſi je répétois les mêmes expériences ſur le même Corps ou ſur des Corps qui me paroîtroient préciſément ſemblables. (9) Je ſuis obligé de convenir que dans tous ces cas & dans tous les cas analogues, ma maniere de juger réſulte eſſentiellement de ma condition préſente, puiſque ma condition préſente détermine eſſentiellement ma maniere de voir & de concevoir les Choſes. Mais, il ne m'en paroît pas moins rigoureuſement certain, qu'entre l'état donné d'un Corps & l'état qui lui ſuccede immédiatement, il ne ſauroit y avoir de liaiſon néceſſaire: ne conçois-je pas facilement que l'état qui ſuccede pourroit ne ſuccéder point? ne conçois-je pas avec la même facilité, que l'état qui a précédé immédiatement auroit pu n'exiſter point non plus? n'eſt-il pas de la plus grande évidence qu'aucun des états divers par leſquels un certain Corps me paroît paſſer, n'eſt déterminé par l'Eſſence de ce Corps; car un état qui ſeroit déterminé par l'Eſſence ne pourroit pas plus ceſſer d'être que l'Eſſence elle-même; puiſqu'il ſeroit partie de cette Eſſence?

(9) Chap. X.

J'AI dit; (10) que l'Analogie repoſe ſur ce fondement, *que les mêmes Effets ſuppoſent les mêmes Cauſes.* Ce n'eſt effectivement qu'une ſuppoſition : car je conçois clairement, que des effets ſemblables peuvent être produits par des Cauſes diſſemblables. Par exemple; je conçois clairement que des mouvemens ſemblables pourroient être produits également par un Agent matériel & par un Agent immatériel, par un Corps & par un Eſprit. Et il faudra bien que j'admette cela, ſi je ſuppoſe que mon Ame agit ſur ſon Corps : (11) & puis-je me démontrer que *l'influence phyſique* ſoit impoſſible ?

AINSI, ce fameux canon philoſophique ; *que des Effets ſemblables ſuppoſent les mêmes Cauſes*, ne peut me paroître d'une Vérité univerſelle. Mais je dois reconnoître, que ſi je le reſtraignois au pur phyſique, il recevroit une juſte application; puiſque je ne puis me diſſimuler que toute la Phyſique repoſe ſur l'Analogie. (12) Voici donc comment je raiſonnerois alors.

LA Cauſe a tout ce qui eſt néceſſaire à la production de l'Effet : ſi cela n'étoit point, comment le produiroit-elle ? Il y a donc un rapport entre la Cauſe & ſon Action ou ce que je nomme ſon Effet. Le rapport de ſimilitude que je découvre entre les Effets ne peut donc dériver que d'un pareil rapport entre les Cauſes ; autrement les Cauſes ſeroient à la fois & au même ſens ſemblables & diſſemblables; ce qui ſeroit une vraie contradiction. J'ajoute ; que lorſque je parle de la ſimilitude des Effets, j'entends une ſimilitude exacte. Ce ſeroit donc inutilement que j'objecterois, que la cha-

(10) Chap. X.
(11) Chap. II.
(12) Chap. XI.

CHAP. XV.

leur & le froid produiſent des Effets ſemblables quand ils endurciſſent la boue ; puiſque ces Effets ſont réellement très-diſſemblables : la chaleur endurcit la boue en diſſipant l'humidité qu'elle contient, & le froid en la congelant.

COMME le Témoignage a auſſi ſon fondement dans l'*Analogie*, il ne peut me donner, comme l'Analogie, qu'une Certitude morale. Je ne puis, en effet, découvrir aucune liaiſon néceſſaire entre la maniere dont tel ou tel Objet m'auroit affecté ou dont j'aurois agi en telle ou telle circonſtance, & la maniere dont des Etres que je crois m'être ſemblables, ont été affectés par cet Objet ou déterminés par cette circonſtance. Je puis m'aſſurer & par l'expérience & par des conſidérations métaphyſiques, qu'il n'eſt pas dans la Nature deux Choſes qui ſoient parfaitement ſemblables. Cela eſt vrai ſurtout de deux Etres auſſi compoſés que le ſont deux Individus de l'Humanité. Que de différences encore peuvent receler des circonſtances que je juge ſemblables ou au moins analogues ! J'apperçois plus encore : ce jugement que je porte ſur la reſſemblance des Etres que je range dans la même eſpece que moi, n'eſt non plus qu'analogique. Mais, ſi je voulois ne m'en rapporter jamais qu'à moi-même ou au témoignage de mes propres Sens, comment pourvoirois-je à mes beſoins ou à mon inſtruction ? Que de choſes qui intéreſſent infiniment mon Bonheur, qu'il faudroit me réſoudre à ignorer profondément & toujours ! D'ailleurs, l'expérience & le raiſonnement ne me fourniſſent-ils pas des regles aſſez ſûres pour juger ſainement de la validité du Témoignage de mes Semblables ; & l'une & l'autre ne concourent-ils pas à me perſuader qu'il eſt un certain Ordre moral, dont je puis déduire des conſéquences légitimes, propres à diriger ma conduite. ? (13)

(13) Chap. XIII.

CHAP. XV.

De tout ce que je viens de me retracer à moi-même ſur la Certitude, je tire une concluſion générale très-importante & de la pratique la plus ſûre: c'eſt que dans toutes les Choſes qui intéreſſent mon Bonheur, & qui par leur nature ne ſont point ſuſceptibles d'une Certitude métaphyſique ou mathématique, je ſuis forcé pour me conformer à ma condition préſente, de me conduire à l'égard de ces Choſes comme ſi elles étoient de la Certitude la plus rigoureuſe. Rien, en effet, ne m'eſt plus rigoureuſement démontré que cette néceſſité que m'impoſe ma condition actuelle; puiſque ſi je refuſois de m'y ſoumettre, je ſerois l'Etre le plus malheureux, & que même je ne pourrois me conſerver; au lieu qu'en m'y ſoumettant je puis toujours pourvoir efficacement à ma conſervation & parvenir à un certain degré de Bonheur.

C'est en conformité de ce principe ſi pratique, que quoique des raiſonnemens très-philoſophiques me convainquent que mes Facultés naturelles ne ſauroient me donner aucune démonſtration de l'exiſtence des Corps, je ne laiſſe pas de penſer & d'agir comme ſi cette exiſtence m'étoit démontrée. Et cela eſt la choſe du monde la plus raiſonnable; car il eſt bien évident que lorſque cette exiſtence me ſeroit rigoureuſement démontrée, rien ne changeroit dans l'ordre de mes idées, de mes jugemens, de mes actions, &c. Les Phénomenes du Monde phyſique ne m'en paroîtroient pas plus liés, plus harmoniques, plus conſtans. Je n'en raiſonnerois pas avec plus de ſolidité ſur leurs combinaiſons, ſur leur enchaînement, ſur leurs effets, ſur leurs ſuites paſſées & futures &c. Cette liaiſon, cette harmonie, cette conſtance des Phénomenes me ſont repréſentées par mes propres idées: or, l'exiſtenee, l'eſpece, l'ordre & l'enchaînement de mes idées ſont des choſes dont je ne puis pas plus douter que de ma propre exiſtence: ce n'eſt même que par le Sentiment intime que j'ai de ces choſes, que je ſais que j'exiſte. (14)

(14) Chap. VIII. XI.

CHAP. XVI.

C'EST encore en conſéquence de ce même principe de pratique que je me réfere ſans héſiter aux expériences que j'ai répétées mille fois ſur les mêmes Sujets; & qu'en voyant du *Bled* qui végete, je décide, ſans craindre de me tromper, qu'il eſt venu de Graine. C'eſt enfin de la même maniere, que je juge des Facultés & des actions de mes Semblables, & que je défere au Témoignage qu'ils me rendent en tel ou tel cas particulier. (15)

J'ENTENDS donc en général par la *Certitude morale*, un degré de Probabilité tel, que je choquerois le Sens commun ſi je n'y acquieſçois point & ſi je ne me déterminois point en conſéquence.

J'ENTENDS par le *Sens commun*, ce degré d'Intelligence qui ſuffit pour ſaiſir les rapports les plus ſimples, & en tirer les conſéquences les plus immédiates.

(15) Chap. XII. XIII.

CHAPITRE XVI.

La Cauſe & l'Effet.

JE ne puis douter de la réalité de mes propres actions: je ſens intimement que je puis mouvoir & que je meus mon Corps ou différentes parties de mon Corps, que je puis me tranſporter & que je me tranſporte d'un lieu dans un autre, que je puis ſurmonter & que je ſurmonte la réſiſtance de différens Corps, &c. Je déduis de ces différentes actions, dont j'ai la conſcience, la notion générale de la Cauſe & de l'Effet.

JE nomme donc *Cauſe*, ce qui a en ſoi le Principe de l'action; & je nomme *Effet*, ce qui réſulte immédiatement de l'action.

CET Effet eſt un changement que je produis ſur mon Corps ou ſur différentes parties de mon Corps, & par mon Corps ſur les Corps auxquels il s'applique, & par ceux-ci ſur d'autres encore, &c.

MAIS, c'eſt par l'Activité ou la *Force motrice* dont mon Ame eſt douée que je produis ce changement: je m'en ſuis convaincu: (1) je place donc dans la Force motrice de mon Ame le Principe de tous les changemens que je produis en moi & hors de moi, & c'eſt à ce Principe que je donne le nom général de *Cauſe*.

L'EFFET qui réſulte immédiatement de l'exercice de ma Force motrice n'eſt pas lui-même cette Force: ce qui eſt produit n'eſt pas ce qui produit. Ma Force motrice eſt un Etre ſimple, un Etre diſtinct du Sujet auquel il s'applique & qu'il change ou modifie. (2) Je ne dirai donc pas, que l'Effet eſt dans la Cauſe; puiſque la Cauſe le produit hors d'elle. Je ne chercherai donc pas l'Effet dans la Cauſe; puiſque ce ſeroit chercher ce que la Cauſe eſt en ſoi, & que je ne puis la connoître que par ſon Effet ou par les changemens que je vois qu'elle produit dans tel ou tel Sujet.

COMME je déduis de l'exercice de ma propre Force la connoiſſance réfléchie de la Cauſe & de l'Effet, je déduis pareillement des changemens continuels que j'obſerve dans la Nature l'exiſtence de différentes Forces capables de produire ces

(1) Conſultez le Chap. III.

(2) Voy. le Chap. II.

CHAP. XVI.

changemens & qui les produiſent en effet. Je ne ſaurois préſumer de l'erreur dans cette maniere de raiſonner; car puiſque j'éprouve que je puis mettre un Corps en mouvement en lui appliquant ma Force motrice, ne ſuis-je pas fondé à en inférer, que lorſque je vois un Corps en mouvement en déplacer un autre qui étoit en repos, ce déplacement eſt l'effet immédiat d'une Force motrice, inhérente au Corps mu & qui agit en lui & par lui ? Mais je n'en infere pas que cette Force ſoit préciſément de même nature que celle dont mon Ame eſt douée: j'admets ſeulement qu'elles ſont l'une & l'autre des Etres ſimples & actifs, capables de produire les mêmes Effets eſſentiels. (3)

C'EST de la même maniere que je juge de toutes les modifications ou de tous les changemens que j'obſerve dans les Etres qui m'environnent : je regarde tous ces changemens comme les réſultats immédiats de l'action de différentes Forces qui ſe déploient ſur ces Etres ou dans ces Etres, comme ma propre Force ſe déploie en moi & hors de moi. Ainſi quand je vois le Bois, expoſé au Feu, s'y réduire en cendres, le Métal y perdre ſa ſolidité & y devenir liquide, je juge que les changemens ſi différens qui ſurviennent alors à ces Corps ſont dûs à une Force inhérente au Feu, & dont les Effets ſe diverſifient dans le rapport à la nature des Corps ſur leſquels elle ſe déploie. Et parce que j'ai vu un grand nombre de fois ces mêmes choſes arriver conſtamment dans la même circonſtance, je regarde cela comme une Loi de la Nature. Mais, les *Loix de la Nature* ſont les réſultats des rapports qui enchaînent les Etres: (4) je conçois donc, que ces Effets divers que le Feu produit en différens Corps ſont

(3) Conſultez le Chap. IX.

(4) Chap. XI.

les

les réſultats néceſſaires des rapports qu'il ſoutient avec ces Corps & que ces Corps ſoutiennent avec lui.

Je reconnois néanmoins, que ſi mon Sentiment intime ne m'aſſuroit point que je poſſede moi-même une Force que j'exerce à mon gré; ſi des raiſonnemens ſolides ne m'avoient point prouvé que certains mouvemens qui s'operent dans mon Corps réſultent eſſentiellement de cette Force ou de cette Activité dont mon Ame eſt douée, (5) ſi, dis-je, je n'étois point aſſuré de tout cela, je ne pourrois légitimement inférer des changemens que j'obſerve dans les Etres qui m'environnent, que ces changemens ſont les réſultats immédiats de l'action de certaines Forces qui ſe déploient dans ces Etres. Je ne pourrois même l'imaginer. Je verrois certaines Choſes accompagner ou ſuivre conſtamment d'autres Choſes, & je me bornerois à en inférer que cette concomitance ou cette ſucceſſion eſt une de ces Loix de la Nature qui conſtituent ce que je nomme l'*Ordre phyſique*. Je m'affermirois d'autant plus dans ce jugement, que je multiplierois davantage mes expériences ou mes obſervations & que les réſultats en ſeroient plus conſtans; car plus le nombre de mes expériences & de mes obſervations ſeroit grand, & plus la concomitance ou la ſucceſſion dont il s'agit me paroîtroit une Loi invariable de la Nature. Mais, je ne parviendrois jamais ainſi à me former l'idée de la *Cauſe* & de l'*Effet*: c'eſt que cette idée tient eſſentiellement à celle de *Force*, que je n'acquiers que par le ſentiment ou la connoiſſance de ma propre Force: c'eſt encore que je ne puis voir l'Effet dans la Cauſe, & déduire ainſi *à priori* de la ſimple vue d'un Etre nouveau qui s'offre tout d'un coup à moi, ce qu'il eſt capable de produire. Si je n'avois jamais vu les Corps ſe mouvoir, pourrois-je imaginer le mou-

(5) Chap. III.

CHAP. XVI.

vement d'une Boule & deviner ce qui doit réſulter de ce mouvement ſur la Boule qu'elle va frapper?

MAIS, dès que mon Sentiment intérieur ou ma propre expérience & le raiſonnement m'ont convaincu que mon Ame poſſede une Force motrice qu'elle déploie ſur ſon Corps & par ſon Corps ſur tant de Corps divers, j'acquiers l'idée de Cauſe & d'Effet, & tranſportant cette idée aux Etres qui m'environnent, je les conçois auſſi-tôt comme autant d'Agens qui exercent les uns ſur les autres une multitude d'actions d'où réſulte dans ces Etres une multitude de changemens ou d'Effets divers. Ce n'eſt donc plus alors ſous la relation purement idéale de concomitance ou de ſucceſſion que je vois ces changemens; c'eſt ſous une toute autre relation, ſous la relation intime & eſſentielle de la Cauſe à l'Effet, de l'*Agent* au *Patient*, de l'Etre modifiant à l'Etre modifié, de la Force à ſon produit.

JE ne dirai donc pas, que l'habitude de voir certaines Choſes marcher de compagnie ou ſe ſuccéder immédiatement eſt la véritable origine de l'idée que je me forme de la Cauſe & de l'Effet, de la Force & de l'Action, & que cette idée n'eſt ainſi qu'une erreur de mon Entendement qui transforme de pures apparences en vraies réalités; car je ſuis très-aſſuré que mon Entendement ne ſe méprend point quand il déduit du Sentiment intime de ma propre action l'idée de Cauſe & d'Effet, de Force & d'Action. Je ne ſuis pas plus aſſuré que j'exiſte, que je ne le ſuis que je veux ou que je deſire, & je me ſuis bien prouvé à moi-même que le *Deſir* eſt une véritable Action. (6)

JE n'objecterai pas non plus contre la réalité des Cauſes, que je ne ſais point du tout comment elles produiſent leurs

(6) Chap. III.

Effets ou en quoi conſiſte proprement cette relation ſecrete & intime qui lie la Cauſe à l'Effet; puiſque ſi je ſavois cela, je verrois, en quelque ſorte, l'Effet dans la Cauſe & je devinerois ce que la Cauſe doit produire, ſans qu'il fût beſoin que l'expérience vînt m'en inſtruire : non, je n'argumenterai pas de mon ignorance ſur la maniere ſecrete dont les Cauſes agiſſent; l'argument ſeroit trop peu philoſophique; car il m'eſt très-facile de reconnoître qu'il y a une grande différence entre ſavoir qu'un Etre exiſte & qu'il produit tel ou tel Effet, & connoître la nature intime de cet Etre & le comment de ſon action. Je vois très-clairement, qu'il n'eſt point queſtion ici de déterminer ce que cet Etre eſt en lui-même, comment il agit & ce que ſon Action eſt en ſoi; mais qu'il eſt uniquement queſtion de s'aſſurer que cet Etre exiſte & qu'il agit. Dès que je parviens à établir ceci, je n'ai plus aucun doute ſur la réalité des Cauſes & de leurs Effets, & je renonce ſans peine à en ſavoir davantage.

AINSI, quoique je ne ſache point du tout pourquoi l'empire de mon Ame ſur ſon Corps eſt renfermé dans certaines limites qu'elle ne peut franchir, je n'en infere point que je ne puiſſe rien affirmer de la Force dont elle eſt douée. Je ne ſais point, il eſt vrai, ce que cette Force eſt en elle-même; mais je ſais très-bien qu'elle exiſte, & je ſais tout auſſi bien qu'elle produit tel ou tel Effet en tel ou tel cas particulier. J'obſerve attentivement ces Effets, je les compare entr'eux, je les analyſe avec ſoin, & ce ſont ces Effets eux-mêmes qui me conduiſent à la connoiſſance réfléchie de la Force qui les opere. (7)

ENFIN; je ne dirai pas, que tous mes raiſonnemens ſur les Cauſes & ſur les Effets ne tenant qu'à ma maniere de voir &

(7) Chap. III.

CHAP. XVI.

de concevoir l'Ordre des Choſes, je ne puis rien en inférer de certain ſur cet Ordre; car ceci reviendroit à dire, que je ne puis rien affirmer du tout ſur ce qui exiſte hors de moi & même ſur ce qui ſe paſſe en moi; ce qui ſeroit me jetter dans le pyrrhoniſme le plus abſurde. N'eſt-il pas de la plus grande évidence que je ne puis voir & concevoir les Choſes que conformément aux rapports que je ſoutiens avec les Choſes & qu'elles ſoutiennent avec moi? & n'eſt-il pas de la même évidence que je ne puis raiſonner que dans le rapport à la maniere dont je vois & conçois les Choſes? Je ſuis Homme, & il faut bien que je voie, que je conçoive & que je raiſonne en Homme. Des Etres qui poſſedent des Facultés ſupérieures aux miennes voient & conçoivent d'autres Choſes que je n'imagine point, & leurs raiſonnemens ſont, comme les miens, relatifs à leur maniere de voir & de concevoir. Ces Intelligences pourroient donc ſe propoſer la même objection que je viens d'énoncer, & il en ſeroit de même des Intelligences les plus élevées: il n'y auroit donc rien de certain pour aucune Intelligence créée que le Sentiment de ſa propre exiſtence.

JE ne m'y méprendrai point: l'Ordre de la Nature eſt quelque choſe de très-réel, (8) mais qui ſe montre ſous différens aſpects aux différentes Intelligences qui le contemplent. La diverſité de ces aſpects réſulte eſſentiellement de la diverſité des rapports que les Intelligences ſoutiennent avec la Nature, & tous ces rapports ſont de vraies réalités, puiſqu'ils réſultent néceſſairement de la nature des Intelligences combinée avec celle des Etres qu'elles contemplent.

(8) Chap. XX. XI.-XIII.

CHAPITRE XVII.

Suite du même Sujet.

LA CAUSE DES CAUSES.

SI je tente d'approfondir un peu plus la ténébreuſe matiere des Cauſes, je ne tarderai pas à m'aſſurer que ce ne ſont point proprement les Cauſes elles-mêmes qui tombent ſous mes Sens, & que ce ne ſont jamais que leurs Effets qu'il m'eſt permis d'obſerver. Je veux me développer ceci à moi-même par quelques exemples : il convient que je ne néglige rien pour éviter les mépriſes où je pourrois facilement tomber en m'occupant d'un Sujet ſi difficile.

QUE vois-je dans une Boule en mouvement qui va en frapper une autre qui eſt en repos? Je vois la Boule en mouvement s'appliquer ſucceſſivement par différens points de ſa ſurface aux différens points du terrein qu'elle parcourt, aller frapper par un point de ſa ſurface la Boule en repos & la mettre en mouvement. Dans tout cela je ne vois jamais que le même Corps qui ſe tranſporte ou qui eſt tranſporté d'un lieu dans un autre: rien du tout ne change à mes yeux dans ce Corps pendant le tranſport & après le choc ; toujours même figure, même couleur, même grandeur, &c. il en va de même du Corps choqué ; tout ce qui lui ſurvient de perceptible à mes yeux ſe réduit au paſſage du repos au mouvement.

JE ne vois donc jamais ici qu'un Corps qui ſe meut ou qui eſt mû & qui paroît en mouvoir un autre ; mais toutes

CHAP. XVII.

ces choſes ne ſont dans le vrai que des Effets: je n'apperçois point du tout ce qui meut le Corps, ce qui fait qu'il continue à ſe mouvoir: je ne vois point du tout ni comment il eſt mû ni comment il meut: je ne vois donc dans tout ceci que de ſimples Effets, & je n'apperçois point la Cauſe ſecrete qui les produit. Si, tandis que la Boule ſe meut, j'y applique ma main, je ſentirai bien l'effort de la Boule ſur ma main; mais, ce ne ſera encore là qu'un Effet, qui ne me manifeſtera point ſa véritable Cauſe: j'apprendrai ſeulement de mon expérience que l'effort eſt d'autant plus grand, que la Boule eſt mue avec plus de viteſſe.

J'AI la plus parfaite certitude que le mouvement de la Boule ne lui appartient point eſſentiellement; puiſque ſi ce mouvement lui étoit eſſentiel, elle ſe mouvroit toujours avec le même degré de viteſſe & ſuivant la même direction. Ce mouvement ſeroit une propriété eſſentielle du Corps: le repos répugneroit donc à ſon Eſſence. Mais, j'ai reconnu que les Propriétés eſſentielles des Corps ne ſont ſuſceptibles d'aucune variation: (1) or; je vois le mouvement s'affoiblir peu à peu dans la Boule & s'éteindre enfin entiérement. Je m'aſſure donc, que le mouvement qui m'occupe n'eſt qu'un ſimple mode ou une maniere d'être de la Boule. Ce mode peut être ou n'être pas dans le Corps, ſans que l'idée que j'ai de l'Eſſence du Corps en ſoit changée. Il ne dérive donc pas de l'Eſſence du Corps; il eſt étranger à cette Eſſence: il dépend donc de quelque Choſe d'extérieur qui s'applique au Corps, qui agit en lui, qui le tranſporte d'un lieu dans un autre, & que mes Sens ne peuvent appercevoir. C'eſt à cette Choſe inviſible & intangible que je donne le nom de *Force motrice*.

JE ne ſais point du tout comment cette Force s'applique

(1) Chap. IX. XI.

à la Boule, comment elle agit en elle, comment elle continue à la mouvoir ni comment elle paſſe ou paroît paſſer au moment du choc dans la Boule qui étoit en repos. Je vois bien que l'Impénétrabilité dont les deux Boules ſont douées ne leur permet pas de ſe pénétrer réciproquement dans le choc; mais, je ne vois point du tout comment le mouvement d'une des Boules ſe communique ou paroît ſe communiquer à l'autre Boule, & pourquoi il ne s'éteint pas ſubitement dans le choc. La ſeule Impénétrabilité des deux Corps ne me donne point la vraie raiſon de l'Effet; elle ne me donne que la raiſon pourquoi les deux Corps ne ſe pénetrent point réciproquement. La Force d'inertie, que j'ai reconnu appartenir eſſentiellement au Corps, (2) ne me montre point non plus comment le Corps eſt mû ni comment le mouvement ſe propage: elle ne me montre autre choſe ſinon, que le Corps perſévere dans ſon état de mouvement ou de repos autant qu'il eſt en lui, ou ce qui revient au même, qu'il eſt indifférent à l'un & à l'autre de ces deux états.

LA Force motrice eſt donc très-différente de l'Impénétrabilité & de la Force d'inertie, & toutes les Forces ſe dérobant également à mes Sens ne me laiſſent appercevoir que leurs Effets. Ainſi, toutes les Machines, ſoit celles de l'Art, ſoit celles de la Nature, les Reſſorts, les Poids, les Leviers, les Organes des Végétaux, des Animaux, de l'Homme, toutes ces Puiſſances méchaniques ne ſont point les vraies Cauſes des Effets qu'elles me paroiſſent produire & que je ſuis ſi naturellement porté à leur attribuer. Toutes ces Machines ne ſont que des moyens qui déterminent l'application ou l'exercice d'une Force inviſible qui eſt ici le véritable Agent. Si pour expliquer le jeu du Reſſort qui me paroît mouvoir les Roues de ma Montre, je recourois à une Matiere ſubtile que je

(2) Chap. IX.

CHAP. XVII.

ſuppoſerois agir d'une maniere ſecrete ſur la lame du Reſſort; ce ne ſeroit point encore cette Matiere ſubtile que je devrois regarder comme la vraie Cauſe de l'action du Reſſort: c'eſt que cette Matiere ſubtile ſeroit tout auſſi inerte que la Matiere du Reſſort; c'eſt que pour être très-ſubtile, elle n'en ſeroit pas moins Corps, & par conſéquent indifférente au repos & au mouvement. Ce ne ſeroit donc encore qu'un ſimple Effet que je contemplerois des yeux de l'Eſprit dans le jeu de cette Matiere ſubtile, & point du tout une Cauſe. J'en dis autant des battemens continuels du Cœur: l'impulſion du ſang n'en eſt pas plus la vraie Cauſe, que l'action d'une Matiere ſubtile n'eſt la vraie Cauſe de l'effet du Reſſort. Les Muſcles, qui en ſe contractant & en ſe relâchant alternativement dans le Cœur par l'attouchement du ſang, paroiſſent opérer ſes ſyſtoles & ſes dyaſtoles, ne les operent pas par eux-mêmes: le Fluide inviſible & très-élaſtique qu'on croit agir dans les fibres muſculaires de l'Organe, n'en eſt pas non plus le vrai moteur: il n'eſt, pour ainſi dire, que l'intermede par lequel agit cet Etre ſimple ou immatériel qui a reçu le nom de *Force motrice*, & dont l'Organe détermine l'emploi & dirige l'action. Je vois de même que l'effort d'un Poids dans une Machine n'appartient pas proprement à ce Poids, & qu'il dépend de l'action d'une Puiſſance inviſible que je nomme la *Peſanteur*; & ſi pour rendre raiſon de la Peſanteur je recourois encore à une Matiere ſubtile qui agiroit ſecretement ſur le Poids, je ſerois obligé de raiſonner ſur cette Matiere comme j'ai raiſonné ſur celle que j'ai ſuppoſée dans le Reſſort.

QUE dirai-je encore! le Feu, cet Elément ſi prodigieuſement actif, dont les effets ſe diverſifient à l'infini & qui paroit animer toute la Nature, ne ſauroit être non plus un véritable Agent: il eſt animé lui-même par cette Force ſecrete dont émane originairement l'action, le mouvement & la vie de tous les Etres.

QUE

Que dirai-je enfin! ces Attributs qui caractériſent à mes yeux l'Eſſence *nominale* du Corps, l'Etendue, l'Impénétrabilité, l'Inertie, (3) ces Attributs que mes Sens me manifeſtent, ne peuvent être de même à mon égard que de ſimples Effets. Ils dérivent tous de l'Eſſence *réelle* qui ne tombe point ſous mes Sens & dans laquelle réſident les Cauſes ſecretes de ces Effets que j'appelle des *Attributs eſſentiels* & qui conſtituent l'Eſſence nominale du Sujet.

Je ne vois donc par-tout dans la Nature que des Effets & nulle part des Cauſes: c'eſt que je ne vois par-tout que des Corps, qui agiſſent ou paroiſſent agir les uns ſur les autres & les uns par les autres, & que des Corps ne peuvent jamais me donner les vraies Cauſes des Effets qu'ils paroiſſent opérer. Ceci tient évidemment à ma qualité d'Etre mixte. Toutes mes idées dérivent originairement de mes Sens, (4) & mes Sens, qui ſont matiere, ne peuvent me montrer que de la Matiere. Comment donc appercevrois-je ces Forces, ces Etres ſimples ou immatériels qui animent les Corps, & qui ſont les vrais Agens de la Nature? (5)

Parmi cette multitude d'Etres divers qui m'environnent, & dont les aſpects varient ſans ceſſe, il n'en eſt point qui m'intéreſſent autant que les Végétaux & les Animaux, à cauſe des rapports de reſſemblance qu'ils ſoutiennent avec moi par leur organiſation & ſes principaux réſultats. J'obſerve, que tous ces Etres organiſés naiſſent, ſe nourriſſent, croiſſent, multiplient, ſe dégradent, périſſent. Je vois leurs Générations ſe ſuccéder ſans interruption dans un ordre conſtant. Je conſidere donc la Suite des Générations de chaque Eſpece comme une Chaîne

(3) Chap. IX. XI.
(4) Chap. I.
(5) Conſultez ſur les Forces le Chap. IX.

& chaque Génération comme un Anneau de cette Chaîne. Tous ces Anneaux me paroiſſent produits les uns par les autres : l'Anneau qui précede me paroît Cauſe de l'Anneau qui le ſuit immédiatement : celui-ci me ſemble devenir à ſon tour Cauſe productrice d'un autre Anneau, & toute la Chaîne ſe montre à moi comme une ſuite non interrompue de Cauſes & d'Effets, d'Effets & de Cauſes.

Mais, en y regardant de plus près, je découvre que cette longue Chaîne, que je ne contemple point ſans admiration, n'eſt réellement qu'une Chaîne d'Effets : c'eſt que des obſervations très-ſûres m'apprennent qu'il n'y a point de vraie Génération dans la Nature ; que les Etres organiſés ſe développent bien les uns par les autres, mais qu'ils ne ſont point engendrés les uns par les autres. Ce ne ſont donc pas de vraies Générations ou de nouvelles productions que je contemple dans la Chaîne que j'ai ſous les yeux ; ce ne ſont que de ſimples développemens, de Touts organiſés qui exiſtoient déja ſous une forme inviſible. J'étudie ces développemens, & je reconnois qu'ils tiennent, comme tous les autres effets de la Nature, à des Forces cachées qui ne peuvent tomber ſous mes Sens parce qu'elles ſont immatérielles.

Je ne puis concevoir aucun doute raiſonnable ſur cette vérité : je vois trop clairement que le développement eſt dû à l'impulſion des liqueurs & à leur incorporation au Tout organiſé : or ; cette impulſion dépend manifeſtement du jeu des Organes, qui dépend lui-même de cette Force motrice & inviſible qui les anime.

Je me rends attentif à l'Ordre conſtant & uniforme des Générations de chaque Eſpece ; je remonte le long de la Chaîne qu'elles compoſent ; & ne découvrant d'Anneau en Anneau que de ſimples Effets, je me demande à moi-même quelle

eſt l'Origine de cette longue Chaîne qui ne ſe préſente plus elle-même à mes yeux que comme un grand Effet très-compoſé ?

Je conçois aſſez que la Suite que je conſidere doit avoir un premier terme & qu'elle ne peut être infinie : la raiſon m'en paroît claire ; car ſi j'enviſage chaque Anneau de la Chaîne comme Cauſe de l'Anneau qui le ſuit immédiatement, il ſera très-vrai de dire, qu'aucun de ces Anneaux n'exiſte par lui-même : afin donc qu'il y ait un principe ou une raiſon de l'exiſtence de la Chaîne, il faut néceſſairement qu'il s'y trouve un premier Anneau qui ne doive pas ſa production à un autre Anneau, mais qui la tienne immédiatement d'un Etre extérieur à la Chaîne ou qui n'en ſoit point lui-même un Anneau. Mais, ſi cet Etre producteur du premier Anneau & conſéquemment de la Chaîne entiere, tenoit lui-même ſon exiſtence d'un autre Etre, celui-ci d'un autre encore, &c. ce ſeroit une autre Chaîne qui s'offriroit à mon Eſprit, & ſur laquelle je raiſonnerois comme ſur la précédente.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique d'admettre que la Suite des Générations des Etres organiſés n'eſt pas infinie ; & puiſqu'elle a un commencement, elle eſt un Effet, & cet Effet ſuppoſe une Cauſe. Il y a donc hors de la Chaîne un ETRE qui exiſte par Lui-même & qui a en Soi la Raiſon de l'exiſtence de la Chaîne.

Ainsi, c'eſt de la Puissance de ce premier ETRE que je conçois qu'émanent toutes les Forces, toutes les Réalités, comme c'eſt de ſon Intelligence qu'émanent l'enchaînement de tous les Etres & leur relation à l'Eſpace & au Tems.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT. Page. v.
EPITRE *dédicatoire.* 1.
PRÉFACE. III.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

INTRODUCTION. 1.
CHAP. I. *De l'état de l'Ame après la conception.* 4.
— II. *De l'état de l'Ame à la naissance.* 6.
— III. *De l'état de l'Ame après la naissance.* 7.
— IV. *Continuation du même Sujet. De la liaison des idées & de leur rappel.* 8.
— V. *De la Réminiscence.* 10.
— VI. *Continuation du même sujet.* 12.
— VII. *De l'Attention.* 13.
— VIII. *De l'état de l'Ame privée de l'usage de la parole.* ibid.
— IX. *Réflexion sur l'Ame des Bêtes.* 16.
— X. *Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des sons articulés & à exprimer ces sons.* 17.
— XI. *Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des caracteres & à former ces caracteres.* 18.
— XII. *De l'état de l'Ame douée de la parole. Comment l'Ame parvient à universaliser ses idées. De la formation des idées universelles d'Homme, d'Animal, de Corps organisé, de Corps, d'Etre.* 19.
— XIII. *Continuation du même Sujet. De la formation des idées de Pensée, de Volonté, de Liberté, de vrai, de faux, de juste, &c. de bien &c. de Regle, de Loi.* 20.
— XIV. *Continuation du même Sujet. De la formation des idées*

d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems. Page 21.
CHAP. XV. *Continuation du même Sujet. De la formation des idées de Classes, de Genres, d'Especes.* 23.
— XVI. *Continuation du même Sujet. De la formation des idées de Cause & d'Effet.* 24.
— XVII. *Autres avantages de la Parole: qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons: qu'elle rend l'Ame maîtresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.* 25.
— XVIII. *De la Perfection, du génie & de l'origine des Langues en général.* 26.
— XIX. *Réflexion sur le Langage des Bêtes.* 28.
— XX. *De la variété presqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce viscere nous font concevoir les plus grandes idées de son organisation.* 29.
— XXI. *Considération générale sur la prodigieuse variété des perceptions & des sensations & sur la méchanique destinée à l'opérer.* 32.
— XXII. *De la méchanique des idées du Toucher.* 34.
— XXIII. *De la méchanique des idées du Goût.* 36.
— XXIV. *De la méchanique des idées de l'Odorat.* 37.
— XXV. *De la méchanique des idées de l'Ouïe.* 38.
— XXVI. *De la méchanique des idées de la Vue.* 42.
— XXVII. *Conjectures sur la méchanique de la reproduction des idées.* 46.
— XXVIII. *Continuation du même Sujet.* 48.
— XXIX. *Continuation du même Sujet.* 51.
— XXX. *Réflexion sur les conjectures précédentes.* 54.
— XXXI. *Autre conjecture sur la reproduction des idées.* 55.
— XXXII. *Autre hypothese sur la méchanique des idées.* 56.
— XXXIII. *De l'opinion philosophique qu'il n'y a point de Corps.* 59.
— XXXIV. *Réflexions sur la diversité des opinions des Philosophes touchant la nature de notre Etre.* 64.
— XXXV. *De la simplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.* 65.
— XXXVI. *Continuation du même Sujet. Réponse à quelques objections.* 71.
— XXXVII. *De la question si l'Ame est purement passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent.* 74.

CHAP. XXXVIII. *Examen de la queſtion ſi l'Ame a pluſieurs idées préſentes à la fois ou dans le même inſtant indiviſible.* Page 74.
— XXXIX. *Des mouvemens qui paroiſſent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaiſir de l'Ame.* 80.
— XL. *Continuation du même Sujet. Application de quelques principes à divers cas.* 85.
— XLI. *De la Faculté de ſentir & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés ſont très-diſtinctes l'une de l'autre.* 90.
— XLII. *De la Liberté en général.* 93.
— XLIII. *Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des affections.* 94.
— XLIV. *De la Liberté d'indifférence.* 95.
— XLV. *Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.* 96.
— XLVI. *Explication de ces paroles*, Video meliora, proboque, deteriora ſequor. 98.
— XLVII. *Des fondemens de la préviſion.* 100.
— XLVIII. *De la queſtion ſi les déterminations de la Liberté ſont certaines ou néceſſaires.* 101.
— XLIX. *Que la néceſſité ne détruit point la Liberté.* 104.
— L. *De la Liberté conſidérée en DIEU.* 106.
— LI. *Queſtion ſi les Bêtes ſont douées de Liberté.* ibid.
— LII. *De la perfection de l'Ame en général.* 108.
— LIII. *De l'Ordre.* ibid.
— LIV. *Du Bonheur.* 110.
— LV. *Réflexions ſur l'Exiſtence de DIEU.* 113.
— LVI. *Du Syſtême général.* 115.
— LVII. *Que le Syſtême de la néceſſité ne détruit point la Moralité des actions.* 117.
— LVIII. *Des Loix Divines & Humaines conſidérées dans le Syſtême de la néceſſité.* 119.
— LIX. *De la Priere, dans le Syſtême de la néceſſité.* 121.
— LX. *Des Peines & des Récompenſes de la Vie à venir, dans le Syſtême de la néceſſité.* ibid.
— LXI. *De l'Habitude en général.* 123.
— LXII. *De la maniere dont l'Habitude ſe forme.* 124.
— LXIII. *Comment l'Habitude s'affoiblit & ſe fortifie.* ibid.
— LXIV. *L'Habitude, Source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere.* 125.

CHAP. LXV. *Du plaiſir & de la douleur.* Page 128.
— LXVI. *Des effets qui réſultent de l'impreſſion des Objets ſur les Sens de l'Enfant.* 129.
— LXVII. *De l'Education conſidérée dans ſes effets les plus généraux.* 131.
— LXVIII. *De ce qui conſtitue la perfection de l'Education.* 132.
— LXIX. *Que le naturel modifie les effets de l'Education.* ibid.
— LXX. *Des diſpoſitions naturelles de l'Eſprit.* 133.
— LXXI. *En quoi conſiſte principalement la ſageſſe de l'Education dans la maniere dont elle démêle les diſpoſitions naturelles de l'Eſprit & dont elle les met en œuvre.* 135.
— LXXII. *Des diſpoſitions naturelles du Cœur.* 136.
— LXXIII. *Comment l'Education cultive & ennoblit les diſpoſitions naturelles du Cœur.* 137.
— LXXIV. *Du régime de l'Education à l'égard des Tempéramens vicieux.* 138.
— LXXV. *De la liaiſon qui eſt entre les Talens & de celle qui eſt entre les Vertus. Que l'Education s'applique à connoître ces liaiſons, à les fortifier, à les étendre.* 140.
— LXXVI. *De l'univerſalité des Talens.* 141.
— LXXVII. *De la conduite de l'Education à l'égard de l'univerſalité des Talens.* 142.
— LXXVIII. *Des Talens purement curieux, & de l'art avec lequel l'Education ſait les rendre utiles.* 144.
— LXXIX. *Du ſoin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Eſprit.* 148.
— LXXX. *Des progrès de l'Eſprit ou de la gradation qu'on obſerve dans l'acquiſition de ſes Connoiſſances.* 149.
— LXXXI. *Réflexions générales ſur les Méthodes d'Inſtruction.* 152.
— LXXXII. *De la maniere d'enſeigner les premiers Principes de la Religion.* 153.
— LXXXIII. *Du Caractere.* 157.
— LXXXIV. *Du pouvoir de l'Education.* 158.
— LXXXV. *Continuation du même ſujet.* 159.

PRINCIPES Philoſophiques ſur la Cauſe Premiere & ſur ſon effet.

DISCOURS préliminaire ſur l'utilité de la Métaphyſique & ſur ſon accord avec les vérités eſſentielles de la RELIGION. 165.

INTRODUCTION. Page 169.

PREMIERE PARTIE.

De la Cauſe Premiere.

CHAP. I. *Le Monde ſucceſſif, preuve d'une CAUSE NE'CESSAIRE.* 170.
— II. *Des ATTRIBUTS de la CAUSE NE'CESSAIRE.* 171.
— III. *De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS.* ibid.

SECONDE PARTIE.

L'Univers Un & Bien.

— I. *De la Bonté de l'Univers.* 172.
— II. *De l'Unité de l'Univers.* ibid.
— III. *Continuation du même Sujet.* 173.
— IV. *Motif de la Création.* ibid.
— V. *De la PROVIDENCE.* 174.
— VI. *Un ſeul Univers étoit poſſible.* ibid.
— VII. *De l'origine du Mal.* 175.
— VIII. *E'tat de la queſtion.* ibid.
— IX. *Réponſe à la Queſtion.* 176.
— X. *Des Miracles.* ibid.

TROISIEME PARTIE.

Des Loix.

— I. *Notion générale des Loix.* 177.
— II. *De l'invariabilité des Loix.* 178.

QUATRIEME

QUATRIEME PARTIE.

Des Loix de l'Homme.

CHAP. I. *L'Homme, Etre mixte.* Page 179.
— II. *L'Homme, Etre corporel.* 180.
— III. *L'Homme, Etre ſpirituel.* ibid.
— IV. *De l'Union de l'Ame & du Corps.* 181.
— V. *Des déterminations & de la gradation du Sentiment.* ibid.
— VI. *De l'Amour-propre.* 182.
— VII. *L'Utile, ſource de plaiſir & des déterminations de l'Amour-propre.* ibid.
— VIII. *Des premiers Principes du Beau.* 183.
— IX. *Du Caractere de l'Ame, & des ſources de ſes variétés.* ibid.
— X. *De la Perfection morale.* 184.
— XI. *De l'origine du plaiſir attaché à la Perfection.* 185.
— XII. *De la Loi Naturelle & des Maximes morales.* ibid.
— XIII. *Du Tempérament vertueux.* 186.
— XIV. *L'Amour propre, principe des Devoirs.* ibid.
— XV. *Des devoirs envers DIEU.* 187.
— XVI. *Des devoirs envers le Prochain.* ibid.
— XVII. *L'Amour-propre, ſource de la généroſité & de la bénéficence.* 188.
— XVIII. *Des Loix, Cauſes des déterminations de l'Amour-propre.* ibid.
— XIX. *De la Foi.* 189.
— XX. *De la Vérité & du But de la RÉVÉLATION.* 190.

CINQUIEME PARTIE.

Des Loix des Animaux.

CHAP. I. *Les Animaux, Etres mixtes.* Page 192.
— II. *Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.* 193.
— III. *De l'Union des deux Substances dans les Animaux.* ibid.
— IV. *Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.* 194.
— V. *Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.* ibid.
— VI. *De l'instinct.* 195.
— VII. *Du Principe des actions des Brutes.* 196.
— VIII. *Réflexions. Exemples.* 197.
— IX. *De la Mémoire des Animaux.* 199.
— X. *De l'Activité de l'Ame des Animaux.* 200.
— XI. *Continuation du même sujet.* 201.
— XII. *Du travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.* 202.

SIXIEME PARTIE.

De la Loi des gradations & de l'Echelle des Etres.

— I. *Idée générale de la Perfection.* 203.
— II. *Deux sortes de Perfections.* 204.
— III. *Du plus haut degré de la Perfection corporelle.* ibid.
— IV. *Du plus bas degré de la Perfection corporelle.* 205.
— V. *Du plus haut degré de la Perfection spirituelle.* ibid.
— VI. *Du plus bas degré de la Perfection spirituelle.* 206.
— VII. *De la Perfection mixte.* ibid.
— VIII. *De la Vie.* 207.
— IX. *De la Nutrition.* ibid.
— X. *De l'Accroissement.* 208.

CHAP. XI. *Métamorphoſes. Génération.* Page 209.
— XII. *Des Germes.* ibid.
— XIII. *Idées ſur la Génération.* 210.
— XIV. *Trois ſortes de Vies dans les Etres terreſtres.* 211.
— XV. *Idées ſur le développement de l'Ame.* 212.
— XVI. *Réflexion ſur les Forces.* 214.
— XVII. *Conſéquences de la Théorie du développement de l'Ame.* 215.
— XVIII. *Continuation du même ſujet.* 216.
— XIX. *Continuation du même ſujet.* 218.
— XX. *Réflexion ſur la Théorie du développement de l'Ame.* 219.
— XXI. *Réflexion ſur la Prophétie & ſur la Grace.* ibid.
— XXII. *Conſidération importante.* 220.
— XXIII. *Du développement de l'Ame des Animaux.* 222.
— XXIV. *Des Songes.* ibid.

SEPTIEME PARTIE.

Suite des Gradations.

— I. *Que les degrés de la Perfection ſont pour nous indéfinis. Immenſité de l'Echelle qu'ils compoſent.* 224.
— II. *Bornes & imperfections de nos Connoiſſances ſur l'Echelle des Etres.* 225.
— III. *Nuances dans la Nature. Eſpeces mitoyennes.* 226.
— IV. *Réflexion.* 227.
— V. *Idée de l'Etendue de l'Echelle des Etres terreſtres.* ibid.
— VI. *Conſéquences des Gradations.* 228.
— VII. *De la pluralité des Mondes.* 229.
— VIII. *Variétés des Mondes.* ibid.
— IX. *Des NATURES CELESTES.* 230.

HUITIEME PARTIE.

De l'Harmonie de l'Univers.

CHAP. I *Principes généraux sur la liaison universelle.* Page 231.
— II. *Continuation du même sujet.* 232.
— III. *Du Système général.* ibid.
— IV. *Rapports généraux.* 233.
— V. *Autres rapports généraux. Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame. Conséquence de ces rapports.* 235.
— VI. *Liaison du Tempérament & du Caractere. Effets qui en résultent.* 236.
— VII. *Réflexion sur l'Enchaînement universel.* 237.
— VIII. *Continuation du même sujet.* 238.
— IX. *De la Beauté de l'Univers.* ibid.
— X. *Vue métaphysique de l'Univers sensible.* 239.
— XI. *Somme des Vérités métaphysiques sur DIEU & le Monde.* ibid.
— XII. *De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.* 240.
CONCLUSION. 241.

ÉCRITS DIVERS.

RECUEIL de divers Passages de LEIBNITZ sur la survivance de l'Animal, pour servir de Supplément à la Partie VII. de la Palingénésie Philosophique, & Réflexions sur ces Passages. 245.

LETTRE aux Auteurs de la Bibliotheque des Sciences, au sujet des Institutions Leibnitiennes. 269.

VUE DU LEIBNITIANISME.

AVANT-PROPOS. 277.

L'OPTIMISME. 278.

LES MONADES. Page 287.

L'HARMONIE PRE'E'TABLIE. 307.

CONCLUSION. 311.

NOUVELLES CONSIDE'RATIONS sur les Bornes naturelles de nos Connoiſſances, pour ſervir de Supplément aux Parties XII *&* XIII *de la Palingénéſie Philoſophique.* 315.

LETTRE au ſujet du diſcours de M. J. J. ROUSSEAU ſur l'Origine & les Fondemens de l'inégalité parmi les Hommes. 331.

REMARQUES ſur le Sentiment de CLARKE touchant la Liberté. 338.

OBSERVATIONS ſur une note de M. DE CASTILLON de l'Académie de Pruſſe, ajoutée à la traduction Françoiſe du Livre de M. CAMPBELL ſur les Miracles. 346.

IDE'ES ſur l'Art d'étudier & ſur l'Ordre & le But des E'tudes de Philoſophie rationnelle.

De l'Art d'étudier. 356.

De l'Ordre des E'tudes de Philoſophie rationnelle. 359.

Nature & fin de la Philoſophie rationnelle. 363.

HYPOTHESE ſur l'Ame des Bêtes & leur induſtrie. 366.

IDE'ES ſur l'Origine du Mal. 372.

ME'DITATIONS ſur l'Origine des Senſations & ſur l'Union de l'Ame & du Corps. 382.

PHILALETHE

Ou Eſſai d'une Méthode pour établir quelques Vérités de Philoſophie rationnelle.

AVANT-PROPOS Page 401.

CHAP. I. *Conſidérations ſur les Facultés de l'Homme. Les Sens. La Senſibilité. L'Attention. La Réflexion. L'Entendement.* 402.

— II. *L'Ame : ſon immatérialité. L'Union de l'Ame & du Corps.* 405.

— III. *Suite des Conſidérations ſur les Facultés de l'Homme. La Volonté : la Liberté. L'Imagination : la Mémoire.* 410.

— IV. *L'Amour de ſoi-même ou l'Amour du Bonheur. Le Bien, Objet de la Volonté.* 419.

— V. *Conſidérations pſychologiques & morales ſur nos idées de Bonheur.* 423.

— VI. *Les Choſes : leurs Relations : maniere dont l'Entendement les apperçoit & en juge. L'Evidence : la Certitude.* 425.

— VII. *Les degrés de la Certitude ou la Probabilité. La Vérité, Objet de l'Entendement.* 430.

— VIII. *Le Jugement : le Raiſonnement. Le Sentiment intime ou la Conſcience.* 434.

— IX. *Sur la réalité des Objets de nos ſenſations. Les Propriétés de la Matiere. Les Forces.* 437.

— X. *L'Analogie, ſource de la Certitude morale.* 442.

— XI. *L'Ordre phyſique : les Loix de la Nature. Les Eſſences.* 444.

— XII. *Le Témoignage, autre Source de la Certitude morale.* 453.

— XIII. *L'Ordre moral. Les Loix morales. Les Agens moraux.* 456.

CHAP. XIV. *Continuation des mêmes Sujets. Le Caractere moral.* Page 463.
— XV. *Précis ou récapitulation des Principes sur les Fondemens de la Certitude.* 467.
— XVI. *La Cause & l'Effet.* 478.
— XVII. *Suite du même Sujet. LA CAUSE DES CAUSES.* 485.

Fin de la Table du Tome VIII.

EXPLICATION DES VIGNETTES.

TOME PREMIER.

ON a déja donné l'explication de la Vignette qui eſt à la tête de ce Volume : on a dit qu'elle repréſentoit la Demeure de l'Auteur à Genthod. Voyez la page qui ſuit immédiatement la Préface du *Traité d'Inſectologie.*

TOME II.

LA Vignette qui eſt au devant du premier mémoire des *Recherches ſur l'Uſage des Feuilles dans les Plantes*, repréſente diverſes expériences relatives à l'Hiſtoire de la Végétation. On y voit des Vaſes où végetent des Plantes qui ont été recouvertes d'un tube pour y ſuivre les phénomenes de l'étiolement. L'Auteur, repréſenté en robe de chambre, vient d'enlever un de ces tubes pour obſerver la Plante qu'il recouvroit. A quelque diſtance eſt un Arbre dont on a incliné deux rameaux, & qu'on a retenu dans cette ſituation avec des cordelettes pour obſerver le redreſſement, en quelque ſorte, ſpontané de ces rameaux

rameaux & le retournement de leurs feuilles. Un de ces rameaux a déja commencé à ſe redreſſer. Plus loin eſt un Homme qui ajuſte ſur une planchette légérement inclinée les feuilles d'un Arbre de maniere que leur ſurface inférieure ſoit toujours expoſée à l'action du Soleil. Une cordelette, qui par une de ſes extrémités eſt attachée au rameau auquel tiennent les feuilles qu'on met en expérience, & qui par l'autre s'entortille autour du ſupport de la planchette, retient le rameau dans une ſituation convenable. Un autre rameau du même Arbre a été introduit dans un tube opaque, dans la vue d'obſerver les altérations que la privation de la lumiere occaſione dans les Plantes. Tous ces Objets ſont dans un Jardin enclos de treillis au travers deſquels on découvre la belle perſpective qui s'offre à Genthod. Le fond du Tableau préſente les hautes Alpes de Savoie & les Monts adjacents au-deſſus deſquels domine le Mont-blanc.

TOME III.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette de ce Volume eſt trop ſignificative pour avoir beſoin d'explication, & l'intéreſſant ſujet qui eſt traité dans le Volume indique aſſez ce que l'Artiſte a voulu exprimer ici.

PARTIE II.

On voit aſſez, ſans que je le diſe, que la Vignette qui

eſt à la tête de cette Partie des *Conſidérations ſur les Corps organiſés*, repréſente les amours de divers Animaux, tels que les Crapauds, les Limaçons, les Papillons, les Demoiſelles.

TOME IV.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette de ce Volume n'a pas plus beſoin d'explication que celles du Volume précédent. On voit bien qu'on a tâché d'y donner une idée de cette E'chelle des Etres naturels que l'Auteur avoit imaginée dans ſa jeuneſſe, & qui n'eſt comme il l'a repété plus d'une fois, qu'une maniere très-imparfaite de ſe repréſenter la gradation qui eſt entre les Etres naturels. Le nuage qui recouvre l'E'chelle entre les Cryſtaux & les Plantes, indique que le paſſage du Minéral au Végétal nous eſt encore inconnu. L'Artiſte n'a pu réuſſir à exécuter cette E'chelle préciſément comme l'Auteur l'auroit ſouhaité.

PARTIE II.

La Vignette de ce Volume n'exige aucune explication.

TOME V.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette qui eſt à la tête de cette Partie du Tome V repréſente un des Jardins de l'Auteur à Genthod dans lequel

on voit un petit Cabinet, ouvert de tous les côtés, & où ſe trouve une de ces Ruches vitrées, de forme très-applatie, appropriées aux obſervations ſur les Abeilles. Les volets de bois, doublés de flanelle, qui ferment à l'ordinaire la Ruche, ont été enlevés pour laiſſer voir l'intérieur. On découvre ici le beau Lac de Geneve, & dans le lointain le Mont-blanc, repréſenté plus exactement que dans la Vignette du Tome II. Le Môle & les Voirons, deux Montagnes ſubalternes, à peu de diſtance de Geneve, ſont auſſi en vue.

PARTIE II.

LA Vignette de cette Partie repréſente l'Auteur dictant dans ſa Chambre à ſon Secrétaire une de ces Lettres que contient le Volume. La porte de ſon Cabinet eſt ouverte, & on apperçoit au-deſſous de ſa Bibliotheque de petits Gradins ſur leſquels ſont placés des Poudriers pleins d'eau qui renferment des Salamandres. La fenêtre de la Chambre, qui eſt ouverte, laiſſe jouir du grand ſpectacle des Alpes.

TOME VI.

LA Vignette de ce Volume s'explique d'elle-même. On voit d'abord qu'elle repréſente la Philoſophie qui anime, en quelque ſorte, la Statue en préſentant à ſon nez une roſe.

TOME VII.

ON reconnoît facilement que tous les Objets repréſentés

dans la Vignette de ce Volume ſont des alluſions plus ou moins marquées à la *Palingénéſie.*

TOME VIII.

L'Artiste a très-bien repréſenté dans la Vignette de ce Volume la petite Maiſon très-ruſtique que l'Auteur poſſede à Thonex, agréable Hameau, ſur le Territoire de Savoie, à 35 ou 40 minutes au levant de Geneve, où il paſſoit dans ſa jeuneſſe une grande partie de l'année & où il avoit fait ſes premieres Obſervations d'Hiſtoire naturelle & ſes premieres Méditations philoſophiques. La Maiſon eſt repréſentée ici du côté du Jardin, & l'Artiſte a deſſiné très-en petit dans le milieu du Jardin la Statue qui fait le ſujet de l'*Eſſai analytique*, pour donner à entendre que ce fut dans ce Lieu champêtre que l'Auteur conçut le projet de cet Ouvrage & qu'il en compoſa les premiers Chapitres : il l'acheva enſuite à Genthod. Mais l'*Eſſai de Pſychologie* qui eſt à la tête du Volume, avoit été compoſé en entier à Thonex. On voit encore dans la Vignette le vieux Clocher du Lieu & le Mont-Saleve dont le Hameau n'eſt diſtant que d'environ demi-lieue.

On juge inutile de donner l'explication du Cartouche qui orne le Titre général de chaque Tome des Oeuvres de l'Auteur : il eſt trop facile d'en ſaiſir le rapport au ſujet principal du Volume.

F I N.

ERRATA.

PAGE 25 : lign. 12, *d'idées qu* ; lif. d'idées qui.
34 : lign. 21, *immédiate les objets* ; lif. des &c.
39 : lign. 17, *ſuppoſé* ; lif. ſuppoſe.
50 : lign. 13, *ſont-ils* ; lif. ſont-ils.
ibid : lign. 24, *ueige* ; lif. neige.
137 : lign. 4, *des Vertus morales* ; lif. de Vertus &c.
144 : lign. 19, *foie* ; lif. ſoie.
200 : lign. 14, *indiffernete* ; lif. indifférente.
299 : lign. 16 & 17, *n'eſt encore, encore une fois* ; lif. n'eſt, encore une fois.
306 : lign. 10 & 11, *enſembles* ; lif. enſemble.
391 : lign. 23, *Fiuide* ; lif. Fluide.
456 : lign. 7, *nies* ; lif. mes.
458 : lign. 16, *elles me montre* ; lif. elle me montre.
459 : lign. 14, *n'éprouvé-je* ; lif. n'éprouve-je.
461 : lign. 5, *de l'être* ; lif. de l'Etre.

8 vol.
8vo